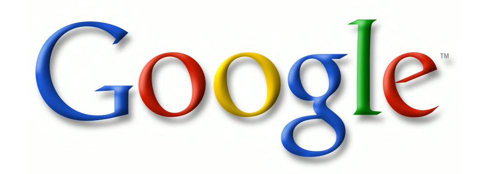




on microfilm *2-6547

HCY
STEVENSO

# VOYAGE

## EN ARAUCANIE, AU CHILI, AU PÉROU ET DANS LA COLOMBIE,

OU

## RELATION

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE D'UN SÉJOUR DE VINGT ANS

DANS

# L'AMÉRIQUE DU SUD,

SUIVIE

D'UN PRÉCIS DES RÉVOLUTIONS DES COLONIES ESPAGNOLES DE L'AMÉRIQUE DU SUD;

TRADUITE DE L'ANGLAIS

DE W. B. STEVENSON,

[illegible]

[illegible]

PAR SÉTIER.

TOME II.

PARIS,

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE P. MONGIE AÎNÉ,

BOULEVART DES ITALIENS, N°. 10.

1828.

# VOYAGE

DANS

# L'AMÉRIQUE DU SUD.

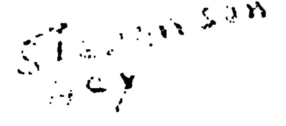
II.

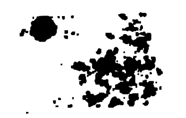
# VOYAGE

DANS

# L'AMÉRIQUE DU SUD.

II.





PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN,
Rue Racine, n°. 4, place de l'Odéon.

# VOYAGE

## EN ARAUCANIE, AU CHILI, AU PÉROU ET DANS LA COLOMBIE,

OU

## RELATION

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE D'UN SÉJOUR DE VINGT ANS

DANS

## L'AMÉRIQUE DU SUD,

SUIVIE

D'UN PRÉCIS DES RÉVOLUTIONS DES COLONIES ESPAGNOLES DE L'AMÉRIQUE DU SUD;

TRADUITE DE L'ANGLAIS

DE W. B. STEVENSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU PRÉSIDENT DE QUITO, ET ENSUITE DE LORD COCHRANE;

ET AUGMENTÉE DE LA SUITE DES RÉVOLUTIONS DE CES COLONIES DEPUIS 1823 JUSQU'A CE JOUR :

PAR SÉTIER.

TOME II.

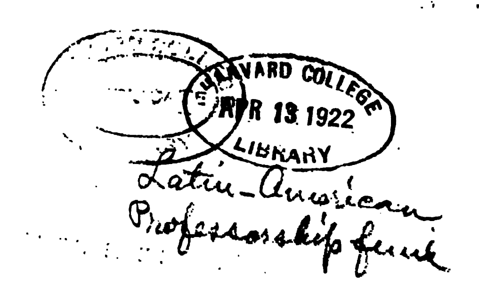
PARIS.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

DE P. MONGIE AÎNÉ,

BOULEVART DES ITALIENS, N°. 10.

1828.


HARVARD COLLEGE
APR 13 1922
LIBRARY
Latin-American
Professorship fund

# RELATIO…

# HISTORIQUE ET DESCR…

D'UNE

RÉSIDENCE DE VINGT ANS DANS L'AMÉ…

DU SUD.

## CHAPITRE PREMIER.

Tradition de Manco Capac. — De Camaruru. — De Bochica. — — De Quitzalcoatl. — Ces traditions favorables aux Espagnols. — Gouvernement de Manco Capac. — Représentation de la mort de l'Inca. — Fête de *Corpus Christi* à Huacho. — Danses indiennes. — Salines. — Ville de Huaura. — Sa description. — Village de Supe. — Ruines d'une ville Indienne. — *Huachas*, lieux de sépulture. — Cadavres conservés. — Village de Barranca. — Tremblement de terre en 1806. — Rivière de Barranca. — Pont de cordes. — Village de Pativilca. — Plantation de sucre. — Produit et profit. — Culture des cannes. — Moulins. — Sucreries. — Manière de diriger les esclaves. — Régime des esclaves.

---

J'entendis pour la première fois, à Huacho, la tradition orale qui existe sur le premier Inca

..ac; elle me fut ensuite répétée par les ..r plusieurs points de la contrée; ils m'as-..u'elle était vraie, et qu'ils y ajoutaient ... Ils prétendent qu'un homme blanc fut ..r la côte par un certain cacique, ou chef ..a, qui s'appelait Cocapac; il demanda par ..es au blanc qui il était, celui-ci lui répondit de la même manière qu'il était Anglais; il l'amena dans la maison où il demeurait avec sa fille; l'étranger vécut avec lui jusqu'à ce que la fille du Cacique lui eût donné un fils et une fille : elle mourut peu après; le vieillard appela le petit garçon Ingasman Cocapac, et la fille Mama Oclle; ils étaient très-beaux, d'un teint blanc, avaient des cheveux blonds, et étaient habillés d'une façon différente de celle des Indiens. D'après ce que l'étranger lui avait dit de la manière de vivre des autres peuples et de celle dont ils étaient gouvernés, Cocapac se détermina à s'occuper de l'élévation de sa famille; et, ayant instruit le garçon et la jeune fille de ce qu'il se proposait de faire, il les conduisit d'abord dans la plaine de Cusco, où résidait alors une des plus nombreuses tribus indiennes, et lui apprit que leur Dieu, le Soleil, avait envoyé deux de ses enfants pour es gouverner et assurer leur bonheur; il les pria

de se rendre, le lendemain matin, au lever du soleil, à une certaine montagne, et de les y chercher; il leur dit aussi que les *viracochas*, enf[illegible]ts du soleil, avaient des cheveux et le teint de [illegible] uleur de ses rayons. Le lendemain matin, les Indiens se rendirent à la montagne *condor urco*, trouvèrent les deux jeunes gens, et, surpris de leur coule[illegible] t de leurs traits, déclarèrent que ce couple était sorcier. Ils les envoyèrent alors à Rimac Malca, plaine sur laquelle est maintenant située la ville de Lima; mais le vieillard les suivit, et les conduisit ensuite dans le voisinage du lac de Titicaca, où résidait une autre tribu puissante. Cocapac raconta à ces Indiens la même fable; mais les pria de chercher les *viracochas* sur le bord du lac, au lever du soleil; ce qu'ils firent. Ils les trouvèrent en effet, et aussitôt les reconnurent pour être les enfants de leur Dieu et leurs suprêmes gouverneurs. Exalté par ce succès, Cocapac se détermina à tirer vengeance des Indiens de Cusco; dans ce dessein, il instruisit ses petits enfants de ce qu'il se proposait de faire, et annonça ensuite aux Indiens que le *viracocha*, Ingasman Cocapac, était déterminé à chercher le lieu où il devait résider; il leur demanda de prendre les armes et de le suivre, en leur disant que là où il frapperait la terre

de son sceptre, ou baguette d'or, serait le lieu qu'il aurait choisi pour sa résidence. Les jeunes chefs dirigèrent leur course vers la plaine de Cusco; aussitôt qu'ils y furent arrivés, le signal fut donné, et les Indiens de cette contrée, surpris de cette ré-apparition des *viracochas*, effrayés du grand nombre d'Indiens qui les accompagnaient, les reconnurent pour leurs maîtres et pour les enfants de leur Dieu : ce fut ainsi, disaient les Indiens, que s'établit la puissance des Incas, et plusieurs d'entre eux m'assurèrent qu'étant Anglais, j'étais aussi de leur famille.

Il existe une analogie très-curieuse entre cette tradition et une autre que j'ai entendue de la bouche de Don Santos Pires, à Rio-Janeiro, en 1823. Il me dit, qu'avant la découverte du Brésil, un Anglais avait fait naufrage, et était tombé au pouvoir des Indiens de Coboculo. Il avait sauvé du naufrage un mousquet et quelques munitions dont il se servait pour effrayer et amuser les Indiens qui l'appelaient *Camaruru*, l'homme du feu, et le choisirent pour leur roi. Il leur apprit plusieurs choses qu'ils ignoraient auparavant ( agissant à leur égard comme Manco Capac et Mama Oclle, avec les Péruviens); il vivait au temps de la conquête du pays,

et fut transféré en Portugal, où Emanuel lui accorda une vallée indépendante de la couronne, près de Bahia. Don Santos est le frère du baron da Torre, tous les deux descendant en ligne directe de Camaruru, ce dont il ne se vantait pas peu, ajoutant que, jusqu'à présent, aucun des descendants de cette ligne n'avait épousé une Portugaise.

Les Muysca, Indiens des plaines de Cundinamarca, ont eu pour législateur un blanc, ayant de la barbe, appelé Bochica, ou Nemquetheba, ou Suhé; car on en a parlé sur ces différents noms; ce vieillard, comme Manco Capac, leur apprit à construire des huttes, à vivre en communauté, à labourer les terres, et à en récolter le produit, comme aussi à faire leurs propres vêtements, et à se procurer d'autres moyens de rendre leur vie plus agréable; mais sa femme, Chia, Yubecayguaya, ou Huythaca, car elle est également connue sous ces trois noms, ne ressemblait point à Mama Oclle, qui apprit aux femmes à filer, à tisser et à teindre les étoffes. Chia, au contraire, cherchait à entraver toutes les mesures de bien public adoptées par Bochica qui, comme Manco Capac, était le fils du Soleil, dessécha les terrains marécageux, fit prospérer l'agriculture, et établit de sages lois. L'Inca

ne sépara point l'autorité ecclésiastique de l'autorité politique, comme l'avait fait Bochica; mais il établit une théocratie. Le premier fit pratiquer une sortie au lac Titicaca, pour l'avantage de ses sujets, à un endroit appelé maintenant *Desaguadero*, la sortie; tandis que le dernier, dans les mêmes vues, ouvrit le lac Bogota, à Tequendama. L'Inca légua son autorité souveraine à son fils, tandis que Bochica nomma deux chefs pour gouverner, et se retira à *Tunja*, la sainte vallée, dans laquelle il vécut deux mille ans; selon d'autres traditions, ses descendants y gouvernèrent la tribu Muysca pendant deux mille ans. Le premier de ses successeurs fut appelé Huncahua, et les autres Huncas, qui était le nom de la Ville Sainte; mais les Espagnols l'ont changé en celui de Tunja.

Les Mexicains ont eu aussi, pour législateur, un homme blanc, barbu, appelé Quatzalcoatl; c'était le grand-prêtre de Cholula, chef d'une secte religieuse, et législateur; il prêchait la paix aux hommes, et prohibait tout sacrifice aux déités, excepté celui des premiers fruits.

Nous avons ainsi la tradition de quatre hommes blancs distingués par les habitants du nouveau Monde, comme ayant de la barbe; différence

d'autant plus remarquable pour eux qu'elle était visible ; car n'en ayant point eux-mêmes, ils devaient, par suite de cette circonstance, être surpris de voir des hommes dont les visages étaient barbus ; on dit que deux d'entre eux étaient des Anglais. Je ne connais point les lois rendues par Camaruru ; mais je suis certain que celles qui furent établies par Manço Capac n'avaient ni analogie ni ressemblance avec celles d'aucun gouvernement du nord, excepté avec le gouvernement papal, où l'autorité spirituelle est exercée par le roi de Rome, avec la différence de la descendance linéale. Cette coïncidence de quatre hommes, portant le même signe caractéristique d'une barbe, dont trois étaient prêtres et législateurs, se présentant en même-temps sur trois points les plus distants les uns des autres : l'un à Rio de Janeiro sous une latitude de 22° 54' 10" sud, et une longitude de 42° 43' 45" ouest ; le second à Cusco, sous une latitude de 13° sud, et une longitude de 81° ouest ; le troisième à Cundinamarca, sous une latitude de 4° 35' nord, et une longitude de 74° 8' ; et le dernier, à Cholula, sous une latitude de 19° 4', nord, et une longitude de 98° 14' ouest est très-remarquable.

gré de respect auquel je n'avais aucun droit; et j'espère ne jamais permettre à l'ingratitude de guider ma plume ou ma langue lorsque je parlerai d'eux.

Dans le nombre des fêtes célébrées par les Indiens d'Huacho, celle du *corpus Christi* mérite qu'on en fasse mention. Outre les splendides décorations de l'église, les Indiens donnent à leurs frais des dîners somptueux dans les maisons du majordome, des alfereces et des mayorales, depuis la fête jusqu'à l'octave, pour toutes les personnes qui veulent venir en prendre leur part. Ils consomment une énorme quantité de *chicha*, leur breuvage favori; on m'a assuré que dans une seule fête, il en avait été bu mille jarres, dont chacune contenait dix-huit gallons, et je n'en doute point; car, outre les naturels du pays, un nombre immense d'individus accourent à la fête, des villages environnants et plusieurs mêmes y viennent de Lima. Il y avait toujours à ces dîners plusieurs plats de cochon de Guinée cuit à l'étuvée et assaisonné avec une grande abondance de *capsicum*. A la vérité un Indien de la côte du Pérou ne se prive jamais, à aucune fête, de ce mets piquant, et je dois avouer que je finis par le trouver agréable.

Pendant la semaine l'aspect du village est animé par différentes compagnies de danseurs : une de leurs danses, appelée *huancos*, est composée de huit à dix hommes ; ils ont sur la tête de grandes couronnes de plumes d'autruche, qu'ils tirent de Buenos Ayres; ces plumes sont attachées à un rouleau de drap rouge qui ne contient pas moins de cinq cents longues plumes, teintes de différentes couleurs, mais particulièrement en rouge. Ils ont de petits ponchos de brocart, de tissu ou de satin; ils portent à leurs jambes des brodequins de cuir, chargés de sonnettes de faucon; leurs visages sont en partie couverts d'un mouchoir attaché au-dessus de leurs bouches ; ils ont pour armes un bâton gros et court, et portent sur le bras gauche un petit bouclier de bois. Ils dansent le long des rues au son d'une cornemuse et d'un tambour de basque, et sautent en cadence au son de la musique, de manière que les grelots de leurs jambes puissent battre la mesure avec la cornemuse et le tambourin.

Lorsque deux compagnies de ces danseurs se rencontrent, elles ne se cèdent jamais le pas, et il en résulte qu'on a recours aux bâtons pour s'ouvrir un passage. Il y a souvent dans leurs escaramouches des têtes et des bras de cassés, quoiqu'ils soient très-adroits à

parer les coups avec leurs petits boucliers; mais ni les instances ni les menaces des magistrats, qui interviennent quelquefois, ne peuvent les appaiser ou les séparer, jusqu'à ce qu'ils voient paraître les *criollaos;* alors, comme par enchantement, chaque compagnie de danseurs s'éloigne en sautant comme s'il n'était survenu aucun incident.

Les criollaos vont par couples accompagnés d'une cornemuse et d'un tambourin. Ils ont sur la tête un petit casque, un poncho, comme les huancos, et un jupon court; ils portent à la main droite une petite épée de bois, à la gauche un bouquet de fleurs, et ils dansent sur un ton mélancolique, tandis que celui des huancos est très-animé; ce sont eux qui rétablissent la paix, et on a tant de respect pour leur intervention, qu'on ne frappe pas un seul coup après leur arrivée; mais ni les instances ni les menaces ne peuvent accélérer leur marche vers le lieu de l'action.

Les chimbos sont très-élégamment habillés; ils ont des couronnes ornées de tous les bijoux qu'ils peuvent emprunter; des colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets et des rosaires y sont attachés avec profusion, et quand ils ne peuvent point s'en procurer, ils les remplacent par des doublons

et des dollars neufs percés, dont ils les surchargent. J'en ai vu cinquante des uns et cinquante des autres sur une seule couronne; leur habillement est un poncho élégant, avec un pantalon moresque, et leur musique consiste en une ou plusieurs harpes ou guitares. Lorsqu'ils veulent danser dans les rues, deux petits garçons soutiennent le bas de la harpe dont le haut est attaché avec un mouchoir qui est passé autour du cou de celui qui joue de l'instrument.

Toutes ces danses ont lieu avant la procession qui est très-splendide, eu égard à la petitesse de la ville. Un double rang d'Indiens, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, souvent au nombre de deux mille, ouvrent la marche; au centre, sont réunis les jeunes Indiens, garçons et filles, brûlant de l'encens dans de petits encensoirs, et semant des fleurs. Un riche dais, avec six bâtons revêtus d'argent, est porté par les majordomes, les alfereces et les mayorales, au-dessus du prêtre qui tient en main l'hostie, et la procession est fermée par toutes les musiques qu'ils peuvent rassembler. On fait partir une grande quantité de feux d'artifice pendant le temps qu'elle défile, aussi bien que pendant chaque nuit de l'octave.

La longévité est commune parmi les Péruviens indiens; j'ai assisté aux funérailles de deux de ces naturels dans un petit village : l'un avait atteint l'âge de 127 ans, et l'autre de 109, et cependant ils jouissaient d'une excellente santé peu de jours avant leur mort. En examinant les livres de la paroisse de Barranca, je trouvai que dans l'espace de sept années, il avait été enseveli onze Indiens dont les âges réunis montaient à douze cent sept ans.

Les maladies les plus fréquentes chez les Indiens, tant de la côte du Pérou que de l'intérieur, sont d'une nature inflammatoire : des consomptions dans l'âge de puberté, et des affections pleurétiques dans la vieillesse. Je ne sais pas pourquoi on a placé l'origine de la syphilis en Amérique ; mais elle est entièrement inconnue aux tribus sauvages d'Arauco, d'Archidona, de Napo, dans le voisinage de Darien, et dans plusieurs autres, aussi bien qu'à celles qui vivent dans les petits établissements, parmi les Espagnols; et quoique j'aie fait des recherches particulières sur ce point, je n'ai pu avoir connaissance d'aucun exemple isolé de cette maladie, excepté dans les grandes villes, et même alors elle n'exerçait ses ravages que parmi certaines classes, dans lesquelles elle était probablement limitée.

On peut presque considérer comme alarmante la grande diminution de la population indienne au Pérou; on a publié sur ce sujet plusieurs théories; mais, selon moi, personne n'en a donné la véritable cause. Quelques-uns l'ont attribuée à l'introduction de la petite vérole; mais là, comme en Europe, la virulence de cette maladie a été diminuée par l'inoculation, et ensuite par la vaccination, qui fut transportée, à grands frais, d'Espagne dans l'Amérique du sud, par l'ordre du roi Charles IV, en 1805. On n'envoya pas moins de quatre-vingts enfants sur un vaisseau de guerre, à dessein de préserver le fluide en le transférant des uns aux autres, et on a établi à Lima un tribunal dont le Vice-Roi fut le président, composé de professeurs, jouissant de salaires considérables, pour veiller sur la conservation de ce *magnum Dei donum*, comme il a été nommé dans l'ordonnance royale. En examinant quelques livres d'église, j'y trouvai que le nombre des morts n'était pas extraordinairement augmenté lorsque la petite vérole dominait, quoiqu'il ne soit pas douteux que, pendant plusieurs années après la conquête, beaucoup d'individus en moururent par l'ignorance où on était sur la manière de la guérir. Peut-être aussi

la superstition et la crainte portèrent alors les individus en santé à abandonner les malades, pour éviter les contagieux effets de ce qui leur paraissait être une maladie apportée par les Espagnols pour opérer leur destruction. Il n'est pas douteux qu'ils n'eussent conçu cette opinion; car, pendant le séjour de Valdivia à Talcahuano, plusieurs Indiens avaient fixé leur résidence dans la ville avec les Espagnols, lorsqu'àl'arrivée d'un vaisseau venant du Pérou avec des provisions, un baril de lentilles tomba à terre et se brisa; elles parurent aux yeux des Indiens épouvantés une nouvelle importation de la petite vérole, et, d'après cette opinion, tous prirent aussitôt la fuite, et allèrent répandre, parmi leurs compatriotes, cette nouvelle effrayante.

D'autres ont attribué ce décroissement de population au nombre d'Indiens qui meurent dans les mines où ils sont envoyés par suite des lois de *repartimiento*, distribution, et de *mita*, travail temporaire : ces lois appartiennent aux premières années de la conquête. Quelques-uns ont pensé qu'une vie sociale ne convient point à leur nature; mais ce raisonnement est peu fondé, parce que les douceurs, les commodités et la régularité d'une telle vie, ne peuvent être nuisibles à la

nature humaine; en outre, les peuplades qui étaient récemment soumises à la domination espagnole dans le Pérou, étaient autrefois sujettes des Incas, et le décroissement était aussi visible sur la côte, où on peut dire que les Indiens jouissent de leur liberté, que dans l'intérieur où un grand nombre est dans l'esclavage. Peut-être l'introduction des liqueurs spiritueuses a-t-elle eu pour résultat de diminuer la population; s'il en est ainsi, c'est un mal presque incurable; et certainement on commet une grande erreur en divisant les terres cultivées en grands domaines, tels qu'ils furent concédés à plusieurs des conquérants et des premiers colons: on a souvent ressenti le funeste effet de ces concessions, et combien elles sont ennemies de tout accroissement de population.

A environ trois lieues au sud de Huacho, sont les salines, ou plaines de sel. Cette production naturelle est couverte de sable, plus épais dans certains lieux que dans d'autres, et au-dessous on trouve un lit de sel solide de huit à douze pouces d'épaisseur. Pour pouvoir l'enlever, on le sépare par petites pièces carrées, en le coupant doucement avec une hache; on introduit ensuite une plaque de fer sous ces morceaux carrés, et on les retourne

pour les faire sécher. Au-dessous du sel solide, le terrain est uni et presque aqueux; ce qui permet de séparer beaucoup plus facilement le sel de son lit. Au bout de trois ans, la matière saline est en état d'être coupée, et c'est ainsi qu'on extrait de cette plaine, qui n'a pas plus de 5 milles carrés, assez de sel pour la consommation de la plus grande partie du Pérou et du Chili. On le transporte dans l'intérieur à dos de mules, et sur différents points de la côte, par des vaisseaux pour lesquels il y a un port excellent appelé *de las salinas*, quoique quelques-uns aillent à celui de Huacho, qui n'est pas aussi commode.

A deux lieues au nord de Huacho, on trouve la ville, ou bourg, de Huaura qui consiste en une longue rue contenant environ deux mille habitants, dont quelques-uns font partie de familles créoles très-respectables; elle a une église paroissiale, un couvent de religieux franciscains et un hôpital. La situation de cette ville, séparée de la mer par une ligne de collines très-élevées, qui intercepte la brise de mer, en rend le séjour étouffant; on attribue à cette circonstance une maladie cutanée qui laisse sur la peau des marques bleuâtres : elle est plus fréquente chez les mulâtres, et laisse aux nègres qui en sont attaqués une marque presque blanche que les naturels appellent *carati*.

Près de Huaura, est située une plantation, l'*Ingenio*, qui appartenait autrefois aux Jésuites; on y écrase la canne avec des cylindres mis en mouvement par une roue hydraulique, qu'on dit avoir été la première construite au Pérou.

Il y avait un très-beau pont en briques d'une seule arche dont le centre était élevé de quarante-sept verges au-dessus du lit de la rivière, et large de vingt-sept; il avait été construit à l'entrée de la ville et fut renversé par un tremblement de terre, en décembre 1806. On a rétabli le vieux pont de bois qui avait anciennement une redoute pour le garder.

Le pirate anglais Édouard David prit Huaura, le saccagea en 1685, et mit à mort *l'alcalde de la hermandad*, Don Blas Carrera, qu'il avait fait son prisonnier, ce qui répandit une telle terreur parmi les habitants qu'ils abandonnèrent aussitôt la ville, et qu'on ne put les déterminer à profiter de l'état d'ivresse des matelots pendant la nuit, pour venger l'injure qu'ils avaient reçue, parce qu'ils craignaient d'être capturés et traités comme leur Alcade. Le Roi priva la ville de la Charte qu'il lui avait accordée; mais ensuite elle lui fut rendue.

La vallée de Huaura s'étend à environ douze lieues à l'est et contient plusieurs excellentes fermes, plantations de canne à sucre et environ trois mille esclaves.

A sept lieues de Huaura, est le village de Supe, avec une église paroissiale et huit cents habitants dont la plus grande partie se compose d'Indiens. Entre ces villes il y a une vaste plaine appelée *pampa de medio mundo*, qui, avant la conquête, pouvait être arrosée à volonté; on peut voir encore les vestiges des anciens canaux, *asequias*, qui attestent l'immense travail des anciens Péruviens, aussi bien que leur adresse extraordinaire à conduire l'eau aux distances le plus éloignées, pour arroser leurs champs, sans le secours de machines. Le principal de ces *asequias* recevait l'eau de la rivière de Huauro; et, tournant autour du pied des montagnes, la conduisait à la distance de dix lieues, arrosant dans sa course quelques plaines très-belles qui ne sont plus maintenant que des déserts couverts de sable.

On voit près de Supe les restes d'une grande ville indienne bâtie sur le côté d'un rocher où on avait creusé des galeries pour y placer de petites habitations; on en distingue encore plusieurs ves-

tiges, ainsi que des petits parapets en pierres élevés sur le devant; en sorte que la colline a toute l'apparence d'une place fortifiée. A une petite distance de la ville sont les ruines d'une autre, située sur une plaine élevée où il était impossible de se procurer de l'eau pour l'arrosement; car j'ai déjà fait observer que les Indiens ne bâtissaient jamais sur les terres qu'ils pouvaient cultiver.

Je me suis entièrement convaincu, dans ces contrées, que les Indiens ensevelissaient leurs morts dans les maisons où ils avaient résidés, parce que j'eus occasion d'en fouiller plusieurs; ils paraissaient avoir été ensevelis avec tout ce qui leur appartenait au temps de leur mort; j'ai trouvé des femmes avec leurs pots, leurs poëles et des jarres de terre dont quelques-unes sont très-curieuses. Il en est qui sont composées de deux sphères creuses, chacune de trois pouces de diamètre; elles sont attachées l'une à l'autre par un petit tube placé au centre, et ont, pour les tenir, une anse creuse et courbée qui a un trou à la partie supérieure; si on introduisait de l'eau dans ce trou jusqu'à ce que la jarre fût à moitié pleine, et qu'on l'inclinât ensuite, tantôt d'un côté tantôt de l'autre, il en résulterait un bruit qui ressemble à un sifflement. Quel-

quefois il y a sur chaque jarre une figure d'homme; on y verse l'eau par la tête, et il en résulte le même bruit. J'en ai vu une au couvent des Carmelites, à Quito, ayant sur la partie supérieure deux Indiens transportant un cadavre sur leurs épaules, étendu sur une bière creuse ressemblant au baquet d'un boucher; lorsque la jarre était penchée en avant et en arrière, on entendait un cri plaintif semblable à celui que font les Indiens aux funérailles. Les jarres et autres ustensiles étaient de bonne terre glaise bien cuite au four, ce qui prouve que les Indiens connaissaient parfaitement l'art de faire de la poterie. J'ai aussi trouvé dans ces huacas de longues pièces de toile de coton, semblables à celles que font maintenant les Indiens, et qu'on appelle *tocuyo*; plusieurs calebasses, des quantités de blé indien, ou maïs; du quinua, des fèves et des feuilles de plantain; des plumes d'autruche des plaines de Buénos Ayres, et différents habillements; quelques bêches du bois du palmier semblable au *chonta* de Guayaquil, qui ne croît point aux environs de Supe; des lances et des bâtons du même bois; des jarres remplies de chicha qui était très-sucré lorsqu'on le découvrit, mais qui devint ensuite aigre après avoir été exposé à l'air pendant un peu

de temps. J'ai aussi trouvé de petites poupées faites en coton dont l'habillement ressemblait à celui que porte les femmes de Cajatambo et de Huarochiri: il consiste en un jupon blanc, *anaco*, une pièce de flanelle de couleur, dont les deux coins sont attachés sur l'épaule gauche par une épine du cactus; le milieu, passé sous le bras droit, entoure la taille avec un filet de couleur, et est ouvert du côté gauche jusqu'en bas; cette partie de l'habillement s'appelle *le chaupe anaco*. Une pièce de flanelle, d'une autre couleur, de deux pieds carrés environ, était portée sur les épaules, et attachée sur la poitrine avec deux grandes épingles d'or ou d'argent, appelées *topas;* cette partie du vêtement s'appelle *yiglla*. Leurs cheveux sont divisés en deux tresses latérales, attachées derrière, à leur extrémité, par un filet de couleur. Le principal motif qui porte à fouiller les huacas est l'espoir d'y découvrir des trésors. J'ai trouvé des anneaux et des petites coupes d'or très-minces, de la grosseur de la moitié d'un œuf de poule; on suppose qu'on les portait aux oreilles au moyen d'un petit bouton qui y était attaché, semblable à ceux que les femmes Indiennes mettent à présent. On trouve aussi généralement dans leurs bouches de petites pièces d'or qui ont été ensevelies avec eux.

Par suite de la qualité nitreuse du sable, ou de la sécheresse presque complète, les corps sont dans leur entier, et les traits ne sont point décomposés, quoiqu'il y ait au moins trois siècles que plusieurs d'entre eux aient été enterrés. Les vêtements sont aussi dans le même état de conservation; mais ils ne tardent pas, comme les corps, à s'altérer aussitôt qu'ils ont été exposés au soleil et à l'air. J'exhumai un homme dont les cheveux, partant de ses sourcils, couvrait son front, qui n'était pas visible; on avait enseveli avec lui une grande quantité d'herbes sèches, quelques petits pots et plusieurs poupées. Les Indiens qui le virent m'assurèrent qu'il avait été *brujo*, sorcier ou devin; mais je fus porté à croire qu'il avait été médecin, ce qui chez eux revenait peut-être au même.

Plusieurs personnes sont persuadées que ces huacas étaient seulement des lieux de sépulture, et non des lieux de résidence pour les vivants; s'il en est ainsi, cela prouve le respect que le peuple avait pour les morts; mais comme quelques-unes des tribus indiennes ensevelissaient leurs morts dans les maisons qu'elles habitaient et les abandonnaient ensuite pour en construire d'autres pour eux-mêmes; cela paraît être un motif suffisant de présumer que tel était l'usage des anciens Péruviens.

Je restai plusieurs mois au petit village de la Barranca, et j'y fus témoin du grand tremblement de terre qui eut lieu en décembre 1806; et qu'on suppose être une des secousses périodiques ressenties à Lima et dans ses environs; elles ont eu lieu dans les années 1586, 1609, 1655, 1690, 1716, 1746 et 1806. Cependant, ce tremblement de terre n'étendit point jusqu'à la capitale ses effets destructifs, qui paraissent avoir été limités aux rivières de Barranca et de Huaura, dans l'étendue d'environ dix lieues; mais le choc fut ressentit à Ica, à cent lieues au sud, quoiqu'on ne s'en soit pas aperçu à Huaras, à trente lieues à l'est.

On ne s'aperçut point qu'aucun bruit souterrain précédât ce choc, circonstance particulièrement remarquée par plusieurs des anciens du pays, qui disent qu'il se fit sentir si subitement, que les chiens ne l'entendirent pas, et que les cochons ne le sentirent point avant que la secousse eût lieu. Je leur demandai les motifs qu'ils avaient pour s'exprimer ainsi, et j'appris qu'on avait toujours remarqué, quand les secousses étaient violentes, qu'elles étaient annoncées par le hurlement des chiens et le cri des cochons. Je pense qu'on peut en assigner pour cause, que les chiens, étendus sur la terre, enten-

dent le bruit et sentent la secousse avant qu'elle soit sensible pour les hommes, et il est de même probable que s'il s'exhale en ce moment quelques vapeurs gazeuses, elles peuvent affecter l'odorat des cochons. Aussitôt après ce tremblement de terre, beaucoup de personnes virent des flammes rougeâtres s'élever de la mer, et d'autres flammes brûler sur un bas-fonds, sur le rivage appelé le Totoral. Les bestiaux qui pâturaient à cette époque moururent bientôt après de l'effet produit sur l'herbe par ses vapeurs brûlantes.

Le mouvement de la terre pendant la secousse, fut oscillatoire, ressemblant aux vagues de la mer, et la sensation que j'éprouvai fut semblable à celle qu'on ressent dans un bateau lorsqu'on approche de la terre; le choc fut si violent, que quelques bouteilles de vin et d'eau-de-vie, placées sur une tablette à deux verges de hauteur et à trois de la porte, furent jetées d'une boutique dans la rue, à une distance de plus de deux pieds de cette porte: si, par conséquent, elles tombèrent de la banquette, sans aucune impulsion projective qui les poussât en avant, le mur a dû s'incliner pour former avec sa base naturelle un angle de vingt-cinq degrés.

La terre se fendit en plusieurs endroits, une grande quantité de sable et une espèce de limon furent lancés dans l'air; les arbres déracinés, l'église de Supe et plusieurs maisons détruites, tandis que Patilvilca, ville qui n'était distante que de deux lieues, ne souffrit que très-peu. Les ondulations de la terre durèrent vingt et une minutes ; mais ces secousses ne furent pas réitérées, et on n'entendit point de bruit souterrain. La hauteur perpendiculaire de la terre du côté de la mer, est de cinquante-trois verges, et, malgré cela, plusieurs bateaux et canots furent lancés par les flots presque sur la hauteur, et laissés parmi les arbres ; pendant plus de deux mois après ce tremblement, d'immenses quantités de poissons morts furent journellement jetés sur le rivage.

Peut-être que l'effet produit sur l'herbe au Tortoral et sur le poisson, peut jeter quelques lumières sur le problême de la stérilité occasionnée par les tremblements de terre, dont j'ai déjà fait mention; surtout parce que la matière gazeuse étant devenue condensée, se conservait sur la terre, et y produisait son effet partout où elle ne pouvait pas être lavée par les pluies.

Un vieux mulâtre, l'un des quatre individus

échappés à la destruction de Callao, en 1746, lorsque cette ville fut engloutie dans la mer, m'assura que la convulsion dont il faillit être la victime ne lui parut pas aussi terrible que celle dont je viens de parler.

Près de ce village est un port commode et un lieu de débarquement appelé *de la Barranca*; environ à un mille au nord du village, coule la rivière du même nom. Pendant les mois pluvieux des districts montagneux de l'intérieur, elle est si pleine d'eau, que son passage est très-dangereux sans le secours des *chimbadoros*, bateliers. Le fond en est très-pierreux; ce qui occasionne beaucoup d'accidents si les chevaux n'ont pas le pied sûr, et ne sont pas accoutumés à passer les rivières à gué. La rapidité du courant empêche qu'on ne puisse faire usage de bateaux ou canots, et sa largeur rendrait la construction d'un pont extrêmement dispendieuse. Je l'ai souvent traversée lorsque l'eau couvrait une étendue d'un demi-mille, et était partagée en treize ou quatorze branches; dans quelques-unes le cheval que je montais était obligé de nager. A la distance d'environ six lieues du principal chemin de la côte, et à l'endroit où la rivière est ordinairement guéable, il y a un pont de cordes

fait avec les fibres des feuilles du *maguey*; on les écrase d'abord entre deux pierres, et les laisse tremper dans l'eau jusqu'à ce que la partie végétale puisse aisément se séparer des fibres; alors on les retire, les bat avec un bâton, les lave, et les fait sécher; les cordes sont ensuite tordues à la main, sans employer aucune machine : les parties fibreuses des feuilles sont appliquées dans les endroits où la corde est faible. Ce pont est appelé *de Cochas*, du nom du petit village qui est à sa proximité; il a trente-huit verges de long. D'un côté, les cordes principales, au nombre de cinq, chacune de douze pouces de circonférence, sont attachées à une grosse poutre fixée à terre par deux fortes potences enfoncées presque jusqu'à leur extrémité supérieure; de l'autre côté, la poutre est placée derrière deux petits rochers, de manière à ne pouvoir donner lieu à aucun accident. Il y a en travers de ces cinq cordes un grand nombre de côtes de fleurs du maguey, et on les recouvre de vieilles cordes et des parties fibreuses des feuilles pour conserver les côtes et les cordes principales. On a placé de chaque côté un réseau, au lieu de balustrade, pour empêcher les passagers de tomber dans la rivière. Quoique toute cette construction paraisse peu so-

lide, sa largeur n'étant que de cinq pieds, j'ai vu des troupeaux de mules chargées et de bêtes à cornes le traverser, ce que j'ai souvent fait moi-même à cheval, après m'être réconcilié avec son mouvement vacillant.

Ces ponts branlants, communs dans l'Amérique du sud, s'appellent *puentes de maroma*, ou *de amaca*, et par les Indiens, *çimpachaca*, ponts de cordes ; cependant quelques personnes les appellent *huascachaca*, *huasca* étant le nom d'une corde tendue.

Les ponts de cette espèce étaient généralement adoptés dans le Pérou avant la conquête, et ils sont sans doute le plus propres à l'usage des pays montagneux, où les ravins sont très-escarpés et les courants très-impétueux. Les Indiens construisaient aussi des ponts en plaçant de gros chevrons en travers sur des piliers de pierre ; mais ils n'étaient pas aussi communs ou aussi commodes que les ponts de cordes. Le plus grand de cette espèce était sur la rivière Apurimac qui coule entre Lima et Cusco, et qui est traversé par les voyageurs qui fréquentent ce chemin conduisant de l'ancienne à la nouvelle capitale du Pérou. Ce pont était long de deux cent quarante pieds et large de neuf; les extrémités des cordes principales étaient attachées, sur un côté de

la rivière, à des anneaux en pierre, taillés dans le roc vif; l'un d'eux se brisa en 1819, lorsque les eaux s'élevèrent à un tel point, qu'elles atteignirent le pont et l'entraînèrent au loin.

A deux lieues au nord de Barranca, est le joli village de Pativilca, où il n'y a point de population indienne; c'était autrefois un pays couvert de bois, et un lieu de retraite pour les malfaiteurs; mais le vice-roi Castel-Forte envoya des familles pour former un village, et ordonna d'y bâtir une église, offrant un privilége à toutes les personnes qui défricheraient des terres et construiraient des maisons. Par cette sage politique, il atteignit son but, fit rentrer dans le devoir plusieurs proscrits, et rendit la route sûre pour les voyageurs.

Pendant mon séjour à Barranca, j'eus une excellente occasion de juger de la manière dont les esclaves étaient traités sur les plantations, et je parlerai ici d'une des mieux administrées que j'aie visitées, connue sous le nom de Huaito, appartenante à Dona Josefa Salasar de Monteblanco.

Cette plantation est principalement consacrée à la culture des cannes à sucre, à leur manipulation, aux travaux ordinaires de l'agriculture ayant pour objet les récoltes de maïs, de fèves, de camotes, etc.,

et, en outre, à quelques pâturages pour les bestiaux. Le nombre d'esclaves de toute espèce employés sur cette plantation est de six cent soixante-douze, et, dans les comptes de recettes et de dépenses qui m'ont été communiqués, le revenu net de l'établissement, toutes dépenses payées, était de quarante-neuf mille cinq cent cinquante dollars.

Outre ce produit, on en retirait un autre très-considérable, en nourriture de bestiaux sur de très-vastes champs de luzerne, et en élevant des cochons. Il y avait aussi un excédant de fèves et de maïs au-delà de ce qui en était consommé sur ce domaine; mais sans cela, et d'après l'évaluation faite de toute la propriété, y compris les bâtiments, les esclaves et les ustensiles qui montaient à neuf cent soixante-deux mille dollars, le produit net de ce capital excédait cinq pour cent; il aurait pu être facilement doublé avec le secours des machines nécessaires pour cultiver et récolter les cannes à sucre, et pour les manufacturer.

La canne à sucre qu'on cultive ordinairement au Pérou est créole; mais, en 1802, des plants d'Otaïti commencèrent à être introduits à Guayaquil, par Don Jose Merino, qui les fit venir de la Jamaïque, d'où ils furent transplantés dans quelques

unes des plantations du Pérou en 1806, et, d'après le résultat avantageux obtenu de la culture de cette canne, il s'ensuivrait que la créole sera bientôt proscrite, malgré l'assertion émise que le sucre provenant de la canne otaïtienne, abonde plus en muscilage qu'en sel essentiel, et qu'il n'est susceptible que d'une faible consistance, qui l'expose à se décomposer dans de longs voyages, ou s'il est emmagasiné pendant un long espace de temps; mais le cultivateur péruvien n'a à craindre aucun de ces inconvénients, parce qu'il y a toujours une demande immédiate de ces sucres sur les lieux, ou que le plus long voyage auquel il soit soumis est celui du Chili.

La canne otaïtienne, sur la même terre et avec un travail égal à celui qu'il faut pour la canne créole, s'élève à la hauteur de neuf ou dix pieds, dans l'espace de dix-huit ou vingt mois; tandis que la créole ne croît qu'à la hauteur de six pieds en trente-cinq ou trente-six mois, temps qu'il lui faut pour parvenir au même état de maturité. Les grandes cannes de la première espèce ont de sept à huit pouces de diamètre; mais celles de la dernière excèdent rarement trois et demi, et la même mesure de jus produit presque le même poids de sucre; en

outre on y trouve une grande économie de travail aux moulins et aux manufactures. La canne d'Otaïti est plus tenace et sort entière du cylindre, tandis que souvent la canne créole est complètement écrasée, au point de ne pouvoir plus être remise sous le cylindre, ce qui cause une forte perte de jus; lorsque la canne d'Otaïti est pressée, on la transporte aussi au fourneau avec plus de facilité que l'autre.

On plante ordinairement la canne dans la saison brumeuse, afin qu'elle puisse prendre racine avant le commencement des fortes sécheresses. La terre est préparée par des labours répétés, et en brisant les mottes avec des bâtons: l'usage des herses et des rouleaux étant inconnu dans ces contrées. Les charrues ressemblent à celles qu'on emploie au Chili, et dont j'ai déjà parlé. Si on introduisait au Pérou des charrues et autres ustensiles adaptés à l'agriculture, il est aisé de concevoir qu'on y trouverait une grande économie de travail manuel; et si le cheval ou la mule était substitué au bœuf lent et lourd, le résultat serait encore plus favorable.

Les cannes sont plantées dans des trous faits avec des houes, de manière à ce qu'au moment où l'eau destinée à l'irrigation entre dans la partie supérieure d'un champ, elle puisse couler sans aucun obstacle

jusqu'à la plus basse extrémité. D'après la sécheresse plus ou moins grande de la saison et la qualité de la terre, l'irrigation est répétée trois ou quatre fois pendant l'été, ce qui n'est ni pénible ni embarrassant, vu la disposition des sillons. On laisse, en général, l'eau séjourner sur le sol pendant vingt-quatre heures.

Lorsque la canne est mûre, on la coupe près de la terre, et on la dépouille de toutes ses feuilles, qu'on laisse avec les débris jusqu'à ce que toutes les cannes du champ soient coupées; alors on les brûle, et aussitôt après on arrose les racines. La canne est portée au moulin à dos d'âne, mais en employant des charrettes à cet usage, on simplifierait beaucoup le travail.

Dans quelques parties de la province de Guayaquil, et sur la côte de Choco, les naturels qui cultivent la canne pour la consommation de leurs ménages, pour en faire de la mélasse, du guarapo et du rhum, coupent tout ce qui est mûr; ils déchaussent ensuite les racines, mêlent la terre ainsi obtenue avec celle des sillons, la creusent et la retournent, et chaussent ensuite de nouveau la canne. En répétant cette opération chaque fois qu'ils les coupent, ils ont une succession constante de récoltes, et

la plantation ne manque jamais ; tandis qu'au Pérou elle ne donne que deux récoltes de suite ; car la troisième suffit souvent à peine pour la plantation de la récolte suivante.

La méthode généralement usitée pour presser la canne, est d'employer à cet usage trois cylindres en cuivre verticaux, auxquels on a pratiqué des rainures, mis en mouvement par deux paires de bœufs, attachées aux deux points opposés d'une grande roue de bois, placée au-dessus des cylindres, et attachée par son centre, à l'axe central dont les dents communiquent le mouvement de rotation aux deux autres. Cette méthode de pression lente est employée sur plusieurs plantations; mais sur celles dont je parle maintenant, des roues hydrauliques verticales suppléent aux bœufs : chaque moulin a une roue mise ainsi en mouvement. Tous ces travaux sont susceptibles d'une grande amélioration, par l'adoption de dents de fer et de roues à lanternes, ou du moins de dents en métal, et d'essieu en fer pour les grandes roues; mais toute grossière que soit la méthode présentement suivie, elle évite la dépense qu'occasionne l'entretien d'un grand nombre de bœufs.

Le jus de la canne est porté dans le local destiné

à le faire bouillir, et versé dans une grande chaudière d'airain, dans laquelle on jette auparavant un peu de chaux; de ce récipient, il est transporté, avec de grandes calebasses, dans une chaudière profonde de dix pieds, où il s'évapore jusqu'au point d'acquérir la consistance convenable, et on y ajoute par intervalles de la soude caustique, extraite à grands frais des cendres de l'*espino* ou *huarango*. Après avoir jeté dans la chaudière une demi-pinte environ de cette soude, on voit remonter sur la surface une quantité considérable de fécule, qu'on enlève aussitôt avec une écumoire faite d'une grande calebasse entièrement percée de troux. Lorsque le sirop est refroidi, on le met dans une autre chaudière où il s'évapore, et prend une consistance propre à opérer la cristallisation; on le verse ensuite dans des moules faits en argile ordinaire, qu'on porte au four où on le remue à plusieurs reprises; le jour suivant il est déposé dans le lieu destiné à le purifier, et on tire alors le piston placé au bas des moules, pour laisser couler la mélasse grossière du sucre. Après cette opération on le terre: les moules sont placés sur une jarre, et on jette sur le sucre de la terre glaise pétrie, ayant une consistance semblable à celle de la farine détrempée. Cette opéra-

tion se répète trois ou quatre fois, ou du moins jusqu'à ce que le pain de sucre soit purgé de la mélasse qu'il contenait; alors on le retire du moule, et on le fait sécher. Ces procédés demandent un mois à cinq semaines, selon la saison; car le sucre est plutôt prêt à être mis en magasin dans les temps humides que dans la sécheresse. Dans d'autres pays on ne coupe la canne que pendant certaines saisons; mais sur les plantations de la côte du Pérou on la coupe, et on fabrique le sucre pendant toute l'année.

Les chaudières où on fait bouillir le jus sont un mélange de cuivre rouge et d'étain; la plus petite a ordinairement trois pieds de diamètre dans le fond, cinq pieds dans le haut, et autant de profondeur; le bord placé au-dessus est large de trois pieds, et surmonté d'une construction en brique et en bois qui donne à la chaudière une profondeur d'environ dix pieds. Ces chaudières, les cylindres et les récipients sont coulés par les esclaves sur la propriété; ils font aussi tous les ouvrages de charpente et de forge.

Peut-être quelques personnes trouveront-elles que je me suis trop étendu sur ce sujet; mais je l'ai fait dans l'intention d'ouvrir des débouchés aux

manufactures de l'ancien monde, nommément aux machines de fer et aux outils aratoires. Si l'évaporation du jus de la canne était effectuée au moyen de la chaleur communiquée par la vapeur, ou en prévenant la pression atmosphérique sur la surface du liquide pendant qu'il bout, on épargnerait une quantité considérable de sucre qui se trouve brûlé par suite de la méthode actuellement suivie, et qui forme les mélasses : on gagnerait ainsi au moins trente pour cent. En même temps que je recommande l'usage des machines en fer pour les moulins, comme un article digne de fixer l'attention des spéculateurs, je recommanderai aussi des alambics perfectionnés pour les distillateurs d'eau-de-vie de Pisco, d'Ica, de Canete et d'autres pays à vignobles, aussi bien que pour celles de rhum; car le changement politique survenu dans l'Amérique du sud devant annuler les lois coloniales prohibitives, le manufacturier de sucre sera bien aise de profiter des rebuts dont le rhum est distillé, qui maintenant lui sont à charge, ou qu'il ne peut employer qu'à la nourriture des bœufs et des ânes, qui les mangent avec une grande avidité.

La manière dont on traite les esclaves au Pérou mérite d'être connue par tous les planteurs, tant

pour assurer le bien-être des nègres, que pour l'avantage de ceux à qui ils appartiennent. Je vais parler dans ce chapitre du régime établi pour eux, ainsi que de quelques idées que je suggérai à Dona Josefa, qui les approuva, les mit en pratique et s'en trouva très-bien.

Un esclave n'était jamais fouetté, à Huaito, sans le consentement de la maîtresse qui, après avoir entendu les plaintes portées par l'Inspecteur ou tout autre conducteur des travaux, fixait le nombre de coups de fouet qui devaient être infligés, ou bien commandait tout autre moyen de châtiment qu'elle croyait plus convenable. Elle avait eu pour motif d'empêcher qu'ils ne fussent injustement châtiés dans le moment de la colère, ou peut-être par suite de quelque vengeance. L'esclave n'était jamais questionné sur la faute qu'on lui imputait parce que, ainsi qu'elle l'observait, cela ne faisait que lui inspirer du mépris pour l'Inspecteur, s'il n'était pas implicitement cru ou s'il était permis aux esclaves de le contredire. Lorsque le fait lui paraissait douteux, elle envoyait chercher quelques autres esclaves qui avaient été présents ou à portée de donner leur opinion et leur faisait les questions nécessaires; mais néanmoins elle ajoutait en gé-

néral peu de foi à ce qu'ils disaient l'un de l'autre.

Aucun esclave n'était puni secrètement; on exigeait du moins la présence de ceux qui avaient connaissance du délit qu'il avait commis.

Si un esclave s'échappait, et qu'on le reprît ensuite, il était condamné, pour la première fois, à porter une chaîne à la jambe pendant autant de semaines qu'il avait été absent de jours; en cas de récidive, il était condamné à servir au moulin où se font les travaux les plus pénibles et en même temps les plus dégradants, parce qu'on n'y emploie guères que les individus qui se sont rendus plus ou moins coupables. Si l'esclave s'échappait une troisième fois, on l'attachait au moulin pendant le jour avec une chaîne, et le soir il couchait en prison; et s'il continuait à s'échapper, il était vendu. Si le fugitif revenait de lui-même chez sa maîtresse et se présentait à elle, il était pardonné pour la première faute.

Pour favoriser les mariages, on vendait tous les enfants naturels pendant qu'ils étaient jeunes; et comme les esclaves, excepté un petit nombre de domestiques, étaient tous nègres, si quelque enfant basané venait à naître, il était également vendu. Ce régime fut adopté pour empêcher les négresses d'a-

voir aucun commerce avec les habitants des villages voisins.

Les négresses vivaient séparées des hommes depuis l'âge de onze à douze ans, et dormaient dans l'intérieur des murs de la maison, sous la surveillance d'une duègne, jusqu'à ce qu'elles fussent mariées.

Enfin, si les esclaves de tous les pays pouvaient être traités de la même manière que ceux que j'ai été à portée de voir au Pérou, pendant le séjour que j'y ai fait, leur sort serait, sans contredit, plus heureux que celui de beaucoup de paysans de l'ancien monde; malgré les principes de philanthropie que l'on y entend généralement proclamer, souvent par ceux qui les mettent le moins en pratique.

## CHAPITRE II.

Ferme de Vinto, bétail, grains, etc. — Premier blé froment au Pérou. — *Tapiales*, Clôtures. — Arbres, arbrisseaux et plantes. — Fruits. — Animaux. — Oiseaux. — Poissons. — Aspect des villages. — *Balsas*. — Fête indienne. — Enterrement indien. — Paramonga. — Palais de Fortalice.

Sur la rive opposée à Huaito, je visitai la ferme de Vinto qui, d'après la manière dont on l'exploite, a beaucoup de rapport avec une ferme anglaise. On y élève un grand nombre de bêtes à cornes; les vaches nourrissent leurs veaux, et on les trait rarement. Le docteur Robertson parle de la dégénération des animaux en Amérique, dans les colonies espagnoles sous la zone torride ou dans ses environs; mais il a certainement été mal informé relativement au Pérou. Le bétail n'y est point aussi grand que dans le Lincolnshire; mais il l'est autant

que le bétail ordinaire anglais, le français ou l'espagnol: lorsqu'il est nourri de luzerne, la chair en est très-savoureuse, grasse, juteuse, et les os très-petits. On élève, à Vinto, un grand nombre de cochons, et on dit qu'ils rapportent beaucoup. Lorsqu'ils sont un peu gros, on les sépare des vieux, et on les conduit dans un champ de luzerne où on les garde jusqu'à ce qu'ils soient bons à vendre; ce qui a lieu lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix à seize mois; alors on les vend six à neuf dollars chacun, s'ils sont susceptibles de devenir bien gras. On élève quelques moutons sur les côtes, où on conduit de l'intérieur, pendant quelques mois de l'année, de nombreux troupeaux qu'on y engraisse pour le marché de Lima. Il y a beaucoup de brebis pleines, surtout dans les troupeaux qu'on y conduit en novembre et décembre, et le marché ordinaire entre le conducteur et le fermier, est de donner les agneaux pour les frais du pâturage; par ces moyens, le propriétaire de la ferme obtient un troupeau assez nombreux pour l'approvisionner de moutons; car il reçoit souvent cent cinquante agneaux par chaque centaine de jeunes brebis. Outre cet accroissement de troupeaux, qui est plus grand qu'en Angleterre, les brebis portent deux

fois par an dans l'Amérique du sud; les époques où elles mettent bas sont, en général, en juin et décembre.

On élève, à Vinto, peu de chevaux ou de mules; quelques-unes sont très-bonnes, et se vendent bien. Celles d'espèce ordinaire, pour les rouliers, se vendaient de quarante-cinq à cinquante dollars, et les meilleures allaient depuis cent jusqu'à cent cinquante.

On récolte, à Vinto, une quantité considérable de blé, ainsi que dans les fermes voisines et celles des villages environnants. On le sème, on laboure ensuite la terre, et on l'arrose trois ou quatre fois pendant la croissance. Après l'avoir coupé, on le jette en tas, et le grain est foulé aux pieds des chevaux; on le sépare ensuite de la paille en le jetant au vent, comme dans le Chili; il rapporte, en général, de cinquante à soixante-dix pour un.

Les premiers grains de froment furent importés à Lima, en 1535, par Dona Maria de Escobar, femme de Don Diego de Chares, dans une très-petite quantité qu'elle cultiva elle-même. Animée du véritable esprit du siècle et du pays, elle invita tous ses amis à célébrer la première récolte du blé dans le nouveau-monde; ne sachant point qu'il

avait déjà été semé au Mexique, en 1528, par un Nègre esclave appartenant à Cortès, qui en trouva accidentellement quelques grains mêlés parmi le riz destiné à l'approvisionnement de l'armée. En commémoration de cet heureux événement dans Lima, Dona Maria fit présent à chacun de ses amis d'un petit nombre de grains, et on dit qu'on en porta quelques épis en offrande sur l'autel de l'église des Dominicains. Le premier blé qui parût à Quito fut semé près du couvent franciscain par le père Jose Rixi, qui avait apporté la semence d'Europe dans ces contrées dans une petite jarre de terre qui existe encore dans le couvent, et qu'on montre aux étrangers; elle est en terre cuite, et contient environ un quart de boisseau. Parmi les reliques qu'on me fit voir en 1809, il n'y en eut aucune que j'admirai autant que celle-là : circonstance qui déconcerta un peu le pieux sacristain qui me les montrait.

Le maïs, les fèves, au nombre de cinq ou six espèces, les lentilles, les garbansas, les camotes, les yucas et les pommes de terre, sont cultivés par les fermiers pour la consommation de leurs maisons, aussi bien que pour le marché de Lima; les esclaves cultivent aussi ces articles, et portent le di-

manche le produit de leurs récoltes dans les villages voisins, où ils les vendent avec autant de promptitude que de facilité.

Les champs où sont établies les plantations et les fermes sont, en général, divisés par des murs appelés *tapiales*, formés par de grandes masses carrées de terre glaise ou de terre mêlée de pierres, chacune ayant environ quatre pieds de long, deux d'épaisseur et deux de largeur, qu'on appelle *adobones*; les murs ont quelquefois quatre et même six pieds de haut, étant composés de deux ou trois couches d'*adobones*. On fait ces *adobones* en établissant sur la terre un châssis, ou espèce de boîte en bois, composé de deux côtés et d'un bout, les côtés étant attachés à l'autre bout par des courroies de cuir non tanné; on met ensuite de la terre dans cette boîte, *adobera*, après l'avoir mouillée et remuée une ou deux fois, ou fortement pilée et battue avec un pesant bélier; on ajoute ensuite d'autre terre qu'on presse de la même manière, jusqu'à ce que la forme en bois soit entièrement pleine; alors on égalise le haut avec une truelle de bois et un peu d'eau; on enlève ensuite la charpente, ou boîte, en détachant les courroies; ce qui permet aux deux côtés de l'*adobera* de s'ouvrir et de se séparer faci-

lement de l'adobone qu'on aplanit avec la truelle, la main et un peu d'eau; la charpente est alors appliquée, du côté de son extrémité ouverte, à l'adobone qui est fini, et on en fait un autre qu'on joint au premier. Quand le second ou le troisième est terminé, on place sur l'adobone du bas deux morceaux de planche ou chevrons pour supporter la forme ou charpente qui est remplie comme auparavant; on retire ensuite ces appuis, et on déplace la forme; les trous sont quelquefois bouchés, et quelquefois on les laisse vides. Lorsqu'on mêle des pierres avec la terre glaise ou la terre, elles sont ordinairement placées le long des côtés de la forme, le centre étant rempli de terre à laquelle on ajoute quelquefois de la paille hachée, lorsque surtout le sol est sablonneux. Ces clôtures sont très-solides. On établit un fossé d'un côté ou des deux, selon la volonté du propriétaire; la terre qu'on en rétire sert à faire le mur, et le garantit en même temps d'être miné par l'eau qui pourrait nuire à ses fondements. Dans les parties du Pérou où il pleut souvent, on place des fagots de broussailles sur le haut des *tapiales*, et on les couvre de terre glaise pour empêcher la pluie d'y pénétrer; si on y substituait des tuiles, cela vaudrait beaucoup mieux.

J'ai cru devoir faire une description de ces murs, qu'on trouvera peut-être minutieuse, parce que je suis convaincu que, avec quelques légères améliorations, ils deviendraient préférables à quelques-unes des clôtures dont on se sert en Angleterre. Ce qui prouve leur solidité, c'est qu'on voit plusieurs de ces murs d'argile encore existants sur la côte du Pérou, ainsi que ceux garnis de pierres, dans l'intérieur, construits par les Indiens, plus de trois siècles avant que les Espagnols eussent fait la découverte de leur pays. . . . . . . . . .

Les arbres qui produisent des bois de construction dans ces pays, sont le molle et l'espino, ou huarango; ce dernier donne d'excellent charbon, qu'on transporte à Lima par forte quantité. Le séné se trouve en abondance dans les haies; les saules et les peupliers y croissent à une grande hauteur. La plante qui donne l'indigo vient spontanément dans les champs; j'y ai vu de la cochenille sur le cactus, qui est cultivé pour son fruit; et, d'après quelques étoffes de coton que j'ai trouvées dans les huacas, il est évident que les anciens Péruviens connaissaient les principes de la teinture. Cette couleur, ainsi que celle de l'indigo, se voit sur les bandeaux extraits des huacas. On obtient mainte-

nant une teinture jaune en faisant tremper les grains du molle dans l'eau, et en y mettant ensuite une quantité de maïs ; la laine teinte dans cette eau, acquiert un jaune brillant et permanent. Un arbre de l'espèce sensitive, appelé tara, porte un grand nombre de cosses qui contiennent une forte partie de tan ; on fait généralement l'encre au moyen d'une infusion de ces cosses, auxquelles on ajoute un peu de sulfate de fer. Le floripondio odoriférant croît dans beaucoup de ces haies, au milieu de l'odorant norbo, petite espèce de la fleur de la passion, qui embaume le soir toute l'atmosphère environnante. On y voit la pomme épineuse, le chardon, et plusieurs plantes médicinales sauvages, parfaitement connues des Indiens, qui savent la manière de les employer utilement. Le maguey est très-commun, il fait de bonnes haies ; aucun animal n'oserait passer au travers, à cause des grandes épines dont la pointe de chacune de ses feuilles est armée. On peut dire que c'est une des plantes les plus utiles parmi celles actuellement connues. Les Indiens construisent leurs maisons avec les tiges de la fleur, et les couvrent de ses larges feuilles ; les parties fibreuses peuvent être converties en fil, et tissées pour faire des étoffes ; tandis que les épines aiguës remplacent très-bien

les aiguilles. Avant que la tige de la fleur commence à paraître, si on coupe le cœur de la plante, et qu'on fasse un trou au centre, il se remplit avant huit à dix heures d'un sirop épais, dont on peut faire usage au lieu de sucre; lorsque ce sirop est mêlé avec de l'eau et fermenté, il devient le breuvage favori des Mexicains, appelé *pulque*. On peut aussi faire du vinaigre avec ce jus, ou en distiller de l'eau-de-vie. Si on écrase les feuilles, et qu'on les presse, elles produisent en bouillant un sirop balsamique, employé pour nettoyer et purifier les ulcères. On se sert aussi des feuilles en place de savon: on mouille le linge, et on le bat ensuite avec une feuille qui a été auparavant écrasée; ce procédé produit une écume blanche et épaisse, et lorsqu'on a rincé le linge, il est devenu parfaitement blanc. Les boutons des fleurs sont d'un manger très-délicat, lorsqu'ils sont bouillis ou confits au vinaigre. Cette plante est la plus grande espèce des aloès; il y en a de deux sortes: les feuilles de l'une sont d'un vert foncé, tirant sur le noir; tandis que celles de l'autre sont d'un beau vert pâle: la dernière est la plus utile des deux espèces.

Il croît au milieu des haies un arbre appelé *del jaboncillo*; il ressemble au laurier, et produit une

grande quantité de fruits ronds, de la grosseur d'une petite prune ; une amande renfermée dans une écorce dure, produit, quand elle est mûre, une matière charnue qui, mêlée avec de l'eau, donne une écume blanche : on s'en sert aussi pour blanchir au lieu de savon.

On cultive l'*achote* dans quelques jardins. Cet arbre a rarement au-delà de dix pieds de hauteur ; ses feuilles ont la forme d'un cœur, et les graines sont renfermées dans une petite capsule épineuse d'environ trois pouces de long ; elles sont couvertes d'une matière onctueuse qui a une couleur de vermillon. On les jette dans l'eau chaude, et ensuite on les passe ; lorsque la liqueur a bouilli au point d'acquérir la consistance d'une pâte, elle forme la teinture anate. Les naturels du pays s'en servent souvent comme d'une épice, ou comme matière colorante pour leurs aliments.

On cultive aussi dans ces contrées le *mani* ; il est très-touffu, et a environ deux pieds de haut et porte des fleurs blanches, mais les fruits, ou noix, tiennent aux racines ; ils sont d'un manger très-délicat, et contiennent une quantité considérable d'huile d'une belle couleur verte, qu'on obtient par la pression et qui a un aussi bon goût que la meilleure

huile d'olives. La racine en est extrêmement nutritive et très-agréable à manger dans un long voyage.

On voit croître aussi dans les haies un arbre appellé *pilco* dont les feuilles ont la forme d'une lancette, et dont les branches sont très-droites; le fruit ressemble à celui du laurier ordinaire. Si une personne demeure quelques instants à l'ombre de cette arbre lorsque le soleil darde ses rayons, des enflures et des pustules ne tardent pas à se manifester sur la figure et les bras, ou sur toute autre partie découverte du corps; le jus en est extrêmement caustique, et forme des ulcères sur la peau lorsqu'il la touche; par ce motif on l'appelle en langage quichua *capsicarancha*, l'arbre de la gale. Lorsqu'il devient nécessaire de couper quelques-uns de ces arbres, on met du feu aux pieds et on parvient ainsi à détruire leur propriété nuisible.

La plante qui produit la fève castor, dont on obtient l'huile de castor, croît sans culture; l'huile en est souvent extraite par les naturels du pays, et sur quelques plantations on s'en sert pour brûler dans les lampes. Une des espèces de cette plante produit de grosses fèves qu'on appelle *pinones;* elle croît jusqu'à environ six pieds de hauteur, et ses feuilles ressemblent un peu à celles de la vigne;

les fèves sont renfermées dans des capsules épineuses dont chacune en contient deux qui ont une enveloppe mince et noire et une amande très-blanche; deux ou trois de ces fèves mâchées et avalées deviennent un violent purgatif. L'huile en est extraite par les naturels du pays, qui l'appliquent à l'abdomen pour l'hydropisie; ils la délaient aussi dans une petite quantité d'urine et en introduisent une ou deux gouttes dans l'oreille en cas de surdité ou de douleurs.

Pendant la saison humide dans les mois brumeux on voit croître sur les *lomas*, ou collines sablonneuses, une espèce de cactus qui produit un fruit appelé *caimito*, qui ressemble, pour la forme, à un gros concombre, il est d'abord vert, ensuite brun avec des raies jaunes, et devient rouge en mûrissant. Son goût est celui d'un acide agréable, mais, après avoir mangé le fruit, il reste sur les lèvres une espèce de cuisson, qui disparaît en les frottant avec un morceau de l'écorce. Ce fruit est remarquable par son excellente odeur, et, par ce motif, on en conserve souvent dans les maisons.

Il y a dans le jardin de Huaito quelques plants de café qui réussissent très-bien, et produisent beaucoup. On voit croître du coton de bonne qualité

près des cabanes des Indiens qui en cultivent toujours quelques plants pour leur propre consommation; parmi ces plants j'en ai observé plusieurs qui portaient du coton de nankin, mais ils en font rarement usage.

On voit sur tous les monceaux de débris ou de pierres, un grand nombre de petits lézards, surtout lorsque le soleil brille; ils sont alors très-empressés à attraper les mouches, qui paraissent être leur nourriture ordinaire. Je les ai souvent observés au moment où ils saisissaient leur proie. Aussitôt qu'ils ont aperçu une mouche sur le sable, ils sortent, en rampant, de leurs trous, et, avançant avec un mouvement lent et presque imperceptible, ils se placent sur une ligne droite avec l'objet de leur poursuite : ils s'élancent ensuite vers lui, la gueule ouverte, et l'avalent sans presque jamais manquer leur coup. Ils ont de très-belles raies vertes, jaunes et brunes, et leur longueur est de huit pouces. Sur quelques parties de la côte, les Indiens les mangent; ils en retranchent alors la queue et les pates et en font ensuite frire le corps qui ressemble alors à celui d'un éperlan. J'en ai mangé quelques-uns, à San Pédro, que j'ai pris pour ce poisson jusqu'à ce qu'on m'eût détrompé. Les Indiens les considèrent comme

une nourriture curative pour les personnes attaquées de maladies cutanées.

On trouve l'opossum dans toutes les vallées de la côte; il a environ deux pieds de long, y compris la queue qui est aussi longue que le corps; son museau est pointu comme celui d'un cochon, et il n'a point de poil depuis les yeux jusqu'à la gueule; ses oreilles sont minces, droites et sans poil; ses pates également nues et petites, et il tient ses aliments comme un singe; il est couvert de poil, noir à la racine, et blanc aux extrémités, ce qui lui donne une couleur grisâtre; sa queue, mince et sans poil, lui sert pour se suspendre aux branches des arbres. La femelle porte quatre, cinq ou six petits à-la-fois; au moment de leur naissance ils ne sont pas plus gros que des souris, et se mettent aussitôt dans la poche qui est sous le ventre de leur mère. Cette poche est fermée par un pli de la peau, couvert de poil à l'extérieur, et garni à l'intérieur d'un duvet très-doux; les mamelles de la mère sont placées de manière que les petits puissent facilement les téter pendant qu'elle marche. Lorsqu'ils ont acquis la grosseur d'un rat, ils sortent de la poche par une ouverture qui est au centre, et se chauffent au soleil; mais si quelque danger les menace, ils se réfugient aussitôt

dans leur asyle naturel. J'attrapai, un jour, une vieille femelle opossum par la queue, aussitôt quatre de ses petits prirent la fuite : je les poursuivis, et en attrapai deux qui se cachèrent dans les manches de mon habit; je les portai chez moi et les élevai; bientôt ils furent complètement apprivoisés, et dormaient sur une natte avec un chien. Ils se nourrissent de fruits et de végétaux, mangent de la viande quand on leur en donne, et aiment passionnément les œufs. Les Indiens en mangent volontiers; mais jamais je n'ai eu occasion d'en manger moi-même. Les naturels du pays appellent quelquefois l'opossum *mochilera*, de *mochila*, havre-sac, qu'ils nomment *mucamuca*.

L'*anas* du Pérou est une espèce de putois, presque de la grandeur d'un chat domestique; sa couleur est d'un brun foncé approchant du noir, avec une ligne de taches blanches, rondes, qui s'étendent depuis le museau jusqu'à la queue; sa tête est longue, ses oreilles larges et couvertes de poil, ses yeux grands, avec de petites pupilles noires, son museau pointu comme celui de l'opossum, sa mâchoire supérieure plus courte que l'inférieure qui avance, et sa gueule est meublée de douze dents incisives, quatre canines et seize mâchelières. Les

jambes de derrière sont plus longues que celles de devant, et chaque pied a cinq orteils armés de grands ongles pointus, avec lesquels il fouille la terre, et y établit un lieu de sûreté pour ses petits. Il marche la tête baissée, et sa queue très-touffue est renversée sur son dos comme celle d'un écureuil.

Au-dessous de la queue, cet animal a une petite vessie qui contient une liqueur huileuse extrêmement fétide. Lorsqu'il est attaqué, ou en danger, il élève son derrière, et lance avec force sur les assaillants ce fluide pestilentiel, dont rien ne peut surpasser les fâcheux effets. Les vêtements qui en sont le plus légèrement atteints ne peuvent plus être portés, parce qu'il n'est point de procédé pour en faire disparaître la puanteur; de même, si on en reçoit sur quelques parties du corps, l'odeur s'en conserve jusqu'à ce que la première peau ait été enlevée. Si, par hasard, un chien en est atteint, il court aussitôt à l'eau, se roule dans la fange, hurle, et paraît presque fou; il est plusieurs jours sans manger, ou du moins jusqu'à ce que l'odeur commence à se dissiper. Cette manière de se défendre est la seule dont l'anas fasse usage.

Convaincus de leurs facultés nuisibles, les *anas*

ne s' alarme point aux approches des hommes ou des chiens; à la vérité, ils sont évités par les uns et par les autres qui redoutent également leur insupportable puanteur.

La peau de l'anas a une longue et belle fourrure entièrement dégagée de toute odeur désagréable. Cet animal se nourrit de volailles et d'œufs, et est très-incommode, parce que personne n'ose se hasarder à le tuer; lorsque cela arrive, c'est, en général, avec une trappe; mais s'il était tué dans un village ou près d'une maison, l'odeur en est insupportable pendant plusieurs jours.

On trouve quelques serpents dans les haies mais ils ne sont point malfaisants. L'*alacran*, scorpion, est venimeux; mais sa piqûre n'est pas plus douloureuse que celle d'une guêpe.

Le majestueux condor occupe le premier rang dans la race emplumée, soit sur la terre, lorsqu'il étend ses ailes qui mesurent quatorze ou quinze pieds d'une extrémité à l'autre, soit lorsque, s'élançant à travers les nuages, il n'y paraît pas plus gros qu'une hirondelle. Le vol de cet oiseau est vraiment imposant : il s'élève au moyen d'un mouvement vacillant et presque imperceptible de ses ailes, et descend à terre de la même manière; il tombe sur sa

proie, et si c'est un agneau ou tout autre petit animal, il l'emporte avec ses serres sur quelque hauteur voisine; si la proie est trop lourde, le condor la dévorera jusqu'au point de ne pas pouvoir s'envoler, et alors il devient lui-même une proie facile pour les villageois qui courent dessus, et le tuent avec des bâtons.

Le *gallinaso*, ou dinde buse, ainsi qu'on l'appelle quelquefois, d'après sa ressemblance avec une dinde, est un oiseau très-utile; il dévore toute espèce de charogne, qui sans cela infecterait l'air; et, par ce motif, on le tue rarement ou même jamais. Il y a un petit nombre d'aigles et de faucons qui nuisent beaucoup à la volaille, et en détruisent une grande quantité. Les canards sauvages fréquentent les embouchures des rivières, où on trouve beaucoup d'autres oiseaux aquatiques, parmi lesquels on compte le pélican et la mouette.

Les oiseaux chantants sont le *cilguero*, espèce de linot; le merle, ressemblant pour la grosseur et pour le chant au merle européen; le *titupuying* qui a quelque rapport avec le cardinal; il y a aussi une espèce de pigeon des bois très-commune qu'on appelle, par allusion à son chant, cou cou lie; il s'apprivoise aisément, et fait le même ramage à toute

heure de la nuit s'il y a une chandelle allumée, mais jamais plus de trois fois de suite.

Quelques-unes des rivières contiennent beaucoup de *lisa*, espèce de mulets, de *peje rey* et de *camarones*; les poissons de mer, sur la côte, sont le *corbina*, le *chita*, le *jurelet*, espèce de maquereau, le *peje rey* et le *lenguado*, espèce de turbot. Le poisson à écaille y est rare; mais on y trouve beaucoup de petites moules. Les naturels du pays font cuire et mangent une herbe marine qui croît sur les rochers, connue sous le nom de *yuyo de la mar*. On trouve sur le rivage, parmi le sable, une petite pierre blanche appelée *piedra del ojo*, ou *limpia ojos*; elle est environ de la grosseur d'une lentille, et d'une couleur blanche opaque; les naturels prétendent qu'en plaçant une sous la paupière, elle fera tout le tour de l'œil, et tombera ensuite, emportant avec elle toute matière étrangère qui puisse s'être logée dans cette partie délicate.

Les villages situés le long de la côte ont un aspect très-agréable. Les maisons ne sont élevées que d'un étage, avec une galerie spacieuse sur le devant; quelques-unes sont soutenues par des piliers faits de briques séchées au soleil, les uns ronds, les autres carrés; il y en a aussi qui sont composés de

paquets de cannes attachés ensemble et couverts d'argile, avec des arches faites des mêmes matériaux. Toute la façade est blanchie; sous ces piliers on a établi un rang de siéges qui s'étendent quelquefois le long de dix à douze maisons; et pour jouir de la fraîcheur dans les soirées d'été, les villageois s'y asseient ou y étendent leurs nattes pour dormir. Dans ces villages, où la population consiste en Créoles et en Indiens, peu de ces derniers construisent leurs maisons dans la partie habitée; ils préfèrent vivre sur leurs petits chacras ou lots de terre.

Une table basse, quelques pots et poëles pour faire la cuisine, et des calebasses pour manger et boire, composent tout l'ameublement d'une chaumière indienne. Des nattes de *totora*, jonc très-long qui croît dans les terrains marécageux, forment leurs siéges; ils se servent aussi de ces joncs pour faire les murs de leurs chaumières, en les attachant par petits paquets, les réunissant et les consolidant avec des cannes placées horizontalement de chaque côté, et liées ensemble de distance en distance. Ils en font aussi des *balsas*, bateaux; à cet effet, ils en attachent une quantité suffisante pour former le milieu du *balsa*, de la circonférence d'en-

viron deux verges, et terminant en pointe; ils lui donnent ensuite la forme d'un croissant, en l'entourant avec des cordes de totora. Assis au centre de cette singulière embarcation, ils prennent leurs filets et vont à deux ou trois lieues en mer, et je n'ai jamais entendu dire qu'il soit arrivé un accident à ses pêcheurs. Comme la personne qui navigue de cette manière doit être à califourchon, les Indiens appellent souvent leurs balsas *potrillos*, jeunes poulains. L'aspect d'une flotte composée de ces petites embarcations fait un très-bel effet sur une mer unie, et dans une soirée calme d'un beau jour d'été.

Lorsque le balsa est sec, il ne pèse que quelques livres, en sorte qu'un pêcheur peut porter sur une mule, son bateau, son filet, et même des matériaux suffisants pour bâtir sa hutte: de cette manière, ces pêcheurs parcourent la côte dans tous les sens, pour aller à la recherche du poisson, que souvent ils salent et portent à Lima, ou dans tout autre marché. Ils ont une espèce de filet parfaitement rond lorsqu'il est étendu sur la terre; plusieurs morceaux de plomb sont attachés à sa circonférence, et une corde au centre; lorsqu'ils veulent s'en servir, ils rassemblent la moitié du filet sur le bras

droit, le jettent dans l'eau, et le laissent aller jusqu'au fond : ils tirent ensuite la corde attachée au centre, et à mesure que le filet s'élève, les plombs le ferment par l'effet de leur propre poids, et les poissons ne peuvent plus en sortir. Ils en prennent ainsi de grandes quantités dans les rivières, les lacs, et au milieu des brisans, sur le bord de la mer; les Indiens nomment ce filet *ataraya*.

Lorsqu'un Indien célèbre la fête de quelque Saint en particulier, il prépare un dîner pour tous ceux qui désirent le partager. On étend des nattes sur la terre, et la nappe est placée au milieu; de grandes calebasses remplies de chica, dont quelques-unes contiennent cinq à six gallons, sont mises sur la nappe, avec un nombre de plus petites, tenant environ une pinte, rangées de chaque côté: les hommes s'asseient, et les femmes apportent de grands plats de bœuf, coupé en tranches d'environ deux pouces carrés, étuvé avec du lard, une certaine quantité de piment et du jus d'oranges sûres; on place des cuillers sur la table, si je peux lui donner ce nom, et les doigts servent de fourchettes; il est rare qu'on ait besoin de couteaux, et de petites calebasses remplacent les assiettes; lorsqu'on enlève ces plats, le chica fait gaiement le tour de la

table. Le second service de plats est généralement composé de volailles étuvées, et de quelques végétaux assaisonnés avec de l'*agi*, cosse de capsicum. Après ce service fait, un *pepian*, consistant en une dinde étuvée avec de la farine de riz, de l'eau, des oignons, de l'ail, du poivre de Cayenne et du lard; quelquefois des *peje reyes*, des éperlans, trempés simplement pendant cinq à six heures dans du jus d'oranges sûres, et des cosses de capsicum vert: enfin le plat favori de *cuyes*, cochon de Guinée, fortement assaisonné avec du poivre de Cayenne. Le chica circule abondamment entre chaque service, et souvent la compagnie se lève fortement en gaîté; après être remontés à cheval, les convives demandent à boire le coup de l'étrier; la maîtresse de la maison sort alors avec un grand pongo, calebasse pleine de chica, et en distribue une petite à chacun de ses hôtes, qui souvent prennent ce moment pour lui parler de ses affaires d'amour; j'ai entendu, dans de semblables occasions, des reparties très-spirituelles. Lorsque les hommes sont partis, les femmes s'asseient, et dînent dans une autre pièce, souvent dans la cuisine; mais elles s'abstiennent de boire du chica, ou d'aucune autre liqueur enivrante.

A la mort d'un Indien, les parents se rendent

immédiatement à sa demeure, se placent autour du cadavre étendu sur la terre, et font entendre une espèce de chant plaintif; ils pleurent son départ, en lui demandant pourquoi il les quitte sitôt, et lui font d'autres questions, en énumérant ses actions, ses bonnes qualités, etc. Si le défunt laisse une veuve, elle chantera sur lui, et fera le récit de leurs amours, en finissant par lui demander : « Pourquoi êtes-vous parti, et m'avez-vous laissée? Mais quelque autre vous aimait aussi bien que moi, elle vous a ensorcelé; pour vous faire périr, elle a sucé votre sang, et maintenant elle sera heureuse. » Lorsque cette lamentation cesse, un parent s'approche, et recommence le chant plaintif; toute la compagnie se joint à lui en répétant ses paroles, et ce chant continue presque sans interruption, jusqu'à ce que le cadavre soit enseveli.

A environ cinq milles de Patavilca, et cent vingt milles de Lima, est un lieu appelé Paramonga ou la Fortalesa; on y aperçoit distinctement les ruines d'un palais fortifié d'une très-grande étendue; ses murs, en argile, ont environ six pieds d'épaisseur; le principal bâtiment était situé sur une éminence, mais les murs étaient continués jusqu'à la base, comme des circonvallations régulières. On montait

par un sentier, tournant autour de la colline, espèce de labyrinthe, ayant plusieurs angles qui servaient probablement pour défendre la place. On suppose que ce palais a appartenu au Chimu, ou roi de Mansichi, et que c'était une forteresse frontière au temps du règne des Incas; la tradition orale des Indiens dit : que ce fut dans ce lieu que le Chimu rendit hommage à Pachacutec, le dixième Inca. Près de ces ruines, on trouve un grand rocher suspendu sur la mer, appelé *el serro de la horca*, parce qu'autrefois c'était du haut de ce rocher qu'on jetait tous les criminels dans la mer. Non loin de la forteresse, on voit les ruines très-considérables d'une ville où on a établi une manufacture de salpêtre. On obtient le sel en remplissant de grandes citernes de sable pris dans les fosses ou huacas, sur lequel on jette de l'eau que l'on retire après qu'elle a filtré à travers; on la fait ensuite évaporer dans de grandes pirogues dans lesquelles le sel se cristallise. Le nitre en est très-pur; on le transporte à Lima où on le vend aux propriétaires des moulins à poudre. En enlevant le sable des huacas, on a trouvé des trésors considérables en ornements d'or et d'argent, et, en outre, beaucoup d'articles curieux en pote-

rie de terre, porphyre, basalte et autres pierres, aussi bien qu'en vêtements de laine et de coton. La valeur des trésors exhumés ainsi, par différents individus, en 1813, a excédé vingt mille dollars.

# CHAPITRE III.

Visite à Caxatambo. — Routes. — Manière de voyager. — Village d'Ocros. — Sa cure. — Indiens. — Route de Chiquian. — Ville de Chiquian. — Crimes. — Lois sur les mines. — Manière de les exploiter. — Fraude dans la vente du *Plata pina*. — *Taonas* et *Ingenios*. — Caxatambo. — *Repartimientos*. — Manufactures. — Habitants. — Amusements. — Route de Caxatambo, *Cuesta*. — Maison de ferme et famille. — Ville de Huaras. — Produit de Huailas. — Ses manufactures. — Huaras, excellente situation commerçante. — Province de Conchucos. — Ses produits, etc. — — Mines. — Oca. — Plantes médicinales. — Caractère des habitants. — Procession de Saint-Pierre. — Localités de la province. — Entrée à *Huamalies*. — Ses productions. — *Coca*. — *Charquis*. — Cinchona. — Mines. — Pierres d'aigle. — Fruits. — *Mulitas* et *Quiriquineihos*. — Caractère des habitants. — Représentation de la mort de l'Inca. — Observations.

En 1806, je visitai Caxatambo, capitale d'un district, *partido*, portant le même nom. Mon chemin passait par le *quebrada*, ravin de Barranca, qui

contient deux grandes plantations à sucre et plusieurs fermes considérables. Je m'arrêtai la première nuit à Cochas, petit village où je fus accueilli de la manière le plus hospitalière par Don Manuel Requena, homme qui avait acquis des propriétés considérables en achetant des bestiaux dans l'intérieur, et les conduisant sur la côte pour les engraisser dans des pâturages de luzerne, et les vendre ensuite au marché de Lima. Le lendemain matin, je commençai à monter le ravin tortueux qui, après le pont de cordes déjà décrit, devient beaucoup plus étroit, et quelquefois au point qu'il est très-dangereux d'y passer; dans l'un de ces passages, il y a une galerie taillée dans le roc de la longueur de cent soixante-dix verges, mais si étroite, qu'il serait impossible à deux mules d'y marcher de front, ou à un voyageur de faire place à un autre, s'ils venaient à se rencontrer. Sur un des côtés, la montagne est perpendiculaire, ou suspendue sur la tête de ceux qui passent, menaçant de les écraser dans sa chute; tandis que, de l'autre côté, à environ quatre cents pieds au-dessous du sentier, la rivière écume et mugit en descendant vers la côte, ayant sur le côté opposé une montagne très-élevée. Quel homme pourrait voyager sur un chemin semblable, et ne

pas frémir au seul nom de tremblement de terre, surtout lorsqu'il porte ses regards sur les rochers raboteux et brisés, et qu'il suppose qu'une de ces terribles convulsions de la terre peut avoir ouvert la route sur laquelle il marche, et qu'une autre semblable peut l'ensevelir sous des ruines !

On aurait regardé en Angleterre notre manière de voyager comme très-curieuse. Un de mes amis et moi nous étions montés sur deux mules ayant des selles grandes et profondes, couvertes de pièces de laine rouge, de grands étriers de bois avec des sangles et des courroies attachées aux selles par devant et par derrière : ces courroies étaient passées autour du poitrail et des jarrets des mules pour empêcher les selles de glisser lorsque nous montions et descendions les *cuestas*, dont quelques-uns sont extrêmement escarpés. J'avais deux mules chargées de mes bagages ; sur l'une étaient mes matelas et autres articles nécessaires à mon coucher ; le tout placé dans une grande valise de cuir appelée *almaufres* ; sur l'autre, il y avait deux *petacas*, ou caisses carrées, faites de cuir de bœuf non tanné, et curieusement travaillées avec des courroies de la même espèce. Mon camarade avait aussi deux mules chargées de la même manière ; car, lorsqu'on voyage

dans toutes les parties de l'Amérique du sud que j'ai visitées, il est presque toujours nécessaire de porter un lit avec soi, attendu qu'on ne trouve, ni sur les routes, ni même dans les villes, aucune auberge ni maison où les voyageurs puissent s'abriter. Notre *peon*, ou muletier, suivait ordinairement ses mules pendant que nous marchions en avant; mais lorsque nous approchions d'un village ou d'un hameau, le muletier descendait, et les attachait ensemble en liant le licou de l'une à la queue de l'autre, pour les empêcher de s'écarter.

A environ quatre heures de l'après-midi nous arrivâmes à Ocros, petit village dont tous les Indiens se disposaient à se rendre, le jour suivant, à Cochas, pour réparer le pont. Cette tâche leur est annuellement imposée, conjointement avec les habitants des villages voisins, qui le traversent sans payer de droit de péage, tandis que les autres passagers donnent un réau, ou huitième de dollar; cet argent est consacré à la nourriture des Indiens qui se réunissent pour faire les réparations. Ils emploient une semaine à ce travail qui pourrait être fait dans un jour, mais c'est plutôt pour eux une semaine de réjouissance que de travail. Environ trente mules toutes chargées de *cabulleria*, ainsi qu'on les appelle, fa-

briqués avec le maguey, étaient réunies sur la place; et il paraissait y avoir autant de tumulte et d'embarras que si une armée allait déplacer son camp.

Mon compagnon était connu du recteur de *la cura*, à la maison duquel il me conduisit; nous y reçumes l'accueil le plus hospitalier, et il nous traita aussi bien qu'il lui fût possible dans ce lieu d'exil. Il nous dit en plaisantant : « Si le Pape lui-même était curé d'Ocros, il voudrait avoir une femme pour lui tenir compagnie : je n'entends parler d'aucune nouvelle et je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde que j'ai quitté. Je me félicite souvent de l'arrivée d'un colporteur, auquel je n'aurais pas même voulu parler à Lima; mais il me semble ici tomber comme des nues; ses paroles et ses actions m'enchantent, parce qu'elles me rappellent ma bien-aimée Lima. »

Le village ou plutôt le hameau d'Ocros est situé sur une éminence; le climat en est froid, et quoiqu'il ne soit qu'à la distance de onze lieues de la côte, il est sujet à de fortes pluies. Les habitants sont, pour la plus grande partie, des Indiens qui ont quelques petits troupeaux de moutons et de chèvres; ils labourent les fermes voisines et, en général, vivent misérablement. L'orge, le maïs et

le lait de leurs chèvres sont leur principale nourriture et ils sont très-grossièrement vêtus. Je ne fus pas peu surpris du contraste que je trouvai entre ces Indiens et ceux de la côte, quant à leur manière de vivre. Plus déguenillés et plus sales dans leur mise, leur petites huttes ne contiennent qu'une chambre au milieu de laquelle est le feu, sans aucune croisée et sans qu'on y aperçoive rien de ce qui pourrait contribuer à leur rendre la vie agréable; il faut convenir que l'aspect de leur mobilier est des plus misérables. Je demandai la cause de cette pénurie, et le curé m'apprit que leur voisinage de la côte les mettaient à même, s'ils avaient le moyen d'acheter une mule, d'aller chercher de petites quantités de cassonade, *chancaca*, et des fruits, et d'aller les vendre à Chiquian et dans les autres villes de l'intérieur; et qu'ils dépensaient ordinairement à manger et à boire, les petits profits qu'ils tiraient de ce commerce. « Ils s'occupent très-peu, dit-il, de ce qui se passe chez eux, laissant à leurs femmes le soin de labourer leurs champs, de veiller sur leurs moutons et leurs chèvres, et de pourvoir à l'entretien de leurs familles. » On commence à parler dans ce village le langage Quichua; les Indiens n'en emploient point d'autre entre eux,

et plusieurs de leurs femmes ne savent pas un mot d'espagnol.

Le lendemain matin, après avoir très-bien déjeuné, nous quittâmes Ocros, non sans que le curé nous eût vivement pressés de venir le revoir si nous repassions jamais par le villagc ; mais cette invitation était presque entièrement superflue, parce qu'il y avait à peine une hutte, *rancho*, qui eût pu me contenir avec mes *almaufres*. Nous continuâmes notre voyage en descendant dans un profond ravin où il n'y avait aucune apparence de végétation, excepté quelques *tunas* et les *gigantons* qui s'élèvent à la hauteur de douze ou quartorze pieds, et qui, au lieu d'animer le paysage, le rendaient encore plus triste; parce que ces vestiges de végétation paraissaient sur ces rochers comme des voyageurs harrassés de fatigue, tandis que leurs troncs dépouillés demandaient aux nuages cette fraîcheur salutaire qu'ils cherchaient vainement dans la terre. Après avoir ainsi parcouru l'espace de trois mortelles lieues, nous commençâmes à monter la cuestá de Chiquian; d'abord nous aperçûmes toute l'étendue du ravin, *Quebrada*; mais bientôt les nuages commencèrent à s'accumuler sous nos pieds et à intercepter la vue du chemin que nous venions de parcourir. La montée

fut pénible pour les mules; mais je descendis deux fois et conduisis la mienne par la bride; en quelques endroits on avait pratiqué des marches dans le roc, insensiblement devenues creuses par l'effet des pieds des mules et d'autres bestiaux qui y avaient passé.

Arrivé au sommet, j'espérais y découvrir une vue très-étendue du pays; mais je fus bien trompé dans mon attente : vers la côte tout semblait enveloppé d'un brouillard épais, et, sur tous les autres points, les montagnes s'élevaient les unes au-dessus des autres, ou leur proximité interceptait entièrement la vue. Nous pouvions par intervalles voir le sommet de quelques-unes appartenantes à la principale chaîne des Cordillières, couvertes de neige, et nous paraissions complètement isolés; les lits de nuages que nous avions derrière nous, semblables à la mer, n'étaient limités que par l'horizon, et devant nous, les montagnes élevaient leurs sommets imposants, comme pour s'opposer à notre marche.

Le haut de la montagne était couvert de mousse et d'herbe courte, sur laquelle pâturaient quelques bêtes à cornes; mais après avoir fait deux lieues, nous commençâmes à descendre, et nos yeux furent encore réjouis par la vue de quelques *ranchos* et pièces de terre cultivées. A deux heures nous

arrivâmes à Chiquian (ville ou plutôt village, ainsi qu'on l'appellerait en Europe) qui nous parut très-agréable. Nous y trouvâmes plusieurs familles blanches, et quelques personnes très-aimables; mais le village était en proie à la discorde, et divisé en deux partis, par suite d'un procès avec le curé : nous allâmes néanmoins chez lui, où nous reçûmes l'accueil le plus cordial.

La population de Chiquian est composée de Créoles blancs, d'Indiens et de métis; leur principale occupation est d'exploiter des fermes et d'engraisser des bestiaux; les femmes manufacturent des ponchos de laine et de coton, dont quelques-uns sont très-beaux. Il y a, près de Chiquian, une mine d'argent qui est maintenant abandonnée; le métal vierge contient du fer, de l'arsenic et du souffre, et on le fait toujours fondre avant de le mêler avec le mercure; on avait calculé, que si un *caxon*, cinquante quintaux, de mine d'argent, produisait huit marcs d'argent, le propriétaire ne perdait rien; mais ce calcul est très-erroné, parce que différents métaux vierges exigent divers degrés de travaux; et que la perte du mercure est aussi plus grande dans quelques-uns que dans d'autres; le *paco*, oxide rouge d'argent, rapporte davantage, si chaque *caxon* produit six

marcs d'argent, que le *bronce*, quand il en produirait dix. Un petit nombre de veines de minerai avaient produit jusqu'à quarante marcs; mais cela ne peut être en général considéré que comme une tentation pour le mineur de pousser son travail, et souvent sa ruine en est le résultat.

D'après les lois sur les mines, celui qui les découvre, reçoit en récompense une concession de cent soixante verges carrées de surface, et ne doit pas étendre ses travaux au-delà des limites de la ligne perpendiculaire de son lot; il doit d'abord présenter un échantillon du minerai au *Tribunal de Mineria*, et prendre une autorisation, *registro*, avant de pouvoir commencer son exploitation; les limites sont tracées par le *subdelegado*, gouverneur politique du district, et le propriétaire en prend possession en se roulant sur le terrain, creusant des trous, jetant des pierres et criant trois fois, possession! Les autres personnes qui sollicitent un lot, font une pétition au Tribunal *de mineria*, et obtiennent un *registro* de quatre-vingts verges seulement, c'est-à-dire, la moitié de la quantité accordée à celui qui a fait la découverte.

Quelques propriétaires de mines paient à la journée les Indiens et métis, mais d'autres leur allouent

une franchise de vingt-quatre heures par semaine, pendant lesquelles le minerai qu'ils retirent de la terre leur appartient, et ils ont, le samedi, des acheteurs prêts à traiter avec eux du produit de leur travail. Cette méthode donne lieu à un grand nombre de friponneries. Si les ouvriers trouvent une veine riche, ils mettent tous leurs soins à la cacher jusqu'au vendredi soir, et alors ils l'exploitent pour leur propre compte, et il n'est pas rare que ce minerai produise vingt ou trente marcs par *caxon;* tandis que celui qu'on retire dans la semaine, n'en produit pas plus de huit à dix. Le minerai est porté à l'ouverture de la mine, dans des sacs de cuir, *capachos*, sur les épaules d'hommes appelés *capacheros;* là il est reçu par le *mayordomo*, et mis en tas sur la terre; ensuite on le transporte à dos de mules ou de llamas au *taona* ou à l'*ingenio;* le premier est un moulin semblable à ceux destinés aux écorces, une pierre, ou meule, est adaptée verticalement à un axe en bois sur lequel elle tourne; une mule ou un bœuf, et quelquefois deux, sont attachés à son extrémité, et la font tourner dans une rainure, où on jette le minerai; un petit filet d'eau coule le long de cette rainure, et dégage le minerai de toutes ses parties impures, surtout de la

terre. Lorsque ce métal brut est suffisamment moulu, il forme une masse avec l'eau ; on le retire alors de la taona, et on le mêle avec une quantité de vif-argent; on le laisse ainsi quelques jours, au bout desquels on le retourne avec une bêche, et on le foule aux pieds pour y incorporer le mercure. Cette opération est répétée deux ou trois fois au plus, jusqu'à ce que l'amalgame soit complet; on y ajoute une plus grande quantité de mercure, quand cela est nécessaire, ce qu'on sait en prenant une petite portion de la masse, et en la lavant pour faire disparaître les matières étrangères; si l'amalgame, *pella,* est dur et graniteux, on en ajoute une plus forte dose; dans le cas contraire, on jette toute la masse dans une citerne, et on y introduit un courant d'eau. Un homme la remue avec un bâton, jusqu'à ce que l'eau ait entraîné toute la terre et autres immondices dont l'amalgame n'a fait qu'une masse; on la met ensuite dans un tamis de linge grossier ou de crin, et on en fait sortir, par le moyen de la pression, le mercure surabondant; l'argent contenant un peu de mercure est placé sur un fourneau allumé; par ce moyen le reste du vif-argent s'évapore, et on appelle la balle poreuse, *plata de pina.* Avant qu'on puisse la mettre en vente, on la porte au *callana*, bureau

royal où on la fait fondre; on y paie le cinquième et la barre est marquée des lettres initiales du trésorier, avec la date de l'année et le poids. L'exportation du *plata pina* était strictement défendue par les lois coloniales espagnoles, et quelques personnes qui ont voulu courir la chance d'en acheter, ont été trompées de la manière la plus fâcheuse pour elles; car, en coupant les morceaux, elles ont trouvé au centre de l'argent altéré, du plomb, et même des pierres, qui ne pouvaient être découvertes qu'en mettant les barres en pièces. On employait aussi une autre manière de tromper, en laissant dans la masse une partie du mercure, ce qui augmente son poids, et qu'on ne peut découvrir qu'en soumettant le métal à la chaleur du fourneau. On renfermait quelquefois aussi dans la barre les matériaux inférieurs qui n'avaient pas le contrôle; mais en les mettant dans une boîte pleine d'eau, et comparant la quantité d'eau déplacée avec le poids de la barre, on pouvait aisément découvrir la fraude.

L'ingenio diffère seulement du *taona*, en ce que l'opération se fait par le moyen d'une roue hydraulique, au lieu de l'emploi de mules ou de bœufs. Quelques-uns des taonas sont si grossièrement construits qu'ils ont deux ou trois pièces attachées à

l'axe horizontal, que des mules ou des bœufs font tourner sur un pavé en pierres placé au milieu. Il y a des espèces de minerai qui ont besoin d'être grillées dans un fourneau avant d'être écrasées, mais d'autres sont portées directement de la mine au moulin.

La ville de Chiquian a une très-belle apparence: une vaste place en forme le centre, sur un de ses côtés on voit une église en pierre bien bâtie et la maison du curé, sur l'autre est le cabildo et deux ou trois belles maisons, dont l'entrée est en pierre avec de grandes portes battantes, des murs blanchis, et des toits couverts en tuiles; mais elles ne sont élevées que d'un étage. Les deux autres côtés sont garnis de maisons et de boutiques, et au centre de la place on voit une grande croix de bois sur un piédestal en pierre. Les rues qui partent de chaque coin de la place, sont composées de petites maisons très-propres et de jolis jardins. On fait d'excellents fromages dans quelques-unes des fermes du voisinage, qui ne le cèdent pas en saveur au meilleur Parmesan; le beurre est aussi très-bon; mais on le bat après que le lait a été bouilli, ce qui lui donne un goût particulier qui néanmoins n'est pas désagréable.

Pendant mon séjour dans le pays je visitai Cajatambo, Capitale du district et résidence du *Subdelegado;* la ville est aussi grande que celle de Chiquian, mais pas aussi agréablement située. Les Corrégidors, ainsi qu'on appelait autrefois les gouverneurs, avaient le privilége de *repartimientos*, ou distributions, qui certainement était la loi la plus oppressive qui eût jamais été mise en vigueur. D'après cette loi, le corrégidor exerçait un monopole sur le commerce de la province ou district; il avait un magasin de marchandises qu'il distribuait parmi les habitants, surtout parmi les Indiens, en leur en fixant le prix et l'époque, à laquelle le paiement de la dette était exigé avec la plus grande rigueur. C'était en vain qu'on aurait voulu refuser de recevoir les marchandises et d'en payer le montant. Pendant le régime des *repartimientos*, celui de Cajatambo s'élevait annuellement à cent trente mille dollars et *l'alcavala*, ou droit sur les ventes des propriétés, à douze cents dollars; mais cet impôt ne fut jamais payé par les Indiens, attendu que la loi les en exemptait.

L'ordre relatif à l'établissement de la répartition de marchandises fut obtenu de la même manière qu'Ovando obtint le sien d'Isabelle, pour le droit

de répartition sur les Indiens d'Hispaniola. On fit valoir l'indolence et la paresse de ces êtres infortunés, pour obtenir un ordre, ou édit, qui donnait aux corrégidors le droit de distribuer les articles qui pouvaient être nécessaires à leur aisance, et de les leur faire payer à des époques convenables; de manière à laisser au distributeur un bénéfice raisonnable. L'abus de cette mesure devint bientôt trop grand pour qu'on puisse s'en faire une juste idée. Plusieurs corrégidors, qui n'avaient point les moyens d'acheter aux marchands les articles dont ils avaient besoin, prenaient à crédit tous ceux de rebut, et les distribuaient ensuite aux Indiens, en exigeant un bénéfice énorme. Les gazes, les velours avariés, les mousselines, les calicots passés de mode, et tous les rebuts des marchands de drap, étaient envoyés dans les maisons des Indiens, probablement dans un climat très-froid où ces êtres souffrants et malheureux n'avaient peut-être pas de couverture pour s'envelopper ni même de chemises. Les liqueurs spiritueuses étaient distribuées de la même manière : une jarre de la valeur de quarante dollars était quelquefois envoyée chez un Indien qui avait quelques mules, chevaux ou autre bétail, qu'il était obligé de vendre au moment de satisfaire à la demande du

gouverneur. On m'assura qu'un corrégidor de Huamalies avait pris à crédit plusieurs grandes boîtes de lunettes ordinaires, et avait fait une proclamation dans son district pour qu'aucun Indien ne se présentât devant lui, lorsqu'il remplirait ses fonctions judiciaires, sans en porter une paire sur son nez.

On envoie une quantité considérable de laine courte, mais très-fine, à Lima, où on s'en sert principalement pour faire des matelas. Ce district envoie aussi au marché de cette ville de grands troupeaux de moutons et de bœufs. On trouve dans plusieurs parties de cette province de la couperose et une grande quantité de gypse, *yeso*, qu'on transporte sur différents points de la côte où on s'en sert pour blanchir les maisons.

Les habitants s'habillent comme ceux de la côte, les hommes se dispensent rarement de porter le poncho, et le froid le rend même très-nécessaire. A Caxatambo et à Chiquian, les soirées sont très-communes, on ne reçoit aucune invitation; le son d'une guitare en tient lieu. J'ai passé des heures très-agréables à écouter les *cachuas* et les *yarabis* : il est également agréable d'entendre leurs accents joyeux et leurs chants plantifs. Ils dansent généralement au son des airs gais, et la figure finit à cha-

que couplet. Cette danse ressemble un peu au fandango ou boléros des Espagnols : deux personnes l'exécutent, et, sauf un petit nombre de variations, elle consiste à glisser en avant et en arrière, et à former ensuite un demi-cercle; le cavalier danse du côté droit tandis que la dame danse dans la direction opposée, cela se répète deux ou trois fois, et finit par un *sapateo*, qui consiste à battre la mesure avec les pieds. Cette danse ressemble un peu au menuet; mais ses mouvements sont plus accélérés. Si un couple danse un menuet il reçoit, en général, les applaudissements des spectateurs, et souvent on voit tomber aux pieds de la danseuse une poignée de pièces d'argent jetées par quelque *enamorado*, et aussitôt les petits garçons et les petites filles accourent pour les ramasser, ce qui cause du tumulte; et il n'est pas rare de voir la jeune danseuse dans l'impossibilité de se débarrasser de cette canaille, même avec l'assistance de son cavalier.

En partant de Caxatambo, nous avions à passer sur les montagnes qui bordent le district au nord, et comme la pluie était tombée en abondance, la montée était très-glissante. Je descendais souvent; mais mes compagnons ne suivaient pas mon exemple; ils m'assurèrent que les mules avaient le pied sûr

et que je ne devais craindre aucun accident. La matinée était très-froide, et nous aperçûmes sur les montagnes une grande quantité de neige. Pendant que nous montions, nous observâmes le décroissement rapide de la végétation; les molles élevés et verdoyants que nous apercevions au pied de la montagne, devenaient de plus en plus rabougris, pour disparaître enfin totalement, et nous vîmes à leur place quelques petites plantes de l'espèce du cactus, rampant sur les rochers ; sur les sommets quelques portions de terre, couvertes de longues herbes sèches que les naturels du pays appellent *pajon;* les rochers raboteux étaient blanchis par la mousse : tout paraissait triste et inanimé; on ne voyait ni n'entendait aucun oiseau ou animal vivant, et les nuages, placés au-dessus de nous, dérobaient à nos yeux la vue des environs. Après avoir parcouru à peu près six lieues, y compris les montées, nous commencions à descendre, lorsque le muletier nous fit observer que nous étions dans la province de Huailas. Les nuages arrêtés sur nos têtes nous menaçaient de la pluie, et nous résolûmes de passer la nuit dans une ferme située à une lieue de la frontière. Bientôt la pluie commença à tomber par torrents et, quoique nos mules montas-

sent et glissassent, en descendant la Cuesta, aussi vite que nous pouvions oser leur permettre de le faire, nous fûmes complètement mouillés. A notre arrivée à la ferme, sur les quatre heures après-midi, nous fûmes parfaitement accueillis par le fermier qui nous invita à faire avancer nos chevaux sous le corridor où deux jeunes gens, ses fils, nous aidèrent à descendre ; ses trois filles prirent nos ponchos mouillés et nos chapeaux qu'elles suspendirent à des chevilles dans le corridor. Nous entrâmes alors dans la maison, et nous nous assîmes sur *l'estrado* qui était couvert de très-jolis tapis faits dans la maison, un rang de tabourets très-bas était placé le long des murs. Un grand brasier de cuivre allumé fut immédiatement placé devant nous par une des jeunes filles, qui le reçut à la porte d'une domestique indienne. Elles nous aidèrent à ôter nos bottes et nos bas et nous offrirent de leurs souliers en guise de pantouffles; on fit aussitôt le mate, et j'en bus cinq ou six coups, ou plutôt, je les suçai, et avec d'autant plus de plaisir, que j'observai que ma jolie pourvoyeuse (car elle était très-jolie) avait sucé la première le tube, avant de me le faire passer. Mon compagnon préféra un grand verre d'eau-de-vie et d'eau chaude,

et comme il était muni d'une corne de bœuf tenant environ deux quarts d'eau-de-vie, il fut bientôt désaltéré.

Notre hôte entra et nous apprit qu'il avait envoyé chercher une douzaine de jeunes garçons et de jeunes filles pour venir danser et se réjouir avec nous. « Mais, lui dis-je, il pleut; voudront-ils venir ? — Oui, certainement, ils le voudront : ils viendraient même quand ils seraient à dix lieues de distance, et ils ne sont éloignés que de deux. — Non pas, j'espère, en traversant un chemin pareil à celui que nous venons de quitter. — Vraiment!..... ils habitent dans le *quebrada*, ravin, et tous nos chemins se ressemblent dans un temps comme celui-ci; mais le son d'une guitare, et le plaisir qu'ils prennent à danser avec des étrangers, les décideront à se déplacer, et certainement ils n'en vaudront pas moins pour être un peu mouillés et crottés; les jeunes gens amèneront aussi leurs danseuses, parce qu'ils ne peuvent pas bien danser avec leurs sœurs: du pain avec du pain n'est pas un met très-appétissant, mais il n'en est pas de même du pain avec du fromage. »

Tout fut alors en mouvement pour faire les préparatifs nécessaires: on tua pour le souper un

agneau et plusieurs volailles; on fit une grande calebasse de punch contenant sept à huit gallons; mais, étant fatigué de mon voyage, je m'étendis sur le tapis pour y dormir; alors *Panchita*, la jolie personne qui m'avait fait le mate, plaça sous ma tête un oreiller, jeta sur moi une couverture blanche, et ôta ensuite les tisons du *brasero* qu'elle plaça assez près de moi pour me tenir chaud. Mon compagnon, qui était un ecclésiastique, observa qu'il fallait qu'il récitât son *officio divino*, avant l'arrivée de la compagnie; en conséquence il prit son bréviaire et se mit à son ouvrage pendant que je dormais.

Après une heure de sommeil, je m'éveillai et trouvai un repas très-agréable dont les préparatifs venaient d'être achevés: un *salona*, du mouton légèrement salé et fumé, dont la saveur ressemblait à celle de la venaison avait été rôti; ce plat était accompagné d'une excellente sauce de cosses vertes de capsicum, *aji verde*, dans du vinaigre, et de quelques pommes de terre rôties; ensuite on nous servit une boîte contenant environ deux livres d'abricots en conserve, et une autre de marmelade de coings: articles pour la confection desquels la province de Huailas jouit d'une grande réputation.

Ce rafraîchissement fut placé devant mon compagnon et moi, sur une petite table au bord de l'estrade où nous étions assis. Pendant que nous mangions et buvions, notre hôte nous apprit qu'il était originaire de Cadix; mais qu'il se trouvait en Amérique depuis plus de vingt ans. A son arrivée à Callao, comme matelot, il abandonna son vaisseau et voyagea dans l'intérieur, cherchant une femme qui lui apportât de la fortune ; « car, si je n'avais exigé cette dernière condition, j'aurais trouvé dans mon pays un grand nombre de jeunes filles qui n'auraient pas mieux demandé que de m'épouser. En me rendant à Huaras, continua-t-il, je m'arrêtai par hazard dans cette maison pour y demander un logement pour la nuit; le vieux fermier avait une fille unique; je fus bientôt convaincu que ses coffres n'étaient point vides. Je prolongeai ma visite, je fis ma cour à sa fille et l'épousai. Il y a douze ans qu'elle est morte, je me trouve heureux avec mes cinq enfants, et ils paraissent l'être avec moi; mais cela ne durera peut-être pas long-temps : ils voudront bientôt se marier, et je ne puis m'y opposer : leur père et leur mère leur en ont donné l'exemple; et si je ne peux ensuite vivre avec eux, je m'en séparerai. Vous, mon père,

s'adressant à l'ecclésiastique, vous me conseilleriez peut-être de me retirer dans un couvent et de mener une vie de pénitent; mais, puisque j'ai donné ma chair au diable, il aura aussi mes os.»

Trois jeunes filles, pleines de santé, aux joues rosées, et un jeune homme de bonne mine, avaient bravé le vent et la pluie pour se joindre à notre société, qui devint très-gaie. Les jeunes femmes avaient des chapeaux et des ponchos qu'elles quittèrent; mais leurs souliers et leurs bas s'étaient conservés secs dans la poche du jeune homme, qui était leur frère. Bientôt après la guitare fut mise d'accord, et nous commençâmes à danser : notre bon hôte Garcia composait à lui seul l'orchestre. Je pris Panchita pour ma partner, ce qui excita beaucoup de gaîté dans l'assemblée, parce que notre visiteur Eugenio en était éperdument amoureux : il suivait ses pas avec toute l'anxiété et tout le ravissement d'un amant, et me portait sans doute envie pendant tout le temps que dura la danse; enfin, ne pouvant supporter plus long-temps d'être privé de danser avec elle, il se leva, me fit une profonde inclination et prit ma place, à la grande satisfaction de la compagnie qui lui prodigua un grand nombre de plaisanteries andalousiennes. Après la première

danse, une des sœurs se leva et remplaça Panchita qui vint s'asseoir sur mes genoux; bientôt après elle alla à une table et apporta un verre de punch que nous bûmes ensemble : cela parut trop fort au pauvre Eugenio; mais, au lieu de s'en offenser, comme cela aurait pu arriver dans une société civilisée, il se retira sur un siége, après que la danse fut finie, et plaça sa danseuse sur ses genoux; elle se leva bientôt après et lui apporta un verre de punch qu'ils burent ensemble, et toute la société parut complètement heureuse.

Nous fîmes un excellent souper composé d'agneau rôti et bouilli, de volailles, de confitures et de punch; ensuite on chanta plusieurs chansons, *cachuas* et *yarabis*, et notre hôte nous régala d'un *chuladas* andalousien. Le jour commença à paraître et nous trouva joyeux et pouvant à peine croire que la nuit se fut aussi rapidement écoulée. La matinée était très-belle, et nous exprimâmes le désir de continuer notre route vers Huaras; mais mon compagnon me dit que, selon toute probabilité, nos mules étaient perdues. « Perdues! m'écriai-je. —Oui, mais elles se retrouveront demain matin, si Garcia consent alors que nous quittions sa maison.» Ce fut en effet ce qui arriva; car nos mules ne fu-

rent point trouvées, par la meilleure de toutes les raisons possibles: c'est qu'on ne les chercha point. Les jeunes gens allèrent à leur recherche, et revinrent bientôt portant la nouvelle qu'ils n'avaient pu les trouver. Les jeunes filles commencèrent à nous consoler en nous promettant qu'on les découvrirait pendant le jour, et nous conseillèrent de déjeuner et de dormir une heure ou deux : nous y consentîmes sans beaucoup de répugnance. Nous passâmes le jour et la nuit suivante de la manière la plus agréable, non sans beaucoup danser et chanter.

J'appris de notre hôte Garcia, que sa propriété se composait d'environ quatre-vingts têtes de bêtes à cornes, et de douze cents moutons, outre une petite ferme qu'il nous montra, dont environ soixante arpents étaient en labour, et produisaient de bonnes récoltes de blé, de maïs, d'orge et de pommes de terre. Des marchands venaient annuellement de la côte, lui acheter son bétail. L'excédant de la laine, dont une partie était extrêmement fine, était généralement acheté par les propriétaires des manufactures de la province, *obrages*, au prix d'environ un dollar la robe, poids de vingt-cinq livres; le grain, les pommes de terre, etc., étaient portés à Huaras.

Le lendemain matin, nos mules furent retrouvées, et nous avançâmes à travers une contrée qui devenait plus belle à chaque pas que nous faisions; nous arrivâmes le soir à Huaras, capitale du district. Cette ville est agréablement située, quoique dans un climat un peu froid; les maisons paraissent propres et commodes, et quelques-unes des boutiques sont garnies de marchandises des manufactures européennes, telles que draps, flanelles de couleur très-larges, toiles, cotons, soieries, bas, coutellerie, comme aussi d'étoffes de laine et de coton manufacturées dans le pays. On tient tous les matins sur la place un marché des articles apportés des contrées voisines. La ville contient une église paroissiale, édifice soigneusement construit en pierre; un couvent de Franciscains et un hôpital confié aux soins des Bethlémites. Le subdélégué y réside, le *repartimiento* du corrégidor montait autrefois à cent soixante-dix mille dollars, et l'*alcavala* à deux mille trois cents.

La population de Huaras se compose d'environ sept mille habitants, dont la plus grande partie est composée de métis; ils aiment beaucoup la parure, et les soirées sont très-communes. Il n'y a dans la ville ni auberge ni maisons publiques; mais un

voyageur peut trouver des logements chez presque toutes les familles.

Ce district contient plusieurs villes et villages ; les principaux sont : Requay, Carhuas, Yungay, Caras et Cotopara. La température du centre de la partie basse du district est chaude et extrêmement agréable. On y manufacture des quantités considérables de sucre d'une qualité supérieure; mais la canne d'espèce créole ne mûrit qu'au bout de quatre ans : la première récolte seulement est destinée à faire du sucre; la seconde sert pour la plantation suivante, et l'excédant à faire des confitures de pêches, de poires, de coings et d'abricots, dont on charge, chaque année, un grand nombre de mules pour la destination de Lima. Les fruits des climats tempérés réussissent très-bien dans les vallées; mais il n'en est pas de même des fruits du Tropique, à cause des vents froids qui soufflent pendant la nuit à certaines époques de l'année. Quelques parties de la province étant exposées à une atmosphère froide, particulièrement du côté de l'est, qui est borné par les Cordillières, et les vallées jouissant, au contraire, d'une température très-douce, les récoltes de blé et d'orge, aussi bien que celles de maïs, de quina, de garbansas, de lentilles et d'au-

tres légumes, se font indifféremment toute l'année; car, quand on voyage, il n'est pas rare de voir, dans la même journée, semer du blé dans un canton, et le voir, dans un autre, tomber sous la faucille. On élève dans cette province une grande quantité de gros et de petit bétail, surtout des chèvres, dont les peaux sont tannées pour en faire des cuirs, et le suif employé dans les manufactures de savon. La laine des moutons sert à faire des flanelles, des serges et des draps communs, *bayetones*, dans les différentes manufactures, *obrages*, où on tisse aussi des étoffes de gros coton, *tocuyos*; mais on file avec la quenouille et le fuseau. La flanelle blanche large se vend environ un demi-dollar la verge; la bleue, trois quarts de dollar, et les *tocuyos* ont différents prix, depuis un quart jusqu'à trois quarts de dollar. On manufacture dans cette province des couvertures de laine très-propres de différents prix et dimensions; quand on les tisse, elles sont blanches, et ensuite on les teint très-ingénieusement, en commençant par attacher de petites pièces avec deux ou trois fils, ou plus : l'étoffe est alors plongée dans la teinture de cochenille; on met d'autres fils sur plusieurs points de la pièce d'étoffe, et on emploie une couleur in-

digo. Lorsque la pièce est sèche, on défait tous les nœuds, et comme les couleurs n'ont pu pénétrer là où les fils étaient attachés, des cercles bleus, blancs et rouges, ou d'autres couleurs, selon la fantaisie du teinturier, se trouvent ainsi formés dans différentes parties de l'étoffe, et s'ils sont placés symétriquement, ils produisent des nuances variées et un effet très-agréable.

Autrefois on exploitait en Huailas plusieurs mines d'or et d'argent; il y a dans différentes parties de la province plus de trente moulins pour broyer le minerai; mais à présent on attache peu d'importance aux mines; on en retire néanmoins de petites quantités d'or et d'argent. On voit à Yurumarca une montagne qui contient de grandes veines et couches d'aimant, et, à sa proximité, une mine de cuivre, maintenant abandonnée, parce qu'elle ne produit point d'or, comme on espérait lorsqu'on commença à l'exploiter. On extrait par les procédés de solution et d'évaporation une grande quantité d'alun d'un minéral qu'on trouve près de Yurumarca; mais, en général, il est soumis, à Lima, à une seconde opération de raffinement.

La province de Huailas est abondamment pour-

vue, non-seulement de tous les objets nécessaires à la vie, mais encore de beaucoup d'autres qui ne sont que de luxe. Sa situation est avantageuse, et Huaras est destiné à devenir une grande ville commerçante: l'entrepôt général pour les provinces de Huailas, Huamalies alto, Huamalies bajo et Conchucos; mais, pour qu'un pareil projet pût être promptement réalisé, il faudrait ouvrir le port de Santa, qui est très-sûr et le plus rapproché de Huaras.

Après avoir visité les principales villes de la province de Huailas, je passai dans celle de Conchucos, qui la touche au nord. Cette province est d'une température plus irrégulière que celle de la première; quelques-unes de ses vallées sont très-basses, et, par conséquent, extrêmement chaudes; les fruits du tropique et de l'équateur y viennent parfaitement, et j'ai vu dans Huari del Rey, la capitale, de très-beaux ananas récoltés dans la province. Les vallées sont, en général, petites, n'étant que le fond des ravins, *quebradas*, et leur sol est le résultat des fortes pluies qui tombent sur les montagnes environnantes; elles entraînent dans leur chute les cadavres des animaux et les matières végétales : ce qui rend le sol très-productif. Quelques-uns des villages sont situés dans des climats très-froids, étant de

cinq à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer; ils sont presque tous très-pauvres, principalement habités par des Indiens cultivant quelques pièces d'orge ou de maïs, qui, vues des vallées, semblent être suspendues dans les nuages. J'ai vu souvent un homme labourer avec une paire de bœufs que lui avaient prêtée des fermiers, sur des hauteurs où j'aurais cru qu'une chèvre n'aurait pu grimper sans danger. Tout leur bien se compose de quelques moutons et de quelques chèvres, avec des chiens dont chaque hutte, *rancho*, contient au moins une demi-douzaine. Plusieurs de ces Indiens sont employés par les habitants les plus riches à manufacturer des *tocuyos*, des *bayetones*, des flanelles et de gros bas de coton; les femmes, en général, tricotent et filent chez elles, et les hommes vont aux *obrages* tisser, teindre, fouler, etc. Il se fait à Conchucos quelques beaux *ponchos*, qui se vendent au prix élevé de cent à cent cinquante dollars chacun; d'autres, faits de laine brune, appelés *bordillos*, valent de cinq à dix dollars. On fabrique le *jerga* avec la grosse laine, et on se sert du rebut pour envelopper le sucre et pour vêtir les esclaves et les classes indiennes les plus pauvres. Cette province fabrique plus d'étoffe de cette es-

pèce qu'aucun des districts voisins, et quelques-uns des habitants sont très-riches; mais les pauvres Indiens sont vraiment misérables.

On exploite à Conchucos quelques mines d'argent; mais la quantité d'argent produite par le minerai est très-médiocre; sa dureté, qui rend la trituration très-dispendieuse, et la *perte* du mercure pendant le procédé de l'amalgame, contribuent à rendre ruineuse l'exploitation des mines qui, par conséquent, sont presque entièrement abandonnées. On a fait plusieurs tentatives pour fondre le minerai, mais sans succès; si on y parvenait enfin, il n'est pas douteux que l'exploitation des mines, à Conchucos, ne devienne avantageuse, surtout à raison du charbon qu'on peut facilement obtenir dans plusieurs parties de ces provinces et de celles environnantes.

Le long des bords de la rivière de Miraflores, à le Conchucos, il y a des *labadores*, lavoirs, où on trouve de l'or de la plus belle qualité; et, lorsque les pluies ont cessé, bien des personnes s'occupent à le ramasser; mais ils connaissent si peu la méthode facile adoptée pour ce travail sur la côte de Choco, que l'avantage qu'ils en retirent est très-médiocre; malgré cela, il est probable

qu'en employant les moyens convenables, on pourrait en extraire une grande quantité.

Il y a dans la paroisse de Llamellin une mine de souffre d'un produit très-abondant. Ce souffre est transporté à Lima, où il est vendu pour les moulins à poudre; on voit dans la même paroisse une source qui, tombant des côtés d'un rocher, forme une quantité innombrable de stalactites blanches très-dures qui ressemblent à des chandelles suspendues dans l'eau; les naturels du pays les appellent catachi, et les emploient réduites en poudre, dans les cas d'hémorragies violentes, de flux de sang, etc. Ils mêlent aussi cette poudre avec du lard ou de la graisse de *puma*, ou de condor; ils l'appliquent sur les os fracturés, et considèrent ce remède comme utile pour opérer la réunion des parties disjointes.

On cultive l'*oca* dans quelques-unes des parties les plus froides de cette province et de celles limitrophes; cette plante est d'une grandeur médiocre, elle ressemble un peu au trèfle acéteux; les racines sont jaunes, ayant, chacune, cinq à six pouces de long et deux de circonférence; elles ont plusieurs yeux, comme les pommes de terre, et sont rarement droites comme la carotte ou le radis, mais cour-

bées en différentes directions. Un plant produit plusieurs racines et on les propage comme les pommes de terre.

L'oca bouilli est beaucoup plus sucré que la camote ou le batata de Malaga; il paraît même contenir plus de parties sucrées qu'aucune des racines dont j'aie jamais goûté; si on le mange cru, son goût ressemble beaucoup à celui de la chataigne; il peut se conserver très-long temps dans un endroit sec, et j'ai tout lieu de penser que l'*oca* transplanté en Europe y fournirait un excellent légume de plus pour la table.

Parmi les plantes employées comme médicinales par les naturels du pays, on distingue la *contrayerba* qui croît sur les montagnes, dans les lieux froids et ombragés; sa tige, haute d'environ deux pieds, est d'une couleur pourprée; elle est divisée par des nœuds comme une canne, et ses feuilles croissent opposées les unes aux autres; elles sont longues de trois à quatre pouces, étroites, dentelées, et d'un vert très-foncé. Les côtes des fleurs sortent des mêmes nœuds, et elles ressemblent beaucoup à celles de l'aigremoine. Les feuilles, les fleurs et la tige s'emploient comme un fébrifuge, surtout dans les petites véroles et les rougeoles pour faciliter l'érup-

tion; on s'en sert aussi comme d'un tonique ou d'un stomachique, dans les cas d'indigestions habituelles et de dyssenteries. On prétend qu'elle détruit les effets du poison, propriété qui lui a fait donner le nom qu'elle porte; cette plante est entièrement différente de celle du même nom, *contra-yerba*, qui croît au Chili, et que j'ai déjà décrite. Les naturels du pays administrent cette herbe en simple décoction.

Le *calaguala* est une autre herbe qui croît dans les lieux humides et marécageux; la plante est composée de feuilles d'environ dix à douze pouces de long sur un de large; elle ne porte point de fleurs. On considère une décoction de ces feuilles comme un excellent dissolvant du sang coagulé dans des contusions graves; on la regarde comme très-bonne dans les affections des viscères, pour l'évacuation des matières purulentes, lorsque l'ulcère est formé; on l'administre aussi dans les maladies épileptiques. On distingue deux espèces de cette plante : l'une dont les feuilles sont vertes, à laquelle on n'attribue aucune vertu, et qu'on a appelée la femelle; l'autre, appelée la plante mâle, porte des feuilles brunes et est la seule dont on fasse usage.

Une autre herbe médicinale qu'on trouve dans

cette province et celles adjacentes est le *quinchimali ;* il croît dans les parties tempérées et ressemble à l'herbe du même nom qu'on voit au Chili ; on en boit une décoction dans les cas de fortes contusions, si on soupçonne que les intestins renferment de la lymphe ou du sang coagulé ; on l'emploie aussi dans les gonorrhées pour provoquer les écoulements et prévenir les resserrements.

On dit que les habitants de Conchucos sont moins civilisés que ceux des districts voisins ; cette assertion est fondée jusqu'à un certain point, ils sont plus grossiers et moins affables dans leurs manières ; il paraît y avoir dans leur conduite un certain degré d'indépendance licencieuse, et on y commet plus de vols et de meurtres que dans aucune autre partie de l'Amérique du sud ; néanmoins ils traitent les étrangers avec beaucoup d'égards. Pendant que j'étais à Corongos, la ville la plus désagréable dans laquelle je sois jamais entré, j'allai acheter un peu de tabac : le marchand était endormi et je l'éveillai, ce qui l'irrita au point qu'il s'élança de dessus sa chaise et me frappa ; je courus dans la rue, l'homme me suivit en prodiguant les jurements et menaçant de me battre ; mais une personne qui passa s'interposa entre nous

deux, poussa le marchand en arrière, et, frappant sa poitrine de la main, il dit : avec moi ! avec moi ! Monsieur est un étranger; *con migo, con migo, el senor es forastero!* Me trouvant dégagé d'une manière aussi imprévue, je laissai à mon champion le soin de terminer la querelle comme il le jugerait convenable, et je me hâtai de me rendre à la maison du curé, où j'établis, selon mon usage, ma résidence temporaire. Peu de minutes après, mon ami (quoiqu'il me fût entièrement inconnu) parut et me demanda de quelle quantité de tabac j'avais besoin, et, d'après ma réponse, il alla immédiatement le chercher et ne voulut accepter que mes remercîments en échange de son honnêteté et de la peine qu'il s'était donnée.

Pendant mon séjour à Corongos, le curé me raconta plusieurs anecdotes relatives à ses paroissiens; en voici une : Le jour de la fête de Saint-Pierre, qui est le patron de la ville, on porte en procession la statue, de grandeur naturelle, dans les principales rues. Lorsqu'à son retour à l'église, elle arrive au coin de la place, les habitants des parties hautes et basses de la ville se placent sur deux rangs, ayant à leurs pieds de grands monceaux de pierres; et souvent les femmes et les enfants, derrière eux,

en ont un supplément dans des paniers. Ceux qui traînent la statue courent vers l'église ; mais, au moment où le saint entre dans la place, il est assailli d'une nuée de pierres, qui pleuvent sur lui des deux côtés, et poursuivi de cette manière jusqu'à la porte de l'église. Si le saint y rentre avec la tête sur les épaules, c'est un présage de mauvaise augure : disette de récolte, mort de bétail et autres calamités ; mais si le contraire arrive, ce qui est assez ordinaire, ce présage est favorable ; et si on fait sauter de sa main les poissons qu'elle contient, on en induit que l'année sera aussi heureuse qu'abondante en toutes espèces de productions. Après la décapitation de Saint-Pierre, il s'élève une dispute entre les habitants des deux *barrios*, ou quartiers de la ville, dans laquelle plusieurs os sont brisés, et il en coûte généralement la vie à deux ou trois personnes. Les vainqueurs emportent la tête en triomphe ; on la place, comme celle d'un malfaiteur, sur le haut d'une grande perche, prétendant qu'elle doit détourner de leur quartier tous dommages qui pourraient résulter pour eux des effets du tonnerre ; tandis que l'autre moitié de la ville n'en retire aucun avantage. Le curé me dit que son prédécesseur avait tenté de mettre fin à cette pratique irréligieuse,

et avait écrit à Lima au sculpteur de ne pas finir la nouvelle tête de Saint-Pierre, dans l'espoir que si l'année se passait sans qu'une semblable impiété fût commise, on renoncerait à la renouveler; mais, à sa grande surprise, le 30 juin, les Indiens lui apprirent que la procession aurait lieu le soir, et qu'ils avaient revêtu une statue de la vierge Marie des vêtements de Saint-Pierre; qu'elle ressemblait beaucoup au saint, mais qu'elle était plus jeune et n'avait pas de barbe. La procession eut lieu en effet, mais au grand désappointement des habitants, l'apôtre femelle entra dans l'église avec sa tête sur les épaules, et, depuis cette époque, elle porta le nom de Notre-Dame-des-Miracles.

En 1817, deux Anglais, envoyés de Pasco par M. Trevethick, qui vint ensuite avec l'intention d'exploiter quelques-unes des mines d'argent de Conchucos, furent assassinés par leurs guides, à un lieu appelé *Palo Seco*. Ils commirent cet horrible crime en leur écrasant la tête avec de grandes pierres pendant qu'ils dormaient : les meurtriers étaient des individus venus avec eux de Pasco.

Il est de toute notoriété que plusieurs Conchucanos vont à Lima, et s'enrôlent dans l'armée, dans le dessein d'avoir un mousquet et de déserter en-

suite à la première occasion. Il est rare qu'il y ait dans la province une famille blanche qui n'ait à sa disposition un ou plusieurs de ces mousquets.

J'ai observé que les Indiens qui sont occupés aux travaux des mines, dans l'Amérique du sud, sont en général les êtres les plus méprisables : tous les vices leur deviennent familiers; et comme ils forment une espèce de corps presque entièrement composé de bandits, ils défient le bras redoutable de la justice, et bravent le pouvoir des lois. Cela sert jusqu'à un certain point à expliquer le caractère des Conchucanos. Autrefois, ils exploitaient plusieurs mines, mais depuis la découverte de Pasco, et de Gualgayoc, qui produit plus de métal et d'une qualité très-supérieure, les mineurs de Conchucos s'y sont rendus, abandonnant leurs mines beaucoup moins productives; mais ils ont malheureusement laissé derrière eux le germe de leurs mauvaises actions et leurs exemples sont trop souvent suivis.

La province de Conchucos serait une des plus agréables du Pérou, si les habitants étaient plus affables les uns envers les autres, et plus heureux entre eux; ce pays, par les différents climats qui s'y trouvent, et les diverses qualités du sol, produirait tous les objets de nécessité, de luxe et d'agré-

ment; car, dans un rayon de cinquante lieues, un voyageur éprouve la chaleur presque insupportable de la zone torride, le climat de celle tempérée et le froid glacial des régions polaires.

A l'est de Conchucos, on trouve le district de Huamalies: c'est une vallée très-étendue, dont le fond est étroit; elle est arrosée par une rivière qui prend sa source dans le lac Lauricocha, dans la province de Tarma, et qu'on appelle le Maranon, parce qu'on le considère comme la source la plus éloignée de l'embouchure du grand fleuve Maranon où des Amazones. La température de cette province est très-irrégulière ; elle est froide au sud aussi bien que sur chacun des côtés, selon la hauteur locale des différents lieux. Mais au nord, particulièrement dans la paroisse de Huacaibamba, la chaleur est extrême pendant toute l'année; les habitants y sont plus basanés, et souvent on les appelle Zambos.

Huamalies produit du blé, de l'orge, du maïs et les différents végétaux, fruits et légumes des provinces voisines; on cultive près de Huacaibamba quelque *coca*. C'est un petit arbre portant des feuilles d'un vert pâle brillant, qui ressemblent un peu à celles d'un oranger; on dépouille l'arbre de

ses feuilles, deux ou trois fois par an, et on les fait soigneusement sécher à l'ombre; on les met ensuite en paquets qu'on place dans de petits paniers. Les naturels de plusieurs parties du Pérou, surtout des districts où il y a des mines, mâchent ces feuilles lorsqu'ils y travaillent ou qu'ils voyagent; et telle est la substance nutritive qu'ils en retirent, que souvent ils sont quatre à cinq jours sans prendre d'autre nourriture, même en travaillant sans interruption. Ils m'ont souvent assuré que pendant qu'ils avaient une bonne provision de *coca*, ils n'éprouvaient ni faim, ni soif, ni fatigue, et que, sans nuire à leur santé, ils pouvaient être huit à dix jours et autant de nuits sans dormir. Le goût de ces feuilles est presque nul; mais quand on y mêle un peu de limon, elles ont une saveur aussi douce qu'agréable; les naturels mettent des feuilles dans leurs bouches, et, quand elles deviennent humides, ils y ajoutent un peu de limon ou de cendres du molle, au moyen d'un petit bâton, en prenant leurs précautions pour qu'il ne puisse toucher ni les lèvres ni les dents; quand le goût du *coca* diminue, on y ajoute encore une petite quantité de limon ou de cendres, jusqu'à ce qu'elles n'aient plus aucune saveur; alors ils les remplacent par des feuilles

fraîches. Ils portent ordinairement avec eux une petite poche de cuir, contenant du coca et une petite calebasse remplie de limon ou de cendres; un Indien entreprendra, sans autres provisions, de porter des lettres à Lima, qui est à plus de cent lieues de distance; on les appelle alors *chasquis* ou *chasqueros*, épithète qui s'applique aussi aux différents conducteurs des malles. Les Incas avaient des hommes stationnés sur les différentes routes pour la transmission de tous les objets qui leur appartenaient, ils devaient, selon la nature des routes, porter ces articles à une, deux ou trois lieues. Ces hommes étaient dans une activité continuelle; lorsqu'un d'eux était arrivé à sa destination, il remettait ce dont il était chargé à un autre individu qui l'attendait, en lui donnant le mot d'ordre, *chasqui*. Cet homme courait aussitôt au poste voisin et s'y reposait jusqu'à ce qu'il en arrivât un autre. Par ces moyens, la cour de l'Inca était approvisionnée de poisson frais de la mer près de Pachacamac, venant probablement de la baie de Chilca, où il y a un village d'Indiens, qui, même en ce moment, ne sont occupés que de la pêche : c'est le lieu qu'ils indiquèrent à Pizarre comme un port assuré, avant que celui de Callao

fut découvert. La distance de cette partie de la côte jusqu'à Cusco est de plus de cent lieues ; cependant les Indiens étaient si actifs et si vigilants, que Garcilaco assure que le poisson arrivait souvent à Cusco encore vivant. La communication entre les parties les plus éloignées de l'empire et de la capitale était ainsi établie, et on assure qu'on pouvait transmettre dans l'espace de six jours des nouvelles de Quito à Cusco, villes à la distance de six cents lieues l'une de l'autre, par le moyen des *chasqui*, qui néanmoins avaient à traverser dans leur course plusieurs parties des Cordilières et plusieurs rivières rapides ; ce qui prouve, je pense, dans l'ancien gouvernement du Pérou, un état de civilisation qui ne s'accorde point avec l'épithète de barbare, qu'on lui a souvent prodiguée.

On transporte de grandes quantités d'écorce de quina du bois à l'est de Huamalies ; il est connu sous le nom d'écorce d'Arancay. On la considère comme égale en qualité à celle appelée Calisaya, venant des bois à l'est de La Pas. On doit extrêmement regretter que la destruction de cet inappréciable végétal fasse des progrès aussi rapides partout où on peut en trouver. Du haut d'une éminence, les Indiens découvrent toutes les parties des bois

où il y a des bouquets de ces arbres, parce qu'ils sont faciles à reconnaître à la couleur rose de leurs feuilles, qui paraissent, à une certaine distance, comme des bouquets de fleurs au milieu du feuillage vert foncé des autres arbres. Ils cherchent ensuite l'endroit, et, lorsqu'ils l'ont trouvé, ils abattent tous ces arbres, et en enlèvent l'écorce : s'ils repoussent, comme il arrive généralement, ils ne croissent pas à une grande hauteur, parce qu'ils sont étouffés par ceux qui les entourent, ou par d'autres jeunes arbres qui poussent près d'eux, et qui sont d'une croissance plus rapide. Si le gouvernement d'Amérique ne veille point à la conservation du quina, soit en prohibant la coupe de cet arbre, ou en obligeant les magistrats à forcer ceux qui les coupent de le préserver de la destruction, avant qu'une population suffisante permette que ces étendues de bois deviennent des propriétés personnelles, cette production si estimée du nouveau-monde disparaîtra bientôt à jamais de ces contrées. Après avoir dépouillé les branches de leurs écorces, les Indiens en font des paquets, qu'ils emportent hors des bois pour les faire sécher.

Il existe, sans contredit, une grande perte de la matière médicinale du quinquina, parce qu'on

laisse perdre dans les bois toute l'écorce des troncs et des petites branches; tandis que, si on en faisait l'extrait sur les lieux mêmes, ces drogues deviendraient infiniment moins chères dans les marchés européens; d'ailleurs, la destruction des arbres se trouverait retardée dans la même proportion, et la partie utile, perdue en ce moment par le système actuel, serait conservée.

On a découvert dans une montagne de cette province, appelée Chonta, plusieurs veines de cinabre; l'espérance d'en extraire une quantité considérable de vif argent vint animer quelque temps les habitants : on a cependant discontinué les travaux de la mine, et je n'ai jamais pu en apprendre la raison : les échantillons de minerai que j'ai vus étaient très-riches. On exploite dans ce district plusieurs mines d'argent; et, à certaines époques de l'année, un grand nombre d'habitants se rendent aux *lavaderos*, et y ramassent de l'or.

Près de l'établissement de Llacta, on voit un lit de pierres appelées *piedras del aquila*, pierres d'aigle. Les naturels prétendent qu'une de ces pierres se trouve toujours dans le nid de cet oiseau, qu'elle a la vertu de faire pondre la femelle, et que, pendant le temps de la couvée, elle s'é-

chauffe et conserve la chaleur plus long-temps que les œufs : en sorte que, lorsque l'aigle est absent du nid pour aller chercher sa nourriture, la chaleur se conserve par la pierre, se communique aux œufs, et empêche le germe de se détruire. Ils ajoutent que la première épreuve de la force des jeunes oiseaux a pour objet de s'exercer à transporter cette pierre.

Ces pierres se trouvent détachées, comme si on les avait jetées en tas ; elles sont d'une nature ferrugineuse, composées de lames noires et rougeâtres, et toutes dodécagones, quoique de grosseur différente ; quelques-unes ne pèsent que peu d'onces, tandis que d'autres sont du poids de deux ou trois livres.

Les forêts situées au nord abondent en excellents bois de construction ; il y a des cèdres, une espèce d'acajou, des lauriers, et un bois appelé *nasareno*, très-dur et d'une belle couleur pourprée, avec de nombreuses veines de différentes nuances.

Les Indiens sauvages recueillent dans les bois un grand nombre de fruits délicieux : des ananas, des plantains, des bananes, des *nisperos*, des *mammey*, des *guavas*, etc., aussi bien que des pommes

de terre sucrées, *camotes*, des choux de palmier, *palmitos*, et des *yucas*.

On peut observer une grande différence dans le caractère et les manières des habitants de Huamalies : ceux qui sont sur les frontières des Conchucos participent aux dispositions anti-sociales de leurs voisins ; mais plus on avance vers le nord, plus on trouve les habitants doux et obligeants. Dans les climats chauds, ils aiment extrêmement les réjouissances et les amusements ruraux ; ils avaient tant de plaisir à danser quelques contredanses que je leur avais apprises, que le soleil paraissait souvent au-dessus des Cordilières pendant que nous dansions encore, comme pour nous convaincre qu'il était temps d'aller nous coucher ; tandis que d'autres apprenaient de la même manière qu'il était temps d'aller au travail.

Une maladie très-commune dans cette province, est le *coto*, goître, qui défigure souvent quelques-unes des plus jolies femmes, et pour laquelle elles n'ont point de remède. Le subdélégué m'a dit que, pendant le séjour d'un détachement de troupes destinées pour Maynas, un des naturels, qui avait un très-grand *coto*, insulta un tambour, qui tira son épée, et lui en donna un coup violent à travers le col; il en guérit, et se présenta alors devant le

Commandant afin d'en obtenir quelque indemnité pour le temps qu'il avait passé sans travailler. Le tambour fut appelé, et, remarquant que l'homme était débarrassé de l'enflure qu'il avait à la gorge, il répliqua avec beaucoup de présence d'esprit, qu'il consentait à lui payer la perte de son temps, s'il consentait lui-même à lui payer l'opération qui l'avait guéri d'une maladie que, sans cela, il aurait conservée jusqu'au tombeau.

Tandis que j'étais à Huamalies, j'eus deux fois l'occasion de voir la représentation de la mort de l'Inca. On avait élevé à chaque coin de la place une espèce d'arche ornée d'argenterie, de vaisselle, de fleurs, de rubans, de drapeaux faits avec des mouchoirs et de tout ce qui était susceptible de faire ornement; on voyait assis sous une de ces arches un jeune Indien, avec une couronne sur la tête, un manteau et les autres emblêmes de la royauté. Il était entouré de ses *coyas*, ou princesses, qui lui adressaient des chants dans le langage Quichua; ensuite plusieurs Indiens vinrent, en courant, de l'autre côté de la place, et, après s'être prosternés, apprirent à l'Inca l'arrivée des Viracochas, hommes blancs, ou enfants du soleil. En ce moment, on entendit des tambours et des trompettes, et Pizarre, accompagné

d'une douzaine d'Indiens habillés en soldats espagnols, fit son entrée à cheval, et descendit à l'arche opposée à celle de l'Inca. Pizarre envoya alors un ambassadeur pour lui demander une entrevue, et le prince se disposa aussitôt à aller lui rendre visite. On amena une espèce de litière dans laquelle il entra, et, au milieu d'un grand nombre d'Indiens et de ses *coyas*, il fut porté au lieu où était Pizarre. Celui-ci lui adressa la parole, lui promettant la protection du roi son maître; l'Inca répondit qu'il l'acceptait avec reconnaissance; Pizarre lui dit alors qu'il fallait qu'il se fît chrétien, mais l'Inca s'y refusa. Aussitôt il fut saisi par les soldats, et traîné à l'autre côté de la place. Pizarre le suivit, et lui ordonna de remettre tous ses trésors; il lui prit ensuite sa couronne, son sceptre, ses vêtements royaux, et ordonna qu'il fût décapité. L'Inca fut placé au milieu de la place, et étendu sur la terre, où un des soldats le frappa de sa hache, et aussitôt après une pièce de drap rouge fut jetée sur sa tête: les Espagnols s'éloignèrent alors, et les Indiens commencèrent à déplorer la mort de leur roi.

Quoique cette représentation fût dénuée de ce qu'on peut appeler beauté théâtrale, cependant les plaintifs *yarabis* chantés par les *coyas*, surtout après

la mort de leur Inca chéri, étaient, pour une âme sensible, infiniment supérieurs aux plus doux accents d'une cantatrice italienne. L'ensemble dont cette scène dramatique se composait, la vue des Cordilières, les vêtements nationaux, les naturels eux-mêmes, et jusqu'à la terre qu'avait foulée l'Inca, tout semblait se réunir pour rappeler les souvenirs les plus touchants. Trois siècles s'étaient écoulés depuis la mort, aussi cruelle que peu méritée, du dernier roi de la race des Incas, et la représentation annuelle de cette mort sanglante en perpétue la mémoire, et couvre d'opprobre celle de ses oppresseurs.

Les atrocités commises par les premiers Espagnols qui arrivèrent en Amérique ne furent certainement pas autorisées par leurs monarques; elles ne prirent leur source que dans l'avidité de ces barbares et audacieux conquérants, rassurés d'ailleurs par l'éloignement de la puissance supérieure qui seule aurait pu les traiter selon leurs œuvres; parce qu'avec l'or qu'ils obtenaient au prix du sang des malheureux Indiens, il leur était facile d'acheter la protection, et, par conséquent, le silence des autorités locales chargées de veiller sur le sort de ces peuples infortunés.

# CHAPITRE IV.

**Manière générale de voyager de Lima dans les différentes provinces. — Marchandises anglaises qui conviennent aux dernières contrées que j'ai visitées. — Caractère général des habitants. — Animaux des provinces de Huailas, Caxatambo, Conchucos et Huamalies. —Pagi ou Puma. — Ucumari. Viscacha. — Comadreja. — Ardillas. — Gato Montes. — Alco. — Llama. — Paco. — Huanaco. — Vicuna. — Mulita. — Oiseaux. — Condor. — Productions végétales. — Minérales. — Antiquités. — Maladies et remèdes. — Hydrophobie.**

Pendant mon séjour à Huamalies, on y apprit des nouvelles de l'invasion de la province de La Plata par les Anglais; cette circonstance m'engagea à retourner à Lima, au lieu de voyager à travers le pays du côté du nord : je savais que, dans cette capitale, je serais moins surveillé par le gouvernement que par les petits gouverneurs ou magistrats des villes intérieures. Mais avant d'abandonner entièrement le sujet du chapitre précédent, je crois devoir y ajouter quelques observations générales.

L'absence totale des auberges ou de tout établissement semblable sur les routes, et dans les villes et villages, offrirait à un voyageur européen des obstacles presque insurmontables; et, comme maintenant ces contrées doivent être probablement fréquentées par un grand nombre d'étrangers, je crois qu'une description concise de la manière de voyager dans le Pérou ne sera pas sans intérêt pour ceux qui auront occasion de le parcourir.

Si une personne qui réside à Lima désire se rendre à des distances éloignées de cette capitale, la meilleure marche qu'elle puisse prendre est de demander aux *tambos* où elle pourra trouver des mules du pays qu'elle aura l'intention de visiter, et de traiter avec les muletiers, ou voituriers, pour le nombre de mules dont elle peut avoir besoin. Celui qui veut voyager commodément doit se pourvoir d'un coucher complet et d'un sac de cuir assez grand pour contenir, outre son lit, ses habillements, parce qu'autrement la charge serait trop légère.

J'ai toujours eu soin, en pareil cas, de faire une autre malle avec du linge, des livres et les objets nécessaires pour écrire; ainsi qu'une cantine contenant deux ou trois petites poëles, de l'huile, du vinaigre, du sel, des épices, du sucre, du café, du

thé, des couteaux, des fourchettes, des cuillers, etc.; et, ainsi équipé, avec un bon poncho, une selle, *al uso del pais*, une bride et des éperons, un voyageur doit peu craindre la privation des auberges. La marche que je suivais ordinairement était d'aller à une des principales maisons de la ville ou du village, et de demander à y demeurer pendant mon séjour en ce lieu; cette demande ne m'était jamais refusée, neuf fois sur dix je n'avais rien à payer, et souvent on me donnait des lettres de recommandation, pour la ville ou le village où je devais me rendre. S'il arrivait que ce fut d'une cure à une autre, j'étais loin d'en être fâché, parce que la société des ecclésiastiques est, en pareil cas, la meilleure, et leur table n'est pas des plus mauvaises. Il n'est que trop à craindre que les changements politiques qui surviendront probablement dans l'Amérique du sud, ne détruisent le penchant général des habitants à exercer la plus affectueuse hospitalité : la civilisation leur apprendra des usages biens supérieurs à des pratiques aussi barbares.

La situation de Huaras, ainsi que je l'ai déjà fait observer, est admirablement bien calculée pour y faire, avec avantage, toutes spéculations commerciales; on pourrait établir dans cette ville un en-

trepôt général pour la vente des marchandises manufacturées en Europe; aussi bien que pour l'achat des produits des provinces de Huailas, de Caxatambo, de Conchucos, de Huamalies, de Patas et d'une partie de Huamachucos. Parmi les articles des manufactures européennes susceptibles d'être bien vendus, on peut compter les draps larges, les draps de laine communs, de grande et petite largeur; les toiles, telles que les toiles communes d'Irlande, ou les imitations des platillas allémandes; des nankins pour pantalon, et quelques linons semblables à ceux de France, *estopillas;* les rubans étroits, depuis un demi pouce jusqu'à un pouce de large; quelques soies et velours; les cotons de toute espèce, blancs et de couleur, surtout si on y envoyait une imitation des tocuyos: ce sont des cotons écrus, d'une aune de large, ayant le fil plus tordu qu'il ne l'est ordinairement; des petits velours unis et brochés; de larges flanelles vertes, rouges, jaunes et brunes; des bas de toute espèce, de coton et de laine; de la coutellerie : les couteaux pointus avec des manches en os sont d'un usage très-commun, ainsi que de grands ciseaux ordinaires pour tondre les moutons; de la quincaillerie, de la poterie, des poëles et des chaudières, mais rondes au fond et

plus profondes au milieu que sur les côtés, avec deux petits anneaux au lieu d'anse; des brasiers depuis huit jusqu'à vingt-quatre pouces de diamètre, et depuis trois jusqu'à cinq pouces de profondeur, selon la grandeur, à trois pieds et avec deux grands anneaux pour pouvoir les transporter; ceux dont on se sert dans le pays, et dont l'usage est universel, sont en cuivre rouge, principalement fabriqués à Lambayeque; mais ils sont très-grossièrement faits et se vendent très-cher; en les remplaçant par des chaudières de fer et de cuivre jaune, on en vendrait beaucoup, mais elles doivent être aussi légères que possibles; des chaudières de cuivre rouge contenant de deux à trente gallons sont très-demandées; les pots à chocolat en cuivre jaune, rouge ou en fer, de la contenance de deux à trois quartes, obtiendraient aussi beaucoup de débit; on fait une grande consommation de papier, qui ressemble à celui d'Espagne, parce qu'on l'emploie pour faire des cigarres; mais le papier lisse est toujours rebuté à cause de sa douceur qui fait supposer aux naturels du pays qu'il est de coton, dont ils regardent la fumée comme nuisible.

Le produit de ces provinces, pour le marché de Lima, consiste en bestiaux, sucre, bayetones,

*tocuyos*, bas communs, ponchos, bordillos, jerga, confitures, tabac; quelques bois de construction; en fromage, qui est d'excellente qualité et en d'autres articles moins importants. On exporte de l'écorce d'Arancay, de la laine, des cuirs et des métaux précieux.

Les habitants de ces provinces sont industrieux et en général affables et hospitaliers; il est facile d'apercevoir que les Indiens sont pauvres, et la froideur qu'ils montrent aux voyageurs peut être attribuée à plusieurs causes : leur état d'abjection dans la société, l'impossibilité de fournir aux étrangers quelques-uns des articles qu'ils pourraient désirer, et leur ignorance de la langue espagnole : tout contribue plus ou moins à justifier l'accusation formée contre eux d'une invincible stupidité; mais si un Indien jouit de quelque aisance, ce qui est malheureusement très-rare, il se montre aussi affable, aussi généreux et aussi hospitalier que les Créoles ou les Espagnols.

Parmi les animaux indigènes du Nouveau-Monde, le lion, ainsi appelé par les Espagnols, par les Péruviens, *pagi*, et par d'autres, *puma*, se trouve dans les parties montagneuses des provinces ci-dessus mentionnées. En parlant précédem-

ment de la province de la Conception, j'ai donné une description de cet animal, des ravages qu'il exerce et de la manière de le tuer. Les habitudes du puma, au Pérou, étant les mêmes, il est inutile que j'en parle davantage.

Le nom de Puma était donné par les anciens Péruviens à quelques-unes de leurs plus illustres familles, dont les descendants sont encore appelés Caciques. Il semble qu'il y ait parmi eux deux ordres distinctifs, portant les titres des attributs particuliers du puma et du condor. Le malheureux Puma-cagua, ou seigneur du brave lion, était un cacique d'une de ces familles; Colqui-puma, seigneur du lion d'argent, est d'une autre; quant aux condors on distingue les familles de Apu-cuntur, le grand condor; Cuntur-pusac, de huit condors et Condor-canqui, condor par excellence, ou le chef de l'ordre. Cette dernière famille réside dans la province de Caxatambo.

Le *oso*, ou *ucumari*, ainsi appelé par les Indiens, est un ours noir qui fréquente les parties montagneuses de ces districts. Je n'en ai jamais vu qu'un seul d'apprivoisé : il avait deux pieds cinq pouces de haut et quatre pieds neuf pouces de long; le front plat, le museau jaune, deux grandes ta-

ches fauves au-dessus des yeux, et une plus grande sur le poitrail; la fourrure noire, longue et lisse, et de petites dents placées derrière les dents canines. Les Indiens craignent plus cet animal que le *puma*, et racontent plusieurs traits extraordinaires de sa férocité; néanmoins je n'ai jamais connu aucun individu qui l'ait vu attaquer une créature humaine. Les naturels chassent l'*ucumari* avec les mêmes chiens qu'ils emploient à la chasse du *puma*, et les peaux fourrées de ces animaux ornent souvent les corridors des fermes. Les Indiens mangent la chair du *puma*; j'ai goûté de celle de l'ours, qui est très-délicate. Il se nourrit ordinairement de fruits sauvages et de racines; il détruit les récoltes de pommes de terre et de maïs; il quitte rarement les parties montagneuses de la contrée, et lorsqu'il est chassé, il se laisse rouler jusqu'au bas des montagnes les plus escarpées, pour échapper à ceux qui le poursuivent.

Le *viscacha* habite sur les chaînes des montagnes les plus élevées, et se nourrit principalement de la mousse la plus rapprochée de la neige perpétuelle qui les couvre. On l'apprivoise aisément, et la chaleur des vallées ne lui est point nuisible. Cet animal ressemble beaucoup à un lièvre, quant à la

forme; mais il a une queue touffue aussi longue que celle d'un chat; son corps est couvert d'un poil très-fin, de couleur blanche et cendrée, qui a la douceur de la soie. Les Indiens le filaient autrefois, et en faisaient des draps pour l'usage des Incas: c'était aussi l'hermine royale du Pérou. La chair de cet animal est aussi savoureuse que délicate : on en fait le plus grand cas.

Le *comadreja*, belette, se trouve dans différentes parties de ces provinces; il a environ neuf pouces de long, sans comprendre la queue, qui est longue et bien garnie de poil; le corps, long et mince, est couvert d'une fourrure très-douce, d'une couleur jaune pâle, excepté sous le cou et l'estomac où elle est blanche; ses pates sont courtes et fortes, et armées de griffes aiguës. Cet animal est doué d'une activité remarquable, court très vite, et semble presque voler lorsqu'il saute : c'est l'ennemi mortel de la volaille, qu'il tue, et dont il suce le sang; il aime aussi beaucoup les œufs. Lorsque les naturels du pays en tuent, ce qui n'arrive que très-rarement, ils en conservent la peau entière, et s'en servent en guise de bourse.

Les *ardillas*, écureuils rouges, ont une raie de cette couleur le long du dos; leurs côtés sont

gris tirant sur le blanc près du ventre, qui est d'un très-beau blanc. Cet animal se trouve souvent dans les régions les plus froides de ces provinces; il se nourrit des semences des végétaux, et quelquefois des boutons du molle et de l'espino, appelé dans ces contrées *huarango*; il établit son habitation dans les trous des rochers, qu'il garnit de feuilles, de mousse et de laine. L'écureuil gris est plus gros que le rouge; il y en a qui sont presque noirs: ceux-là choisissent, en général, les vallées ou les climats chauds, et font leurs nids dans le creux des arbres; ils détruisent de préférence les *mani*, ou noix de terre, dévastent les plantations et les jardins où ils en trouvent, et emportent leur butin dans leurs nids. Ils vont quelquefois marauder en corps, et si une rivière s'oppose à leur marche, ils s'embarquent sur des pièces de bois ou des écorces d'arbres et la traversent. On m'a assuré, à Pichiusa, que si le courant les entraîne vers le bas de la rivière, ils enfoncent leurs queues dans l'eau comme pour former un gouvernail, et parviennent ainsi à diriger leur fragile nacelle vers le rivage opposé.

Le chat des montagnes, *gato montes*, se trouve dans la province de Huamalies, dans les bois qui bordent le Maranon; il est long d'environ trois

pieds et demi; sa peau est d'une couleur jaune sale, avec des taches noires et des raies : le mâle a une tache noire tout le long du dos. Ce petit tigre est extrêmement beau, mais très sauvage; cependant il n'attaque jamais un homme, et inquiète rarement les chevaux ou bêtes à cornes; mais il quitte quelquefois les bois pour aller visiter les fermes des montagnes, et en enlever des moutons ou des chèvres. L'opossum, appelé par les natifs *muca muca*, et une espèce de tatou appelé *mulita*, à raison de la longueur de ses oreilles, se trouvent dans les vallées, ainsi qu'un rat des champs d'une couleur brune foncée, ayant la queue en forme de massue et un peu aplatie; sa chair est considérée comme un manger très-délicat.

L'*alco* est le constant compagnon des Indiens : c'est un chien d'une grosseur médiocre et de couleur noire; son corps est couvert d'un poil laineux, excepté sur la poitrine et la queue, où il est rude et hérissé. Il aboie au moindre bruit qu'il entend, et défend le bétail confié à sa vigilance, contre les animaux carnassiers. On connaît dans ce pays deux espèces de chiens : celle dont je viens de parler, et une autre plus petite, environ de la grosseur d'un chien bichon, que les Indiens mènent très-souvent

avec eux; ils n'aboient presque jamais, circonstance qui a peut-être donné lieu à l'assertion que les chiens de l'Amérique du sud n'aboient point. Au Chili, le grand *alco* s'appelle *thegua*, et le petit, *kiltho*.

Parmi les quadrupèdes indigènes du Pérou, l'espèce de chameau appelée par les Espagnols *carneros de la tierra*, mérite essentiellement l'attention d'un voyageur. Ces animaux ressemblent sous plusieurs rapports au chameau de l'ancien continent, dont néanmoins ils diffèrent matériellement à certains égards. Ils sont moins grands, mais leur forme est plus élégante; ils ont une petite tête sans cornes, mais une grande touffe de poil orne leur front; leur cou est très-long et mince, leurs oreilles proportionnées, les yeux ronds, grands et noirs, le museau court, la mâchoire supérieure plus ou moins fendue, les jambes longues et minces, le pied divisé en deux parties, le corps élégamment tourné, et couvert d'un mélange de poil et de laine.

Leur mâchoire inférieure est garnie de six dents incisives, de deux canines et de plusieurs mâchelières; la supérieure n'a que des dents mâchelières. Sous la peau, on trouve une graisse qui ressemble un peu à celle du cochon et des animaux

polaires; la nature les en a pourvus pour entretenir en eux le degré de chaleur qui leur est nécessaire, parce que ces animaux habitent les régions froides des Cordilières. Ils ruminent, et ont quatre estomacs; le second, divisé en deux parties, contient plusieurs cavités destinées à recevoir l'eau : ces animaux urinent par derrière. Le temps de la gestation est d'environ vingt-deux semaines, et la femelle porte rarement plus d'un petit, qu'elle nourrit, ayant deux tétines et une grand quantité de lait. Ils ont une peau calleuse sur le poitrail ou sternum, sur lequel ils se mettent pour dormir ou recevoir un fardeau; cette substance paraît destinée à préserver la partie qu'elle couvre de toute contusion fâcheuse contre les rochers; quand ils dorment, ils ont leurs jambes complètement pliées sous leur corps, et reposent sur leur poitrine. Leur seul moyen de défense consiste dans l'éjection d'une matière visqueuse de la bouche, que quelques personnes prétendent agir comme un caustique qui produit de petites pustules; mais cela est faux.

Ces différentes espèces sont : le *llama*, le *paco* ou *alpaca*, le *guanaco*, et le *vicuna* ou *vicugna*.

Le *llama* est sans contredit l'animal le plus élégant et le plus majestueux des quatre; sa démarche

ressemble à celle du cerf; mais il tient son col avec autant de grâce que le cygne; sa petite tête et son air de douceur ajoutent beaucoup à sa beauté. La couleur du *llama* est, en général, d'un brun pâle; mais quelques-uns sont presque blancs, d'autres noirs ou bigarrés. La laine qui couvre leur corps est grossière, mais abondante : ce qui dispense de les bâter. Rien ne peut surpasser la beauté d'un troupeau de ces animaux, lorsqu'ils marchent en ordre avec leurs charges sur le dos, du poids d'environ cent livres, comme une troupe de soldats conduits par un chef de file, ayant un licou orné et garni de petites clochettes et un panache sur la tête : c'est ainsi qu'ils traversent les sommets couverts de neige des Cordilières, ou qu'ils défilent le long des flancs des montagnes. Ce coup-d'œil est singulièrement intéressant pour un étranger, surtout dans un pays où les terrains sont peu praticables pour les chevaux ou même pour les mules. Cet animal est doué de la plus grande docilité; il n'est pas nécessaire de se servir du fouet ni de l'éperon pour le faire avancer; il marche tranquillement vers sa destination. Son seul moyen de défense, comme nous venons de le dire, consiste à cracher au visage de son oppresseur; si le fardeau qu'il reçoit à genoux lui

paraît trop lourd, il refuse de se lever jusqu'à ce qu'on l'ait dégagé d'une partie de son poids.

Le *paco* ou *alpaca* du Pérou est le *chilihueque* du Chili; il diffère beaucoup du *llama* : sa tête est plus ronde, ses jambes plus courtes et plus grosses, et son corps plus gras; sa peau est d'une couleur plus sombre, le poil beaucoup plus long et plus doux; on l'emploie, ainsi que le *llama*, comme bête de somme; il s'agenouille pour recevoir son fardeau, et se couche sur la terre s'il le trouve trop pesant. Le *paco* ressemble plus à un mouton qu'à un cerf; et, d'après sa grande force, il semble bien plus propre pour le service que le *llama*; mais il n'est ni aussi docile, ni aussi traitable : il ne veut pas suivre le premier ou conducteur, et, en général, on est obligé de le conduire au moyen d'une corde qui passe à travers une petite ouverture faite dans l'oreille; ses pas ne sont pas plus assurés sur le bord des montagnes. La couleur du *paco* est plus variée que celle des *llamas*.

Les noms de ces deux espèces dérivent d'*alpaco*, bête du pays, et *llamscani*, bête de somme; il paraît, d'après leurs noms, aussi bien que d'après Garcilaso, Acosta, Sandoval et autres écrivains espagnols, qu'ils étaient devenus animaux domesti-

ques avant l'arrivée des Européens ; cependant les espèces ne se sont jamais mêlées, et ne se mêleront jamais; parce qu'il existe entre elles une aversion très-prononcée qui, jointe à la différence frappante de leur construction et de leurs allures, me porte à croire que ce sont des espèces entièrement étrangères l'une à l'autre.

La forme du *huanaco* diffère beaucoup de celle du *paco* : le dos de celui-ci est droit, tandis que celui du premier est voûté; l'un est propre à porter des fardeaux, l'autre ne peut en recevoir. La hauteur du *huanaco*, depuis les pieds de devant jusqu'au haut de l'épaule, a sept pouces de moins que celle de l'extrémité des pieds de derrière jusqu'au haut de la croupe ou os sacrum : ce qui fait que quand il est poursuivi, il descend aussitôt des montagnes en sautant comme un chevreuil ou un cerf, tandis que les autres espèces cherchent toujours à grimper sur les hauteurs pour se soustraire aux poursuites. Le *huanaco* est d'une couleur brune foncée, tirant sur le blanc sous le ventre, où le poil est rude et long; son front est plus rond que celui du *paco*, son museau plus pointu et noir, ses oreilles droites comme celles du cheval, sa queue courte et relevée comme celle du cerf. Cette espèce paraît

plus portée que les autres à fréquenter les régions chaudes, et quitte les montagnes pour les vallées, surtout pendant l'hiver. Le *huanaco* est naturellement doux, et s'apprivoise aisément; mais on prend rarement ce soin, parce qu'il est alors de peu d'utilité à son maître.

La vigogne est la plus petite espèce; elle est environ de la grandeur d'une chèvre, et a le dos moins courbé que celui du *huanaco*; son col est mince et long d'environ douze pouces; son corps couvert d'une laine remarquable par sa beauté et sa douceur, d'une couleur brune pâle, qui peut se tisser; on en fait un drap extrêmement beau, mais on ne peut s'en servir que dans sa couleur naturelle, ou lorsqu'on le teint d'une plus sombre. On en fait aussi de très-beaux chapeaux à Lima et autres lieux. La vigogne semble être plus multipliée dans les Cordilières, vers le dix-huitième degré de latitude sud.

On ne trouve plus maintenant de *llamas* sauvages et très-rarement des *pacos*. Le *huanaco* s'apprivoise rarement, et la vigogne presque jamais; ce qu'on doit attribuer en partie à sa timidité et à l'influence qu'exerce sur elle un climat chaud qui donne souvent à cet animal une espèce de gale dont il

périt. Comme je l'ai déjà fait observer, l'*huanaco* quitte les régions froides pendant l'hiver; mais jamais la vigogne, qui vit de préférence au milieu des neiges et de la glace. La nourriture que toutes ces espèces préfèrent se compose du *ichu*, qui croît à une élévation de quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, même sous le dix-huitième degré de latitude sud. On prend le *huanaco* avec des chiens et le laso, ou avec une fronde faite d'une bande de cuir de cinq à six pieds de long, aux deux extrémités de laquelle sont attachées deux pierres du poids d'environ deux livres; le chasseur prend une de ces pierres dans sa main, fait tourner l'autre au-dessus de sa tête, et les lance ensuite aux jambes du *huanaco* qu'il poursuit, et qui tombe lorsqu'il est entouré par cette corde. Les vigognes étant d'un naturel extrêmement timide, s'enfuient vers les montagnes, et il devient impossible de les y poursuivre, en sorte que quand on veut les prendre, plusieurs personnes se réunissent, et prennent le côté de la montagne pour parvenir au-dessus de l'endroit où on voit paître les vigognes; descendant ensuite, elles les chassent dans un ravin, où on a auparavant tendu une corde à laquelle sont attachés quelques chiffons: lorsque ces animaux approchent,

cette vue les effraie, elles se réunissent alors en groupes, et sont, en général, toutes prises; on les tue pour avoir leur laine, qu'on ne sépare pas de leur peau, dont on les dépouille, et qui se vend dans les marchés.

On fume souvent la chair du *llama* et de l'*alpaca* pour la vendre; mais elle est sèche et peu savoureuse. Cependant celle du jeune *huanaco* est très-bonne, et celle de la vigogne a le goût de la meilleure venaison.

La laine du *llama* et du *huanaco* ne peut s'employer qu'à des usages très-ordinaires; mais celle du *paco* sert à faire de très-belles couvertures, qui sont aussi douces que la soie.

La *mulita* et le *quiriquincho* habitent dans les vallées tempérées et chaudes de Huamalies. La première est la même que l'*armadillo* à huit raies; on l'appelle *mulita*, ou petite mule, à cause de ses longues oreilles qui ressemblent à celles de cet animal; elle a environ huit pouces de long. On donne quelquefois au *quiriquincho* le nom de *bolo*, c'est l'*armadillo* à dix-huit bandes; il a environ treize pouces de long depuis le groin jusqu'à l'extrémité de la queue. Les bandes sont composées d'une écaille ou de plusieurs, s'étendant transversalement

sur la partie supérieure du corps, et formant une espèce de cuirasse d'une couleur grise ou plombée; le derrière du corps est aussi couvert d'une écaille jointe sur les côtés à l'écaille supérieure, comme celles de la tortue; ils ont quatre pates courtes, un museau pointu comme celui du cochon, et une queue couverte d'écailles comme celles des lézards. Ils font des trous en terre, où ils déposent leurs petits, ce qui arrive trois ou quatre fois par mois, et les nourrissent avec des fruits et des végétaux. Lorsqu'ils sont poursuivis sur les montagnes, ils se mettent en rond, tombent dans les précipices, et échappent ainsi à leurs persécuteurs; mais on les prend facilement dans les plaines, quoiqu'ils courent très-vite et toujours en droite ligne, parce que leur armure ne leur permet point de se retourner, excepté dans un sens circulaire. Lorsque leur chair est tirée de son écaille, elle est très-blanche, et a une enveloppe de graisse semblable à celle du cochon. Les naturels du pays les apprêtent d'une manière assez curieuse: ils séparent les deux écailles, nettoient la chair, et l'assaisonnent avec du piment, du sel, des oignons et des herbes; ils la mettent ensuite, ainsi apprêtée, dans l'écaille supérieure, qu'ils couvrent avec celle de dessous; ils la

font étuver dans un four, et elle devient un mets délicieux. Souvent les enfants tordent les intestins pour en faire des cordes, et font de leurs cuirasses de petites guitares.

Les oiseaux de ces provinces consistent en plusieurs espèces d'aigles, en faucons, milans, gelinottes, pigeons sauvages, chardonnerets, en une espèce de grive, en merles; et, sur les frontières du Maranon, en une grande variété de perroquets; mais ceux-ci ne passent jamais des montagnes dans les vallées ou ravins. Le *picaflor*, oiseau-mouche, se trouve dans tous les climats chauds de ces districts. J'en ai compté jusqu'à cinq espèces, et j'en ai souvent pris avec mon chapeau, tandis que ces charmants petits oiseaux s'occupaient à sucer le miel des fleurs.

Le majestueux condor tient sa cour dans les parties montagneuses de l'Amérique du sud, d'où il fait des excursions dans les vallées et sur la côte pour y chercher sa nourriture. On en distingue de trois espèces : la plus grande s'appelle *moro moro :* la fraise qui entoure le cou et le dos de ces oiseaux est d'une couleur grise foncée; la dernière est formée de quelques plumes des ailes qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent sur le corps, et forment ce que les naturels appellent un manteau; mais les plumes

courtes du dos, ainsi que celles du reste du corps, sont d'un noir foncé. Le mâle de cette espèce est distingué de la femelle en ce qu'il a une grande crête sur la tête qui ressemble à une couronne; le cou, qui n'est couvert que d'un poil très-court, paraît nu et d'une couleur bleue foncée; la peau forme autour des plis ou anneaux, au bas desquels on voit une fraise de plumes grises, chacune de dix pouces de long, et un peu relevées. Cet oiseau mesure treize ou quinze pieds de l'extrémité d'une aile à celle de l'autre.

La seconde de cette espèce a la fraise et le manteau couleur brune claire; elle a environ onze à treize pieds d'envergure. La troisième a la fraise et le manteau blanc; son envergure est de neuf à onze pieds: cette espèce est la plus nombreuse, sa forme est très-élégante.

Le docteur Unanue dit qu'en disséquant un de ces oiseaux, il ne trouva point de vaisseau de communication des poumons à la substance spongieuse de la clavicule; et il affirme aussi qu'il n'existe point de communication entre l'estomac et la trachée; que le creux supérieur du corps est bordé d'une plèvre délicate et transparente, divisée en plusieurs petites cellules; que les poumons descendent jus-

qu'à la cavité la plus inférieure du corps, et que la partie postérieure adhère à l'épine dorsale et aux côtes; qu'elles sont percées au point de réunion, trouée qui établit une communication avec le corps spongieux qui est dans leur intérieur. Le tissu des poumons est très-poreux, et quand on l'enfle en soufflant à travers la trachée, il s'en échappe une quantité d'air qui remplit les grandes et petites ouvertures, aussi bien que celles du sternum et des côtes. Il paraîtrait, d'après cette construction, que l'oiseau a le pouvoir de former un vide dans une portion considérable de son corps pour en rendre l'ensemble plus léger, et lui donner ainsi la faculté de s'élever à la hauteur prodigieuse de dix-neuf mille pieds, où l'atmosphère est d'une densité beaucoup moindre qu'à la surface de la terre.

Le bec du *moro moro* est long de quatre pouces, très-épais et courbé, noir à sa base, et blanc vers la pointe. La cuisse a dix pouces et demi de long, la pate n'en a que six; le pied est garni de quatre forts orteils, et la queue est petite en proportion de la grosseur de l'oiseau; les grandes plumes des ailes ont ordinairement deux pieds neuf pouces de long. Les trois espèces construisent leurs nids sur les

rochers les plus inaccessibles, et pondent deux gros œufs blancs.

Les condors se nourrissent de carcasses ou d'animaux qu'ils tuent eux-mêmes ; la conservation des agneaux et des chèvres exige toute la surveillance du berger et des chiens, et les veaux deviennent fréquemment leur proie, s'ils sont loin de leurs mères. Ils dirigent, en général, leur première attaque à la tête, et arrachent les yeux. J'ai vu un jour plusieurs condors attaquer une vache qui était tombée dans une fondrière, et ne pouvait en sortir; la première attaque de ces animaux fut dirigée à l'anus, par où ils tirèrent les intestins, et tuèrent ainsi l'animal sans s'inquiéter du bruit que nous faisions, comme s'ils savaient qu'il n'était point en notre pouvoir de le retirer du bourbier.

Les productions végétales consistent en blé, orge, maïs, pois, fèves, lentilles, quinua, pommes de terre, camotes, yucas, arracachas, radis, navets, choux, choux-fleurs, laitue, betteraves, pommes, pêches, amandes, abricots, raisins, melons, ananas, plantains, bananes, et plusieurs autres fruits équinoxiaux. Les arbres sont: les molles, les cèdres, les *huarangos*, les *alerces*, et, dans les forêts qui bordent le Maranon, les *cascols*, les

*caoba*, les *nasareno*, et plusieurs autres espèces, ainsi que d'excellente écorce de quinquina près d'Arancay.

Les productions minérales sont : l'or, l'argent, le mercure, l'étain, le fer, le charbon, le souffre et plusieurs espèces de marbre ; mais comme on n'en a point exploité les carrières, et qu'on en trouve seulement quelques échantillons dans les mains de différentes personnes, à Huaras, Corongos, et chez quelques curés, on ne connaît point l'étendue des veines de ces marbres, ni leurs qualités particulières. Plusieurs autres productions minérales, inconnues jusqu'à présent, deviendront sans doute des objets importants pour les géologistes, les minéralogistes et les chimistes, maintenant que ces contrées ont acquis leur indépendance, et qu'elles sont accessibles à tous les étrangers : ce qu'elles n'étaient point, lorsque les lois espagnoles y étaient en vigueur. Les botanistes et les fleuristes y trouveront les mêmes moyens de satisfaire leurs goûts, et on peut maintenant donner à l'Amérique du sud le nom de Nouveau-Monde à aussi juste titre, qu'à l'époque où elle fut découverte par l'infatigable Colomb, si mal récompensé.

Dans tous les pays, les vestiges de l'antiquité at-

tirent l'attention des voyageurs; chacun les envisage et les juge à sa manière; mais tous les observent sous un rapport quelconque : quelques-uns, à raison de leur beauté et de leur symétrie, les considérant comme des monuments d'un génie et d'un travail extraordinaires : d'autres, comme purement pittoresques, comme des ornements romantiques de la perspective; d'autres cherchent des rapports, et s'efforcent de se rendre compte de leur origine, d'après des imitations : d'autres enfin se demandent simplement dans quels desseins des travaux aussi immenses furent entrepris. Malgré cette grande diversité de goûts, tous examinent, et chacun admire ce qui est de son ressort; mais, quoique les recherches philosophiques soient de la plus haute importance pour l'histoire, néanmoins les monuments qui, dans l'Amérique du sud, se présentent aux regards des curieux, ne servent qu'à prouver l'esprit intolérant de la nation européenne qui a envahi cette partie du Nouveau Monde; d'un peuple qui, sous l'influence de la superstition, démolit les temples, et, par cupidité, renversa les palais et les autres monuments, dans l'espoir d'y trouver des trésors cachés; et cela, avec un tel vandalisme, qu'il n'en reste que quelques vestiges pour mon-

trer où existaient autrefois les ouvrages des nations et des siècles; pour faire couler les larmes des naturels, provoquer les soupirs des voyageurs, et pour reprocher aux Espagnols et aux Créoles les crimes de leurs ancêtres.

Le reste de la route des Incas, ou la route militaire, « peut, dit Humboldt, être comparée à tout ce que j'ai vu de plus beau en ce genre en Italie, en France ou en Espagne; » elle passe par le haut Huamalies, et sur quelques points est parfaitement droite; pendant plus d'un demi-mille, elle est bordée de pierres de taille, montre le travail d'un peuple industrieux et obéissant, et ne peut être égalée que par la muraille de la Chine; si surtout nous considérons son étendue depuis Cusco jusqu'à Quito, qui embrasse une distance de plus de sept cents lieues. Cette route fut vraisemblablement construite, à différentes périodes, par les ordres des Incas régnants, qui probablement faisaient exécuter ces travaux par les peuples conquis. Quelques parties de cette route sont élevées à la hauteur étonnante de douze mille quatre cent soixante-quinze pieds au-dessus du niveau de la mer; elle est presque partout située de manière que l'armée ou l'Inca, pendant sa marche, ne pouvait souffrir de la chaleur du climat dans les vallées.

Près du village de Banos, en Huamalies, est une source d'eau chaude, où il y a de très-grands bains construits par les Incas, semblables à ceux de Caxamarca, mais plus vastes. On trouve, à une petite distance des bains, les ruines d'un grand monument appelé le palais de l'Inca; il est construit en pierre, et ressemble à ceux de Canar et de Callo, dans la province de Quito. Sa situation est d'une beauté romantique; il forme le sommet d'une montagne, et sa perspective domine, à une grande distance, la rivière de Maranon, les bois et les forêts à l'est, et les montagnes et les vallées à l'ouest. On ne voit que les fondations du bâtiment et quelques fragments de ses murs, tous de pierres taillées avec une telle précision, ou peut-être tellement rapprochées en frottant les côtés ensemble, que les séparations sont presque imperceptibles. Ils contenaient plusieurs enclos, où étaient probablement des barraques pour l'armée. Près du palais, sont les ruines d'un temple de forme circulaire; et, sur le haut de deux montagnes, situées de chaque côté de la rivière, on voit les restes de deux forteresses; les flancs de ces deux montagnes sont divisés en des espèces de galeries les unes au-dessus des autres; dans quelques parties, elles ont été formées en construisant des parapets; et, dans d'autres, elles sont taillées dans le roc vif.

Les Indiens assurent qu'un passage souterrain, pratiqué sous la rivière, établissait une communication entre les deux forteresses; et, quoique l'exécution d'un pareil ouvrage paraisse peu probable aux architectes modernes, néanmoins la possibilité, et presque les preuves de son existence résultent des ouvrages étonnants de travaux d'arts exécutés par les Péruviens.

Les maladies les plus communes dans ces provinces sont: les inflammations pulmoniques, les fièvres inflammatoires, *bicho* et *pasmo*. Les Indiens ont donné le nom de *dolor de costado*, douleur de côté, à la pleurésie. Lorsque cette maladie est traitée d'après les règles ordinaires, la méthode espagnole employée pour la guérir, est de baigner la partie affectée avec de l'huile en prenant des expectorants; mais les Indiens se servent d'autres moyens; ils scarifient la partie malade avec un couteau pointu, et, si le sang n'en découle pas assez abondamment, une personne applique la bouche à l'incision, et en extrait le sang; ce procédé produit tout l'effet d'une ventouse. Quelques-uns frottent le côté avec des orties, le bassinent avec du vinaigre chaud, et y appliquent ensuite un cataplasme d'ail, d'oignons et de farine de fèves.

La fièvre inflammatoire, appelée *tabardillo*, est commune dans les climats chauds comme dans les froids. La méthode curative employée par les Indiens, peut, d'après les pronostics, être considérée comme une amélioration de la méthode de l'emploi de l'eau froide : on se procure de la terre glaise, qu'on mêle avec de l'eau jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance de la pâte détrempée ; on en couvre le corps du malade, et on l'examine au bout d'une heure : si l'enduit se trouve desséché, et s'enlève de dessus la peau du malade, on regarde sa mort comme inévitable ; mais s'il se forme des gerçures, et que l'enduit soit adhérent au corps, on est fondé à attendre un heureux résultat. Ceci est probablement le fruit des observations sur lesquelles je crois que se fonde, en général, la science médicale chez ce peuple. Dans le dernier cas, l'effet de l'application est une abondante transpiration qui est absorbée par l'argile ; il en résulte que, si cette méthode n'est point fondée sur des principes scientifiques, il n'est pas du moins douteux qu'elle n'ait été mise en pratique avec succès.

Le *bicho* est une maladie endémique qui n'est connue que dans les vallées chaudes ; c'est un ulcère gangréneux au colon, et si on ne le soigne

pas à temps, il est, en général, mortel. Les Indiens emploient des injections très-astringentes; ceux qui résident ordinairement dans des climats froids, et qui, dans les vallées, mangent beaucoup de fruits, sont les plus sujets à cette maladie.

Le *Pasmo* vient ordinairement d'une blessure ou d'une plaie mouillée par de l'eau froide, il domine particulièrement dans les climats chauds des vallées; c'est une convulsion nerveuse, dont les premiers effets sont un tétanos après lequel le malade souffre des douleurs les plus vives, jusqu'à ce que la mort vienne mettre un terme à ses maux; car on n'a point trouvé de remède pour cette maladie.

La *bronchocele*, goître, est commune dans quelques parties de ces provinces, particulièrement dans le voisinage de Huacaibamba; c'est une incommodité désagréable pour laquelle il n'y a point de remède connu.

Ainsi que je l'ai fait observer précédemment, la syphilis est violente dans les climats froids de l'intérieur; les remèdes usités en pareil cas, sont: la saspareille, le gaïac, et le sassafras, mais très-rarement le mercure, dont les naturels redoutent les effets.

La rage parmi les chiens a été inconnue en Amérique jusqu'en 1803; à cette époque, elle se manifesta le long de la côte entre Paita et Lima. En 1807, plusieurs personnes en furent attaquées à Lima, au sud, jusqu'à Arica et Arequipa, et au nord de Lima, dans les vallées de l'intérieur. Le docteur Unanue dit : « Après avoir recueilli les faits, et consulté des médecins, aussi bien que d'autres personnes intelligentes qui ont été témoins des terribles effets de cette maladie, j'en ai déduit :

» Premièrement : Que cette rage spontanée avait pris sa source dans l'extrême accroissement de la chaleur en 1803 et 1804, qui obligea presque toutes les espèces d'animaux à se jeter dans les fossés et dans les lacs pour s'y rafraîchir.

» Secondement : Que cette maladie attaqua indistinctement toutes les quadrupèdes, dont quelques-uns, plus furieux que les autres, se déchiraient avec leurs dents. Plusieurs hommes furent aussi affectés des symptômes d'hydrophobie, sans avoir été mordus par aucun animal.

» Troisièmement : Elle fut plus commune parmi les chiens; mais un grand nombre d'autres animaux l'eurent aussi. Sur une des plantations de ces con-

trées, un inspecteur fit distribuer aux esclaves la chair de plusieurs animaux morts de cette maladies, croyant que cette viande n'etait point contagieuse, mais plusieurs des Nègres qui en mangèrent, moururent dans des accès de rage.

» Quatrièmement : Dans les villes d'Ica et d'Arequipa, il périt un très-grand nombre de personnes par la morsure de chiens enragés. A Ica, un seul chien mordit quatorze individus dans une nuit. Malgré les avis du chirurgien Estrada, ils refusèrent tous les secours de la médecine, excepté deux qui guérirent, les douze autres moururent. La méthode curative adoptée fut un caustique appliqué sur la partie affectée; la suppuration étant ainsi provoquée, on employait ensuite les frictions mercurielles, jusqu'à ce qu'il en fût résulté une salivation abondante. Le professeur Estrada rapporte que quarante-deux personnes moururent à Ica, à différentes époques, depuis le douzième jusqu'au dix-neuvième jour après avoir été mordues. Les symptômes de cette maladie étaient des convulsions, l'oppression de l'estomac, la respiration difficile, l'horreur à la vue des liquides ou de toutes substances luisantes, les vomissements atrabilaires et une grande fureur

contre les garde-malades; la mort suivait ces symptômes environ cinq jours après qu'ils s'étaient manifestés.

# CHAPITRE V.

**Voyage au nord de Lima. — Village de Pativilca. — De Huarmey. —De Casma. — Moulins à coton.—Santa. — Rivière Santa. — Nepena. — Ferme de Motocachi. — Vignobles. — Port de Santa. — *Tambo de Chao.* — Viru. — Truxillo. — Itinéraire entre Lima et Truxillo. — Description de Truxillo. — Bâtiments. — Habitants. — Climat. — Commerce. — Juridiction. — Armes. — Plaine *de Chimu.* — *Huaca de Toledo.* — Tradition à ce sujet. — Port de Huanchaco.—Vallées de *Chimu*, de Chicama et de Viru. — Leurs productions. — Route de Caxamarca. — Contumasa. — Magdalena. —Mines d'or.—Vue de Caxamarca. — Origine de son nom. — Sa description. — Bâtiments. — Habitants. — Arts et manufactures. — Visite à San Pablo. — Marché de Caxamarca. — Son commerce. Ses bains chauds. — Leur description.**

Aussitôt que les affaires politiques de l'Amérique du sud purent permettre à un Anglais de voyager, sans crainte d'attirer sur lui les soupçons, je visitai quelques-unes des provinces du nord. Je sé-

journai quelques jours à Pativilca, et continuai ensuite mon voyage vers Huarmey, petit village indien, qui n'est fameux que par le chica très-fort qu'on y fabrique : trois boisseaux de *jora*, maïs fermenté, n'en faisant que dix-huit gallons. Le village voisin est Casma où croît une quantité considérable de coton, et où Don Benito Canicova a établi un moulin pour séparer les graines. La machine est très-simple : deux mules ou deux bœufs mettent en mouvement un grand tambour, ou cylindre creux; des courroies passent autour de ce tambour et d'une petite roue attachée à un cylindre d'acier cannelé d'environ un demi-pouce de diamètre ; sur la même ligne horizontale, il y a un autre cylindre semblable, en acier; lorsqu'on le met en mouvement, le coton est appliqué sur les cylindres d'acier, qui l'attirent entre eux, et en séparent les graines qui tombent par terre du côté où est placé l'ouvrier; tandis que le coton est jeté du côté opposé. On emploie une forte presse à écrous pour emballer le coton qu'on exporte, en général, pour les marchés d'Europe.

Le sol de cette contrée est sablonneux; sa position, fermée de tous côtés par de hautes montagnes, en rend le climat très-chaud, et le coton est

très-beau; c'est pourquoi Casma deviendra probablement plus populeuse qu'elle ne l'est à présent, et une ville plus importante. Les ananas qui y croissent sont très-beaux, et on en envoie un grand nombre à Lima.

Notre premier relai fut à Santa, après avoir passé le petit village de Huambacho. Santa est la résidence du subdélégué et la capitale du district du même nom; c'est le plus pauvre du Pérou; car, lorsqu'il y avait un corregimiento, la distribution, *repartimiento*, ne montait qu'à vingt-cinq mille dollars, et son alcavala, à deux cents. La ville se compose d'environ trente maisons et ranchos mal bâtis; l'ancienne ville était près de la côte de la mer, et plus vaste que celle qui existe maintenant; mais elle fut détruite, en 1685, par Edouard David, pirate hollandais. Les habitants s'établirent ensuite à environ une demi-lieue de la côte; le Roi accorda à ce hameau le titre de cité en considération de la vigoureuse résistance que ses habitants avaient opposée à David, et surtout pour avoir préservé des mains des pirates une image miraculeuse du Christ crucifié, don de l'empereur Charles V, et qui est encore vénéré dans la nouvelle église.

A environ deux lieues au nord de la ville, est

la rivière Santa, qui prend sa source dans la province de Huailas, et se jette dans la mer Pacifique, sous le 8° 57' 33" de latitude sud. Son embouchure a environ dix-huit cents verges de large, et son courant, pendant la saison pluvieuse de l'intérieur, parcourt souvent sept milles à l'heure. A cette époque de l'année, on ne peut la passer à gué, sans courir de grand danger. En 1795, on jeta un pont de cordes à environ une lieue de son embouchure; mais il fut détruit, en 1806, par une crue d'eau sans exemple, qui l'emporta.

La vallée de Santa contient quelques bonnes terres, qui sont principalement couvertes de luzerne et d'un grand nombre de bêtes à cornes, qu'on y engraisse pour le marché de Lima; on y cultive aussi un peu de maïs pour la nourriture des cochons, dont le lard est porté dans la même ville; on y fait aussi de belles récoltes de vins. La chaleur y est si forte, la terre si humide, d'après l'abondance et la quantité des eaux (qui, semblables à celles du Nil, fertilisent le sol), qu'on obtient souvent de la même semence trois récoltes successives.

A environ six lieues à l'est de Santa, on trouve une très-jolie ville appelée Nepena, dont le climat

est bien plus agréable que celui de Santa, et dont les habitants ne sont pas tourmentés par les mousquites, qui sont très-incommodes à Santa, par suite de la nature du terrain bas et marécageux, où ils pullulent en si prodigieuse quantité qu'il est presque impossible à un homme de respirer sans en attirer dans sa bouche. Leur morsure est très-irritante, et plusieurs habitants ne cessant de s'écorcher par suite des démangeaisons qu'ils éprouvent, deviennent bientôt couverts d'une maladie éruptive, semblable au *carati* de Huaura; le long de la côte, on entend fréquemment appeler les habitants de Santa *sarnosos*, de *sarna*, gale. On trouve dans le voisinage de Nepena plusieurs plantations à sucre et des vignobles. La ferme appelée Motocachi est fameuse par les excellents vins qui s'y récoltent, et dont le goût ne le cède en rien au meilleur muscat d'Espagne ou au Frontignan de France. L'eau-de-vie faite avec le même raisin, a un goût extrêmement délicat, on y trouve toute la saveur du vin; elle est très-demandée, et on l'appelle *aguardiente de Italia*.

Le port de Santa a un bon mouillage; et peut contenir un nombre considérable de vaisseaux. Pendant que l'Espagne était en paix avec l'Angleterre, plusieurs baleiniers de la mer du sud s'y ar-

rêtèrent pour se procurer des provisions fraîches, et il en était résulté des opérations considérables de contrebande. Cette ville et son port doivent, sans aucun doute, devenir plus connus et plus fréquentés, parce que leur situation offre une communication facile avec les provinces que je viens de décrire, et une économie de plus de cent lieues pour le transport par terre. Callao est maintenant le seul *puerto abilitado* ; mais les gouvernements nouvellement établis ne seront pas assez ennemis de leurs intérêts financiers pour permettre la continuation de cet abus.

Nous quittâmes Santa de grand matin, et arrivâmes avant midi à *Tambo de Chao*, maison bâtie en joncs dans un désert sablonneux, à neuf lieues de Santa; après nous être légèrement rafraîchis, et avoir fait manger nos mules, nous nous dirigeâmes vers un petit village appelé Viru, où nous couchâmes, et, le jour suivant, nous arrivâmes à la ville de Truxillo.

Pour faire le voyage de Lima à Truxillo, quelques personnes se servent de litières; ce sont des boîtes carrées, avec une ouverture de chaque côté, qui sert d'entrée, et, au fond, un petit matelas; ce coffre est attaché à deux bâtons, un de chaque

côté, qui sont fortement liés sur les dos de deux mules, sur la première desquelles un jeune homme est ordinairement placé pour guider l'animal; cette manière de voyager est très-désagréable, à raison des différents mouvements communiqués à la litière; l'élasticité des bâtons la fait alternativement lever et baisser, tandis que la marche des mules la fait quelquefois pencher, et quelquefois aussi aller en avant et en arrière; en sorte qu'une personne qui n'est pas accoutumée à cette manière de voyager, est presque certaine d'éprouver tous les effets du mal de mer, et, en outre, un malaise universel dans tous les membres.

Dans ce voyage, il faut parcourir une distance de cent huit lieues, dont la moitié à travers une contrée déserte et sablonneuse, dont la plus grande partie ne sera jamais susceptible d'amélioration, ce qui provient essentiellement de l'absence totale des pluies, de la rareté d'eau de rivière, ou de l'impossibilité de pratiquer des irrigations; mais partout où il est possible de se procurer de l'eau, la scène change entièrement d'aspect: des bâtiments de terre solidement construits, de jolis villages et la végétation la plus florissante, reposent agréablement la vue du voyageur fatigué. L'œil se lasse bientôt de

la triste perspective d'un désert sablonneux, ou des côtes de la mer qu'il aperçoit par intervalles; mais il contemple avec plaisir les vallées fertiles couvertes de leurs riches parures du printemps ou de l'automne, entremêlées de cannes à sucre toujours vertes, de luzerne, de haies verdoyantes et d'abondantes récoltes de grains.

La ville de Truxillo s'élève sur une plaine sablonneuse, sous une latitude de 8° 6' 3" sud; elle fut fondée par Francisco Pizarre, marquis de Charcas et d'Atavillos, le fameux conquérant du Pérou, qui lui donna le nom du lieu de sa naissance en Estramadure; sa forme est presque ovale; elle est entourée d'un mur d'*adobes* de dix pieds de haut, ayant quinze bastions et autant de courtines; il fut construit par ordre du vice-roi du Pérou, duc de la Palata. Les rues de cette ville se croisent réciproquement à angles droits, dans la direction nord et sud-ouest; elles ont généralement environ quarante pieds de large. Les maisons, comme celles de Lima, ne sont, presque toutes, élevées que d'un étage plusieurs de leurs façades sont blanchies, et quelques-unes peintes d'une manière assez remarquable. Les maisons principales ont sur le devant un vaste patio et une entrée voûtée; leur intérieur est riche-

ment meublé, mais non dans le goût européen : de longs sophas, de hautes tables et quelques chaises ; les murs sont tapissés en damas cramoisi ; le sopha et la table sont couverts de la même étoffe, comme les rideaux et la garniture du lit. Dans plusieurs maisons, les murs sont décorés de grands tableaux de saints, richement relevés par des bordures d'argent, et les habitants aiment à déployer leurs richesses qui consistent en une profusion d'argenterie travaillée en relief. Quelques-unes des boutiques *de la Calle del comercio* sont abondamment approvisionnées de marchandises manufacturées en Europe ; mais, ainsi qu'à Lima, faute de croisées, on ne peut les étaler ; cet art, si bien connu en Europe, est encore entièrement ignoré des habitants du Nouveau Monde. Quoique les rues de cette ville soient suffisamment larges et bordées de jolies maisons, elles ne sont point pavées, et sont par conséquent très-sales ; il y en a quelques-unes dans lesquelles il est presque impossible de passer, sans remplir ses souliers de sable ou de boue.

La principale place est très-grande ; elle a au centre une fontaine basse bâtie en pierres, et de côté la cathédrale, bâtiment d'une très-belle ap-

parence, avec un clocher; l'intérieur est richement orné; et dans les jours de fête, on y expose aux yeux du public une grande quantité de vases d'argent et d'autres ornements très-précieux; mais, comme dans toutes les cathédrales de l'Amérique espagnole, la manière dont le chœur est placé détruit l'effet que produirait sans cela le grand autel élevé dans la nef centrale. Cette église fut consacrée, en l'an 1673, par le treizième évêque du diocèse, Don Fray Juan de la Calle y Heredia. Au côté nord de la cathédrale, dont elle fait partie inhérente, on voit le Sagrario, ou principale église paroissiale, quoiqu'on l'appelle toujours chapelle, parce qu'elle sert de succursale à la cathédrale lorsqu'on y célèbre tous les offices de la paroisse.

Vis-à-vis de la cathédrale s'élève le palais de l'évêque : c'est un vaste et ancien bâtiment dégradé, dont l'intérieur est orné avec une antique magnificence, parce que chaque nouvel évêque a presque toujours acheté l'ameublement appartenant à son prédécesseur. Le palais a un premier étage occupé par l'évêque et ses domestiques; au rez-de-chaussée sont la prison ecclésiastique, les bureaux, les écuries, etc.

Au côté ouest de la place, on voit le palais du

gouverneur et les bureaux du gouvernement, comme la Trésorerie royale, *la Callana*, où l'argent est fondu en barres timbrées de la marque du gouvernement à qui elles paient en même temps le cinquième royal ; les deux autres côtés de la place sont bordés de maisons appartenantes à des particuliers, dans le nombre desquels se trouve le marquis de Bellavista, le seul individu titré de Truxillo.

Outre la cathédrale, il y a trois églises paroissiales : Santa Ana, San Sebastien et San Esteban ; cinq églises conventuelles : San Francisco, Santo Domingo, San Augustino, La Mercie et les ex-Jésuites ; et deux couvents de religieuses : les Carmélites déchaussées et Santa Clara ; les couvents sont dirigés par leurs prélats, qui dépendent de leurs provinciaux respectifs de Lima. On a établi un séminaire dans le collége des ex-Jésuites, et le collége de San Carlos est sous l'inspection de l'évêque ; les religieuses de Santa Clara dépendent du prélat franciscain, comme tenant à cet Ordre, et les carmélites ressortent de l'ordinaire, et dépendent de l'évêque ; il y a aussi un hôpital confié aux soins des frères Bethlémites.

Les habitants de Truxillo se composent de quelques Espagnols, Créoles, Blancs, Indiens, Nègres,

et de la caste provenante du mélange de toutes les autres, le tout s'élevant ensemble à environ huit mille âmes. Cette ville est célèbre comme étant le lieu de la naissance et de la résidence de quelques femmes mulâtres et de couleur extrêmement belles et exemptes de ces taches qui défigurent si fréquemment les traits des gens de couleur; Truxillo est renommé par sa noblesse don quichotique; on a dit souvent que le corps de ce noble héros de la Manche a dû y être enseveli. J'ai fréquemment vu son portrait en grand dans les maisons des mulâtres et des zambos, qui, par une petite méprise, le font sortir de la race africaine et de la couleur noire, et en parlent avec autant de respect que les *montaneses* lorsqu'ils s'entretiennent de Don Pelagyo, dont ils se prétendent tous descendus.

L'habillement des habitants de Truxillo n'offre aucune singularité; les hommes sont à-peu-près vêtus à la manière européenne, avec l'addition d'un poncho ou d'un manteau. Les femmes diffèrent de celles de Lima en ce qu'elles sortent dans les rues vêtues comme dans l'intérieur de leurs maisons; mais rarement avec des chapeaux ou bonnets, leurs têtes étant ordinairement couvertes d'un schal. Les hau-

tes classes et les autres individus auxquels leurs moyens le permettent, ont des *calesas*, voitures fermées, à deux roues, tirées par une mule sur laquelle monte le conducteur. Le *paseo* général pour les dames est jusqu'à Mansiche, petit village indien au nord de la ville, à environ une demi-lieue des murs, où on se rend, pendant la fraîcheur de la soirée, monté sur des ânes couverts d'une espèce de bât garni de velours cramoisi brodé en or ou en soie. Les dames montent de côté, et on en voit souvent deux montées sur le même âne, leurs pieds pendants; une des dames porte généralement un petit éperon. Elles se régalent à Mansiche avec des *picantes*, met assaisonné avec du poivre de Cayenne; elles boivent aussi du chica, et retournent à la ville au coucher du soleil.

Le climat de Truxillo est plus froid que celui de Lima pendant l'hiver ou les mois humides, et beaucoup plus chaud pendant l'été ; le marché est abondamment approvisionné de poisson, de viande, de volaille, de pain, de végétaux et de fruits; il est aussi très-célèbre pour ses confitures délicates, parmi lesquelles sont particulièrement estimées les conserves de raisin muscat.

On fait peu de commerce dans Truxillo, qui doit

en grande partie sa prospérité à l'avantage d'être le lieu de résidence du gouverneur, de l'évêque et de plusieurs fonctionnaires civils et ecclésiastiques.

La juridiction du gobernador, intendant, s'étend le long de la côte, depuis la rivière Sana jusqu'à la rivière Santa, et, à l'est, jusqu'au Maranon. Comme elle renferme plusieurs vallées et districts montagneux, on y trouve tous les différents climats. La juridiction civile des alcades y est la même que dans les autres villes des colonies espagnoles.

La juridiction ecclésiastique contient trente et une cures; elle est dans les mains de l'évêque, assisté de son vicaire-général, de son proviseur et de son chapitre, composé d'un doyen archidiacre, d'un chantre, de quatre chanoines et de deux prébendiers.

Truxillo souffrit beaucoup des tremblements de terre des 14 février 1619, 6 janvier 1625 et 20 octobre 1759. Cette dernière commotion fut très-violente, et quelques-unes des vallées voisines de la côte, qui produisaient auparavant les plus riches récoltes en grains, devinrent entièrement stériles pendant plus de vingt ans.

La plaine sur laquelle est bâtie la ville de Truxillo s'appelle *del chimu*, titre du souverain qui y résidait autrefois, et qui signifie le seigneur puissant. Ce chef, après avoir résisté aux Incas du Pérou de-

puis le temps de Lloqui Yupanqui, jusqu'à celui de Pachacutec, le dixième Inca, se soumit enfin, et jura obéissance à l'Inca Paramonga. On voit dans la plaine l'ancienne résidence du Chimu; ses ruines ressemblent aux fondements d'une grande ville, ou aux allées d'un jardin, se croisant à angles droits, indiquant la résidence de la nombreuse tribu qui habitait anciennement ces lieux, et donnant une idée des forces imposantes commandées par leur chef auquel elles donnèrent le moyen de s'opposer aux incursions de l'armée impériale. Cet état de choses subsista jusqu'au moment où les Incas, augmentant graduellement leur armée des soldats pris dans les nombreuses tribus qu'ils avaient successivement annexées à leur empire pendant près d'un siècle, purent enfin subjuguer ce chef de la côte.

La coutume d'ensevelir les morts avec tout ce qui leur avait appartenu à leur décès, paraît avoir été soigneusement observée par les tribus de Chimu; car leur huacas contiennent des ustensiles, des armes, des vêtements, et des trésors, comme les huacas des Indiens dans les autres parties du Pérou. Ils portaient aussi les mêmes soins dans l'économie de la terre propre à la culture : les ruines dont je viens de parler sont situées sur une plaine élevée

où il était impossible de se procurer les eaux nécessaires aux irrigations. En 1576, un Espagnol, nommé Jean Gutierres de Tolède, ouvrit un huaca qu'il supposait avoir été celui d'un des Chimus; il y trouva une si grande quantité d'or, qu'il paya au trésor royal de Truxillo, neuf mille trois cent soixante-deux onces d'or, comme cinquième royal : la valeur du trésor entier était de plus de cent cinquante mille livres sterlings (3,600,000 fr.)

Voici la tradition transmise sur la découverte de ce trésor : — Toledo était un pauvre Espagnol qui, à son arrivée à Huanchaco, port de mer de Truxillo, établit sa résidence chez un Indien nommé Tello. Toledo, d'un caractère doux, mit ses soins à se concilier la bienveillance de son hôte, et y parvint aisément; il se transporta ensuite à Truxillo où, avec le secours de Tello, il ouvrit un petit magasin. L'amitié entre l'Espagnol et l'Indien prit chaque jour une nouvelle force, en sorte que Toledo devint parrain d'un des enfants de Tello, ce qui était alors considéré comme la plus grande faveur qu'un blanc pût faire à un Indien. Tello dit un jour à son ami qu'il était en son pouvoir de reconnaître toute la bienveillance qu'il lui avait témoignée, et de le rendre riche en lui montrant un

huaca, ce qu'il fit après quelques arrangements préliminaires. Toledo suivit les instructions de son ami et trouva la valeur ci-dessus mentionnée en barres d'or, et quelques ustensiles de ménage également en or. Lorsqu'il remercia son guide des richesses dont il lui avait ainsi procuré les moyens de se rendre possesseur, Tello lui dit que le jour viendrait où il lui donnerait le grand poisson, celui-ci n'étant que le petit; mais il mourut sans le lui découvrir, et sans lui donner aucun indice pour le trouver. Toledo, en reconnaissance de la mémoire de son bienfaiteur, racheta la tribu des Indiens de Huanchaco, en payant une certaine somme au trésor; et les habitants, depuis ce jour, continuent encore à jouir des fruits de cette action juste et généreuse: et toutes les fois qu'un Indien originaire de ce village en sort pour aller s'établir dans une autre partie de la contrée, il a grand soin de porter toujours avec lui un certificat de sa naissance, qui l'affranchit partout du paiement de la taxe. Cette action de Tello prouve évidemment qu'un Indien de l'Amérique du sud n'est pas incapable d'avoir ces sentiments généreux qui lui ont été refusés par quelques historiens et voyageurs.

On croit généralement que le grand poisson

mentionné par Tello, est une montagne ou haute colline, voisine du huaca de Toledo, et que l'on voit de Truxillo. Tout semble annoncer que cette colline est l'ouvrage de l'art ; elle est située sur le terrain sablonneux de Chimu, et paraît n'être rien autre chose qu'une grande masse de sable qui, lancée du haut d'une éminence, aurait prit la forme dont ce monceau de sable est revêtu. Plusieurs personnes ont tenté d'y faire des excavations ; mais la chute des matériaux sans consistance dont se compose cette colline, a empêché la continuation de ces travaux ; si on y faisait une tranchée souterraine que l'on voûterait à mesure qu'on avancerait, il est plus que probable qu'on y trouverait d'immenses trésors. Humboldt, en citant le Teocalli de Cholula, parle de la même expérience, comme méritant toute attention.

Le port de mer de Truxillo est appelé Huanchaco ; c'est une rade dont le mouillage n'est pas bon et où les brisants rendent le débarquement très-dangereux ; on pourrait néanmoins faire disparaître une partie de ces inconvénients en élevant un môle, ce qui probablement aura lieu lorsque le commerce avec cette partie du Pérou deviendra intéressant. La latitude de Huanchaco est de 8° 6'.

L'église, située sur une éminence, est un excellent point de direction pour les navigateurs.

Les vallées de Chimu, de Chicama, et de Viru, peuvent être considérées comme n'en faisant qu'une, n'étant séparées l'une de l'autre que par les branches de la rivière Chicama. Réunies, elles ont vingt lieues de long et onze de large; leur sol, arrosé par les eaux de la rivière, est très-fertile, produisant les récoltes les plus abondantes de blé, de maïs et d'autres grains; aussi bien que du raisin, des olives, cannes à sucre, plantains, ananas, lucumas, guavas, tambos, chirimoyas, guanabanas, et une grande variété de végétaux nutritifs, comme pommes de terre, camotes, yucas, radis, etc. Autrefois on appelait la vallée de Chicama le grenier du Pérou, et, jusqu'à l'époque du grand tremblement de terre de 1687, le blé produisait deux cents fois sa semence; cette vallée seule récoltait annuellement deux cent mille boisseaux de ce grain. On y voit un grand nombre de plantations à sucre; mais, faute de bras, elles ne sont pas bien cultivées, et ne produisent pas autant que celles des vallées situées dans le voisinage de Lima et de Pisco. Il n'est pas douteux qu'à quelque époque future, cette belle et fertile vallée ne devienne un des éta-

blissements les plus intéressants de la côte du Pérou, à raison de sa grande étendue, de la qualité de son sol et de l'abondance de ses eaux; le coton et le riz paraissent y mériter une attention particulière; mais la culture en a été jusqu'ici très-négligée.

Je quittai Truxillo avec le *chasquero*, courrier, porteur de lettres; manière très-commode et très-prompte de voyager, surtout quand on n'a point de bagages, ou quand on peut se confier à un muletier pour s'en faire suivre; parce que ce courrier a, à chaque relais, un cheval ou une mule pour laquelle il paie un réal ou huitième de dollar par lieue. Après avoir parcouru environ huit lieues le long de la vallée de Chicama, nous nous arrêtâmes à un petit village appelé Simbal; nous y quittâmes nos chevaux pour prendre des mules et nous commençâmes ensuite à monter la *cuesta*. Nous continuâmes à voyager de cette manière jusqu'à Contumasa où nous arrivâmes à dix heures du soir ayant ainsi parcouru vingt et une lieues en onze heures; quoique la dernière partie du chemin nous parût devoir être raboteuse d'après le bronchement des mules; je fus obligé moi-même, à cause de l'obscurité, de laisser la mienne choisir elle-même son chemin pendant les trois dernières heures.

Le village de Contumasa est situé sur une éminence ; le climat y est beaucoup plus froid que celui que je venais de quitter ; les maisons sont couvertes en chaume ou en tuiles, et toute la contrée présente un aspect différent, tant sous le rapport des bâtiments que sous celui des individus qui les occupent. Le soleil, à son lever et à son coucher, ne brille pas de cet éclat dont il est ordinairement embelli sous le climat brûlant du tropique ; le firmament est d'un bleu pâle, couvert de nuages blancs ou plus condensés, dont quelques-uns chargés de pluie. Les habitants sont vêtus d'une manière appropriée à la température. La transition était si soudaine, quoique prévue, que le matin lorsque j'allais dans le corridor de la maison où j'avais passé la nuit, je ne pus m'empêcher de regarder autour de moi avec surprise. Ce village est composé d'une longue rue, d'une place et d'une église; quelques-unes des maisons ont un aspect riant et paraissent commodément distribuées. Après avoir pris le mate, du pain, et du fromage, nous quittâmes Contumasa et arrivâmes le soir à un hameau appelé la Magdalena, situé au fond d'une profonde vallée ; le climat en est très-chaud, et on le considère comme malsain ; on y cultive quelques carrées de cannes à sucre, des

yucas, des camotes et quelques-uns des fruits de la côte. A une petite distance du hameau, il y a quelques mines d'or abandonnées, appelées *de los portugueses ;* on dit qu'elles ont été exploitées autrefois par des Portugais d'origine et qu'elles appartenaient au malheureux Juan Bautista, juif portugais, qui fut brûlé par l'Inquisition de Lima, en 1705.

Nous changeâmes de mules à Magdalena, et commençâmes immédiatement après à monter la cuesta, par un sentier tournant dont quelques parties étaient très-escarpées ; ayant atteint le sommet, et voyagé trois lieues, toujours sur un terrain couvert de longues herbes sèches, *pajon*, nous atteignîmes le *cumbe*, éminence d'où la ville de Caxamarca et ses environs forment la plus belle perspective.

La vallée de Caxamarca a environ cinq lieues de long et trois de large dans sa plus grande étendue ; on y voit des maisons de campagne blanchies avec soin et des ranchos sans nombre appartenants aux Indiens. Toute la plaine est entrecoupée d'herbes verdoyantes qui la divisent en plusieurs centaines de petites pièces de terre ; toutes paraissent dans le plus haut degré de culture, ou du moins toutes sont chargées des plus riches moissons : la rivière serpente le long de la vallée d'une extrémité à l'autre, et porte la

vigueur et la fertilité au sein des productions végétales qui apparaissent sur tous les points. La ville, vue du pied de la cumbe, offre aux regards un aspect séduisant; les rues spacieuses se coupant à angles droits, la vaste place au centre de la ville, les aiguilles et les dômes des églises, les maisons construites avec soin et couvertes en tuiles, tout contribue à réjouir les yeux; tandis qu'à une courte distance, des vapeurs s'élèvent continuellement des bains chauds. La vue de Caxamara déjà très-intéressante par elle-même, le devient plus encore pour tout cœur sensible auquel elle rappelle les souffrances non-méritées et la mort de l'inca Atahualpa qui y succomba, victime de la perfidie et de la cruauté du conquérant espagnol Pizarre.

Après une descente fatigante, nous arrivâmes à la ville, et, comme je me déterminai à y rester quelques jours pour visiter tout ce qu'il pourrait y avoir d'intéressant, je pris un appartement dans une maison particulière où je demeurai pendant mon séjour dans cette partie de l'Amérique du sud; je devins bientôt, pour ainsi dire, membre de la famille de mon hôte, sans qu'il me fût possible de lui faire accepter autre chose qu'un présent de peu de valeur.

Le nom de cette ville dérive de *cassacmalca*, lieu où il gèle; néanmoins le climat est très-doux: le *maximum* du thermomètre de Fahrenheit, pendant mon séjour, ayant été de 72°, et le *minimum* de 40.

On y voit une église paroissiale appelée *la Matris*, qui appartient aux habitants blancs, et qui est dédiée à Santa Catalina: c'est un bel édifice en pierre construit avec goût; la façade est très-ornée de sculptures. Cette église a trois portes qui s'ouvrent dans les trois nefs. L'intérieur est propre sans être riche; tous les frais de construction de ce bâtiment furent payés par le trésor royal, sur un ordre de Charles II, pendant la vice-royauté du duc de la Palata. Les deux paroisses indiennes sont: San Jose et San Pedro; on donna à la première, en 1810, la belle église conventuelle de San Antonio qui appartenait précédemment aux franciscains. Cette ville renferme les églises conventuelles de San Diego et de la Merci, le monastère des religieuses de la Conception et un hôpital appartenant aux Béthlémites. L'église de San Antonio est un bel édifice gothique; les deux rangs de piliers dans l'intérieur qui soutiennent le toit, sont minces et légers, et forment un effet très-agréable

à la vue; elle ressemble beaucoup à une petite cathédrale dégagée du chœur central; tout le bâtiment est en pierre blanche tirée d'une carrière près de la ville. L'église et le couvent de San Diego sont de beaux édifices construits en pierre; les cloîtres, les cellules, les cuisines et l'office sont voûtés, et les jardins étendus qui en dépendent sont fermés de murs bâtis avec les mêmes matériaux. Ce couvent appartient aux moines gris de San Francisco; mais il est rare qu'il s'en trouve plus de deux ou trois qui y résident. Il arriva une fois qu'il ne s'y trouva que le gardien ou prélat, et un frère lai qui était un Andalousien; le premier ayant menacé l'autre d'une punition corporelle, celui-ci répondit à son supérieur que, s'il ne modérait sa colère, il le priverait de sa supériorité. « Mais comment? s'écria le prélat furieux. — En suspendant mon habit à une cheville, mon père, et en vous laissant ainsi sans inférieur, répondit le *donado.* »

L'église du monastère de la Conception est d'une structure élégante et moderne. A l'époque de mon premier voyage à Caxamarca, elle n'était pas achevée; mais quand j'y revins, en 1812, elle avait été consacrée, et on y célébrait le service divin. L'église appartenante à l'hôpital est construite en pierre

sculptées, avec une profusion d'ornements; des sculptures ornent la façade du bâtiment. Il y a dans la ville deux hôpitaux, l'un pour les hommes dans l'intérieur du couvent, et l'autre destiné aux femmes, dans un bâtiment en pierre, séparé du couvent par une rue. Le chirurgien est payé sur le tribut indien, et il n'y a guère que les Indiens qui aillent à cet hôpital.

La population de cette ville est composée de blancs, d'Indiens et d'un petit nombre de Nègres et de métis; les Indiens et les métis, qu'on nomme *quinteros*, sont en plus grand nombre; la population totale est d'environ sept mille âmes. On y trouve quelques descendants de nobles Espagnols, particulièrement de la famille de Boniface qui descend en ligne directe de celle de Ximenès, régent d'Espagne sous Charles V. Cette famille est en possession de plusieurs papiers intéressants qui étaient la propriété de cet homme d'état célèbre. Parmi les Indiens, on cite la famille du Cacique Astopilco, qui prétend descendre en ligne droite de l'inca Atahualpa; il habite une partie du palais qui était anciennement occupé par la famille impériale, et où Atahualpa fut assassiné. Les habitants sont, en général, laborieux, et on vante beaucoup leur ma-

nière de travailler l'argent et le fer; j'en ai vu fabriquer de très-belles lames d'épée et de poignards, des mors de bride, des pistolets et des platines de fusil d'un travail fini, et c'est à raison de ces talents particuliers que les Caxamarquinos sont souvent appelés les Biscayens de l'Amérique du sud. La littérature prospèrerait dans ces contrées, si l'éducation y était plus soignée. Les naturels du pays aiment beaucoup à s'instruire, et les gens de lettres n'y sont point rares; plusieurs des plus riches habitants envoient leurs enfants à Truxillo et à Lima, pour y être élevés. Une grande affabilité, l'hospitalité la plus bienveillante et le goût des amusements innocents, caractérisent les citoyens de Caxamarca; j'ai passé dans cette ville des moments vraiment délicieux.

Je ne puis me dispenser de parler ici d'une visite que je fis à un naturel du pays, homme du caractère le plus bizarre, qui résidait sur une plantation à sucre dont il était propriétaire, à environ neuf lieues de Caxamarca. Mon ami m'avait souvent prié de visiter San Pablo, et, le jour ayant été fixé d'avance, nous vîmes arriver, la veille au soir, deux mules, une pour moi et une pour un neveu de mon hôte Don Mariano Alvites. Le lendemain ma-

tin, à cinq heures, nous montâmes sur ces mules, escortés de deux noirs armés de longues lances, comme si nous avions eu quelques risques à courir sur la route. Arrivés au haut d'une montagne, il commença à pleuvoir, et notre descente du côté opposé ne s'effectua pas sans danger; nos mules étaient souvent obligées de porter leurs pieds de derrière près de ceux de devant, et, se reposant sur leurs hanches, elles se laissaient glisser tout doucement. Nous nous arrêtâmes quelques minutes au bas de la montagne, alors un des nègres, en montrant une petite maison éloignée d'environ deux milles, nous dit: « Mon *amo*, maître, attend votre arrivée à cette maison qui est sur les confins de son domaine; il se propose de vous y témoigner tout le plaisir qu'il éprouve de vous recevoir, et il y a fait préparer un déjeuner. » Nous laissâmes marcher nos mules à leur volonté, et bientôt nous entendîmes le bruit d'un camareta, petit mortier d'un calibre de deux ou trois pouces, et d'environ huit pouces de profondeur, au fond duquel il y a une lumière; il a une poignée, et ressemble beaucoup à un grand pot couvert. On le charge de poudre, et, après l'avoir rempli avec de l'argile sèche fortement battue avec un maillet, on le place sur son

affût, et une traînée de poudre est conduite jusqu'à la lumière de ce mortier. La détonation est égale à celle d'un canon de dix livres.

Je ne fus pas peu surpris de cette décharge d'artillerie, répétée par toutes les montagnes environnantes. Alvites me dit alors : « Mon oncle est en belle humeur, préparez-vous à être plus tourmenté par toutes ses originalités, que nous ne le sommes maintenant par la pluie. » A environ un mille de la petite maison, nous pûmes voir notre ami, Don Manuel de Verastegui y Oliva, s'avançant lentement et majestueusement au-devant de nous, comme la procession d'un lord-maire. Si Cervantes eût vu son cortége, il l'eût certainement pris pour le héros de son charmant roman.

A la distance de huit ou dix verges, notre hôte descendit de dessus son coursier gris pommelé, et s'approcha pour nous saluer ; nous restâmes sur nos mules, recevant sa profonde inclination, le chapeau à la main. « Jamais, dit-il, une matinée plus désagréable n'a conduit à San Pablo, l'humble résidence de Don Manuel de Verastegui, deux visiteurs plus agréables à mes yeux, que ceux à qui j'ai l'honneur d'adresser en ce moment la parole. Permettez-moi de vous répéter encore une fois que vous

êtes les bienvenus. » Alors, sans attendre une réponse, il remonta sur son coursier, et nous prîmes au trot le chemin qui conduisait à son ranchó. Ce bon vieux gentilhomme portait un habit veste et une culotte de petit velours bleu; l'habit était doublé d'une toile de Catalogne, où l'on voyait de grandes fleurs rouges sur un fond blanc; les grands boutons de son habit et de sa veste étaient d'argent; il avait une paire de grosses bottes militaires, et portait sur la tête un petit chapeau triangulaire retapé; ses cheveux, frisés sur les côtés, formaient derrière une longue queue *à le militar de Carlos III*. Une tolède à poignée d'argent était suspendue à un grand ceinturon noir. Il paraissait âgé de soixante ans, sa taille pouvait être de six pieds; il était extraordinairement mince et très-droit. La garniture de sa selle était de drap cramoisi, orné de galons et de franges d'argent; il était suivi de deux nègres à cheval: l'un portait au-dessus de sa tête un grand parasol cramoisi, tandis que l'autre le précédait et portait sa lance. Tous deux, revêtus d'anciennes livrées, avaient des chapeaux retapés, avec des franges de laine jaune; mais leurs jambes étaient nues. A notre arrivée au pavillon d'entrée, nous fûmes salués par un autre camareta, et bientôt après nous ar-

rivâmes sous le corridor, où nous descendîmes de cheval. Plusieurs jeunes Nègres prirent aussitôt nos ponchos et nos chapeaux qu'ils portèrent dans la cuisine, pour les faire sécher. Nous entrâmes ensuite et prîmes part à un déjeuner très-somptueux. Du chevreau rôti chaud, une dinde bouillie froide, du cochon, un jambon et une langue, avec du beurre, du fromage et des olives; en outre du vin, de l'eau-de-vie, du *pisco* et plusieurs liqueurs garnissaient la table. On apporta ensuite du thé, du café et du chocolat dont on plaça une tasse devant chacun de nous.

Après déjeuner, nous montâmes à cheval, et, la pluie ayant cessé, nous voyageâmes agréablement jusqu'à la ferme. A notre arrivée, la maîtresse de la maison vint nous recevoir dans le corridor avec ses deux filles, Dona Casimira et Dona Rosaria, chacune âgée de plus de trente ans; nous descendîmes de cheval, et, après les premiers compliments, nous nous retirâmes dans deux chambres préparées pour nous, où nous changeâmes une partie de nos vêtements, ayant pris la précaution, en quittant Caxamarca, de prendre du linge avec nous. Lorsque nous revînmes dans le salon, notre hôte avait également changé de costume: il portait alors

un habit complet de velours à l'ancienne mode, presque entièrement couvert de broderies et de paillettes. Dona Casimira, assise à un clavecin, joua plusieurs jolis airs, et ensuite sa sœur chanta quelques *tristes* en s'accompagnant de sa guitare. Comme la terre était mouillée, Don Manuel proposa de danser avant le repas et de nous promener après dîner, ce à quoi on consentit, et je dansai un menuet avec Dona Rosaria. Alvites s'en excusa ; mais notre hôte et notre hôtesse dansèrent à leur tour un menuet, ce qui m'amusa extrêmement.

Après un dîner très-somptueux, nous allâmes nous promener, et le soir nous eûmes une société d'environ vingt personnes ; nous continuâmes ensuite à chanter, à danser et à faire bonne chère jusqu'au point du jour, nous partîmes alors mon compagnon et moi pour Caxamarca ; Don Manuel nous accompagna jusqu'à sa petite maison où il nous remercia le plus sérieusement du monde de l'avoir favorisé de notre compagnie, et nous souhaita ensuite un bon voyage.

Le marché de Caxamarca est toujours bien approvisionné en viande de boucherie, volaille, pain, grains, végétaux, comme en tout ce qui est nécessaire à la vie, et qu'on se procure à très-bon mar-

ché; le fromage et le beurre y sont en abondance; ce dernier article arrive tous les jours des contrées environnantes. On obtient aussi des vallées quelques beaux fruits, tels que le paltas, la moelle végétale, des ananas, particulièrement de la partie appelée *de las Balsas*, où le chemin qui conduit à Chachapoyas traverse le Maranon.

Cette ville fait un commerce considérable avec Lambayeque et d'autres points de la côte, à qui elle fournit les différents articles qu'elle manufacture: telles que serges, baiges, *panetes* espèce de drap commun, couvertures, flanelles, tocuyos, etc., et reçoit en retour, des manufactures européennes, du savon, du sucre, du cacao, de l'eau-de-vie, du fer, de l'acier, etc. Les habitants de l'intérieur vont à Caxamarca, comme à une espèce d'entrepôt pour y vendre les produits qu'ils récoltent et ceux de leurs manufactures, et pour y acheter les articles dont ils ont besoin; il en résulte un commerce considérable. On y trouve plusieurs boutiques bien approvisionnées de marchandises européennes, comme celles dont j'ai fait mention en parlant de Huaras. On ne demande pour ces pays que des articles de qualité supérieure; parce que les classes pauvres emploient des objets de leurs propres ma-

nufactures, et que les plus riches consomment les articles d'Europe de la meilleure qualité.

A la distance d'une lieue de Caxamarca sont les bains de l'Inca ; deux maisons très-commodes sont bâties en pierre des deux côtés d'un vaste *patio*, ayant, chacune, un bain très-vaste, celui à droite a cinq verges carrées et deux de profondeur. Les côtés et le fond sont en pierres grossièrement taillées, ayant des degrés aux deux coins où se trouvent les portes qui communiquent dans différentes parties de la maison et d'autres dans le centre, du côté opposé, donnant par une porte dans un vaste appartement. Sur la gauche, il y a un autre bain plus petit, on l'appelle *de los pobres*; et il a aussi toutes les dépendances qui lui sont nécessaires. A l'entrée du patio il y a, à droite et à gauche, un corridor qui sert d'écurie, et, sur le devant, on trouve deux cuisines et un passage qui conduit dans tout le bâtiment. C'était à ces bains que le malheureux Atahualpa avait établi sa résidence lorsque Pizarre arriva à Caxamarca.

La source d'eau chaude appelée *el tragadero*, est sur le derrière du bâtiment, et en est éloignée de deux cent trente verges ; elle est circulaire, ayant cinq verges de diamètre ; je la sondai avec cin-

quante verges de cordes sans pouvoir trouver le fond; le pays qui l'entoure, à la distance de plus d'un mille, est presque de niveau, inclinant un peu vers la rivière qui coule à environ quatre cents verges du tragadero. L'eau paraît bouillir; mais n'ayant avec moi qu'un thermomètre, et craignant de l'endommager dans un lieu où il ne me serait pas facile de la remplacer, je ne mesurai point la chaleur. Les naturels du pays y échaudent leurs cochons lorsqu'ils les tuent. Je remplis deux cafetières d'étain, l'une de l'eau du tragadero, l'autre d'eau de source froide. Je les plaçai ensemble sur le même feu, et j'observai que l'eau chaude et l'eau froide commencèrent précisément à bouillir dans le même moment; je plaçai un œuf entouré d'un filet dans l'eau du tragadero : je l'y laissai ainsi pendant huit minutes : lorsque je le retirai il était entièrement dur et le jaune desséché. J'en laissai un autre trois minutes de la même manière, et lorsque je le cassai, il était mou. Je plaçai un œuf dans l'eau chaude, je l'y laissai trois minutes et le mis immédiatement dans l'eau bouillante sur le feu avec un œuf froid et cru; après avoir bouilli cinq minutes, ils étaient tous les deux également durs, et quand on les coupa, on ne trouva de diffé-

rence que dans le goût : celui qui avait été placé dans l'eau du tragadero, avait un léger goût argileux, ressemblant un peu à celui de l'eau qui a passé sur une terre argileuse.

L'eau du tragadero se vide dans un canal qui a trois pieds de large, sur une profondeur commune de six pouces, et, après en avoir fait plusieurs fois l'expérience, j'observai qu'elle coulait de la vitesse de trois pieds dans une seconde; il résulte de cette expérience, qu'environ trente futailles d'eau s'écoulent dans une minute. L'herbe et les autres végétaux, surtout le lichen, croissent sur les bords du ruisseau, et les champs de luzerne qui sont arrosés de cette eau, à la distance de cinq cents verges du tragadero, sont les plus beaux de la vallée. Il en est de même des arbres à fruits qui viennent dans les jardins dépendants des bains, tels que les pommiers, les poiriers et les pêchers, qui ne sont jamais sujets à la gelée si habituelle dans le voisinage, étant apparemment protégés par la vapeur qui s'élève continuellement de l'eau chaude. Le courant principal contient un grand nombre de petits poissons de couleur noire, qui ressemblent beaucoup pour la forme à de petites chevrettes; si on les met dans l'eau froide ils meurent sur-le-champ; ils parais-

sent continuellement nager contre le courant, comme pour éviter qu'il ne les entraîne au confluent des sources de Santa-Rosa avec celles du tragadero, où ils périraient infailliblement.

L'eau qui coule de la source appelée Santa-Rosa, qui n'est qu'à soixante-douze verges du tragadero, est toujours à 41° de Farenheit, à l'embouchure de la source qui jaillit d'un rocher. Comme il y a une sortie au fond de chaque bain, aussi bien que dans le haut, l'eau en est constamment renouvelée.

# CHAPITRE VI.

Esquisse historique sur Caxamarca, Huaina Capac, Huascar Inca, et Atahualpa. — Arrivée de Pizarre à Tumpis et à Caxamarca. — Ambassade espagnole. — Harangue de Soto. — Réponse d'Atahualpa. — Visite d'Atahualpa à Pizarre. — Discours du moine Vicente Valverde à Atahualpa. — Réponse d'Atahualpa. — Son emprisonnement. — Offre de sa rançon. — Cause de la jalousie de Pizarre. — Arrivée des trésors de l'Inca. — Acte d'accusation pour le procès d'Atahualpa. — Sa sentence. — Son baptême. — Son exécution et son enterrement. — Ruines intéressantes de Caxamarca.

Caxamarca tient une place remarquable dans l'histoire du Pérou; c'était là que résidait l'inca Atahualpa lorsque Pizarre débarqua à Tumpis. La résidence d'Atahualpa dans cette ville était accidentelle, ainsi qu'il résulte de l'esquisse historique suivante que j'ai cherché à rendre aussi exacte que possible, avec le secours des ouvrages

de Garcilaso, de Gomara, de Zarate, et d'autres, comparés avec les traditions orales des Indiens de cette province, particulièrement du cacique Astodilco, aussi bien que de ceux de Quito.

Huaina Capac ayant conquis le royaume de Quito, épousa Paccha-chiré, fille du Quitu ou roi de ce pays; elle lui donna un fils qui reçut le nom d'Atahualpa, que quelques écrivains ont nommé par erreur Atabalipa, Atalipa et Atalpa. Son fils aîné, qu'il avait eu de l'impératrice Rava Ocllo, né à Cusco, fut appelé Inte Guri Hualpa; mais le jour de l'Apu-naca, il fut nommé Huascar, nom sous lequel il est toujours connu comme Inca du Pérou. Huaina Capac mourut à Quito, en laissant à Atahualpa tout le territoire qui avait autrefois appartenu au Quitu, et à Huascar le reste de l'empire, sous la condition qu'Atahualpa rendrait hommage à son frère Huascar, descendant légitime du Soleil.

Le mécontentement d'Huascar, en voyant ainsi élevé à la souveraineté un frère qu'il avait considéré comme bâtard, lui fit projeter sa destruction; mais il chercha d'abord à gagner du temps pour pouvoir rassembler ses troupes et pour connaître les intentions d'Atahualpa; en conséquence, il lui

envoya un messager pour lui apprendre que, d'après la volonté de leur père commun, lui et son royaume étaient tributaires de l'Inca de Cusco, et que, se proposant d'étendre ses conquêtes au sud aussitôt après la grande fête célébrée le jour où le Soleil passe le zénith de Cusco, il demandait qu'il lui envoyât de Quito un certain nombre d'hommes armés comme contingent du tribut qui lui était dû. Atahualpa devina les motifs de ce subterfuge, et résolut de saisir cette occasion pour accomplir ses propres projets, et acquérir pour lui la souveraineté exclusive qu'il voyait ambitionnée par son frère. Il envoya donc des forces considérables, avec ordre de ne point entrer dans Cusco, mais de s'établir dans le voisinage, et de se conduire comme étant envoyées pour aider son frère dans ses futures conquêtes; en même temps il leur donna secrètement l'ordre d'entrer dans la ville le jour de la grande fête, en saisissant le moment où tous les habitants seraient occupés à célébrer leurs rites religieux pour s'emparer de leur Inca, et le lui amener comme prisonnier. Atahualpa s'avança avec une autre armée vers Caxamarca pour y attendre le résultat de l'expédition envoyée à Cusco. Les troupes réussirent à se saisir de Huascar, et l'insigne

impérial, un gland de soie rouge, que l'empereur portait toujours sur son front dans les occasions solennelles, fut envoyé à Atahualpa, qui se considéra alors comme Inca du Pérou.

A cette époque, les Espagnols étaient débarqués à Tumbis; et, après s'en être emparé, non sans une grande opposition de la part des naturels du pays, Pizarre commença à diriger sa marche vers le sud. Atahualpa était à Caxamarca, et son frère Huascar, détenu prisonnier à Andamarca, à environ quarante lieues de Pachacamac. Atahualpa dépêcha aussitôt à Pizarre son frère Titu Atanchi, en qualité d'ambassadeur, avec les plus magnifiques présents, dans lesquels se trouvaient deux bracelets en or que les Incas seuls pouvaient porter; il était chargé de féliciter les Viracochas sur leur arrivée, de solliciter leur protection et de les inviter à venir lui rendre visite à Caxamarca. Dans le même temps, Huascar, quoique prisonnier, trouva moyen d'envoyer de son côté ses ambassadeurs à Pizarre, en l'informant de la situation dans laquelle Atahualpa l'avait placé, et en implorant sa protection.

Pizarre se trouva alors l'arbitre du sort de deux monarques, sollicitant tous les deux son amitié et

sa protection, et chacun faisant valoir ses droits à l'empire du Pérou; mais Pizarre avait bien résolu dans sa pensée qu'il n'appartiendrait ni à l'un ni à l'autre; et, d'après cela, il n'était occupé que du choix des moyens les meilleurs et les plus sûrs pour s'emparer des trésors de tous les deux; en conséquence, il se détermina à aller d'abord à Caxamarca, jugeant que l'Inca régnant devait être le plus riche, et il envoya ensuite Hernando Pizarre à Pachacamac.

Francisco Pizarre s'avança vers Caxamarca, où il arriva avec cent soixante soldats. En ce moment, Atahualpa était au bain, où Pizarre lui envoya, en qualité d'ambassadeur, son frère Hernando, et Hernando de Soto, auxquels il adjoignit comme interprète un Indien nommé Felipe, natif de l'île de Puna, sur la rivière de Guayaquil; ils étaient accompagnés de deux cents nobles Indiens chargés par le Curaca de Caxamarca de leur servir d'escorte. Atahualpa, instruit de l'arrivée des deux Espagnols, ordonna à un de ses généraux de ranger ses forces en bataille, et de leur rendre les honneurs dus aux enfants du Soleil. A leur arrivée au palais, ils furent immédiatement présentés à Atahualpa, qui les embrassa, et dit : « Soyez les bienvenus dans ces régions qui

m'appartiennent, grands Viracochas. » Et, ayant fait apporter deux siéges couverts d'or, il les pria de s'asseoir. Atahualpa, s'adressant ensuite à ses courtisans, dit : « Vous voyez dans ces étrangers le maintien, la figure et l'habillement de notre Dieu ; le même qui apparut à mon ancêtre, l'Inca Viracocha, et dont l'arrivée fut aussi prédite par mon père Huaina Capac. » On apporta alors une espèce de vin ; l'Inca prit un gobelet d'or, et un autre fut donné à Hernando Pizarre vers lequel l'Inca s'inclina, but une petite partie de ce que contenait le gobelet, et le donna à son frère Titu Atanchi, qui but le reste. On en apporta alors deux autres, et l'Inca en prenant un, envoya l'autre à Soto, qu'il salua également, but un peu de la liqueur, et donna le gobelet à son autre frère Choquehuaman. On présenta ensuite aux ambassadeurs différentes espèces de fruits qu'ils partagèrent avec Atahualpa.

Hernando de Soto se leva, salua Atahualpa, reprit son siége, et remplit sa mission en déclarant que « Il y avait dans ce monde deux princes très-puissants, l'un le grand Pontife de Rome, vicaire-général et représentant de Dieu sur la terre, qui gouvernait son église et enseignait ses lois divines ;

l'autre était Charles Quint, empereur des Romains et roi d'Espagne. Les deux monarques, dit Soto, étant informés de l'aveugle idolâtrie dans laquelle Votre Majesté est plongée, ainsi que ses sujets, a envoyé notre gouverneur et capitaine-général, Don Francisco Pizarre, ses compagnons, et quelques prêtres, ministres de Dieu, pour apprendre à votre majesté et à vos vassaux, les divines vérités de notre sainte religion, et établir avec vous des relations durables d'amitié, de concorde et de paix.»

L'Inca répondit de la manière suivante à cette harangue, interprétée par Felipe : « Hommes divins! je me réjouis sincèrement de voir que vous et vos compagnons soyez venus pendant ma vie dans ces régions; car votre arrivée a été annoncée par les prédictions de mes ancêtres; mais il en est encore d'autres qui doivent maintenant être accomplies, et ces pensées remplissent mon âme de douleur ; néanmoins, Virachochas, soyez les bienvenus, comme les missionnaires de notre Dieu, et espérons que le changement prophétisé par mon père Huaina Capac, et qui est en ce moment peut-être réalisé, opérera le bonheur de mon peuple et le mien ; c'est par ce motif que je n'ai point voulu m'opposer à vos progrès, ni par

moi-même, ni par mes généraux, comme l'ont fait les habitants du Pérou et de Tumpis, parce que nous croyons que vous êtes les enfants de notre grand Dieu Virachocha et les messagers de Pachacamac, l'éternel créateur de toutes choses; ainsi, pour obéir à nos lois, comme aux ordres et injonctions de mon père, nous vous avons reçus, nous vous servirons et vous honorerons; mais prenez pitié de mon peuple, dont les malheurs ou la destruction affligerait plus mon âme que les calamités qui pourraient m'atteindre. »

Pizarre et Soto demandèrent qu'il leur fût permis de se retirer dans leurs camps, à Caxamarca; alors Atahualpa, les embrassant, leur dit, qu'il les suivrait bientôt, pour jouir de la société des enfants de son Dieu, Viracocha, les messagers du grand Pachacamac. Lorsque les deux Espagnols furent montés à cheval, plusieurs seigneurs Indiens leur portèrent des présents en or, suppliant leurs divinités de recevoir ces humbles marques de leur respect et de leur adoration. Pizarre et Soto retournèrent ensuite à Caxamarca, chargés de leurs riches présents, et étonnés de l'énorme quantité d'or qu'ils avaient vu au palais d'Atahualpa.

Le jour suivant Pizarre rangea sa cavalerie,

de soixante hommes, sur chacun des côtés de la place de Caxamarca, derrière quelques murs élevés; il avait construit au centre de la place un petit parapet, derrière lequel il plaça ses deux pièces de campagne; il posta derrière elles son infanterie composée de cent hommes, et, après avoir fait ces dispositions, il attendit l'arrivée de l'Inca.

Atahualpa parut sur un trône d'or, porté sur les épaules de ses courtisans et de ses favoris, avec une garde avancée de huit mille soldats, huit mille de chaque côté, et plus de huit mille encore à l'arrière-garde, outre un nombre immense de seigneurs et de gens attachés à sa suite. Les troupes étaient commandées par Ruminavi, qui marchait en avant, et faisait les fonctions de héraut. Le moine Vicente Valverde s'avança à une petite distance du front de l'infanterie espagnole, tenant dans la main droite une croix de feuilles de palmiers, et attendit l'arrivée d'Atahualpa, qui fut surpris de voir une figure si différente de celle des étrangers qui étaient venus la veille lui rendre visite; et ayant appris, par l'interprète Felipe, que Valverde était le capitaine de la parole et le guide vers le suprême Pachacamac et son messager, Atahualpa

s'approcha ; alors Valverde commença son étrange harangue, enjoignant à Felipe de la traduire à l'Inca, à mesure qu'il la prononcerait.

« Apprends, très-fameux et très-puissant Inca, qu'il est nécessaire, et impérativement exigé, que toi et les tiens soient instruits dans la véritable foi catholique, et que vous entendiez maintenant et croyiez ce qui suit :

» Premièrement, que Dieu, la trinité en unité, créa le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment; qu'il récompensera les bons par une éternité de bonheur, et infligera aux méchants des châtiments qui n'auront point de terme. Ce Dieu créa l'homme de la poussière de la terre, et lui donna une âme qui est l'image de Dieu même, en sorte que chaque homme a un corps et une âme.

» Le premier homme fut appelé Adam, nous sommes ses enfants. Cet Adam eut le malheur de désobéir à son Créateur, et en lui ont péché tous les hommes qui sont nés et à naître, excepté Jésus-Christ, fils de Dieu et de la vierge Marie, qui vint pour nous racheter de l'esclavage du péché et qui mourut enfin sur une croix pour que nous puissions vivre. La croix ressemblait à celle que je tiens dans ma main et que je te montre pour qu'elle soit,

pour toi ainsi que pour tous les chrétiens, un objet de respect et d'adoration.

» Jésus-Christ ressuscita, et, après avoir encore vécu sur la terre l'espace de quarante jours, il alla au ciel, où il s'assit à la droite de Dieu son père ; il laissa sur la terre ses apôtres qui, à leur tour, y laissèrent leurs successeurs, pour apprendre aux hommes la véritable religion et les guider vers le ciel. St. Pierre fut nommé le prince des Apôtres, vicaire de Jésus-Christ, et, après lui, ses successeurs les Pontifes de Rome que les chrétiens appelèrent papes, qui exerçaient l'autorité du Christ sur la terre et qui prêchaient à tous les hommes la parole de Dieu.

» Ainsi donc le Pape, qui vit maintenant sur cette terre, sachant que le peuple de ces contrées ne sert point le vrai Dieu, mais adore des idoles qui ressemblent aux démons, a voulu leur faire connaître la véritable religion, et a donné tous pouvoirs sur ces contrées à Charles V, empereur des Romains, le tout-puissant roi d'Espagne et monarque de toute la terre, afin qu'après avoir soumis à ses lois tous les peuples, leurs rois et seigneurs, il puisse régner seul sur toutes ces nations, les gouverner à son gré, et exiger d'elles de reconnaître

Dieu et d'obéir à son Église. Notre très-puissant Roi, quoique très-occupé des soins exigés par le gouvernement de ses nombreux et vastes Etats, a accepté le don du Pape pour le bonheur de ces peuples chez qui il envoie ses capitaines et soldats pour exécuter ses volontés; comme ils l'ont déjà fait en conquérant les grandes îles et contrées du Mexique, dont il a soumis les habitants par ses puissantes armées, et les a forcés à embrasser la vraie religion de Jésus-Christ, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre de Dieu.

» En conséquence, le grand empereur Charles V a nommé pour son lieutenant et ambassadeur Don Francisco Pizarre ici présent, pour que les royaumes de Votre Majesté puissent jouir des mêmes avantages, comme aussi pour former une confédération perpétuelle, alliance et amitié entre ce puissant monarque et vous, de manière que vos royaumes et Votre Majesté deviennent ses tributaires; c'est-à-dire, qu'en lui payant un tribut, vous deveniez ses sujets, comme aussi que vous ayiez à lui abandonner tout votre territoire en renonçant à l'administration, et à le gouverner de la même manière que l'ont déjà fait les autres rois et seigneurs. Cette condition est la première exigée de vous; la

seconde est que la paix et l'amitié ayant été établies entre les deux nations, et votre soumission opérée de gré ou de force, vous obéirez fidèlement au Pape, recevrez et croirez la foi de notre Dieu Jésus-Christ, et que vous abjurerez, totalement et avec mépris, l'abominable superstition de vos idoles; vous ne tarderez pas ensuite à reconnaître combien notre religion est sainte, et que tout est imposture dans la vôtre, véritable invention de l'enfer. O Roi! si vous croyez à tout ce que je viens de vous dire, hâtez-vous de vous rendre de votre plein gré : ce qui est de la plus haute importance pour vous et vos sujets; car si vous vous y refusez, apprenez que vous serez poursuivi par la guerre la plus cruelle qui finira par opérer votre destruction; toutes vos idoles seront renversées; vous serez forcé, à la pointe de l'épée, d'abandonner votre religion impie, que vous le vouliez ou non; vous recevrez notre foi catholique, et vous paierez tribut à notre Roi. Si vous osez résister, soyez certain que Dieu permettra, comme il le fit autrefois, lorsque Pharaon et son armée périrent dans la mer Rouge, que vous et vos Indiens périssent par le tranchant de nos épées. »

Felipe, interprète de cette harangue, était origi-

naire de Puna, où on n'entendait point le langage Quichua, généralement en usage dans le Pérou; et le peu qu'il en savait lui était venu de quelques Péruviens qui, à différentes époques, étaient venus visiter l'île sa patrie. Il avait appris l'espagnol pendant le temps qu'il avait vécu parmi les soldats qu'il servait; ainsi on ne devait pas s'attendre qu'il lui fût possible de donner à Atahualpa une traduction fidèle de cette absurde harangue, également remplie de matières aussi embrouillées qu'incompréhensibles, de phrases ridiculement ampoulées et d'injustes menaces. On rapporte que ce misérable traducteur fit plusieurs méprises, telles qu'un Dieu, Trinité en unité, qu'il traduisit par: *un Dieu, trois et quatre Dieux; que Dieu avait fait de la poussière de l'homme sur la terre*: ce qui était incompréhensible, et plusieurs autres passages étaient rendus également d'une manière ridicule. L'impossibilité de traduire les mots trinité, unité, Jésus-Christ, vierge Marie, Pontife romain, empereur des Romains, etc., est de la dernière évidence; car ils n'étaient point susceptibles d'être traduits, et il était aussi difficile à Felipe, et même à Valverde, d'expliquer leur signification, qu'à Atahualpa de les comprendre, lorsqu'il apprenait

alors, pour la première fois, que pareilles choses existaient.

Lorsque Atahualpa eut entendu la conclusion de cette rodomontade, fulminée par le père Valverde, il soupira et dit: « Ah! atay, ah! que c'est dur! » et, après s'être arrêté un instant, il adressa la parole à Valverde en ces termes: « Quand même toute autre demande me serait refusée, je serai heureux si du moins on m'en accorde une: procurez-vous un meilleur interprète pour que je puisse entendre ce que vous avez dit, et que vous puissiez être mieux instruit de ce que je désire répondre. Je fais cette demande, parce que je suis certain que cette entrevue doit produire autre chose que ce qui m'a été répété par cet Indien: d'après ce que j'ai entendu, il paraît que vous êtes venus pour détruire la race des Incas, et passer au fil de l'épée tous les Indiens qui ne vous comprendront point. Si vous êtes les ministres de la vengeance de Pachacamac, et que vous soyez venus pour anéantir moi et les miens, exécutez ses ordres: aucun de nous ne craint la mort, et la prédiction de mon père nous oblige à venir au-devant de vous, sans armes.

« Votre interprète m'a parlé de cinq grands hommes que je désire connaître: Dieu, Trinité en unité

quatre Dieux; Adam sur lequel tous les hommes rejettent leurs péchés; Jésus-Christ, le seul homme qui n'ait point concouru à en charger Adam; le Pape, pontife romain; Charles V, Roi du monde; mais il m'a dit que je dois donner mon pays et ma personne à Charles, en lui payant en outre tribut, et non à aucun autre des quatre; il m'a dit aussi que je dois abjurer ma religion et croire en Jésus-Christ qui est mort. Si cela est vrai, je ne peux oublier le grand Pachacamac qui a fait notre Dieu, le Soleil immortel, à moins que je n'apprenne qui vous a dit ce que j'ai entendu de la bouche de votre interprète. »

Cette réponse fut rendue d'une manière concise, comme elle avait été prononcée par Atahualpa qui, apercevant l'ignorance de Felipe, avait cherché à employer cette méthode pour éviter que ses paroles fussent mal interprétées. En entendant la dernière question, Valverde donna son bréviaire à Atahualpa, et lui dit, par l'intermédiaire de Felipe, que ce livre l'informerait de tout ce qu'il avait besoin de savoir relativement au vrai Dieu. L'Inca tourna les feuilles, le plaça contre son oreille, écouta, et dit ensuite : « Il ne peut parler et ne parle point; » et il le laissa tomber. Aussitôt Valverde cria : « Aux ar-

mes, chrétiens! ces chiens d'infidèles osent insulter le ministre de votre rédempteur, ils foulent aux pieds la parole de Dieu! Vengeance! vengeance! »

Aussitôt les soldats s'élancèrent sur leurs victimes sans défiance; Pizarre courut à Atahualpa, bien convaincu qu'il était de la plus haute importance pour ses intérêts de lui conserver momentanément la vie; mais plus de vingt mille Indiens tombèrent, victimes de la fureur de la soldatesque espagnole, avant qu'il eût le temps de les arrêter, ou que cette soif barbare du sang humain fût calmée. Pendant cette scène d'horreur, l'inconsolable Atahualpa exhortait ses soldats à se résigner à la volonté de Pachacamac, comme il consentait à le faire lui-même, et à ne point lever leurs mains contre les Viracochas. « Ainsi s'accomplira, s'écria-t-il, la prédiction de mes ancêtres. »

Quel contraste! un ministre du doux Jésus-Christ, le sauveur des Gentils, excitant une soldatesque effrénée à se rassasier de sang en assassinant ceux que son divin maître était venu pour racheter; tandis qu'un roi et un père voit le carnage de son peuple et de ses enfants, et courbe la tête, résigné à ce qu'il croit la volonté de son Dieu et la prophétie de ses ancêtres! Ici le chrétien s'écrie: « Crucifiez-le! cruci-

fiez-le! tandis que le pieux Gentil semble dire : pardonnez-leur, mon père, car ils ne savent ce qu'ils font.

Pizarre, et un soldat appelé Miguel Astete, arrivèrent simultanément près du trône d'Atahualpa; alors Pizarre saisit l'Inca par son vêtement, et le fit descendre; Astete lui enleva de dessus le front le gland rouge, et le garda jusqu'en l'année 1557, époque à laquelle il le remit à l'Inca Sayritupac. Après le massacre, les Espagnols se livrèrent au pillage, et, tandis que Pizarre s'occupait à s'assurer de la personne d'Atahualpa, une partie de ses troupes se dirigèrent vers les Bains, ou résidence royale, et s'emparèrent de l'or et de l'argent qu'elles y trouvèrent. Le poids de l'or enlevé s'éleva à quinze mille onces.

Atahualpa fut alors transféré dans une chambre de son palais, à Caxamarca, et chargé de chaînes. Pizarre envoya aussitôt son frère Hernando visiter Huascar dans sa prison, avec la mission de ne rien négliger pour s'emparer du trésor qu'il pouvait posséder; mais, soit que les Indiens sujets d'Atahualpa, qui avaient appris la situation de leur Inca, soupçonnassent que Pizarre se proposait de le faire périr, et de placer Huascar sur le trône, soit

qu'Hernando Pizarre ait tenté de leur soustraire le prisonnier, ce qui est resté incertain, un Indien frappa Huascar de sa hache, et lui donna la mort.

Atahualpa ayant remarqué que les Espagnols étaient plus avides d'or que de tous les autres produits de son royaume, proposa à Pizarre de lui payer une rançon. Se levant, et étendant la main sur le mur, il lui dit: « Je ferai remplir cette chambre de vaisselle d'or jusqu'à cette hauteur, si vous consentez à me délivrer de ces fers et de cette prison. » Pizarre y consentit; aussitôt des messagers furent expédiés à Quito, à Cusco et sur différents autres points de la contrée pour y réunir tout ce qu'on pourrait trouver d'or, et l'envoyer à Caxamarca. Quelques officiers espagnols accompagnèrent les messagers d'Atahualpa, et, à leur retour, décrivirent le nombre d'Indiens que ces pays contenaient et leur soumission absolue à l'Inca, de manière à faire croire qu'il y aurait une levée générale, et qu'au lieu d'apporter de l'or, ils viendraient en armes pour exterminer tous les Espagnols; ajoutant qu'Atahualpa les avait trompés, que c'était un traître qui devait périr comme tel. Pizarre s'y opposa pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'un accident qui survint humiliât son orgueil, et lui ren-

dît Atahualpa personnellement odieux. Quelques officiers espagnols avaient écrit le mot Dieu sur la main de l'Inca, et lorsqu'il le faisait voir, celui auquel il s'adressait montrait aussitôt le ciel; il le montra un jour à Pizarre qui, ne sachant ni lire ni écrire, ne put faire aucun signe qui indiquât la signification du mot. Atahualpa fut surpris, et Pizarre humilié; son amour-propre fut blessé, et il commença, dès ce moment, à haïr l'homme qui avait pu découvrir qu'il était plus ignorant que ses inférieurs. Atahualpa commença à présager son sort, il était accablé de douleur; ses domestiques ne pouvaient le servir, ils furent remplacés par des Indiens qui s'étaient attachés au camp espagnol; quelques-uns d'entre eux ne connaissaient point le langage Quichua, n'avaient jamais été les sujets d'Atahualpa, et tous se montraient portés à l'insulter.

Cependant les Indiens commencèrent à arriver de différents points, portant avec eux l'or qu'on leur avait assuré être destiné à payer la rançon de leur monarque; mais ce qu'ils destinaient à lui sauver la vie devint, entre les mains de ces maîtres barbares, la cause de sa mort. D'après le nombre des Indiens qui arrivaient journellement, les Espagnols com-

mencèrent à craindre une révolte en faveur de leur prisonnier; ils avaient déjà reçu une énorme quantité d'or, Huascar était mort, et Pizarre présuma qu'en s'assurant la possession de ces contrées, il deviendrait naturellement maître des trésors qu'elles contenaient. En conséquence, il se déterminа à mettre Atahualpa en jugement, et, dans ce dessein, il se constitua président du tribunal, dont il nomma les autres membres. Voici les chefs d'accusation dirigés contre le malheureux Atahualpa; tout commentaire sur leur atrocité serait inutile : tout cœur sensible frémira d'horreur et d'indignation à cette lecture.

Que Huaina Capac ayant eu plusieurs femmes, et Huascar étant le premier né de l'impératrice Rava Ocllo, était par cela même l'héritier légitime de l'empire, et qu'Atahualpa n'était point le fils de Huaina Capac, mais le bâtard de quelque Indienne de Quito; qu'Atahualpa n'avait point hérité de l'empire par le testament de son père; mais qu'il était un usurpateur et un tyran; que Huascar avait été assassiné par ordre d'Atahualpa, après l'arrivée des Espagnols; qu'Atahualpa était un idolâtre, et forçait ses vassaux à sacrifier à ses idoles des créatures humaines; qu'Atahualpa avait suscité

des guerres injustes, et était ainsi la cause de la mort d'un grand nombre d'Indiens; qu'Atahualpa avait pris plusieurs concubines ; qu'il avait levé des impôts énormes, et prodigué les richesses de l'empire, après que les Espagnols en eurent pris possession, donnant à ses parents et à ses amis des sommes qui appartenaient au trésor public; que, pendant sa captivité, Atahualpa avait ordonné à ses capitaines et aux Indiens de se révolter contre les Espagnols, et de les faire périr; et que, dans ce dessein, il avait réuni un nombre considérable d'Indiens armés.

Après que ce honteux libelle eut été lu à la cour par Sancho de Cuellar, Pizarre déclara, que tous ceux qui, à dater de ce moment, oseraient tenter de défendre la vie d'Atahualpa, seraient regardés comme traîtres à la couronne de Castille et à l'empereur, leur souverain maître, et pourraient être justement accusés de s'opposer à l'agrandissement de son royaume, comme à l'accroissement de ses revenus; que la mort du tyran Atahualpa assurerait à la Castille un empire, et la vie et la fortune à tous ceux qui avaient participé à cette glorieuse entreprise; que si, malgré cela, quelqu'un s'opposait à sa mort, il en serait rendu compte à

Sa Majesté, pour qu'elle pût récompenser ses fidèles serviteurs, et punir ceux qui avaient cherché à le priver de ses droits. Après cette harangue infernale, il est inutile de dire que le malheureux Atahualpa fut condamné à mort.

Atahualpa fut aussitôt informé du sort qui l'attendait, et on lui dit que s'il se faisait baptiser, il mourrait d'une mort honorable, telle que la subissaient les hommes d'une naissance illustre, dans tous les pays civilisés ; mais que si, au contraire, il refusait de recevoir ce sacrement, il serait brûlé vif. D'après cela, il pria le moine Vincent Valverde de le baptiser, ce qu'il fit, et lui donna le nom de Juan Atahualpa. Il fut alors conduit au lieu de l'exécution, en face de son propre palais, où il fut attaché à un poteau et étranglé ; son corps fut enterré, avec les cérémonies de l'Eglise, sur le lieu où il avait été assassiné, quoiqu'il eût demandé que ses dépouilles mortelles fussent transportées à Quito, et déposées dans la tombe de ses ancêtres.

Pizarre assista à l'exécution de son prisonnier, porta ensuite son deuil, et ordonna que ses obsèques fussent célébrées avec la plus grande magnificence. Nos lecteurs apprendront peut-être avec

satisfaction que Pizarre fut ensuite assassiné, à Lima, par ses compatriotes, et le père Valverde par les Indiens de Quispicancha. Selon Zarate, les trésors qui avaient été portés pour la rançon d'Atahualpa, et qui tombèrent entre les mains de Pizarre, se montaient à quatre cent quatre-vingt-dix-huit mille onces d'argent pur, et à quinze cent quatre-vingt-dix-neuf mille onces d'or.

Les voyageurs qui vont visiter Caxamarca doivent chercher à y voir les lieux dont le souvenir est lié à celui d'Atahualpa, il y a une vaste chambre faisant partie du vieux palais, résidence actuelle du cacique Astopilco, où ce malheureux monarque fut détenu prisonnier pendant trois mois, depuis le jour de son entrevue avec Pizarre jusqu'à celui où il fut assassiné par ordre de ce général; ce fut aussi dans cet appartement qu'il fit une marque sur le mur, promettant de remplir la chambre d'or et d'argent jusqu'à cette hauteur, pour payer sa rançon. Dans la chapelle dépendante de la prison ordinaire, qui faisait autrefois partie du palais, on voit un autel élevé sur la pierre où Atahualpa fut placé par les Espagnols et étranglé, et sous laquelle il fut ensuite enseveli. On voit encore, près de la fontaine, sur la place, les fondations en

pierre de la petite batterie élevée par Pizarre, en face de laquelle Valverde adressa sa fameuse harangue à l'Inca, et d'où il commanda aux soldats espagnols de massacrer les Indiens. On trouve à environ une lieue de la ville les bains habités par Atahualpa, lorsque Pizarre débarqua sur ces plages. Il y a aussi, près des bains, une ferme qui appartenait, en 1812, à Dona Mercedes Arce, où on voit encore les ruines de bâtiments, qui paraissent avoir servi d'appartements ou de greniers à l'Inca. On y voit un grand nombre d'excavations; dans quelques-unes on trouve des pierres, sur lesquelles sont des marques en chiffres de mille, de deux mille, etc., ce qui a induit quelques personnes à y chercher des trésors, mais sans succès. A deux lieues de distance de Caxamarca, on voit une pierre appelée *inga rirpo*, pierre de repos de l'Inca; elle ressemble à celle qu'à décrite M. Humboldt, comme l'ayant vue à la *Paramo de Asuay*, appelée *inga chungana*, lieu de repos de l'Inca. L'inga rirpo, près de Caxamarca, est un grand bloc de pierre de taille de onze pieds de long, sur deux pieds huit pouces de hauteur, et de l'épaisseur de treize pouces; elle a, près du centre, deux rainures taillées en travers, profondes de quatre pouces et large de cinq; on y

voit aussi les vestiges d'un enclos circulaire qui l'entoure, et qui a huit verges de diamètre; elle est sur le *camino del Inca*, route militaire, sur laquelle les Incas voyageaient de Cusco à Quito. La situation de ce reposoir domine la plus belle perspective de la vallée de Caxamarca. La tradition des Indiens rapporte que l'Inca était dans l'usage de se faire porter dans ce lieu pour y jouir de cette perspective, et que les deux rainures, taillées dans la pierre, avaient été faites pour pouvoir y placer en sûreté les supports sur lesquels était placé le trône.

---

# CHAPITRE VII.

Province de Caxamarca. — Ses manufactures, ses mines. — Village de Jésus. — Chasse au faucon. — Ferme de Lagunilla. — Inga Tambo. — Village de San Marcos. — Fêtes. — Noces. — Village d'Ichocan. — Mine de Gualgayoc. — Retour à la côte. — Village de Chocope. — De San Pedro. — De Las Lagemas. — De Monsefu. — Ville de Lambayeque. — Habitants, bâtiments, autel neuf. — Manufactures, savon, cordovan, marchandises de coton, confitures. — Fruits, grains, légumes. — Végétaux. — Marché. — *Algarroba*, caroubier. — Village d'Eten. — de Morope. — *Simarones*. — Désert de Sechura. — Ville de Sechura. — Ville de Piura. — Ses habitants. — Ses bâtiments. — Mules. — Manufactures. — Climat et son effet sur la syphilis. — Commerce. — Port de Payta. — Excellente situation pour un observatoire astronomique.

La province de Caxamarca est entrecoupée par des hauteurs dépendantes des Cordilières; et, comme elle contient plusieurs vallées profondes, elle a aussi différents climats ou températures, depuis l'extrême chaleur jusqu'au froid le plus vif; de là vient qu'on cultive dans cette province toutes

les espèces de fruits et de grains de tous les climats; elle abonde aussi en bestiaux et en volaille de toute espèce, et on y a établi plusieurs manufactures de draps, de couvertures de beige et de tocuyos.

Les manufactures les plus importantes d'étoffes de laine sont Polloc et Sondor, appartenantes (1812) à Don Thomas Bueno; et celles de couvertures, à Yana-Cancha, appartenantes (à la même époque) à Don Miguel Sarachaga. Les couvertures sont brodées avec goût par les Indiens, avec de la laine filée, avant qu'elle subisse l'opération de foulage, en sorte que les couleurs paraissent avoir été imprimées.

Il existe dans cette province un grand nombre de mines d'or et d'argent; mais depuis la découverte des mines beaucoup plus riches de Gualgayoc, dans la province de Chota, celles de Caxamarca ont été abandonnées. On trouve sur les bords de la rivière appelée de las Crisnejas, qui tombe dans le Maranon, plusieurs lieux où on lave l'or, *lavaderos*, au nord de la province, à l'endroit où elle se joint à celle de Jaen; on voit quelques arbres à écorce dont le produit est peu inférieur au fameux cinchona de Loxa.

Pendant mon séjour à Caxamarca, je visitai plusieurs villes et villages des environs; celui appelé

de Jésus, à cinq lieues de la ville, est un village indien, agréablement situé, dans une petite vallée bornée par de hautes montagnes, au pied desquelles coule, dans la direction du nord, la rivière de Caxamarca; on a élevé, sur les bords de cette petite rivière, plusieurs moulins à eau pour moudre le blé, qui est cultivé en grande quantité dans les pays environnants. Pendant que je résidai en ce lieu, je visitai plusieurs fois mon ami Don Thomas Arce, pour l'accompagner à la chasse des perdrix au moyen de faucons; avec deux de ces oiseaux et un basset, nous revenions souvent, après quelques heures de chasse, avec cinq à six paires de perdrix, aux larges pieds rouges, mais d'un goût très-délicat; nous partions souvent le soir, et dormions dans quelque ferme sur les hauteurs; le matin nous prenions, chacun, un faucon sur nos gants, et nous nous rendions à cheval sur les champs en engrais : quand le chien levait le gibier, nous lâchions nos faucons et les suivions jusqu'aux lieux où ils tombaient avec leur proie dans leurs serres : ce que nous pouvions facilement découvrir par le son des clochettes attachées aux pattes des faucons. Nous donnions en général à nos faucons la cervelle des oiseaux qu'ils avaient tués; nous les prenions ensuite sur nos bras pour aller

à la recherche d'autre gibier. Comme la contrée abonde en *venados*, cerfs, Don Thomas avait dressé un faucon à les poursuivre. Il avait fait un mannequin couvert de la peau d'un de ces animaux, et il avait accoutumé l'animal à chercher sa nourriture dans le creux de ses yeux; quelquefois il plaçait le mannequin sur les épaules d'un jeune garçon, qui s'éloignait rapidement en l'emportant. Il fut ainsi très-facile d'apprendre au faucon à poursuivre un cerf; nous nous amusions beaucoup en le voyant voler après l'animal et se percher sur sa tête, ce qui nous donnait le temps de nous approcher de lui et de nous en rendre les maîtres avec le laso, ou de le tuer.

Avant de visiter cette province, j'étais convaincu que le caractère des Indiens de l'Amérique du sud était bien différent de ce qu'en avaient dit tous les écrivains espagnols, excepté le vertueux Las Casas; sans cela j'aurais été étonné de ce que je vis dans ce village, où les Indiens n'ont eu que peu de rapports avec les Espagnols, comparativement avec ceux dont Ulloa et Condamine parlent avec tant de mépris. Ces Indiens célèbrent plusieurs fêtes, et quoique la langue espagnole n'y soit pas en usage et qu'on n'y parle que le langage Quichua; ils jouent

à chaque fête deux ou trois pièces espagnoles et même davantage. Cette passion que montrent les Indiens pour les représentations théâtrales, la difficulté qu'ils éprouvent à apprendre des rôles dans un langage qui n'est point le leur, outre les dépenses qu'entraînent nécessairement ces spectacles, doivent sûrement prouver combien peu ils méritent les reproches que leur font ces historiens.

Près de ce village, il y a une ferme appelée la Lagunilla; on y voit les restes d'une ville indienne très-curieusement bâtie; plusieurs des maisons sont encore entières; elles sont construites en pierre, et entourent un petit rocher ou colline, situé au milieu d'une vallée; le rez-de-chaussée a des murs d'une épaisseur étonnante, j'y ai mesuré des pierres de douze pieds de long et de sept pieds de haut, formant tout le côté d'une chambre, avec une ou plusieurs pierres mises en travers, qui servent de toit. On avait construit de la même manière une rangée de maisons au-dessus de celle-là, dont les portes d'entrée étaient derrière, et une seconde rangée adossée à la montagne. Les toits de la seconde rangée avaient été couverts en pierre sur le devant, et probablement formaient une promenade; un second rang de chambres était ainsi établi sur

le toit du premier, qui était de niveau avec les chambres du second rang. De cette manière on était parvenu à établir une double rangée de chambres habitables, construites l'une au-dessus de l'autre, jusqu'à la hauteur de sept rangs. Sur le haut de la ville on voit des ruines qui paraissent être celles d'un palais ou d'une forteresse.

La première fois que je visitai ces lieux, je crus que les chambres étaient des excavations pratiquées dans le rocher; mais je fus bientôt convaincu que le tout avait été bâti, et je fus extrêmement surpris en considérant un aussi immense travail, dont le véritable but est maintenant inconnu. Ces chambres ont rarement plus de douze pieds carrés et sept de hauteur, avec une grande porte sur le devant, plus étroite dans le haut que dans le bas; les pierres de la façade étaient taillées en carrés de grandeur inégale, réunies ensemble avec du ciment. Quelques-uns des murs les plus épais sont formés d'un double revêtement de pierre, dont les interstices sont remplis de petites pierres et de cailloux, liés ensemble avec de l'argile rouge bien détrempée, formant maintenant une masse tellement solide, qu'elle est presque aussi dure que la pierre même. Le ciment employé pour lier les pierres ensemble,

était sans doute de l'argile détrempée; mais on en employait si peu, que quelques-uns ont pensé que les pierres étaient seulement placées les unes sur les autres; mais il est évident qu'ils se trompaient en cela.

Tout l'ensemble de ces bâtiments pouvait contenir au moins cinq mille familles; mais nous ne sommes point certains qu'il ait jamais eu cette destination. Quelques traditions rapportent que c'était un palais ou une maison de réception de l'Inca dans ses voyages; mais cela n'est pas probable, car il n'est qu'à la distance d'une lieue de la grande route des Incas, et, n'étant qu'à cinq lieues de Caxamarca, il n'est pas vraisemblable qu'un pareil édifice ait été construit pour cet usage. D'autres disent que du temps des Incas, c'était le grenier général pour cette partie de la contrée, ce qui est susceptible des mêmes objections; car j'ai déjà parlé des ruines d'un de ces greniers, sur la ferme appartenante à Dona Mercedes Arce, près de Caxamarca; et les ruines de tous les différents greniers que j'ai vues en divers lieux, sont des espèces de citernes entourées de murs construits avec des adobes, ou des pierres grossièrement taillées; il me paraît beaucoup plus probable que c'était la résidence du Chimu de Chicama,

lorsqu'il résidait dans l'intérieur de son territoire, avant de devenir sujet de l'Inca Pachacutec. Le haut de la montagne paraît avoir été couvert de bâtiments d'une espèce supérieure au reste; car on peut y reconnaître des fondements qui indiquent des chambres et des cours plus vastes que celles de toutes les autres parties de cette grande masse de bâtiments. Il y a quatre principales routes qui conduisent au sommet, et qui correspondent avec les quatre points cardinaux; et de chacune de ces routes ou rues, les habitants pouvaient passer en se promenant, du haut de leurs maisons, sur celles de leurs voisins, et probablement faire ainsi tout le tour de l'ensemble au moyen de ponts placés au-dessus des rues de traverse; en sorte qu'il y avait ainsi sept promenades, outre les six rues circulaires. Le propriétaire de ce domaine, Don Tomas Bueno, pensait que c'était les restes d'un ancien temple, et supposait qu'il y avait un trésor considérable caché dans quelqu'une de ses parties; mais je n'ai jamais pu lui persuader d'y ouvrir une tranchée pour chercher l'huaca. On n'aperçoit point en ce lieu de vestiges de belle sculpture, quoiqu'on puisse distinguer un petit nombre d'arabesques sur quelques-unes des pierres; on n'y découvre non plus aucune appa-

rence de cette architecture élégante qui avait rendu si célèbres les anciens Grecs et les Romains.

Cependant l'extrême adresse avec laquelle les constructeurs de ces bâtiments étaient parvenus à transporter et à mettre en place d'aussi grandes masses de pierre dans une semblable position, ainsi qu'à les extraire des carrières sans machines, et à les tailler sans instruments de fer, est faite pour étonner celui qui contemple ces ruines d'un œil attentif, et doit le faire rougir de honte lorsqu'il entend donner le nom de barbares à des peuples capables d'exécuter de semblables travaux. On pourrait également prodiguer de pareilles épithètes aux Egyptiens, en voyant leurs anciens monuments grossiers; mais nous avons la conviction que ce peuple était déjà profondément initié dans les connaissances des arts et des sciences, tandis que nos ancêtres, en Europe, étaient plongés dans l'état de barbarie; nous devons considérer aussi que ce fut de leurs plantations que les premiers rejetons furent transportés en Grèce et en Italie, et que ces productions exotiques furent ensuite importées dans nos contrées.

Près de ces ruines, on voit un petit lac, *laguna*, d'où le domaine prend son nom; il est de forme

ovale; et sa longueur est de neuf cents verges sur six cent cinquante de large. Un des côtés du lac touche le pied des montagnes qui séparent la ferme de la vallée de Caxamarca, la rivière coulant sur le côté opposé. Les Indiens ont creusé au travers d'une de ces montagnes un conduit, ou excavation, au moyen duquel l'eau du lac se décharge dans la rivière, quand elle s'élève à-peu-près au niveau de la terre environnante, et, de cette manière, on empêche qu'elle ne déborde. C'est sans doute la carrière d'où fut extraite la pierre employée au monument dont je viens de parler, et il est probable qu'à la même époque, ce passage fut ouvert par les Indiens pour empêcher l'eau d'inonder les vallées : ce qui démontre cette tendance à l'économie, si évidente dans les établissements des anciens Péruviens.

Les bâtiments de la ferme, les écuries et toutes les constructions qui en dépendent sont en pierres prises du *Tambo del Inca*, nom donné à ces ruines; toutes les cours en sont pavées, et sont extrêmement propres. Cependant je ne pus m'empêcher de regretter que ces pierres eussent été déplacées de leur ancienne destination; mais on en a aussi transporté d'autres dans différents endroits pour le même emploi.

Je visitai la ville de San Marcos, à huit lieues de Caxamarca ; elle est délicieusement située dans une vallée très-fertile, jouissant de tous les avantages d'un climat du tropique, et produisant une grande variété de fruits. Les pommes, les pêches et autres fruits européens y réussissent parfaitement, aussi bien que les oranges, les limons, les pommes de terre, les bananes, le plantain, etc. Ma visite dans cette ville eut lieu à l'époque de la fête annuelle : ce qui fit que je vis le combat du taureau, les danses indiennes, et la représentation de pièces de théâtre. La ville était remplie des habitants du voisinage, et tout y respirait le plaisir et la gaîté.

J'assistai, dans l'église paroissiale, bâtiment très-bien construit en briques et en pierres, et très-orné dans l'intérieur, à la célébration du mariage d'un fils et d'une fille de deux Caciques : le jeune homme âgé de onze ans, et la fille de treize. Lorsqu'ils sortirent de l'église, après que la cérémonie fut finie, ils allèrent chacun de son côté : le garçon pour jouer avec ses camarades, la fille pour rejoindre ses compagnes, comme s'ils n'avaient été à l'église que comme spectateurs, et non comme parties intéressées. Je demandai ensuite au curé comment il arrivait que deux enfants aussi étourdis eussent été mariés ensemble ; il me répondit : *por ra-*

*son de estado*, me donnant à entendre, qu'étant tous les deux de noble origine, les parents les avaient mariés pour prévenir leur union avec des personnes d'une classe inférieure. Leur principal but, en conservant la noblesse des familles, était d'assurer à leurs enfants leur admission dans les colléges et dans les trois Facultés : de la Théologie, du Droit et de la Médecine.

A deux lieues de San Marcos, on trouve le village d'Ichocan, sur le haut d'une éminence, et, par conséquent, dans un climat très-froid. Le curé est un Indien ; d'après sa corpulence, on pouvait juger que c'était un Cacique. Ce curé avait été quelque temps le vicaire de la province ; il était regardé comme un oracle en latinité et en théologie. C'était un très-joyeux compagnon, possédant une très-nombreuse bibliothèque de livres anglais, de français, de grecs et de latins, langues qu'il avait étudiées ; il était plus versé dans les sciences en général qu'aucun des autres individus que j'ai eu occasion de voir dans cette partie du Pérou.

Le produit de la paroisse d'Ichocan est presque borné au blé ; mais il est considéré comme le meilleur, et se vend à un prix plus élevé que celui de toutes les autres parties du district ; il se paie ordi-

nairement de trois à trois dollars et de mila *fanega*, qui contient environ trois boisseaux. Je visitai ensuite plusieurs autres villages, dont la description serait sans intérêt. Les habitants de ces contrées sont renommés pour leur industrie et leur hospitalité. La population des Indiens, à l'époque de la conquête, était très-nombreuse, comptant au-dessus de cinq cents établissements, maintenant réduits à quarante.

La capitale de la province, qui, à cause de sa situation, deviendra probablement une ville commerciale très-importante, sert maintenant d'entrepôt pour cette contrée, aussi bien que pour les provinces de Chota, de Chachapoyas et de Guallubamba. A dix-huit lieues de Caxamarca est située la célèbre mine d'argent, appelée Gualgayoc, qui, d'après le peu d'activité qu'on a mis à son exploitation, ne produit maintenant (1812) que peu de métal, quoiqu'on la considérât, il y a dix ans, comme supérieure à la fameuse mine de Pasco. On en tirait une quantité considérable de minerai des deux puits appelées *la mina del rey* et *la del purgatorio*, qui produisaient cinquante marcs par caxon de cinquante quintaux.

Je quittai Caxamarca, et retournai à Truxillo,

et de là j'avançai le long de la côte vers le nord; ma première traite de onze lieues fut à Chocope, joli village contenant environ quarante maisons, principalement habitées par des familles blanches. Ce village est situé sur une partie de la vallée de Chicama. En l'an 1746, il fut entièrement détruit par une pluie qui dura pendant trente-quatre nuits consécutives. Le ciel était brillant pendant le jour, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; alors il commençait à pleuvoir, et comme on n'avait pu prévoir un pareil phénomène, et que les maisons étaient construites de matériaux incapables d'opposer de la résistance, tout le village fut détruit. En 1748, il plut de la même manière pendant onze nuits; mais, depuis cette époque, ce fléau ne s'est point renouvelé, et il n'y a point d'exemple qu'il y en ait eu de pareil dans cette partie ou toute autre de la côte péruvienne du 18$^e$. au 4$^e$. degré de latitude. Il est non moins extraordinaire, que cette pluie ne s'étendit pas au-delà de six lieues au nord et au sud.

Une seconde traite de 13 lieues me conduisit à San Pedro, après avoir passé par un petit village appelé Payjan. San Pedro est composé d'environ cent cinquante maisons construites en bajarèques,

cannes enduites d'argile. Il y a une paroisse appartenante à l'Ordre de Saint-Augustin, qui y possède aussi un petit couvent. La population est essentiellement composée d'Indiens, dont la principale occupation est la culture des terres de la vallée qui est arrosée par la rivière de Pacasmayo, et produit les plus abondantes récoltes de blé. On la considérait autrefois comme le grenier de Lima; mais après le tremblement de terre de 1687, les récoltes manquèrent pendant près de vingt ans, à l'expiration desquels la terre reprit toute sa fertilité. A cette époque, les Péruviens commencèrent à envoyer leurs vaisseaux chercher du blé au Chili, et depuis, ce commerce a eu constamment lieu. Le Chili lui doit l'amélioration du sort des classes inférieures de la population, et des capitaux considérables pour les classes plus élevées.

Les Indiens de San Pedro sont d'une grande propreté dans leurs personnes et dans leurs maisons; mais on m'avait assuré que leur chica était mâché, et, quoique les naturels du pays me garantissent qu'ils en avaient des deux espèces, je craignis d'être trompé sur ce point, et d'avoir une boisson de la seconde main, ou plutôt de la seconde bouche, et je préférai boire de l'eau. Les Indiens de ces lieux

paraissent très à leur aise et très-satisfaits de leur sort, et, comme leurs lots de terre leur produisent un revenu raisonnable, ils semblent être indépendants de leurs conquérants.

Le relais suivant me conduisit à las Lagunas, distant de neuf lieues. Avant d'y arriver, je passai à gué sur la route la rivière de Xequetepeque, à environ une demi-lieue du village du même nom. Les Lagunas, ou lacs, forment une contrée basse et marécageuse, rendue telle par les débordements de la rivière Sana. Ces petits lacs sont couverts de canards sauvages du plus beau plumage, et d'un manger très-délicat. Il n'y a dans ce pays que quelques huttes affectées en partie aux voyageurs, et en partie à la résidence de familles de pêcheurs, qui prennent une très-grande quantité de très-beaux lisas, et les font sécher pour les vendre; ils sont tellement délicats lorsqu'ils sont grillés, que les voyageurs, avant d'arriver à Lagunas, se réjouissent à la pensée de s'en régaler. A cinq lieues de ce village, est celui de Monsefu, qui est remarquable par les agréments dont on y jouit. Les maisons sont construites et blanchies avec soin, avec de larges corridors sur le devant. Plusieurs petits courants d'eau traversent la rue principale; ils sont destinés

à arroser les jardins et les vergers qui sont joints à presque toutes les maisons, et qui produisent d'excellent raisin, des coings, des pommes, des grenades et d'autres fruits, tant d'Europe que du tropique, particulièrement des *cambures*, qui sont de très-petites bananes égalant en saveur les poires les plus délicates. Après y avoir dîné avec de la chair de chèvre, *quàldrapas*, prise de la partie supérieure du col, légèrement salée et séchée, qui se rapproche beaucoup de la venaison, nous avançâmes vers Lambayèque, en voyageant pendant plus de trois lieues à travers un bois de caroubiers.

Lambayèque est la capitale de la province et la résidence du subdélégué; elle a toujours fixé l'attention des voyageurs, comme étant la ville la plus populeuse et la plus commerçante entre Lima et Guayaquil. Elle est située à environ deux lieues de la mer, et à quatre du port appelé Pacasmayo, où la rivière de ce nom se jette dans la mer Pacifique. La ville et ses environs sont arrosés en partie par cette rivière, et en partie par la rivière Lambayèque.

La ville de Lambayèque contient plus de huit mille habitants: Espagnols, Créoles, Indiens, Nègres et métis. Quelques-unes des maisons sont vas-

tes et commodes; l'église paroissiale est construite en pierre : c'est un bel édifice très richement orné. On y a annexé quatre chapelles succursales, appelées *ramadas*; elles forment autant de paroisses pour les Indiens, ayant, chacune, une cure indépendante de la *Matris*, ou église paroissiale des habitants blancs. J'étais dans cette ville en 1811, lorsqu'on célébra la première messe sur le nouvel autel élevé aux frais du docteur Delgado, et dédié à la *nuestra Senora del Carmen.* Il y eut, à cette époque, une fête somptueuse, qui dura pendant une semaine entière. On y vit, pendant le jour, des combats de taureaux, de coqs, et des courses de chevaux; pendant la nuit, des bals, des soirées, des réunions amicales, des jeux; et tous les habitants semblaient uniquement occupés à se livrer à la joie et aux plaisirs dont ils avaient alors le choix.

Les principales manufactures de cette ville sont celles de savon, de cuirs, de peaux de chèvres, de toile de coton et de confitures. Comme de nombreux troupeaux de chèvres pâturent dans les bois de caroubiers qui environnent cette ville, on y trouve le suif nécessaire pour alimenter les fabriques de savon, et on obtient l'alcali du *lico*, qu'on trouve en abondance dans cette province, aussi-bien que

dans celle de Sana, et la vallée de Chicama. Le savon est très-dur; on le coupe en petites barres, dont quatre, et quelquefois six, pèsent une livre. Le prix commun du quintal est de vingt à vingt-cinq dollars; sa qualité est très-inférieure au savon d'Europe, surtout à cause de sa dureté et des ordures qu'il contient; malgré cela, on y est si accoutumé à s'en servir, qu'on le préfère à tout autre savon.

On tanne la peau des chèvres avec l'écorce du Huarango, et quelquefois avec celle du caroubier, et les cuirs sont d'une excellente qualité. La vente de ces articles est très-considérable; elle s'étend à toute la côte du Pérou, et à toutes les provinces de l'intérieur, aussi bien qu'à celle de Guayaquil et autres différentes parties du royaume de Quito.

On y fabrique une grande quantité de tocuyos, de courtes-pointes, de linge de table, de serviettes et d'autres articles de coton, dont quelques-uns sont très-beaux, aussi bien que des canevas de coton, ou toiles à voile; malgré l'importance de ces ouvrages, toute la matière qu'on y emploie est filée au fuseau et à la quenouille, en sorte que toutes les femmes du peuple trouvent à s'y occuper. Les tocuyos qu'on y fabrique ne sont point considérés comme aussi

bons que ceux de Conchucos; mais on y fait un très-grand commerce sur d'autres articles. On y voit aussi un moulin très-important pour purger le coton de ses graines, dans le genre de celui de Casma; et cette ville a envoyé beaucoup de coton en Europe.

La manufacture de confitures consiste principalement en marmelades et en gelées faites avec des coings, des guavas et des limons; on les met dans des petites boîtes de bois très-mince, du poids d'environ deux livres, qui se vendent un demi-dollar la pièce; on les expédie pour Lima, pour Guayaquil et autres villes le long de la côte. On y fait aussi des chapeaux de palmier et de *junco*, joncs tressés, et on les porte aux marchés où on envoie les autres produits des fabriques.

Les oranges, les citrons, le raisin, les guavas, les pacays, les melons, les chirimoyas, les plantains, les bananes, les grenades, les tumbos, les coings, les ananas et un grand nombre d'autres fruits, croissent en grande abondance dans cette ville et ses environs, et sont de la meilleure qualité. Les pommes, les poires, les prunes et autres fruits européens n'y prospèrent pas. Le blé, le maïs, les fèves, les lentilles, les garbansos et autres légumes,

comme les yucas, batatas ou pommes de terre sucrées, et toutes espèces de végétaux à l'usage de la cuisine, y parviennent à un grand degré de croissance; il en résulte que le marché en est abondamment pourvu aussi bien que de bon bœuf, de poisson et de volaille. Le mouton y est rare, et de médiocre qualité; mais le jeune chevreau est supérieur à l'agneau.

Le caroubier est extrêmement multiplié dans les environs de Lambayèque; il est d'une si grande utilité, qu'il existe une loi qui défend à ses propriétaires de l'abattre; il croît jusqu'à la hauteur de nos plus grands chênes. Son bois est très-dur, sa feuille petite, et ses branches portent une grande quantité de bouquets de cosses longues d'environ quatre pouces, et larges de trois quarts de pouce, contenant cinq ou six graines noires, ressemblant à de petites fèves. Quand la cosse est mûre, elle est de couleur brune, et son goût très-sucré; les bestiaux l'aiment beaucoup, et s'engraissent promptement en la mangeant. Les mules que l'on nourrit avec des cosses de caroubier, après avoir fait le voyage de Lima, distant de cent cinquante lieues, reviennent encore grasses; mais le plus grand avantage que l'on retire de cet arbre précieux, est la

nourriture que ces cosses fournissent annuellement à un grand nombre de chèvres. Ces animaux atteignent, en se dressant, les branches inférieures et ensuite les chevriers leur procurent la même pâture en montant sur ces arbres, dont ils font tomber, au moyen de longs bâtons, les feuilles et les cosses. A certaines époques de l'année, lorsque les cosses deviennent rares, les chèvres suivent partout leurs chevriers, sans avoir besoin d'autre conducteur, comme si elles avaient la conviction que leur existence dépend du secours de leur gardien. Quelques-unes de ces chèvres deviennent si grasses, qu'il n'est pas rare qu'elles produisent un quintal de suif et de graisse; car on sépare toute la graisse de la chair, à laquelle on attache peu de prix, à l'exception de la partie qui couvre les os du col, que l'on mange comme un mets excellent, et qui a le goût de la venaison. Les chevriers, qui sont des Indiens, ont en général un esprit très-superstitieux; ils croient que quelques hommes ont, par l'effet de la magie, le pouvoir de transférer la graisse d'un troupeau à un autre, si on ne prend pas soin de les en empêcher; pour éviter ce prétendu malheur, ils ont différentes amulettes qu'ils attachent autour du cou et des cornes des vieilles chè-

vres, surtout de celles qu'on appelle les capitaines du troupeau. Ces charmes consistent en coquilles, en fèves, et en une espèce de noix muscade qui vient de la province de Bracamoros. J'ai souvent entendu les Indiens me faire des récits de cette espèce : ils assuraient qu'un troupeau de chèvres grasses ayant été confié aux soins d'un chevrier négligent, un sorcier l'avait, pendant une nuit, dépouillé de toute sa graisse, qu'il avait transférée à un autre troupeau, au grand étonnement du propriétaire qui, le matin, trouva son troupeau gras n'ayant plus que la peau sur les os, et bêlant comme pour exprimer sa douleur de l'état auquel il était réduit.

Les Indiens font du chica avec les cosses du caroubier, par leur seule infusion : on coule la liqueur et on la laisse fermenter; au bout de trois ou quatre jours elle est très-agréable; et je crois qu'en y mettant du soin, on pourrait en faire un très-bon vin. Les Indiens font quelquefois des petits gâteaux, *arepas*, avec les cosses réduites en poudre : ce mets n'est point désagréable, quoique sans délicatesse.

A cinq lieues de Lambayèque est un village appellé Chiclayo, qui est le séjour le plus agréable que l'on puisse trouver le long de la côte, et où il y a le

plus de société. Il contient plusieurs habitants respectables; sa situation dans la vallée de Lambayèque est délicieuse; les produits et le marché sont également bons. Il y a un petit couvent de Franciscains dont dépend la cure.

Le commerce de Lambayèque est très-étendu, à raison de ses produits et de l'industrie de ses habitants. Les provinces voisines s'approvisionnent à ses manufactures, et il est plus que probable qu'il deviendra l'entrepôt général des marchandises européennes pour les provinces de l'intérieur. Quelques boutiques et magasins sont pourvues de marchandises des manufactures d'Europe, dont la vente est très-considérable; et, comme son commerce s'étend à tous les pays de différents climats, tous les articles étrangers d'une utilité reconnue sont extrêmement demandés. La ville d'Eten est bâtie sur un terrain sablonneux, elle est entièrement habitée par des Indiens; c'est le seul peuple qui parle le dialecte Chimu, qui est la langue originale de la côte du Pérou, et si différent du Quichua qu'il m'était impossible d'en entendre un seul mot, ou de trouver la moindre analogie entre eux; au-delà des limites de leur ville, leur langage est entièrement inintelligible. On peut raisonnablement

présumer que ces peuples possèdent le véritable caractère indien; et si cela est, on doit en concevoir une haute idée. Ils sont sobres, industrieux et bienveillants; ils ne permettent qu'aux Indiens de résider parmi eux; un voyageur ne peut séjourner que trois jours dans la ville, et les alcades veillent à ce qu'il soit pourvu à tous ses besoins. On y fabrique une grande quantité de draps de coton, et les naturels du pays ne portent que ce qu'ils ont travaillé de leurs propres mains; il en résulte qu'un grand nombre d'entre eux possèdent des richesses considérables par la vente de leurs marchandises. Leurs vêtements diffèrent de ceux de la majorité des Indiens : les hommes portent des jaquettes blanches et des culottes qui ont au genou un pli de drap rouge où se trouve la boutonnière. Les femmes mettent une espèce de longue tunique noire ou bleue sans manches, ceinte autour du corps. Les deux sexes se servent de chapeaux de paille et ont rarement des souliers.

Lorsque je quittai Lambayèque, je fus obligé de me pourvoir d'un guide et d'une mule de réserve pour le transport de l'eau et des provisions pour nous et pour les animaux, parce que nous avions alors à traverser le désert de Sechura, le plus vaste

de la côte du Pérou. Nous quittâmes Lambayèque et nous nous arrêtâmes la première nuit à un petit village appellé Morope, à quatre lieues de distance de cette ville. L'intervalle qui sépare ces deux villes est souvent infesté par des voleurs, qui sont en général des esclaves fugitifs, *simarones*, qui se cachent dans les broussailles, le long du grand chemin, et attaquent les voyageurs. Ils s'exposent rarement à arrêter celui qu'ils voient bien armé; mais ils dépouillent les Indiens et les montagnards, *serranos*, de leur argent et de leurs marchandises, et il se commet plus de meurtres dans cette partie du Pérou que dans toute autre. Peu de temps avant mon passage dans ce lieu, les officiers de police et la milice avaient pris cinq ou six simarones; pour parvenir à s'en emparer, ils avaient mis le feu aux broussailles en cinq ou six endroits différents, et en peu de temps tout s'enflamma, ce qui força les voleurs de sortir du lieu où ils étaient cachés.

Morope contient environ quatre-vingt-dix maisons ou huttes bâties de cannes couvertes d'argile, et mille habitants, tous Indiens. L'église paroissiale est un vaste bâtiment bien construit et très-propre, dont l'intérieur est orné avec goût. Nous y remplîmes nos calebasses d'eau, et mon guide indien

acheta du maïs pour les mulets; comme dans ce lieu le chicha est mâché, je préférai remplir d'eau les deux petites calebasses que je portais dans les sacs de ma selle.

Nous partîmes de Morope à quatre heures après-midi, et nous arrivâmes avant la nuit aux Medanos; ce sont des collines de sable qui ont la forme d'un croissant, le côté convexe étant toujours opposé au vent, parce qu'à mesure qu'il change, le sable est soulevé d'un côté pour retomber de l'autre, en sorte que ces collines changent continuellement de grandeur et de situation; se déplaçant d'un lieu à un autre, au grand danger du voyageur, si son guide ne connaît pas bien le chemin, dont toutes les traces disparaissent à cause du sable qui suit toujours la direction du vent. Lorsqu'un guide a quelque raison de soupçonner qu'il est hors de la bonne route, il descendra, prendra une poignée de sable et la sentira, parce que le fumier et l'urine des mules qui traversent le désert communiquent au sable, le long de la route, une odeur qu'il n'a point ailleurs. Vers minuit, nous rencontrâmes un troupeau de mules chargées, et nous nous arrêtâmes pour parler aux muletiers; nous bûmes un peu de leur chicha et je les invitai à partager le

nôtre; j'avais pris de l'eau-de-vie et non du chicha; mais ils parurent la boire avec autant de plaisir qu'aurait pu leur en faire la liqueur du pays; car ils vidèrent ma bouteille. Je bus un peu de leur chicha et mangeai quelques gâteaux sucrés qu'ils appelaient alfajor et qui étaient très-bons; en partant, je leur dis que je me réjouissais de les avoir rencontrés, parce que c'était une preuve que nous ne nous étions pas égarés. « Il était impossible que cela arrivât, car la croix nous dirige, » répondit notre guide, en montrant cette constellation qui était derrière nous, « et il n'est pas encore minuit, car la croix incline encore. » Les deux étoiles qui étaient au haut et au bas de cette constellation n'étaient pas droites dans la direction du sud.

Après avoir marché environ deux lieues de plus, nous rencontrâmes un voyageur avec son guide, qui nous salua d'un *buen viage*, bon voyage. « Le jour va paraître, la croix penche vers la mer, et il faut que j'arrive de bonne heure à Morope. » C'était une excuse pour ne point s'arrêter, et nous continuâmes notre route. Lorsque les premiers rayons du matin commencèrent à paraître, l'air se rafraîchit tout-à-coup, et je me revêtis de mon poncho, mon guide en fit autant et me dit: « Le jour attire devant

lui l'air gelé des montagnes; il fait toujours froid le matin dans le désert; mais il nous rafraîchit, avant que le soleil vienne nous brûler. » Pendant tout le reste de cette journée, nous ne vîmes que du sable et le ciel, et, quoique je fusse accoutumé à voyager sur les côtes de cette contrée, j'éprouvai alors une pesanteur d'esprit et une langueur impossible à décrire; à la fin, avant que la nuit vînt, nous pûmes distinguer les deux clochers de l'église de Sechura; mais ils ressemblaient plutôt à un vaisseau en mer qu'à des clochers. Le lendemain matin, à neuf heures, nous arrivâmes à la ville de Sechura. Je me rendis à la maison de l'alcade, où je m'étendis aussitôt par terre, et m'endormis d'un profond sommeil, étant extrêmement fatigué d'un voyage de plus de quarante lieues dans le pays le plus affreux que j'eusse jamais vu.

La ville de Sechura contient environ deux cent cinquante maisons, et deux mille habitants, tous Indiens, aussi sobres, aussi industrieux que ceux d'Éten. Les hommes sont en général muletiers et pêcheurs; les femmes s'occupent à filer et à tisser le coton. L'église de cette ville est un édifice surprenant; elle a deux clochers très-élevés et une belle coupole construite en briques; elle est couverte de

cannes revêtues d'argile, et le tout annonce une immense travail, tant pour s'être procuré les matériaux dont elle est construite, que pour l'érection de l'édifice. On doit convenir que c'est un des monumens de l'industrie qui doit le plus attirer l'attention des voyageurs. C'est la première ville de la juridiction de Piura, et tous les passagers doivent présenter leurs passe-ports, sans cela ils ne pourraient obtenir ni mules ni guides.

Je partis de Sechura immédiatement après que je fus éveillé et que j'eus pris quelques rafraîchissements, étant impatient d'arriver à Piura, la première ville fondée par les Espagnols dans l'Amérique du sud. Après avoir parcouru un espace de dix lieues dans une plaine entièrement sablonneuse, j'arrivai à Piura, et je me rendis immédiatement à la maison d'un habitant pour lequel j'avais des lettres; et, quoiqu'il fût près de minuit, je reçus l'accueil le plus cordial de tous les membres de la famille, qui quittèrent leurs lits pour voir un étranger.

Quoique Piura soit toujours considéré comme le premier établissement espagnol dans l'Amérique du sud, ce n'est pas le même lieu où Pizarre fonda un établissement en 1531. Cette ville était sur la plaine de Targasola, à une courte distance du lieu où est

située la ville actuelle, et d'où elle fut éloignée à cause de l'insalubrité du sol. La nouvelle ville, qui est la capitale de la province, fut fondée par Don Francisco Pizarre, qui construisit aussi la première église chrétienne dans le Pérou. Elle renferme maintenant une église paroissiale, le couvent de San Francisco et celui de la Merced, ainsi qu'un hôpital, sous la direction des religieux Béthlémites. Les maisons sont bâties ou de cannes enduites d'argile, ou de briques séchées au soleil, et il n'y en a que très-peu qui aient un premier étage. Les rues ne sont point pavées, et, par conséquent, comme dans celles de Truxillo, on y est jusqu'à la cheville du pied dans le sable et la boue. Les maisons sont infectées de punaises qui sont très-incommodes. Les habitants de Piura sont environ au nombre de neuf mille, et se composent d'Espagnols, de Créoles blancs, d'Indiens, de Nègres et de métis.

On trouve à Piura les plus belles mules du Pérou; on en conduit un très-grand nombre à Truxillo, à Lima, et autres lieux de la côte et de l'intérieur, où elles se vendent très-avantageusement : le prix de quelques-unes s'élevant jusqu'à la somme considérable de deux cent cinquante dollars. On élève aussi, dans ce district, un grand nombre de chèvres.

On fabrique dans cette capitale une grande quantité de savon et de cordovan qu'on va vendre à Guayaquil, à Quito, à Cuença, à Panama et à Lima. On y fabrique quelques étoffes de coton; mais pas autant qu'à Lambayèque. La principale occupation des hommes est de soigner leurs mules, dont ils se servent continuellement, parce que toutes les marchandises débarquées à Piura, sont transportées sur des mules à Lima, distant de trois cent quatre-vingts lieues, et qu'il faut qu'ils envoient aussi de la même manière, leurs propres productions dans cette ville et sur d'autres points. La manufacture de cordages de maguey occupe beaucoup de personnes dans l'intérieur de la province, et les marchands du Pérou emploient de grandes quantités de ces cordages pour lier les balles de marchandises, et à d'autres usages semblables; mais on ne s'en est pas encore servi pour la marine, excepté pour les canots et les balsas.

Comme une partie de cette province est montagneuse, elle contient une grande variété de climats; mais celui de la capitale est chaud et sec à un tel degré, que, si on plaçait le soir sur la terre une feuille de papier, on pourrait la reprendre à toute heure de la nuit et du matin, et écrire dessus sans

aucun inconvénient; car on la trouverait parfaitement sèche. Plusieurs personnes affectées de la syphilis, se rendent à Piura pour s'y faire guérir, ce qui a lieu par la seule résidence, sans le secours d'aucun remède. On croit que l'eau que l'on est dans l'usage d'y boire, contribue plus encore que le climat au rétablissement de la santé, parce que, dans son cours, elle passe sur des lits de salsepareille, et sur des arbres renversés de *palo santo*; comme le lit de la rivière est complètement à sec pendant l'été, les habitants sont obligés de creuser des puits dans son lit, et l'eau étant alors plus fortement imprégnée des vertus de ces deux végétaux, elle est aussi considérée comme plus efficace pour la guérison de cette maladie. Il y a des malades qui restent enfoncés jusqu'au cou, pendant une ou deux heures, dans le sable, et boivent copieusement de l'eau, ce qui produit la plus abondante transpiration, et facilite extrêmement leur guérison. La classe indigente du pays emploie, au lieu de chandelles, des branches de *palo santo* sèches; ils allument seulement l'extrémité du bâton, ce qui produit une flamme d'une couleur rougeâtre, qui continue à brûler jusqu'à ce que le bâton soit consumé, et répand, dans la maison, une odeur très-agréable.

Piura n'est point avantageusement placé pour les opérations commerciales; il ne commande aucune des provinces de l'intérieur, et sa propre population ne peut jamais le rendre important. A quatorze lieues, est le port de mer de Paita, et les habitants de Piura doivent leurs principales occupations aux marchandises qu'on y débarque de Panama à la destination des différentes parties du Pérou.

Paita est un port commode et très-fréquenté, dans la latitude de 5° 5' sud. Le mouillage est bon, et le débarquement excellent. La ville de Paita fut détruite en 1741, par Anson; les religieux montrent, dans l'église de la Merced, une statue de la Vierge qui eut le cou coupé par un des hérétiques qui accompagnaient Anson. Le sang est encore sur son cou, et la blessure n'est point guérie. La ville actuelle se compose d'environ deux cents maisons; les habitants sont principalement Indiens; plusieurs sont employés sur les vaisseaux, et considérés comme de bons matelots. Le pays qui environne Paita, est un désert sablonneux, complètement nu; on n'y trouve jamais ni une goutte d'eau, ni une feuille verte, et la chaleur est extrêmement oppressive. L'eau qu'on y consomme y est apportée de la rivière Colan, à

quatre lieues au nord de Paita, dans de grandes calebasses ou jarres de terre, sur des radeaux, et par conséquent on la vend à des prix très-élevés aux vaisseaux qui en ont besoin, aussi bien qu'aux habitants. Il y a une douane avec les préposés nécessaires, et un gouverneur. Au côté sud de la ville, il y a un petit fort avec quatre longs canons de fonte de dix-huit.

Le ciel étant constamment sans nuages à Paita, il n'y a peut-être pas dans le monde de lieu mieux situé pour un observatoire; toutes les nuits les étoiles sont visibles; en outre, l'atmosphère a presque toujours la même densité, jamais de brouillards ni de rosées. Elle est entourée d'un côté par l'Océan Pacifique, et de l'autre par de vastes plaines de sable : à raison de l'éclat dont y brillent les corps célestes, il est passé en proverbe de dire, aussi brillant que la lune de Paita.

Je m'embarquai à Paita sur un petit brick appartenant à un Indien qui en était le capitaine; et, après un voyage fatigant de cinquante et un jours, le long de la côte, j'arrivai à Callao.

---

## CHAPITRE VIII.

**Je quitte Lima pour me rendre à Guayaquil. — *Amortajado.* — Puna. — Arrivée des Espagnols et conquête. — Village de Puna. — Ses habitants. — Passage de la rivière Guayaquil. — *Punta de Arena.* — Guayaquil. — Fondation et description de cette ville. — Ses bâtiments, ses habitants, ses amusements. — Marché. — Fruits. — Climat. — Insectes et reptiles. — Arsenal. — Projet de moulins à scie. — Balsa, sa description, sa navigation. — Canots. — Négociants de Guayaquil.**

A mon arrivée à Lima, son excellence le comte Ruis de Castilla me sollicita de m'attacher à sa suite pour l'accompagner à Quito, dont le roi l'avait nommé président, capitaine-général, etc. J'acceptai immédiatement la proposition, et, en juin 1808, nous nous embarquâmes à Callao pour Guayaquil, où son Excellence ayant été retenue par une indisposition, je profitai d'un mois de séjour pour visiter les différentes parties de la province.

supporté par une charpente de manglier; on forme ensuite un toit de feuilles de palmiers et autres arbres, qui descendent jusqu'à cinq pieds de la terre; un auvent de cannes grossier entoure tout le bâtiment; les plus grandes maisons sont divisées, par des séparations en cannes, en deux ou trois chambres; mais les plus petites n'en ont qu'une. On y monte par une échelle, qui n'est quelquefois que le tronc d'un arbre dans lequel on a taillé des marches. Les maisons de ce village s'élèvent graduellement les unes derrière les autres, sans ordre ni régularité; elles sont quelquefois entremêlées de grands et beaux tamariniers, de la grosseur de nos plus grands chênes; au-dessous, le fastueux bananier agite ses grandes feuilles, courbé sous le poids de ses fruits dorés; tandis que le majestueux cocotier s'élève chargé de ses nombreux bouquets de noix, suspendus sous une coupole de feuilles qui ressemblent à des plumes.

Les habitants de Puna abandonnent leurs maisons une partie de l'année, et se retirent dans d'autres lieux où ils cultivent le maïs, les citrouilles, le tabac, etc.; ils reviennent ensuite pour vendre les produits qu'ils ont obtenus, à des marchands qui arrivent pour les acheter. Ils s'occupent aussi à cou-

per les mangliers qui sont envoyés à Lima, et dans les autres parties du Pérou, et à pêcher. Depuis les dix dernières années, les récoltes de cocos ont été nulles, parce que l'île manque d'eau pour les irrigations, attendu qu'il n'y a point de rivières, et que les pluies ont été très-rares; et, quoiqu'autrefois on y recueillît annuellement plus de douze cents quintaux de noix, on ne pourrait pas maintenant en récolter un seul. Les mêmes causes ont forcé de cesser toute culture dans cette île, et les habitants sont obligés de creuser des puits pour s'approvisionner de bonne eau pendant l'été. Il y a bien une petite source près du village; mais son entretien est si négligé, que l'eau n'en est pas buvable. On ne s'en sert que pour laver, opération qui a lieu sur son bord; et, en jetant près de cette source l'eau imprégnée de savon, elle est devenue inutile à tout autre usage qu'à celui auquel on l'emploie.

Après avoir attendu à Puna la marée suivante, nous appareillâmes et remontâmes la rivière, passant quelquefois si près des mangliers, qui croissent sur les différentes îles, et même dans l'eau (les arbres étant soutenus par des racines presque innombrables, qui se croisent dans toutes les directions), qu'on aurait dit que les branches étaient au

moment de s'entrelacer avec les cordages du bâtiment. Je vis plusieurs belles cigognes blanches, perchées sur les racines comme sur les branches de ces arbres, ce qui ne contribuait pas peu à rendre la scène plus nouvelle et plus pittoresque à mes yeux. Nous pouvions, dans ce lieu, considérer la navigation telle qu'elle était dans son état primitif. Le lourd et rampant balsa nous suivait, et le premier détour imprévu du canal le dérobait à notre vue, tandis que le canot léger glissait sur la surface de l'eau, comme pour défier notre vaisseau.

A environ sept lieues de Puna, il y a une petite batterie, ou plutôt un parapet formé de troncs de *palo de balsa* et de *ceibo* : on y a placé six canons. La projection d'un petit promontoire, appelé point sablonneux, *Punta de Arena*, commande le canal pendant deux milles, et on pourrait facilement faire de ce point de défense un fort pour défendre la ville, même contre de grands vaisseaux; tandis que les bateaux et les balsas pourraient remonter jusqu'à la ville, par un autre canal de la rivière, formé par une île opposée à la *Punta de Arena*, sans crainte d'être incommodés par cette batterie. La nuit était déjà obscure, lorsque nous vînmes mouiller en dehors de la ville, et jamais mes yeux ne furent frappés

d'une plus belle perspective que celle qui s'offrit alors à nos regards. La longue rangée de maisons, du côté de l'eau, présentait un double rang de lumières, l'un partant des boutiques du rez-de-chaussée, l'autre des premiers étages où logent les habitants. A l'extrémité de cette ligne de lumières, les maisons de la vieille ville, Cuidad Vieja, s'élevaient les unes au-dessus des autres, tandis qu'un grand nombre de balsas, à l'ancre, ou passant le long du rivage et portant des lumières, offraient un coup-d'œil agréable et éblouissant.

La première ville, appelée Guayaquil, fut fondée en 1533, dans la baie de Charapoto, par Don Francisco Pizarre; et, d'après la date du titre qui fut accordé par Charles V, ce fut la seconde cité fondée dans le Pérou. Néanmoins la première fut entièrement détruite par les Indiens. En 1537, Francisco de Orrellana bâtit une autre ville au côté ouest de la rivière, qui fut ensuite abandonnée pour le site où on voit maintenant l'ancienne ville; et plus récemment, en 1793, on l'établit telle qu'on la voit en ce moment. Elle tire son nom de son premier chef, ou cacique, Guayas. La ville est partagée en deux quartiers distincts, par un pont de bois long de huit cents verges; ce pont traverse plu-

sieurs marais et un terrain bas, qui est inondé par la rivière. La nouvelle ville, ou la partie appelée Guayaquil, s'étend à une demi-lieue, le long du rivage, sur une plaine où il y a un arsenal, à l'extrémité sud, sur le même niveau; et la vieille ville est à l'extrémité nord; elle est en partie construite sur le penchant de la colline, et en partie sur son sommet, où est à présent le couvent de Santo Domingo. La rue principale, appelée Malecon, s'étend le long de la rivière; vers son centre, on a construit la douane; derrière cette rue, il y en a une autre de toute la longueur de la ville, qui, avec celles qui se croisent, forment la partie principale de Guayaquil.

Cette ville est la capitale de la province et la résidence du gouverneur; elle a une autorité municipale confiée à deux alcades et autres préposés; la douane, *aduana*, a un teneur de livres, un trésorier et des préposés inférieurs. Le département militaire est soumis au vice-roi du Pérou, le civil à l'audience de Quito, et l'administration ecclésiastique dépend de l'évêque de Cuença.

Il y a dans Guayaquil deux églises paroissiales, l'une dans la nouvelle ville, et l'autre dans l'ancienne; toutes deux dédiées à Santiago, patron

de cette ville. Il y a aussi trois couvents, l'un d'Augustins, le second de Franciscains, et le troisième de Dominicains; l'hôpital est sous la surveillance de l'Ordre de San Juan de Dios. La principale église, ainsi que les succursales, est construite en bois et couverte en tuiles. Il existe dans ce pays une coutume que je n'ai jamais vu observer dans aucune autre partie des colonies : des hommes montent au haut des béfrois ou cloches, avec des tambours et des trompettes, avec lesquels ils accompagnent le son des cloches, comme font les Chinois avec leurs instruments, ce qui produit une musique étrange, sans être désagréable : il est certainement ridicule d'entendre sortir des cloches d'une église, des marches triomphales et des airs de danse, mais, comme cela a lieu tous les jours en Europe, il n'est pas étonnant de le voir dans l'Amérique du sud.

La plus grande partie des maisons des principales rues, ont un premier étage où demeurent les habitants; le rez-de-chaussée étant occupé par les boutiques et les magasins. Ce premier a de longs balcons larges de quatre à cinq pieds, avec des rideaux de canevas, qui sont très-utiles, parce qu'ils donnent une ombre très-agréable et préservent des rayons brûlants du soleil; quand une légère brise agite

l'air, une extrémité du rideau est passée entre les balustrades de la jalousie, et l'autre avance à l'extérieur, en sorte qu'on profite ainsi de la brise, et qu'un courant d'air circule dans tous les appartements de la maison. Il n'y a point dans Guayaquil de bâtiment qui puisse attirer particulièrement les regards d'un voyageur, soit par sa grandeur ou sa beauté ; néanmoins les maisons sont vastes, commodes, et ont une belle apparence, surtout celles situées dans la rue Malecon, en face la rivière ; comme elles sont toutes bâties en bois, elles courent de grands dangers d'être consumées par le feu. Dans les années 1692, 1707, et 1764, la ville fut presque réduite en cendres ; outre ces incendies généraux, elle en a éprouvé onze autres partiels, qui ont détruit un grand nombre de maisons, et des propriétés considérables. Malgré les dangers auxquels la ville est exposée, les terribles leçons qu'elle a reçues, et les moyens faciles de faire parvenir de l'eau dans tous les quartiers, pour prévenir les incendies généraux, elle manque de pompes, et d'un corps régulier de pompiers.

Une partie indispensable de l'ameublement d'une maison, est le *hamaca*, hamac, et j'en ai souvent vu cinq à six dans la même chambre ; ils sont faits de

*pita*, fil d'*agave*, ou espèce de paille teinte de différentes couleurs. Ils sont tissus ou nattés, de manière à pouvoir s'étendre à une grande largeur; et à contenir deux, trois, ou quatre personnes. Ils sont tendus en travers, et le long des appartements, ainsi qu'aux extrémités; les habitants les préfèrent à tous les autres siéges, parce qu'étant mis en mouvement, il en résulte un courant d'air rafraîchissant, et que leur balancement garantit de la morsure des mosquites, ou que du moins l'agitation de l'air force ces importunes sangsues à chercher leur sûreté dans un autre endroit.

La population de Guayaquil s'élève à environ vingt mille âmes. Les habitants sont composés de toutes les classes qui se trouvent dans les villes de l'Amérique du sud; mais il y a un plus grand nombre de mulâtres. On y voit un phénomène qui surprend tous les étrangers: le teint de quelques-uns des naturels blancs est très-beau; les lis et les roses rivalisent sur leurs joues, comme sur celles d'une beauté européenne, ils ont les yeux bleus, et les cheveux légèrement colorés; cependant le climat est extrêmement chaud, et la ville est entourée de terrains bas et marécageux. Les dames y sont remarquables, non-seulement par leur beauté, mais en-

core par la régularité de leurs traits; elles ont la figure agréable, un maintien noble, marchent et dansent avec grâce; leur conversation est vive et très-spirituelle, et la société des dames de Guayaquil, me parut préférable à celle des femmes de toute autre ville de l'Amérique du sud que j'aie visitée. Dans leur intérieur, elles sont aussi exemptes de légèreté, que de pruderie dans le monde. Les hommes sont plus entreprenants dans les opérations commerciales, et les classes inférieures plus industrieuses que ne le sont en général les habitants des autres colonies; à la vérité, on doit convenir que tout, dans cette ville, porte l'empreinte de l'activité et de l'industrie.

Les amusements favoris de ce pays sont les combats du taureau, les excursions sur l'eau en balsas, et la danse dont les habitants de toutes les classes paraissent également épris. Le soir on peut entendre dans toutes les rues, la harpe, la guitare et le violon; et ce qu'on ne devrait pas attendre d'un pays situé entre les tropiques, les contre-danses et la valse sont préférées à toutes les autres danses.

Le marché n'est pas très-bien approvisionné en viande, quoique les bêtes à cornes trouvent de bons pâturages dans les *savanas* et les *gamalotales*.

Avant que le bœuf arrive au marché, il est dépouillé de toute sa graisse et coupé en morceaux d'environ un pouce d'épaisseur; la graisse est fondue et vendue comme lard à l'usage des cuisines; mais il serait facile de faire cesser cet abus si les habitants prenaient la détermination de ne plus acheter le bœuf ainsi hâché. On sale et on sèche de très-belles côtes de bœuf appelées *chalonas* dans la province de Monte Christe, et on les porte à ce marché; elles sont très-grasses et d'un excellent goût; comme on ne les sale que très-peu, elles peuvent être rôties. Le mouton est très-rare, il est toujours difficile de s'en procurer. Le veau et l'agneau manquent totalement. Le cochon est assez bon et en abondance. La volaille domestique est bonne, mais en général chère; et quoique les bois abondent en gibier et les rivières en poules d'eau, on n'en porte presque jamais au marché. Le poisson est assez commun, mais en général il n'est pas bon, à l'exception du *lisa*, espèce de mulet, du *vieja*, du *ciego*, poisson aveugle d'environ neuf pouces de long, n'ayant qu'un os spinal, et d'une espèce d'anchois ou sardine. Les huîtres y sont très-abondantes, et celles des rochers, quoique grasses, sont bonnes, tandis que celles qu'on trouve parmi les mangliers sont très-bourbeuses.

Le pain fait dans cette ville est en général d'une qualité inférieure, quoique la farine soit bonne, tant celle qu'on se procure du Chili, que celle qui vient de Quito et de Cuença. Le riz, les *garbansas*, espèce de pois venant de Lambayèque, les fèves, le quinu, les lentilles et les autres légumes s'obtiennent à bas prix. Les végétaux européens sont rares. Les yucas, les camotes, les citrouilles et les autres gourdes sont très-abondantes; mais les naturels du pays préfèrent le plantain à tout autre végétal, et le mangent à chaque repas, cuit au four, bouilli, frit, vert ou mûr, indifféremment. Les étrangers tournent souvent les habitants de Guayaquil en ridicule, à cause de leur prédilection pour le plantain. On fait dans cette province du beurre qui a un assez bon goût, mais la plus grande partie de celui qu'on y consomme, ainsi que le fromage, vient des montagnes.

Le marché au fruit de Guayaquil est très-bien approvisionné. On y voit d'énormes melons, ainsi que des melons d'eau qu'on peut couper et goûter avant de les acheter, et plusieurs espèces d'ananas. L'*anona*, ou *cabesa de negro*, ressemble au chirimoya; mais il n'est ni aussi gros, ni aussi délicat; es *badeas* sont d'un goût très-agréable. Le *jobos* est un fruit de la grosseur et de la forme d'une

prune de Damas, d'une couleur jaune, très-juteuse, et d'une acidité très-rafraîchissante. Quand ils sont verts, on en fait d'excellentes tartes. Le *mameis* est un fruit qui a la forme d'un œuf, il est revêtu d'une écorce fibreuse couvrant une substance charnue d'un goût sucré et très-délicat, chacun contient une ou deux grosses graines ayant la forme d'une fève; des *maranones*, fruit qui ressemble un peu au citron; il a une peau jaune très-unie, avec des raies rouges, la chair est très-acide, mais agréable; on la suce parce qu'elle est fibreuse. On trouve aussi dans ce pays, et en très-grande abondance, les oranges, les limons, les paltas, les lucumas, les pa-lillos, les tamarins, les guavas, les noix de coco et les autres fruits des tropiques.

On vend surtout dans ce marché une quantité étonnante de plantains, qui sont la principale nourriture des classes inférieures, et qu'on trouve toujours sur les tables des plus riches. De grands canots et balsas, portant cinq ou six cents grappes de ce fruit, arrivent chaque jour de différentes parties du pays dans la ville, et si l'approvisionnement se ralentit pendant deux ou trois jours, l'arrivée des canots ou balsas est regardée comme une bonne aubaine. Outre la quantité de plantains

consommés par les habitants, les vaisseaux du pays en donnent des rations à leurs équipages en guise de pain, et les naturels engraissent leurs cochons et leurs volailles avec ces fruits mûrs. Ce qui rend ce marché encore plus curieux, c'est la singularité de l'aspect qu'il présente; il se tient ordinairement à bord des innombrables canots et balsas qui arrivent des pays environnants, et qui stationnent près du bord de la rivière jusqu'à ce qu'ils aient vendu leurs cargaisons.

L'hiver, qui commence dans cette ville au mois de décembre et continue jusqu'à la fin d'avril, est très-désagréable à cause de la chaleur, de la privation constante de vents rafraîchissants, des pluies continuelles, des fréquentes tempêtes, des orages et de la grande quantité d'insectes importuns, désagréments également fâcheux qui semblent se réunir pour le tourment de l'espèce humaine; pendant les autres huit mois, qu'on appelle l'été, le climat n'est point accablant : une brise du sud-ouest, appelée le *chandui*, parce qu'elle vient d'une montagne de ce nom, souffle en général vers midi, et continue ainsi jusqu'à cinq ou six heures du matin. On peut voir, sur les midi, les naturels du pays attendant la brise et disposant leurs fenêtres

de manière à en sentir l'effet; le long du Malecon, lorsqu'on observe qu'elle commence à agiter l'eau de la rivière, on la salue; souvent on entend de tous côtés: voilà le chandui. Pendant l'été, il y a une grande abondance de fruits et de provisions de la meilleure qualité, et tous les habitants jouissent d'une bonne santé; mais pendant l'hiver les fièvres intermittentes, les dyssenteries et les maladies des yeux sont très-communes et souvent deviennent fatales.

Les étrangers qui viennent à Guayaquil y sont très-tourmentés par les insectes aussi bien que par les reptiles venimeux qui s'y trouvent en abondance. Pendant les mois pluvieux, les mosquites y fourmillent tellement, qu'il est impossible de les éviter; et, outre leurs morsures, leur continuel bourdonnement empêche de dormir les personnes qui ne sont pas accoutumées à cette musique, quoique leurs lits soient garnis de rideaux pour les garantir de leurs morsures. Il y a un autre petit insecte, appelé *jejen*, qui est insupportable; il est si petit, qu'il peut passer à travers des rideaux du lit, à moins qu'ils ne soient faits de quelque étoffe très-serrée, et sa morsure cause une plus forte irritation que celle des mousquites. Les fourmis se tiennent

dans les maisons, en nombre si prodigieux, qu'il est presque impossible de les empêcher d'entrer dans les aliments, surtout dans les confitures; et il n'est pas rare, lorsque vous ouvrez la croûte d'une tarte ou une jarre de conserves, de trouver que tout a été consommé par ces insectes. J'ai vu souvent servir une volaille froide sur la table, et, lorsqu'on la coupait, les fourmis en sortir en foule; elles envahissent même les lits, et causent de fortes cuisons à ceux qui sont assez imprudents pour se coucher sans avoir pris l'indispensable précaution de bien examiner leurs draps.

Un autre très-petit insecte, appelé *coméjen*, sans incommoder de la même manière que le précédent, est néanmoins encore plus importun sous d'autres rapports; ses qualités destructives sont telles, que, dans l'espace d'une nuit, il pénétrera le bois le plus dur ou toute autre substance semblable. Il m'a été assuré que, dans le même espace de temps, on l'a vu percer une balle de papier de vingt-quatre rames. Cet insecte construit son nid sous le bord des toits des maisons avec une argile glutineuse, semblable à celle employée par les hirondelles pour faire leurs nids; mais le comejen continue le sien à plusieurs verges de longueur. On prend les plus

grandes précautions pour prévenir leur entrée dans les magasins et dans tout autre lieu semblable, où ils pourraient faire des dégats incalculables. Les naturels du pays enduisent quelquefois leurs nids de goudron, ce qui détruit toute la fourmilière, parce que si on ne fait que les mettre en mouvement, ces animaux se divisent en différentes troupes, et chacune cherche un lieu convenable pour y établir un nouveau nid.

On trouve, dans les archives de Quito, un décret royal très-curieux, de Charles III, relatif à cet insecte. On avait envoyé d'Espagne à Panama un grand nombre de caisses de pierres à fusil, pour les expédier à Lima; mais comme elles n'arrivaient pas, le Vice-Roi présenta sa requête à la cour pour obtenir un nouvel approvisionnement. On sut que les pierres à fusil étaient arrivées à Panama, et le gouverneur eut ordre d'en rendre compte. Dans sa réponse au ministre, il déclara que le comejen avait détruit les caisses dans le magasin royal. Le ministre, ignorant ce que c'était que le comejen, fit expédier un ordre sous le sceau royal, pour enjoindre au gouverneur de Panama de se saisir du comejen, de faire une procédure sommaire, relativement au crime qu'il avait commis, d'envoyer ensuite le prisonnier en

Espagne, sous bonne garde, avec les documents, pour qu'il pût y être puni.

Le *nigua*, appelé *piqui* à Lima, et dans d'autres parties du Pérou, est un insecte diminutif qui ressemble à une petite puce. Il s'introduit en général sous l'épiderme du pied, où il cause une légère démangeaison. Lorsque ces petits animaux ont ainsi établi leur résidence, ils y déposent un grand nombre d'œufs dont l'ensemble est de la grosseur d'un pois; si on n'a pas soin de les détruire, ils continuent à pulluler, et, corrodant les parties voisines, produisent des ulcères très-envenimés, qui quelquefois se terminent en gangrène. Il faut prendre le plus grand soin de se défaire de ces petits, mais désagréables insectes; il ne faut en laisser aucun et enlever toute la poche qui contient les œufs; car si on les laisse exister plusieurs jours, ils causent une grande douleur. Les Nègres en sont très-incommodés, à raison de leur extrême malpropreté et de ce qu'ils vont toujours pieds nus.

Les reptiles qui fréquentent les maisons de Guayaquil, sont l'*alacran*, dont la forme ressemble à celle d'une écrevisse. Son corps est long d'un pouce, et sa queue, qui a neuf jointures, est de la même longueur. L'extrémité de cette queue est armée

d'un petit dard crochu avec lequel l'animal peut faire une piqûre si venimeuse, qu'elle cause une douleur violente dans la partie blessée ; il en résulte des fièvres ardentes, une soif excessive, de la rudesse dans la langue et quelquefois le délire; mais, en général, tous ces effets cessent dans les vingt-quatre heures. Le remède ordinairement employé est de cautériser la partie souffrante avec un cigare allumé.

Les *ciento pies* ont de trois à six pouces de long; ils ont trente articulations ou jointures et soixante pieds; ils sont couverts de petites écailles d'une couleur brunâtre, et ont à la tête et à la queue des organes propres à opérer des piqûres qui causent de violentes douleurs et des fièvres très-fortes : le remède employé par les natifs est le même que pour la morsure de l'alacran.

On voit courir dans les maisons un grand nombre de *salamanquecas*, petits caméléons, qui causent beaucoup d'inquiétude aux naturels du pays, qui croient que leur égratignure est mortelle; et cè n'est certainement qu'un effet de leur imagination; car il n'y a point d'exemple qu'ils aient égratigné personne. A raison des insectes, et pendant la saison pluvieuse, époque à laquelle quelques serpents s'introduisent

dans les maisons, tous les habitants fument des cigares, dans la persuasion que la fumée du tabac les chasse; en sorte que les femmes et les enfants se familiarisent avec cette plante, qu'on trouve à Guayaquil à bon marché et de bonne qualité.

La partie la plus importante de Guayaquil est le chantier; il fournit de l'occupation à un grand nombre de mécaniciens, procure un travail utile, et conséquemment l'indépendance, à une partie considérable des habitants; il fait aussi circuler l'argent dans le voisinage en encourageant la consommation du bois qu'on y porte des contrées environnantes, ce qui procure très-avantageux pour toutes les parties du pays. Là, l'ouvrier mécanicien est sûr de trouver de l'occupation, il peut calculer avec certitude sur son travail. Il acquiert une indépendance personnelle, totalement inconnue partout où le travail est rare ou la population excessive.

Quelques-uns des vaisseaux construits à Guayaquil ont été admirés par des étrangers en état d'apprécier le mérite de leur construction, particulièrement les goëlettes du port de cent cinquante à deux cents tonneaux. Le plus grand vaisseau construit dans ce chantier est le *San Salva Dor*, du port de sept cents tonneaux; mais ceux de trois à cinq cents y

sont très-communs. Le maître constructeur est un mulâtre natif de Guayaquil, de même que les maîtres calfats et voiliers. A l'exception du bois, tous les matériaux arrivent d'Europe; pour cette raison il y a à Guayaquil un débouché très-important pour le fer, les feuilles de cuivre et toute espèce d'objets nécessaires pour l'équipement des navires.

On pourrait faire dans ce chantier un grand nombre d'améliorations très-utiles, surtout pour le bois de construction. Un charpentier étranger serait très-surpris de voir un homme prendre une grosse pièce de bois, y dessiner une planche courbée pour la poupe d'une barque, et la couper avec une hache, en ne tirant qu'une planche de chaque pièce, et sans être d'autant de durée qu'une planche droite, qui aurait été courbée par des moyens artificiels. L'introduction des moulins à scies y serait de la plus haute importance, aussi-bien qu'à Talcahuano, dans le Chili, et récompenserait largement le spéculateur qui se déterminerait à en établir. Le flux et le reflux fourniraient la force nécessaire pour faire mouvoir la partie mécanique; la somme payée pour le sciage d'une seule planche large de douze pouces et longue de seize à dix-huit pieds, est de six réaux ou les trois-quarts d'un dollar, ce qui

donne une idée de l'importance que pourrait acquérir un pareil établissement. Maintenant (1824) les raisons qu'on aurait fait valoir autrefois, pendant la domination des Espagnols, contre cet établissement, disparaissent nécessairement, non pas peut-être autant à cause d'un accroissement de connaissances, que d'un surcroît d'ouvrage et d'une diminution d'ouvriers, résultat infaillible de la guerre dans le Pérou. On pourrait faire beaucoup d'autres améliorations dans le chantier de Guayaquil, qui sera toujours le meilleur que peuvent avoir les rivages de la mer Pacifique pour la construction des vaisseaux.

Le balsa est un des plus anciens échantillons de l'art de construire des vaisseaux; c'était le seul moyen de transport qui fût dans la possession des naturels du pays, lorsque les Espagnols arrivèrent dans cette partie du nouveau monde. Asara et Acosta parlent des avantages de ce vaisseau grossièrement construit, à l'époque où Orrellana abandonna la situation de Guayaquil, sur la baie de Charapota, près du lieu où l'on voit maintenant la ville de Monte Christe, et la reconstruisit sur les bords occidentaux de la rivière; il se servit de ce moyen de transport pour ses soldats, ses auxiliaires et ses magasins,

lorsque les Indiens brûlèrent cette ville en 1537.

Le balsa se construit en réunissant plusieurs troncs de *palo de balsa* ou de *ceibo*, bois si poreux et si léger, qu'un homme peut porter un tronc de trente pieds de long, et de douze pouces de diamètre; on met ensuite, en travers sur ces troncs, des planches de cèdre d'environ six pouces carrés, et le tout est solidement lié ensemble avec les tiges très-dures d'une plante rampante, appelée *bejuco*. On étend ensuite des cannes fendues sur ces soliveaux, pour former ce que l'on peut appeler le tillac du balsa. Au lieu de mât, la voile est hissée entre deux poteaux de bois de manglier, inclinant un peu en avant, et supportés par deux appuis placés derrière. Pour faire avancer le balsa dans un temps de calme, les naturels se servent d'une longue pelle; ils la laissent tomber perpendiculairement à la poupe du balsa, et, de cette manière, s'ouvrent un passage dans l'eau, et font avancer le balsa, quoique très-lentement. Le gouvernail est formé d'une de ces pelles flottant à l'arrière; il est dirigé par un ou deux hommes; ils ont en outre plusieurs planches longues de trois ou quatre verges, et larges de deux pieds, appelés *guaras*, qu'ils placent entre les principaux troncs, enfonçant plus ou moins dans l'eau, et qui tiennent lieu de quille.

Tous les balsas ont un petit appentis, ou auvent, qui remplace les cabines; on les fait de cannes, et le toit est couvert de feuilles de palmier, ou de celles du *vijao*, qui ressemblent, pour la forme, aux feuilles du bananier, sans être aussi susceptibles de se rompre ou de se fendre; quelques-uns des plus grands balsas contiennent une maison très-commode, composée de cinq à six chambres, et même davantage, dont les côtés et le toit sont couverts de toiles indiennes, avec des nattes sur les planches, et fournissent des moyens de transport très-agréables pour les passagers, ou pour ceux qui veulent faire des parties de plaisir.

On se sert de balsas sur la rivière pour charger, décharger et caréner les vaisseaux, pour transporter les produits de la contrée d'un point à un autre, et pour tous autres usages semblables. Les naturels s'en servent aussi pour faire les voyages de Paita, de Séchura, de Pacasmayo, et même de Huanchaco, allant contre le vent et le courant pendant la distance de quatre degrés de latitude, et ayant à bord un chargement de cinq à six cents quintaux de marchandises, avec un équipage composé d'Indiens et de leurs provisions.

Les canots de Guayaquil, quoique sans ornements, sont élégamment construits; ils sont en général faits en cèdre, *huachapeli*, ou en ceibo :

quelques-uns d'entre eux ont plus de vingt pieds de long sur trois de large. On appelle *chata* un grand canot avec deux ou trois rangs de planches; et on s'en sert pour transporter les cocos et les autres productions des plantations, où les balsas deviennent inutiles, à cause du peu de largeur des criques, et des tours et détours; ils ont aussi une voile de fortune et une d'avant.

Plusieurs personnes ont été surprises de voir que les habitants de Guayaquil ne possédaient pas de très-grands capitaux; on peut l'attribuer à différentes causes: les incendies répétés ont consumé des magasins considérables de marchandises; et comme il n'y a point dans ce pays de compagnies d'assurances, les pertes sont retombées individuellement sur les propriétaires. Les négociants sont aussi, en général, approvisionnés de marchandises européennes venant des marchés de Lima et de Panama, ce qui en augmente le prix, et le décroissement de la consommation est nécessairement une suite de l'élévation du prix. Les marchandises fabriquées dans les provinces voisines, sont ordinairement achetées par les manufacturiers eux-mêmes, de qui les habitants les achètent ensuite à des prix très-élevés. Les produits de la province sont presque tous

vendus en commission pour le Pérou et le Mexique, en sorte que les négocíants de Guayaquil ne sont, pour ainsi dire, que des courtiers. De petites spéculations assurent à ceux qui s'en occupent, de grands profits : de là vient le grand nombre de personnes de cette ville qui jouissent d'une douce aisance et d'une existence indépendante, ce qui est probablement un obstacle de plus aux grandes fortunes, basées sur la prospérité commerciale.

# CHAPITRE IX.

**Productions de la province du Guayaquil, Cacao. — Culture. — Récolte. — Tabac. — Bois de construction. — Sel. — Bétail. — Menus articles de commerce. — *Turbines* trouvées à Santa Elena. — Grands ossements, etc. — Animaux. *Perico, Ligero.* — Singes. — *Iguanas.* — *Toucanes.* — *Trompeteros.* — Serpents. — Curiquinqui, mangeurs de serpents. — *Huaco*, antidote pour la morsure des serpents. — Lagartos ou Alligators, leur description. Manière de les tuer. — Pêcheurs. — Productions minérales.**

LA description que je vais faire des produits de la province de Guayaquil, est en partie le résultat de mes propres observations, et en partie celui des renseignements qui m'ont été fournis par des naturels du pays, sur la véracité desquels j'ai pu compter.

La plus importante production de cette riche partie de l'Amérique du sud, comme article d'exportation, est le cacao, dont l'utilité et la délica-

tesse, comme substance alimentaire, n'a besoin d'autres éloges que celui qu'en fait Linnée, lorsqu'il l'appelle *theobroma*, le breuvage des dieux. Le cacao, ainsi appelé par les Indiens, nom qu'il conserve toujours en Amérique, y est cultivé en fortes parties, et avec un bénéfice considérable; mais, comme beaucoup d'autres articles, il demande, pour produire abondamment, de plus grands soins que ceux qu'on lui donne ordinairement. On le sème quelquefois en pépinières sur un bon sol où il peut être bien arrosé et à l'abri du soleil, jusqu'à ce que les plants aient environ deux pieds de haut, alors ils peuvent être transplantés; mais le plus souvent on le sème dans des lieux où il doit croître jusqu'à maturité. A cet effet, on prépare d'abord la terre, en défrichant le bois qui la couvre, on le fait sécher, et ensuite on le brûle; on laisse les arbres élevés pour former de l'ombrage au-dessus des cacaotiers; car cet arbre, différant de tous les autres qui portent des fruits, doit être protégé contre les rayons du soleil tous le temps de sa croissance. La terre est divisée en compartiments, en ayant soin de faire des tranchées pour recevoir l'eau pendant la saison des pluies. Les fèves de cacao mûres sont étendues sur la terre par paires, dans des es-

paces séparés de quatorze à quinze pieds; elles sont très-légèrement recouvertes, et on étend sur elles des feuilles de plantain pour prévenir l'humidité et empêcher que les fortes pluies ne les détruisent. Si les deux fèves germent, le plant le plus faible est coupé lorsque tous deux sont parvenus à une hauteur qui puisse permettre au planteur de juger de leur force. Quand on plante le cacao, on sème en même temps des bananiers ou des plantains; on place des rangs de ces jeunes plants entre ceux du cacao, pour procurer une ombre à ces arbrisseaux, et on a calculé que la récolte du plantain doit défrayer toute la dépense de la plantation.

Jusqu'à ce que le cacaotier se soit élevé à la hauteur de quatre pieds, il est émondé à sa tige, et alors on lui laisse pousser trois ou quatre branches à égales distances, dont on ôte les feuilles pour les empêcher de plier. On coupe aussi tous les rejetons, et l'arbre croît à la hauteur de dix-huit à vingt pieds.

Lorsque le cacaotier commence à produire, ce qui ordinairement a lieu la troisième année après qu'il a été planté, alors, aussi-bien qu'avant cette époque, il est assailli par plusieurs espèces de chenilles; il y en a qui ont quatre pouces de long et

un de circonférence : elles ont des raies noires et d'un jaune pâle ; il faut soigneusement les chercher, ainsi que les autres, et les tuer. Lorsque l'arbre commence à porter du fruit, les cavias, les singes et les perroquets, exercent sur lui leurs ravages, et il n'y a que les armes à feu qui puissent les chasser; ils sautent et volent d'arbre en arbre et font plus de dégâts en cassant les branches que s'il leur était permis de rester dessus et d'en manger paisiblement le fruit : quelques singes sont si impudents, qu'ils se penchent sur les branches, cassent les extrémités, en arrachent les fruits et les jettent à la personne qui tente de les troubler.

La fleur du cacao est blanche ; elle est attachée par une courte tige aux plus grandes branches de l'arbre; la cosse qui contient la fève a la forme d'un melon, d'environ trois pouces de long. Quand elle est mûre, elle est de couleur jaune, chaque cosse contient de vingt à trente fèves, rangées très-près l'une de l'autre en cinq rangs et entourées d'une substance douce, humide et cotonneuse, très-blanche, et d'un goût acide très-agréable.

Les deux principales récoltes de cacao se font en juin et en décembre ; mais plusieurs planteurs préfèrent cueillir les cosses pendant toute l'année, aussitôt

qu'elles sont mûres. Lorsqu'elles sont séparées des arbres, on les transporte, avec de grands paniers, dans un lieu convenablement disposé pour les nettoyer, et on les étend sur des feuilles de plantain; ceux qui sont chargés de séparer les fèves des cosses prennent un instrument, en forme de petit couteau, d'os ou de bois dur, font quelques incisions dans l'écorce et la jettent ensuite à d'autres qui en tirent les fèves. On les laisse couvertes de feuilles de plantain pendant trois ou quatre jours au plus, alors on les étend pour les faire sécher, et, lorsqu'elles sont parfaitement sèches, on les transporte dans un lieu où elles puissent être à l'abri de l'humidité ou de la fermentation qui aurait lieu si la dessiccation n'était pas parfaite lorsqu'on les serre. Un petit poêle épargnerait souvent à un cultivateur plusieurs milliers de dollars, surtout à l'époque de la récolte de décembre où les pluies sont fréquentes.

Les plantations de cacao abondent en général en serpents, parce que la coupe des broussailles et les soins qu'on prend pour les empêcher de repousser et de nuire aux plantes, permettent aux rayons du soleil de pénétrer sur plusieurs points, et ces dangereux reptiles s'y rendent pour se chauffer au soleil, qu'ils paraissent aimer extrêmement. La

nuit, l'immense quantité de mouches luisantes, *lucernas*, qui volent dans toutes les directions, produit un très-bel effet. La clarté causée par leur réunion est quelquefois assez grande pour permettre à une personne de distinguer sa route le long d'un sentier étroit.

La quantité de cacao récolté dans la province de Guayaquil, est, année commune, de six cent mille *fanegas*, de trois boisseaux chacune, et se vend quelquefois sept dollars la fanega. Le cacao de Guayaquil est d'une qualité inférieure, la fève est grosse comparée à celle de Caracas, et trois fois plus grosse que le meilleur cacao, qui est celui de Socomusco; il est plus sec qu'aucun des deux autres, par conséquent, beaucoup plus léger, et son goût est plus amer; néanmoins, les demandes ne sont jamais au-dessous de ce qu'on récolte, et les vaisseaux qui allaient de Callao en Espagne s'arrêtaient en général à Guayaquil pour y charger du cacao, qu'on venait prendre en outre pour les approvisionnements du Pérou, du Chili et du Mexique; mais je ne doute pas, si on donnait à la culture du cacao tous les soins qu'elle mérite, qu'il n'éprouvât des améliorations sensibles en quantité et en qualité; aucun sol, aucun climat ne lui convient mieux que

ceux de cette province, puisqu'il exige en même temps la chaleur et l'humidité; et les changements politiques ayant ouvert maintenant (1824) dans cette contrée un vaste champ à l'industrie, le meilleur des éléments de la prospérité commerciale, tout porte à espérer qu'avant peu l'agriculture et le commerce industriel fleuriront également dans ce beau pays.

On cultive dans cette province de vastes plantations de tabac, particulièrement dans le département de Daule et de Puerto Viejo; on en fait des paquets en feuilles et ils servent à approvisionner les provinces intérieures du Pérou et du Chili; sa qualité est douce et bonne, et quoique ce fût un monopole royal, puisque le Roi ne le payait qu'un réal et demi ou trois seizièmes d'un dollar par livre, sa culture employait beaucoup de naturels du pays dont le travail était assez bien payé.

Le bois de construction est un autre article de commerce; on en porte une grande quantité au Pérou et on en emploie beaucoup dans le chantier de Guayaquil. Les espèces de bois employées pour la construction des vaisseaux, sont le *roble*, espèce de chêne; le *guachapeli*, le *balsamo*, le *cèdre*, le *maria*, le *huarango* et le *pinuela*, auxquels il faut

ajouter, pour d'autres usages, le safran, le laurier, le nègre, le *caoba*, espèce d'acajou, l'ébène, le *gascol*, le *guayaca*, le *colorado*, le *guayabo*, le *mangle*, le *canelo* et d'autres bois de moindre importance.

Le sel est une branche de commerce très-suivie; on le récolte à la Punta de Santa Elena et on le porte à Quito, à Cuença, à Loxa, aussi bien que dans toutes les parties des provinces qui dépendent de ces capitales, et il devient la source d'une grande richesse.

Le commerce des bêtes à cornes, des mules et des chevaux, dont il y a une grande quantité dans les savanes de Guayaquil, est considérable; on les conduit dans l'intérieur, où ils se vendent très-promptement et à des prix qui dédommagent amplement des dépenses faites pour les élever. La province de Guayaquil produit aussi un grand nombre d'articles de moindre importance, mais qui tous contribuent à enrichir les habitants; tels que la cire des abeilles, le miel, de petites quantités d'excellent café, du riz, de l'*ajonjoli*, du coton, de l'écorce pour tanner, de la *vainilla*, des noix de cocos, de la gomme copale, de la salsepareille, du sassafras, de la *cassiafistula*, de la gomme de carana et du

cascol, espèce de cire à cacheter noire; on file aussi beaucoup de *pita*, fil tiré de l'agave américain, et les Indiens de la province de Xipixapa fabriquent annuellement, avec du jonc blanc très-fin, une grande quantité de chapeaux qui se vendent jusqu'à vingt dollars la pièce.

Les petits poissons à coquille qu'on trouve sur les rochers, près de Santa Elena, sont dignes d'attention; je les crois de véritables turbines; ils sont environ de la grosseur d'une noisette et ont la forme d'un limaçon. On en obtient, par différentes opérations, la belle couleur pourpre. Quelques-uns piquent ce poisson avec une aiguille ou une épine de cactus, et ensuite le pressent dans la coquille jusqu'à ce qu'il paraisse une petite quantité de jus laiteux, dans lequel on trempe un peu de coton, qu'on met ensuite dans un vase de terre, et on replace le poisson sur le rocher: d'autres le tirent de sa coquille, l'étendent dans la main et le pressent avec un couteau depuis la tête jusqu'à la queue, qui se remplit du liquide; alors on la coupe et on y applique du coton pour absorber la liqueur, ou on passe du fil au travers. Après que le coton a trempé, et qu'on en a une certaine quantité, on le mêle avec autant de coton sec bien cardé qu'il puisse en hu-

mecter; et, après l'avoir fait sécher, on le file. Lorsqu'on se sert de fil, on se borne à le passer à travers la liqueur et à le faire sécher. Il est d'abord d'une couleur jaune pâle, ensuite tirant sur le vert, et peu d'heures après, il acquiert la belle couleur pourpre si estimée par les anciens, et que ni l'eau ni l'air ne peut ensuite altérer. Le fil teint avec le liquide de ce petit poisson, se vend à Guayaquil, et on l'appelle *caracotillo*, de *caracol*, limaçon.

On a découvert à la Punta de Santa Elena des vestiges d'énormes animaux inconnus, que M. de Humboldt assure être des cétacés; et qu'Ulloa, partageant l'opinion populaire du pays, appelle des restes de géants, parce que les Indiens sont en possession d'une tradition qui porte que des hommes d'une stature colossale débarquèrent autrefois sur ce point. Je vis à Guayaquil, chez Don Jose Merino, une dent mâchelière qui pesait cinq livres trois onces, dont l'émail était tacheté comme l'écaille d'une tortue femelle.

Le jaguar est un habitant des forêts, dont il peut avec raison être appelé le roi. Les naturels l'appellent tigre; il égale presque le tigre oriental par la taille et la férocité. Sa fourrure est courte, épaisse et lisse; sa couleur d'un jaune brillant, marquée le

long de l'épine dorsale d'une chaîne de taches rondes comme des anneaux; mais ayant, chacune, au centre une tache noire. La tête et les côtés du col sont garnis d'une très-grande quantité de taches jaunes; la fourrure de sa queue n'est pas lustrée.

Le jaguar attaque le bétail dans les savanes; il se cache dans les environs et saisit le moment favorable pour s'emparer d'un jeune bœuf ou d'un jeune cheval; après avoir satisfait sa faim, il s'éloigne à une distance considérable et ne revient jamais au même endroit pendant près d'un mois, craignant peut-être d'être découvert et pris. Lorsqu'il est pressé par la faim, on l'a vu attaquer des hommes, et même rôder le soir autour des maisons pour saisir l'occasion favorable de se jeter sur ceux qui pourraient en sortir. Lorsqu'il a une fois goûté de la chair humaine, il devient hardi et dédaigne toute autre nourriture; mais quand il est connu qu'un tigre a fait périr quelqu'un, tous les habitants font cause commune contre ce dangereux ennemi, et se réunissent pour le poursuivre jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à le tuer.

On trouve dans les bois une espèce de paresseux, appelée par les naturels *perico ligero*. J'en ai vu plusieurs; mais le docteur Hurtado de Guayaquil m'en a donné la description suivante :

« Le museau court, le front élevé, les yeux noirs presque couverts de longs cils de la même couleur, point d'incisives dans la mâchoire inférieure, quatre pattes mal formées, des cuisses courtes et mal faites, les pattes de derrière courtes et grasses, les pieds unis, ayant trois longues griffes courbées; vingt-huit côtes, trois estomacs, des intestins courts, et une seule ouverture pour l'émission des excréments, comme les oiseaux; une queue très-courte, et toute la longeur du corps de quatre à cinq pieds. »

Cet animal paraît être le véritable tableau de la misère; il est couvert d'un long poil qui ressemble à de l'herbe sèche; ses mouvements sont très-lents, à chaque pas, il hurle de la manière la plus épouvantable, et parcourt à peine une verge par heure, se nourrissant des feuilles et des bourgeons des arbres; quand une fois il est parvenu au haut d'un arbre, il y reste aussi long-temps qu'il peut s'y procurer une feuille, et quelquefois davantage, criant et hurlant, jusqu'à ce que la faim le force à aller ailleurs chercher sa nourriture. Il se met alors en boule et se laisse tomber en bas de l'arbre comme s'il était privé de vie. Les Indiens le tuent quelquefois et le mangent, et, s'il est gras, ils aiment beaucoup sa chair, qu'ils disent être très-savoureuse; mais je n'ai jamais eu occasion d'en goûter.

On trouve aussi dans les bois un grand nombre de cerfs, *venados*, semblables à ceux du Pérou, quelques cavias et quatre espèces de singes, dont deux ont plus de sept pieds de haut lorsqu'ils se tiennent sur leurs pieds de derrière; une de ces deux espèces est complètement noire et a de très-longs bras qui lui ont fait donner le nom de *brasilargo;* c'est un excellent manger; l'autre a le dos noir et le ventre brun, et s'appelle *mongon*. Lorsque les deux autres espèces se tiennent debout, elles ont dix-huit pouces de hauteur; l'une est de couleur jaune brune, et l'autre noire avec la face blanche: toutes les quatre ont la queue longue. On voit dans plusieurs parties de la province un grand nombre d'*iguanas* qui ont un rang de pointes le long du dos, ressemblant à des nageoires de poisson; cet animal a sur la tête une crête comme celle du coq domestique, et la queue semblable au bec d'un perroquet; sa morsure est très-dangereuse; car il coupe presque tout ce qu'il peut placer entre ses mâchoires; ses pattes sont courtes et ses orteils sont en partie joints par une membrane, ressemblant à la patte d'une poule d'eau; sa queue est très-mince et aussi longue que son corps, elle ressemble beaucoup à un serpent; lorsqu'il est poursuivi il agite sa

queue qui peut blesser très-dangereusement. Sa couleur est verte et jaune, et les naturels disent souvent que, s'il avait des ailes, ce serait le diable en personne. Ces animaux sont ovipares, et la femelle pond de vingt à trente œufs à la fois; ils sont blancs, couverts d'une membrane en place de coquille, et font un très-bon manger; la chair de cet animal est aussi très-blanche et plus délicate que celle d'une volaille de basse-cour. Les Indiens les trouvent surtout sur les branches d'arbres, et lorsqu'on le poursuit sur terre, ils se réfugient dans leurs terriers ou dans l'eau.

Dans le nombre des tribus emplumées, on distingue un grand nombre de beaux perroquets, et de papagayos; le toucan, appelé dans ces pays *dios te dé*, est commun dans les bois, particulièrement dans le voisinage des plantations de bananes, dont les fruits lui servent de nourriture; le dos, les ailes et la queue sont noirs, l'estomac est d'un beau jaune brillant, et le bec, aussi long que son corps, est jaune à la partie supérieure, et brun à celle inférieure; sa langue est longue et mince: au résumé, l'aspect de cet oiseau est peu agréable, en raison de l'immense volume de son bec.

Il y a dans ce pays un grand nombre de din-

des sauvages, très-bonnes à manger; des *huacharacas*, espèce de faisan, et des *poujis* très-délicats; ces derniers sont aussi gros que nos dindes, le mâle est noir, et porte sur la tête une crête élevée de belles plumes noires et blanches; la femelle est brune, tachetée de noir, ayant une crête comme le mâle, qui s'étend en forme d'éventail lorsqu'on l'inquiète, et qui retombe ensuite sur le cou.

Le *trómpetero* est naturel de cette province, on l'apprivoise souvent aussi bien que les toucans, les poujis, et plusieurs autres espèces de perroquets. Le trompetero est en général de la grosseur d'une volaille de basse-cour, et entièrement noir, à l'exception de quelques longues plumes jaunes sur le col; il s'apprivoise très-bien, et suit son maître, en faisant un bruit qui ressemble un peu à celui de la trompette, et qui, d'après l'opinion générale, provient de l'anus. Ce bruit néanmoins est si varié et si modulé, qu'il paraît provenir quelquefois d'un endroit, et quelquefois d'un autre; à l'arrivée d'un étranger, il a grand soin d'étaler son plumage, et le salue par les accents de sa voix.

On y voit un grand nombre d'espèces de pigeons, et d'autres petits oiseaux, principalement des colibris; ces charmants petits animaux volent dans

toutes les directions, sucent le miel des fleurs, surtout de celles du plantain et de la banane qui sont leurs favorites, et au milieu desquelles ils sont complètement cachés, tandis qu'ils se nourrissent de leur nectar; ces petits oiseaux excitent plus l'admiration par leur plumage, que par la douceur de leur chant, il n'y en a même que très-peu qui chantent. Le bavardage continuel des perroquets est très-désagréable. Le plus utile des oiseaux de ces contrées, est le gallinaso, qu'on peut appeler boueur public; il est sous la protection d'une loi municipale qui impose une amende de cinq dollars à toute personne qui en tuerait.

Toute la province de Guayaquil est infectée d'un grand nombre de serpents, et souvent on en est mordu; mais les naturels possèdent des remèdes et des antidotes spécifiques contre leur poison. Ils font boire au malade une quantité considérable d'huile d'olives, scarifient tout le tour de la blessure, et y appliquent des morceaux de corne de cerf calcinée; mais leur meilleur remède est l'emploi des feuilles d'une plante rampante, appelée *huaco*, qui croît dans les bois. On écrase ces feuilles jusqu'à ce qu'elles aient acquis la consistance d'une pâte dont on fait de petits gâteaux, chacun de la

grosseur d'une demi-couronne, qu'on fait ensuite sécher à l'ombre. Lorsqu'une personne est mordue, elle met un de ces gâteaux dans sa bouche, le mâche jusqu'à ce que le goût d'amertume n'existe plus, et avale sa salive; elle prend un bain, ôte ensuite de sa bouche l'herbe mâchée que l'on applique sur la blessure, et elle guérit. Les effets visibles de ce remède sont des transpirations abondantes. Pendant mon séjour à Esmeraldas, je fus mordu par un serpent corail, dont la blessure est considérée comme mortelle, si on ne la guérit de suite. La douleur que j'éprouvai, fut une violente chaleur près de la blessure; elle s'étendit graduellement sur la partie affectée, avec une sensation particulière qui me faisait l'effet d'un grand poids mis sur ma main, qui m'aurait empêché de la lever. Un naturel du pays qui était avec moi, me donna aussitôt un gâteau d'herbe de huaco, en me disant de le mâcher, et commença à panser ma main, en serrant la blessure; après environ cinq minutes, la douleur diminua, et le goût d'amertume de l'herbe ne se faisait plus sentir. Je me baignai dans la rivière, et m'étendis dans un canot, où je fus couvert d'un poncho, et rapporté chez moi, à environ quatre milles du lieu où l'accident était arrivé. Je transpirai beaucoup

pendant que j'étais dans le canot, et encore plus lorsque je fus couché dans mon lit; la douleur de ma main était bien diminuée; mais j'éprouvai un engourdissement général, et une grande faiblesse, accompagnée de nausées; je bus un grand verre d'orgeat, et dormis environ une heure. En m'éveillant, je sentis que j'avais la fièvre; ma langue était rude et desséchée, et, pendant quatre jours, je fus très-malade. Je tenais toujours sur ma main un cataplasme de citrouille bouillie; la blessure commença à supurer le quatrième jour, et, dès ce moment, ma santé revint graduellement. Pendant tout ce temps je fus dans une très-grande inquiétude, quoique les naturels m'assurassent que, vingt-quatre heures s'étant écoulées depuis la morsure, j'étais hors de danger. Pendant plus de quinze jours, je sentis les effets de la morsure venimeuse de ce reptile, que les naturels avaient tué, et porté à ma demeure presque aussitôt qu'il m'eut blessé. Je n'ai jamais vu sur pied l'herbe de huaco, mais lorsqu'on l'apporte des bois, les feuilles ont environ deux pouces et demi de long, et un demi-pouce de large, la surface supérieure est d'un vert foncé, avec des veines pourpres; les feuilles croissent seules, deux étant opposées l'une à l'autre sur la tige, qui est mince,

dure, et garnie de côtes d'une couleur bleuâtre. Je n'ai jamais vu la fleur, et lorsque j'ai questionné les naturels à ce sujet, ils m'ont répondu que cette plante n'en produit point, ou que du moins ils n'en avaient jamais vu.

Heureusement on trouve à Guayaquil un oiseau appelé *quiriquinqui*, qui, à Esmeraldas et sur la côte de Choco, s'appelle *huaco*, et à Quito, *beteado de oro*; cet oiseau est grand ennemi des serpents, et des autres reptiles et insectes venimeux, dont il se nourrit. C'est une espèce de vautour environ de la grosseur d'une poule; il s'apprivoise facilement et sa couleur est d'un brun brillant, varié d'un jaune pâle. Il vole dans les bois ou court le long des savanes pour y chercher sa nourriture, et attaque les serpents en leur opposant ses ailes comme un bouclier; lorsque le reptile est un peu épuisé par ses attaques réitérées contre l'oiseau, celui-ci le saisit près de la tête et, en le mordant, s'élève sur ses ailes, il descend ensuite et observe s'il l'a tué; dans le cas contraire, il le mord de nouveau, et quelquefois, s'élevant vers le ciel, le laisse tomber et s'abat immédiatement; lorsqu'il est tué il le dévore. Les naturels assurent que c'est à cet oiseau qu'ils doivent la découverte de

l'herbe qu'ils appellent huaco; ils avaient observé qu'après avoir combattu un serpent il cherchait quelquefois cette herbe et la mangeait, ils supposèrent de là que c'était un antidote contre le poison, et l'expérience a confirmé la justesse de cette observation.

Les serpents venimeux qu'on trouve dans ce pays, sont le *bejuco*, qui a environ deux pieds de long, est très-mince et d'une couleur brune, ayant l'apparence d'une petite canne; le *cascabel*, une des espèces de serpents à sonnettes, qui a quelquefois cinq pieds de long, il est tacheté de blanc et de jaune; le corail, d'une très-belle apparence qu'il doit à ses brillantes couleurs, qui sont d'un rouge foncé et d'un jaune brillant avec des raies noires; sa tête est très-plate, et quoique l'animal soit très-petit, ayant rarement plus de deux pieds de long, sa morsure est considérée comme des plus venimeuses, et, si on ne la guérit pas sur-le-champ, elle devient mortelle avant peu d'heures. Ses effets sont une enflure subite, et ensuite une exsudation de sang dans toutes les parties du corps, accompagnée de la douleur la plus violente, jusqu'à ce que la mort délivre le malheureux des tourments qu'il endure. Don Pedro Figueroa, aux soins duquel je

dus ma guérison, m'assura qu'il avait vu une fois le cadavre d'un nègre qui mourut de la morsure d'un serpent corail, et qu'il était devenu complètement blanc. L'*exis* est ainsi appelé à raison des marques qu'il a le long du dos, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue; sa longueur est de trois à quatre pieds, sa tête est plate, d'un brun foncé, avec des marques blanches le long du dos; son poison actif et venimeux est très-redouté. Le *sierpe volante* est très-dangereux; il a environ dix-huit pouces de long, est très-mince et d'une couleur brune foncée; il peut s'élancer à une très-grande distance pour effectuer sa morsure venimeuse, ce qui fait que les naturels du pays lui donnent le nom de serpent volant. Il y a aussi dans le pays plusieurs espèces de serpents qui ne sont pas malfaisants, que les naturels ne tuent jamais, parce que ce sont de grands ennemis des serpents venimeux; j'en ai vu un, appelé le *sobre cama*, dévorer un exis plus gros que lui.

La rivière de Guayaquil, et les criques qui s'y déchargent, abondent en alligators, *lagartos* ou *caimanes*; ils sont souvent étendus sur le rivage, se chauffant au soleil; ils ressemblent à des troncs de bois qui y auraient été jetés par le flux, et craignent

si peu le danger, qu'un canot ou une barque peut passer très-près d'eux sans que cela les inquiète. Quand ils se chauffent de cette manière, ils tiennent leurs énormes gueules ouvertes, et la couleur de la partie charnue de leur mâchoire inférieure, aussi-bien que l'odeur de musc qui accompagne leur respiration, attire un grand nombre de mouches dans leurs gueules, dont la mâchoire supérieure tombe subitement quand il y en a un nombre suffisant, et les insectes sont ainsi avalés par le monstre.

L'alligator est un animal ovipare; la femelle dépose ses œufs dans le sable; et, en un ou deux jours, elle en pond de quatre-vingts à cent; ils sont plus gros que ceux d'une oie, beaucoup plus épais, et couverts d'une membrane blanche, très-dure; lorsque les Indiens en trouvent, ils commencent, avant de les manger, par faire à l'œuf un trou au plus gros bout, et le placent dans le sable le trou en bas; ils lui font perdre, par ce moyen, un goût de musc très-désagréable; j'en ai goûté, et je n'y ai rien trouvé qui me répugnât. Après avoir déposé ses œufs, la femelle les couvre de sable, se roule ensuite sur eux, et continue à se rouler ainsi du côté de l'eau, comme pour qu'on ne découvre pas

le lieu où elle a caché son dépôt; mais les vigilants gallinasos sont actifs dans cette saison, et lorsqu'ils ont trouvé un nid, ils détruisent toute la couvée. Les Indiens qui habitent les bords de la rivière, élèvent leurs chiens à la recherche des œufs aussi bien qu'à leur destruction : il y en a des milliers annuellement brisés de cette manière.

Lorsque l'instinct avertit l'alligator que le temps de l'ovation est complet, le mâle et la femelle vont au nid, et, si rien ne s'y oppose, la femelle découvre les œufs, et les casse avec précaution; les petits commencent aussitôt à courir, et le vigilant gallinaso fond sur eux, tandis que l'alligator mâle, qui paraît n'être venu que dans ce dessein, dévore tous les petits qu'il peut attraper; ceux qui peuvent parvenir à monter sur le dos ou le cou de la femelle y sont en sûreté, à moins qu'il ne leur arrive de tomber ou de ne pouvoir nager, alors elle les dévore. C'est ainsi que la nature, toujours sage dans ses conceptions, a créé des moyens de destruction pour ces dangereux animaux qui, sans cela, seraient aussi nombreux que des mouches, et deviendraient les maîtres absolus de tous les pays environnants. Même aujourd'hui, malgré le peu qui échappent à la destruction, leur nombre est presque incroyable.

J'ai vu souvent des lagartos de dix-huit ou vingt pieds de long. Ils se nourrissent principalement des poissons qu'ils prennent dans les rivières, et vont quelquefois au nombre de dix ou douze à l'embouchure des petites rivières ou criques, que deux ou trois remontent, tandis que les autres restent à l'embouchure ; lorsque le flux cesse, ceux qui sont montés nagent en descendant le courant, agitent leurs queues et conduisent le poisson dans la gueule des autres qui les prennent, et lèvent leurs têtes au-dessus de l'eau pour les dévorer.

Lorsque ces animaux voraces ne peuvent parvenir à se procurer une quantité de poissons suffisante pour apaiser leur faim, ils vont dans les savanes, où ils tuent les veaux et les poulains ; ils se cachent pendant le jour, saisissent leur proie pendant la nuit, lorsqu'elle dort, et l'entraînent sur les bords de l'eau où ils la dévorent. Le bétail et les chiens paraissent pressentir le danger lorsqu'ils vont boire à la rivière ; ils hurlent et aboient jusqu'à ce qu'ils aient attiré l'attention des lagartos sur un point ; alors ils courent à un autre endroit où ils boivent à la hâte et s'éloignent aussitôt du rivage ; sans cela, ainsi qu'il arrive souvent, un alligator les prendrait par le museau et les entraînerait sous l'eau pour les dévorer.

Lorsqu'une fois l'alligator a goûté de la chair des animaux, il abandonne celle du poisson, et établit sa principale résidence à terre. En traversant la vaste plaine de Babaoyo, j'en vis un de vivant enterré jusqu'au cou dans la terre glaise, et les restes de plusieurs autres. Ayant demandé comment ils étaient venus là, un *montubios*, paysan, me dit que quand les pluies tombaient des montagnes, une grande partie de cette savane était inondée; que les alligators rôdent dans les environs, à la recherche du bétail qui reste sur les petites îles qui se forment alors; et que quand les eaux se retirent, ils demeurent enfoncés dans l'argile, jusqu'à ce que de nouvelles pluies viennent les dégager; ils se nourrissent de mouches de la manière que j'ai déjà décrite, et peuvent exister ainsi pendant six à sept mois. Quand les naturels les trouvent dans cet état, ils les tuent toujours, en les perçant avec des lances au-dessus de l'épaule, seule partie visible à laquelle ils soient vulnérables. S'ils n'ont pas de lances, ils ramassent du bois et y mettent le feu aussi près de la gueule de l'alligator qu'ils le peuvent, et le brûlent tout vif.

Ces animaux attaquent quelquefois des hommes qui se baignent, et enlèvent même des enfants sur

le rivage; après avoir réussi une ou deux fois, ils se hasardent à saisir des hommes ou des femmes sur les balsas, s'ils peuvent parvenir à les surprendre endormis; mais ils sont extraordinairement timides, et le moindre bruit les détourne de leurs desseins. On les a aussi vus nager à côté d'un petit canot, placer tout-à-coup une de leurs griffes sur le bord et le renverser; alors ils saisissent immédiatement leur imprudente victime. Toutes les fois qu'on sait qu'un alligator qui a dévoré une créature humaine ou une tête de bétail, est dans le voisinage, tous les habitants se réunissent et font cause commune pour le détruire : ce qu'ils font souvent au moyen d'un nœud coulant fait avec une forte corde en cuir, amorcé avec de la viande; lorsque l'alligator saisit l'amorce, sa mâchoire supérieure s'embarrasse dans la corde; aussitôt ses ennemis l'attaquent avec leurs lances et le tuent.

Les naturels se donnent quelquefois le plaisir de prendre l'alligator vivant; ils emploient deux méthodes également effrayantes et dangereuses au premier aspect pour le spectateur; toutes les deux furent employées en présence du comte de Ruis, à notre passage à Babaoyo, dans notre voyage vers Quito. Un homme prend de la main droite un gros

bâton appelé *tolete*, d'un bois très-dur, ayant, à chaque extrémité, une balle à laquelle sont attachés deux harpons de fer, et au milieu une courroie tressée; l'homme le prend à la main, plonge dans la rivière et le tient horizontalement sur la surface de l'eau, ayant à la même main une volaille morte; nageant avec l'autre, il se place sur une ligne droite, en face de l'alligator, qui, selon toute probabilité, doit s'élancer sur la volaille. Quand cela arrive, l'homme place le bâton dans une position verticale, et au moment où la mâchoire du lagarto se porte en avant pour le saisir, il le lance dans sa gueule, en sorte que, quand il la ferme, les deux harpons se fixent, et l'animal est tiré sur le rivage par une corde attachée à la tolete. Lorsque l'alligator est ainsi amené, il présente un aspect effrayant. Son énorme mâchoire, que la tolete empêche de se fermer, fait voir ses grandes dents aiguës, ses yeux sortent presque de sa tête, la couleur d'un rouge pâle de la substance charnue de sa gueule, l'armure d'écailles impénétrable qui couvre son corps, ainsi que ses énormes griffes et sa queue, tout contribue à rendre ce spectacle effrayant; et, quoiqu'on soit convaincu qu'il est hors d'état de nuire, il est néanmoins presque impossible de l'envisager sans

crainte. Les naturels du pays excitent alors l'alligator comme un taureau, en plaçant devant ses yeux quelques morceaux d'étoffe rouge vers lesquels il court; alors l'homme saute de côté et évite son atteinte, tandis que l'animal continue à courir en ligne droite, jusqu'à ce qu'il soit arrêté par la courroie qui est attachée à la tolete. Quand ils sont fatigués de le tourmenter, ils le tuent en lui enfonçant une lance dans le gosier ou au défaut de l'épaule; à moins qu'il ne se soit accidentellement jeté sur le dos, alors il peut être atteint dans toute la partie du ventre, qui est très-tendre et susceptible d'être facilement percé.

L'autre méthode consiste à prendre une volaille d'une main et un fort couteau pointu de l'autre; l'homme ainsi armé nage jusqu'à ce qu'il soit directement opposé à l'alligator, et, au moment où il s'élance sur la volaille, il plonge dans l'eau en la laissant à la surface, et enfonce son couteau dans le ventre de l'animal, alors l'alligator roule immédiatement sur le dos, et le courant l'entraîne au loin. On a beaucoup parlé de l'agilité de quelques taureados espagnols, et j'ai vu souvent de leurs exploits qui m'ont étonné; mais dans ce divertissement (car les naturels le considèrent ainsi), ils

montrèrent une agilité et un courage extraordinaires. On arrache souvent les dents de l'alligator, et on s'en sert pour faire des *yesqueros*, petites boîtes à fusil, qu'on porte en général dans sa poche pour allumer les cigares; elles sont d'un beau blanc, et égalent la plus belle ivoire. Quelques-unes ont quatre pouces de long; j'en ai vu de très-bien travaillées et montées en or ou en argent.

Les naturels déploient aussi une grande adresse à la pêche sur la rivière et sur les rivages de la mer. J'en ai vu monter sur de petits canots de cinq ou six pieds de long, et tenir un filet attaché à des morceaux de bois triangulaires, auxquels est fixé un long bâton. Ils enfoncent le filet, en penchant le corps en arrière, pour conserver le canot dans un parfait équilibre, font suivre au filet le courant, et le tirent à la surface en se relevant graduellement, jusqu'à ce qu'ils soient droits, en sorte que l'équilibre n'est jamais perdu, ce qui est vraiment un effort étonnant, parce que le plus léger mouvement contraire ferait chavirer le frêle esquif sur lequel ils sont placés. C'est aussi dans de semblables canots qu'ils jettent l'*ataraya*. En mer, les naturels, surtout les Indiens, montent à califourchon sur des troncs de bois de balsas, et prennent avec eux leurs filets qu'ils lais-

sent tomber; ensuite ils attachent les cordes des deux extrémités au tronc, et rament vers le rivage en tirant le filet après eux, et en maintenant un équilibre si parfait, que, quoique le tronc soit rond, il est très-rare qu'ils tombent.

On voit dans la mer le long de la côte du district de la Manta, une grande quantité de sèches, poisson qui a quelquefois douze pieds de long et sept de large. C'est par suite des accidents qu'ils ont causés, en enveloppant et en tuant un grand nombre de plongeurs, que la pêche des perles fines sur cette côte a été abandonnée, quoiqu'on en ait trouvé d'un grand prix. On pourrait néanmoins reprendre avec succès cette opération lucrative, si elle était accompagnée des précautions convenables.

La seule production minérale de la province de Guayaquil dont on fasse mention, est celle des émeraudes, dans le district de la Manta; mais on n'en a point cherché depuis la conquête. La tradition porte qu'avant cette période, les Indiens possédaient plusieurs de ces pierres précieuses; mais il est probable qu'ils les tiraient de la province voisine de las Esmeraldas, où j'en ai vu plusieurs.

Après la description qu'on vient de lire de Guayaquil et de ses productions, il est presque inutile de par-

ler davantage sur son importance comme place de commerce. C'est aussi le principal, et, jusqu'en 1824, l'unique port pour les provinces de Quito, de Cuença, de Pasto et de Papayan, tous districts très-étendus, bien peuplés, et comparativement riches. Les seules choses à désirer encore pour la prospérité de ces contrées, sont un accroissement de capitaux, de l'activité et de la population; car le sol et le climat sont de nature à produire abondamment tout ce qu'on peut trouver entre les tropiques, et il n'est pas douteux qu'à une époque plus ou moins éloignée, ces provinces deviennent un des pays les plus florissants du nouveau monde.

# CHAPITRE X.

Voyage de Guayaquil à Quito. — Babaoyo. — Route de Chimbo. — *Cuesta de San Antonio*. — Arrivée à Huaranda. — Arc de triomphe et harangue. — Description de Huaranda, et province de Chimbo. — Chimboraso. — Accident à la Ensillada. — Route de Don Juan. — *Obrage* d'Indiens. — Arrivée à Riobamba. — Sa description. — Restes de l'ancien Riobamba. — Visite à un vieux Cacique. — Province de Riobamba. — Route d'Ambato. — Sa description. — Ses produits. — Arrivée à Tacunga, sa description, tremblement de terre de cette ville. — Ruines de Callo. Produits provinciaux. — Arrivée à Chisinchi, à Ensillada et à Quito. — Remarques.

La santé du Comte s'étant rétablie, nous partîmes de Guayaquil, après avoir été salués de dix-neuf coups de canon, dont quelques pièces avaient été placées en face de la douane. Nous nous arrêtâmes deux jours au Bordejas de Babaoyo, petit village où il y a une douane pour la perception des droits

imposés sur les marchandises à l'entrée ou à la sortie de la province de Guayaquil.

Quoiqu'il n'eût pas plu depuis trois mois, les chemins à travers les savannes étaient mauvais en quelques endroits, et cependant le corrégidor de Huaranda avait envoyé un grand nombre d'Indiens pour les réparer. On les raccommodait en mettant des troncs d'arbres dans les lieux profonds et bourbeux, avec des branches et des feuilles par-dessus. Nous aperçûmes, en voyageant, un grand nombre de bestiaux pacageant sur des plaines découvertes, et nous pûmes distinguer que quelques-uns de ces animaux étaient très-gras. A midi, nous nous arrêtâmes à une ferme, où nous trouvâmes un dîner splendide qui avait été préparé pour nous par le curé de San Miguel de Chimbo, qui était venu à notre rencontre. Après dîner, nous continuâmes notre voyage jusqu'à une petite ferme où tout avait été disposé de manière à ce que nous y fussions le mieux possible, et nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous arrivâmes au village de San Miguel, situé dans un ravin profond, d'où on découvrait une belle perspective des montagnes qui s'élevaient graduellement, les unes au-dessus des autres, jusqu'à ce que leurs têtes se perdissent dans les nuages.

A notre arrivée dans ce village, nous fûmes accueillis par environ quarante jeunes Indiens, bizarrement habillés; ces petits campagnards dansaient pendant notre marche vers la maison qui était préparée pour nous recevoir.

Le lendemain, 22 juillet, une triste perspective vint s'offrir à mes yeux : ce fut celle de la montée de la Cuesta de San Antonio. Nous commençâmes à monter à neuf heures du matin; à chaque pas, nous trouvâmes de nouvelles difficultés et des dangers toujours croissants : en certains endroits, le chemin était une lisière étroite, placée entre deux précipices. Dans d'autres, nous avions à avancer le long des *ladcras*, parties également étroites de la montagne, battues par les voyageurs, ayant d'un côté une profonde vallée et de l'autre un roc perpendiculaire. D'un côté, une chute rendait la mort inévitable, et de l'autre on courait le risque de se casser les bras ou les jambes contre les côtés raboteux du rocher. A cela, on peut ajouter que toute la route, pendant l'espace de six lieues, est composée de monts escarpés et de descentes rapides, tandis que le sentier où passaient les mules, consistait en de profonds sillons remplis de boue, appelés *camellones*; quelques-uns ont plus de deux pieds de

profondeur, en sorte que le ventre de la mule et les pieds du cavalier touchent les bords des sillons; à la vérité, ces bords servent souvent de rampes, et peuvent être considérés comme un moyen de sécurité; mais si une mule vient à tomber, ou même à broncher, son cavalier court le grand danger d'être jeté dans le précipice. Dans quelques endroits il y a deux routes; celle par laquelle descendent les mules, n'a point de camellones ou sillons, le long desquels elles semblent préférer de glisser, plutôt que de descendre les degrés des autres chemins. Lorsque ces prudents et intelligents animaux sont sur le sommet des montagnes, ils s'arrêtent quelque temps, se secouent, et ronflent comme s'ils avaient la conviction du danger qu'ils vont courir; ensuite ils portent en avant leurs pieds de derrière, placent leurs jambes de devant dans une position oblique, et s'approchent lentement, et pas à pas, jusqu'au commencement de la descente; alors ils glissent jusqu'au fond sur leurs hanches avec une vélocité extraordinaire. Leur adresse dans les endroits tortueux est vraiment admirable; car, au moyen d'un mouvement de leurs corps, ils se penchent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, conservant ainsi le plus parfait équi-

libre, seul moyen d'éviter, pour eux et leurs cavaliers, d'être jetés en avant, ou mis en pièces par une chute. Pendant tout ce temps, on n'a d'autre chose à faire qu'à se tenir immobile, laisser les rênes flotter sur le cou de la mule, et se fier à la sagacité de l'animal, et à l'instruction qu'il a reçue de son maître. On élève, dans le voisinage, une grande quantité de mules, très-estimées à raison de l'agilité avec laquelle elles sont habituées à glisser sur cette partie de la route. Heureusement pour nous que, voyageant avec le capitaine général du royaume, on avait rassemblé pour notre usage toutes les meilleures mules du pays.

A deux heures après-midi, nous fûmes réjouis par un « *se ha acabado la cuesta*, nous sommes à la fin du chemin de la montagne. » Ce lieu est appelé *parcara*, porte ou entrée; cela signifie aussi une place fortifiée, ainsi qu'elle l'était probablement avant la conquête; les Quitenois lui donnèrent aussi cette destination, en 1811, pour empêcher l'entrée des troupes péruviennes. Nous descendîmes tous, et secouâmes une partie de la boue qui couvrait nos vêtements; ensuite nous fûmes poliment accueillis par Don Gaspard Morales, corrégidor de Huaranda, par ses deux alcades, plusieurs officiers,

et autres personnes recommandables de la province; mais ce qui nous fit encore plus de plaisir, ce fut un relài de chevaux.

Aussitôt que nos selles eurent été placées sur nos nouveaux coursiers, nous montâmes à cheval, et nous avançâmes en ordre, pécédés de deux Indiens avec des trompettes d'argent. A une lieue de distance de la ville, nous vîmes venir au-devant de nous un robuste vicaire basané, monté sur la plus belle mule que j'eusse jamais vue; à la vérité, un pareil animal était bien nécessaire pour porter une aussi lourde masse. Cette circonstance fit rire plusieurs d'entre nous, et nous eûmes beaucoup de peine à ne pas éclater, lorsque le corrégidor le présenta à son Excellence, en disant: « Le vicaire de Huaranda, Don Juan Antonio Maria de la Magdalena, Jaramillo, Pacheco, y Tavera. » Que le ciel nous assiste, dis-je à un officier qui était à côté de moi, combien je plains la mule du pasteur!

A peine avions-nous fait quelques pas, qu'un détachement de cavaliers miliciens vint au-devant de nous. Il était difficile d'avoir un air moins guerrier que ces braves Indiens.

Parurent ensuite les danseurs indiens, chantant leurs *cachuas* en Quichua, célébrant l'arrivée du

gouverneur avec des hurlements si discordants, et des expressions tellement extravagantes, qu'il est impossible de s'en faire une juste idée. On avait préparé, à l'entrée de la ville, un arc de triomphe, fait en cannes, décoré de rideaux de toutes couleurs et d'étoffes de toutes espèces, de rubans pour banderolles, et de drapeaux faits avec des mouchoirs de poche; on avait suspendu tout autour de la vaisselle d'argent, des plats, des cuillers et des fourchettes du même métal. Lorsque son Excellence arriva, un rideau fut tiré, et on vit paraître, au haut de ce bâtiment d'une nouvelle espèce, un Indien en uniforme d'officier; ses cheveux roides et hérissés étaient enduits de suif et de farine, sans pouvoir former des boucles; il fit un profond salut, recula de quelques pas, leva les yeux vers le ciel, et s'écria : « *Angil bello daja el papel!* bel ange, donne-moi le papier. » Mais ces mots furent prononcés dans un dialecte si corrompu, qu'il fallait connaître parfaitement la langue espagnole pour y comprendre quelque chose. Plusieurs mouchoirs blancs de mousseline, qui étaient attachés en festons au-dessus de sa tête pour imiter les nuages, s'ouvrirent alors, et, au moyen d'une corde, un ange indien, la tête aussi chargée de suif et de farine que celle de l'of-

ficier qui l'invoquait, descendit et lui remit un papier plié, et fut de nouveau enlevé au milieu des nuages de mousseline, tandis que la multitude enchantée exprimait son approbation par des cris de joie. Alors l'officier s'avança de nouveau, et lut sa harangue avec toute la déclamation et les attitudes gracieuses d'un orateur ampoulé; elle fut suivie du départ d'innombrables fusées au milieu du son des trompettes et des autres instruments de musique placés sur un côté de l'arc. Nous nous rendîmes ensuite à la maison du corrégidor, où on nous servit un somptueux dîner.

Huaranda est la résidence du corrégidor ou gouverneur de la province de Chimbo, et peut en être considéré comme la capitale. La ville est grande, mais pauvre; la principale occupation des habitants consiste dans le transport des marchandises, et leurs richesses dans leurs troupeaux de mules qui, pendant l'été, lorsque les communications sont ouvertes, transportent des marchandises de Quito à Guayaquil. Le climat de ce pays est extraordinairement froid, à cause de son élévation au-dessus de la mer, et du voisinage du Chimboraso, qu'on voit de la ville, et qui paraît comme un grand nuage blanc qui perce la voûte azurée du ciel.

La province de Chimbo possède dans ses vallées de nombreux troupeaux de mules. Les Indiens cultivent, sur différents points, l'orge, les pommes de terre, le maïs, et quelques cannes à sucre dans le fond des ravins. Dans un endroit appelé Tomabela, il y a une source d'eau salée si complètement saturée de sel, qu'il forme de grandes croûtes sur les pierres contre lesquelles l'eau jaillit, et le long des bords du petit ruisseau; les Indiens mettent aussi l'eau dans des auges de bois et la battent avec une spatule; alors, le sel se cristallise sur les côtés de l'auge, dont on l'enlève.

Ce sel est emballé dans de petits paniers, et envoyé sur différents points du royaume et au Pérou; c'est un spécifique contre les goîtres; il suffit pour cela d'en assaisonner les mêts qu'on mange. Cette précieuse production est d'un beau blanc, et se pulvérise aisément.

Après avoir pris quelques rafraîchissements à Huaranda, nous continuâmes le lendemain matin notre route vers le Pajonal, situé aux pieds du majestueux Chimboraso, justement surnommé le géant des Indes; le jour était extraordinairement serein, et rendait ainsi plus intéressant l'aspect de cette haute montagne. Nous l'avions vue à l'embouchure

de la rivière de Guayaquil, aussi bien que dans cette ville, à une distance de quarante lieues, où nous fûmes presque suffoqués par la chaleur; mais alors nous nous sentîmes au moment de périr de froid; nous avions, dans l'espace de quatre jours, échangé le domaine des majestueux palmiers et des plantains ombreux, pour une région où la végétation était réduite à la production la plus stérile, celle de la mousse.

On voit dans la plaine, au pied du Chimboraso, un *tambo*, maison destinée aux voyageurs; il avait été préparé pour nous recevoir, et, pour contribuer à le rendre plus chaud, ou plutôt pour en diminuer le froid, l'intérieur avait été garni avec soin d'une longue herbe sèche, appelée *pajon*, qui croît sur cette plaine. Par suite d'un accident, l'herbe prit feu dans une des chambres, à deux heures du matin; nous sortîmes aussitôt de nos lits, ou plutôt nous nous sauvâmes avec nos lits, que nous traînions après nous; heureux, dans cette circonstance, de nous être couchés tous sans nous déshabiller. Cependant, nous eûmes beaucoup à souffrir de l'air glacial qui soufflait, d'un côté, du Chimboraso, et de l'autre, du Carguairaso. Quand l'incendie fut éteint, les Indiens entrèrent dans la maison et en

retirèrent plusieurs choses qui y avaient été déposées; mais heureusement on avait laissé au dehors la principale partie de notre bagage. Nous attendîmes jusqu'au matin, assis sur nos matelas, enveloppés dans nos ponchos et nos couvertures, et placés aussi près du feu que possible.

Le matin, nous continuâmes notre voyage, en tournant autour du pied du Chimboraso, jusqu'au moment où la vallée de San Juan s'ouvrit sur notre droite; nous descendîmes tout le long d'un sentier très-roide et très-escarpé, et à midi nous arrivâmes à *l'obrage* de San Juan, appartenant à Don Martin Chiriboga, où nous demeurâmes jusqu'au lendemain matin. Là, je vis l'Indien de l'Amérique du sud réduit à l'état le plus abject de servitude et d'esclavage: en se comparant à lui, l'esclave dépendant des plantations sur la côte, doit se croire libre.

Il n'est permis à ces êtres malheureux, d'exister dans leur pays, auquel ils sont devenus étrangers, que parce que leurs spoliateurs n'y trouveraient, sans leurs travaux, qu'un vaste désert. La fertilité du sol deviendrait inutile, sans les bras nécessaires pour faire les récoltes et manufacturer les produits. L'or et l'argent demeureraient enfouis dans les montagnes, si des individus faisant partie de l'espèce hu-

maine, n'étaient employés à les extraire. Hélas! ces hommes sont les propriétaires primitifs dans l'état de dégradation le plus complet, et sur lesquels s'est appesantie la calamité des conquêtes, avec tous les maux qu'elle entraîne à sa suite. La misérable somme de quatorze dollars par an, sert de gages à un homme qui travaille dans une manufacture de draps, et dix à celui qui soigne un troupeau de moutons; et, pour ce modique salaire, ils sont sujets au fouet et à tous les autres châtiments corporels. Leur maison est une hutte, composée de pierres inégales, placées les unes sur les autres, et couvertes des longues herbes qui viennent au pied du Chimboraso; la famine, le malheur et la misère semblent avoir fixé leur demeure dans ces huttes. A cette vue, la pitié devrait faire couler les larmes des yeux de leurs oppresseurs; mais ceux qui oppriment les enfants du soleil, sont inaccessibles à tout sentiment de compassion.

Quelques-uns des draps fabriqués à cet obrage, étaient des plus beaux que j'aie jamais vus sortir des fabriques de l'Amérique; mais c'était par une transgression des lois coloniales qui avaient déterminé, d'une manière précise, les qualités qui devaient être fabriquées dans les manufactures des colonies. Heureux de quitter ce séjour de misère, ne pouvant que m'affliger du sort des malheureux Indiens,

sans avoir aucun moyen de l'adoucir, nous partîmes de San Juan dans la matinée, et nous arrivâmes à deux heures de l'après-midi à Riobamba, où on avait élevé un arc de triomphe très-bien peint.

Riobamba est la capitale de la province du même nom; l'ancienne ville fut fondée en 1533, par l'Adelantado Sébastien Bénalcasar; elle contenait vingt mille habitants, deux églises paroissiales, quatre couvents, deux monastères de religieuses et un hôpital; mais elle fut complètement détruite en 1797, par un tremblement de terre qui fit périr presque toute la population, et un bien plus grand nombre d'habitants des différentes parties de la province. Ils n'est peut-être point de vestiges plus effrayantes de ces terribles convulsions de la nature, que celles qui existent encore à Riobamba : on peut voir quelques-unes des ruines de l'ancienne ville, elles sont éloignées les unes des autres au moins d'une lieue et demie; et on me montra, sur les côtés de la vallée, des ruines que les habitants m'assurèrent avoir fait partie du même édifice, particulièrement deux clochers qui avaient appartenu à l'église des Franciscains; ils étaient sur un côté, et une portion du corps de l'église était sur l'autre.

Après cette catastrophe, l'aspect du pays chan-

gea tellement, que les habitants de la ville, et ceux des provinces voisines, ne purent reconnaître les lieux ou étaient précédemment leurs demeures, ou celles de leurs amis. Les rivières disparurent ou changèrent de cours, et les plaines usurpèrent la place des montagnes et des ravins. Enfin, tout le pays avait tellement changé de face, que personne ne put retrouver le lieu ou était située antérieurement la plus grande ferme du pays, appartenante à Zamora.

La nouvelle ville est bâtie sur une plaine sablonneuse beaucoup plus basse que le niveau des plaines élevées qui l'environnent, qu'on appelle *paramos*; son climat est très-agréable, et propre à la production de toute espèce de fruits européens; mais maintenant on ne voit que peu d'arbres à fruits dans les vergers ou jardins. J'employai la soirée de notre séjour à Riobamba, à aller rendre visite à un vieux cacique, le seul individu que j'aie jamais vu qui pût nouer et interpréter les nœuds du quipus; il se vantait d'être un des descendants du Huasta Puncay, l'ancien seigneur des pays environnants. Il avait un état de la population de cette partie du territoire de Maynas, à l'est des Cordillères, d'abord habité par une colonie d'Indiens pun-

cay, qui étaient devenus trop nombreux pour le pays, et ensuite par une partie de sa tribu, après qu'elle eut été mise en déroute par Benalcasar, sur la plaine de Trocajas, lorsqu'ils voulurent s'opposer à l'entrée des Espagnols. Il avait aussi une tradition portant qu'une colonie de singes, venant de l'ouest, traversa les montagnes, et infesta le pays, jusqu'au moment où ils furent tous détruits par les Indiens; et qu'à l'arrivée des premiers Espagnols, les naturels les considérèrent comme des animaux nuisibles, et se déterminèrent à empêcher leur entrée; mais qu'ayant été vaincus, un grand nombre quitta le pays, et se joignit à la colonie de Maynas. Mon obligeant hôte m'assura que la province de Riobamba contenait des mines d'or et d'argent très-riches, et que, d'après une tradition certaine, cette province envoya plus d'or et d'argent pour la rançon d'Atahualpa, qu'aucune autre du royaume.

Cette contrée donne annuellement quatre mille quintaux de laine de mouton, qui est convertie en différentes espèces de draps; ses autres produits sont le maïs, l'orge, le froment, les pommes de terre, les arracachas, et les végétaux européens propres à l'usage de la cuisine; la situation de sa

capitale fait craindre qu'elle ne puisse jamais devenir une place de commerce importante.

Le relais suivant nous conduisit à la ville d'Ambato; la route par laquelle nous y arrivâmes était irrégulière et désagréable, tant à cause de la rigueur du climat, que par la difficulté des montées et des descentes; mais nous nous en trouvâmes dédommagés, lorsque nous vîmes le lieu où nous devions nous reposer. Aussitôt que nous fûmes descendus dans la vallée d'Ambato, nous y trouvâmes un arc de triomphe, couvert de fraises mûres qui avaient été cueillies avec leurs tiges, et attachées à des cordes des fibres du maguey, avec des ornements dessinés avec goût et des fleurs dont le parfum embaumait l'air; le corrégidor nous y reçut, à la tête des principaux habitants, et nous accompagna à la ville. Une partie des terrains situés le long de la route, étaient entourés de haies de tunas, de touffes de romarin, de maguey et de rosiers, ainsi que d'autres végétaux appartenants à l'ancien et au nouveau monde; les plantes des parties les plus éloignées du globe se trouvaient ainsi mêlées, et réussissaient parfaitement. Avant d'arriver à la ville, nous passâmes sous deux autres arcs de triomphe couverts de fraises, et, pendan

plus d'une lieue, de jeunes Indiens, garçons et filles, dansaient le long de la route que nous parcourions, s'arrêtant lorsque nous avions dépassé les arcs, qu'ils abattaient aussitôt, et dépouillaient de leurs fruits, et ensuite nous suivaient en courant et en chantant, avec de longues guirlandes de fraises autour de leurs corps.

La ville d'Ambato est très-agréablement située sur un côté de la rivière; les maisons et les églises sont en général propres et neuves, parce que l'ancienne ville fut complètement renversée par le tremblement de terre de 1797. Ambato est la capitale de la province du même nom, dont presque tout le territoire jouit d'un climat très-doux et d'un sol très-fertile. Les récoltes de froment, de maïs, d'orge, de quinua et des autres légumes sont très-abondantes et d'une excellente qualité : on y voit croître plusieurs fruits très-bons, tels que pommes, poires, pêches, abricots et fraises; ces dernières en très-grande abondance, un grand nombre de plaines en sont couvertes. Celui qui veut en acheter paie au propriétaire de la terre un demi-réal, le seizième d'un dollar, et va lui-même ou envoie quelqu'un en cueillir pendant toute une journée. Les cannes à sucre y réussissent très-bien, quoiqu'il

faille quatre ans pour qu'elles parviennent à leur maturité; on en fait du sucre d'une extrême beauté, bien supérieur à celui qu'on peut se procurer dans le voisinage; mais la quantité en est petite.

On y trouve en abondance la cochenille, qu'on y appelle pilcay, et les naturels la ramassent pour l'employer à la teinture. Le nom donné par les Espagnols à ce précieux insecte est *cochinilla*, qui signifie un petit cochon, parce qu'il y ressemble; de même qu'on prétend, dans quelques parties de l'Europe, que le cloporte ressemble aussi à un cochon. Le cactus, dont se nourrit la cochenille, n'est pas aussi piquant que le tuna, appelé, dans les Indes occidentales, poires piquantes; les feuilles sont très-vertes, aussi bien que la cosse du fruit; mais l'intérieur est d'une belle couleur rouge, semblable à celle de la cochenille; il est d'un très-bon goût, et, quand on en mange, il communique sa couleur à l'urine. On donne peu de soin dans ce pays à la culture du cactus ou nopal, ainsi qu'on l'appelle au Mexique, et on néglige aussi l'insecte lui-même, par conséquent la qualité de la couleur n'est pas des meilleures; mais si on s'occupait convenablement de l'arbre et de l'insecte qu'il nourrit, il n'est pas douteux que le pilcay d'Ambato n'égale-

rait la cochenille d'Oaxaca. Au lieu de tuer l'insecte après l'avoir pris sur le cactus, en le mettant dans une jarre de terre et en l'exposant à une chaleur suffisante pour détruire la vitalité, et le conservant ensuite dans des sacs, comme font les Mexicains, ils l'écrasent en le passant au moulin, jusqu'à ce qu'il ait pris la consistance d'une pâte, et souvent l'altèrent par une composition faite avec le jus du fruit et de la farine; à la vérité, les Mexicains font quelquefois de même, et ils peuvent imiter si parfaitement l'animal qu'il est difficile de découvrir la contrefaçon. La meilleure manière d'y parvenir, d'après ce que m'a dit un négociant du Mexique qui en vend beaucoup, c'est de mettre une certaine quantité de cochenilles dans l'eau chaude, de les y laisser pendant vingt-quatre heures, de remuer et de couler la liqueur dans un tamis de crin assez fin pour empêcher le passage de l'insecte, de la laisser ensuite reposer, et si elle dépose quelque sédiment, alors la cochenille contient une portion de matière contrefaite dont on peut connaître exactement la quantité en faisant sécher ce sédiment, et comparant son poids avec celui de la cochenille qu'on a mise en infusion.

Parmi les bons comestibles que l'on trouve à

Ambato, on distingue d'excellent pain, et plusieurs espèces de gâteaux, entre autres un appelé *allullas* qu'on envoie en grande quantité à Pinto, à Guayaquil et à d'autres villes. Tous les articles alimentaires de première nécessité sont excellents et à des prix très-modérés; cette considération et celle du climat le plus agréable, déterminent un grand nombre de personnes à choisir ce lieu pour leur résidence. Dans l'année 1698, la ville fut détruite par une éruption du Cotopaxi, accompagnée d'une autre du Carguairaso, qui vomirent sans cesse une assez grande quantité de matière chaude et bourbeuse pour inonder plusieurs des vallées voisines. Il reste encore, au côté sud de la ville actuelle, un monument de cette terrible éruption: on voit dans le roc, un abîme de cinq pieds de large, et de plus d'une lieue d'étendue.

En quittant Ambato, un court relais de cinq lieues nous conduisit à Llactacunga, ou, comme on le nomme ordinairement, Tacunga. A notre entrée, notre vue fut désagréablement frappée par un monceau de ruines, résultat du tremblement de terre de 1797. Les églises et les couvents furent entièrement démolis; leurs restes existent encore dans le même état où les laissa cette terrible convulsion. Tacunga

est la capitale de la province du même nom, et la résidence du corrégidor. La plaine sur laquelle elle est construite, est évidemment d'origine volcanique, ou a été couverte des matières volcaniques lancées des montagnes voisines. La ville contient environ trois mille âmes; elle a une église paroissiale et les restes des couvents de St.-François, de St.-Dominique, de St.-Augustin, et de la Merced, d'un collége de jésuites, et d'un couvent de religieuses carmelites; tous ces établissements furent transférés à Quito, après le tremblement de terre. Les églises et les maisons sont construites en pierre ponce, si légère, qu'elle flotterait sur l'eau, on peut s'en procurer facilement dans le voisinage. Tacunga fut complètement ruiné par les tremblements de terre, et par les commotions souteraines du volcan de Cotopaxi, qui est très-près de la ville; ils eurent lieu en 1698, époque à laquelle il ne resta intact qu'une église sur neuf, et quatre maisons sur sept cents. En 1743, et 1757, elle fut entièrement renversée.

Lors du tremblement de terre de 1743, le père Vallejo, jésuite, était dans l'église lorsque le toit tomba; il demeura pendant trois jours sous ces décombres, d'où on le sortit sans qu'il eût aucun mal; mais ses facultés mentales furent tellement

désorganisées par cet accident, qu'il avait oublié jusqu'à son nom, et ne reconnaissait aucun de ses amis, même des plus intimes; quand on lui présenta son breviaire, il ne put le lire, et parut dans un état d'enfance complet; il résida ensuite au collége de Quito; mais sa mémoire l'avait tellement abandonné, qu'il ne put jamais se rappeler rien de ce qui lui était arrivé avant le tremblement de terre; il perdit même le souvenir de ses études, et il fallut ensuite lui apprendre à lire, et à célébrer une messe votive. Cet exemple extraordinaire des effets produits par la peur est constatée à Quito d'une manière tellement authentique, que le fait paraît ne pouvoir être révoqué en doute.

Sur la même plaine où est situé Tacunga, on voit les restes d'un bâtiment indien, appelé palais des Incas de Callo; mais on ne peut que reconnaître ses fondements; il paraît qu'il consistait en une vaste cour, et trois grandes salles, formant trois côtés d'un enclos. Il était construit en pierres noires, très-dures, qui ne ressemblent à aucune de celles que l'on trouve maintenant dans le voisinage. A raison de cette circonstance et de la ressemblance qu'a la pierre travaillée (ayant une surface convexe) avec celles dont on se sert dans le Pérou, il est

plus que probable qu'il fut construit après la conquête faite par Huaina Capac.

Excepté dans quelques vallées, le climat de cette province est froid. Ses productions sont le froment, le maïs, l'orge, et les pommes de terre. On y voit peu de fruits, excepté des cerises sauvages, appelées *capulis*, qui croissent en grande abondance, et qui constituent la principale nourriture des Indiens. On peut y ajouter quelques pommes et quelques pêches. Le nitre se trouve sur plusieurs points de la province, et on en fabrique une quantité considérable. Quelques-uns des domaines de ce district sont très-vastes, et abondent en bêtes à cornes qui produisent de bon beurre et d'excellent fromage.

Nous partîmes de Tacunga le lendemain de notre arrivée, et nous nous arrêtâmes à une ferme appelée Chisinchi; le jour suivant nous arrivâmes à un bâtiment de ferme, appelé la Ensillada, appartenant au marquis de Villa Orellana, où toutes les autorités et les personnes de distinction de Quito s'étaient réunies, pour complimenter le Président et capitaine-général sur son arrivée. Je ne décrirai point ici les céremonies observées à cette occasion le jour suivant, parce qu'elles ressemblent presque en-

tièrement à celles qui ont lieu à Lima, à l'arrivée d'un vice-roi.

Il est à observer que les villes dans lesquelles nous passâmes pendant notre route de Guayaquil à Quito, sont généralement capitales de provinces ou de districts; il y a d'autres routes qui y conduisent, mais les différents corrégidors, ou gouverneurs, désirèrent faire honneur à leur Président, en le recevant dans leurs maisons; il est vrai qu'on a pris soin d'établir les capitales sur les routes pour la commodité des voyageurs et des gouverneurs.

La principale population de ces provinces est composée d'Indiens tributaires et de métis, de quelques espagnols blancs et de créoles blancs; les naturels paraissent très-industrieux et hospitaliers; je n'ai point été à portée d'en juger, mais c'est sous ces rapports avantageux que j'ai entendu les dépeindre.

---

## CHAPITRE XI.

**Quito, sa fondation et sa situation. — Plasa Mayor. — Palais du président, palais de l'évêque et cathédrale. — Paroisses.—Couvents et bâtiments publics. — Collége des jésuites. — Couvent de Saint-François. — De San Diego. — Santa Prisca. — Santa Clara. — Université. — Collége de San Luis. — De San Fernando. — Maisons. — Gouvernement. — Noblesse. — Population.— Créoles blancs. — Leurs occupations et leur éducation. — Leur caractère. — Des Métis, leurs personnes, leur caractère, leurs occupations. — Indiens, leurs personnes, leur caractère, leurs occupations. — Habillement des Créoles, des Métis et des Indiens. — Amusements. — Combats de taureaux et mascarades. — Danses. — Musique. — Processions religieuses. — Marchés, viande, fruits et végétaux. — Liqueurs spiritueuses. — Glaces. — Confitures. — Fromages. — Commerce.**

---

Quito fut fondé en l'an 1534 par Sébastien Bénalcasar, sous l'invocation de San Francisco, et reçut en 1541 le titre de ville, que lui accorda l'empereur Charles V. Il est bâti sur un ravin, ayant

à l'ouest la montagne Pinchincha, et à l'est un rang de collines appelé Chimbacalle; au sud est la plaine de Turupampa ou Turubamba, entre laquelle et la ville se trouve la petite montagne de el Panecillo, et au nord la plaine d'Anaquito, généralement appelée Egido. Les rues, dont la direction est au nord et au sud, sont sur une plaine très-unie; mais celles qui les traversent s'élèvent vers le bas de Pichincha, et descendent du côté de la ville, vers la petite rivière de Machangara, qui coule entre elle et les hauteurs de Chimbacalle.

Près du centre de la ville est la plasa mayor; on compte en outre celles de San Francisco, de Santo Domingo et de la boucherie, *carniceria*. A l'ouest de la grande place est le palais du président, bâtiment d'un aspect sombre; il a un premier étage et est élevé de neuf pieds au-dessus de la place; il a aussi une terrasse; la façade est en pierre et on y monte par deux escaliers. Le palais contient des salles pour l'audience royale, la trésorerie et la prison, ainsi que les appartements occupés par le président, les bureaux des secrétaireries et les archives. Du côté opposé est la maison de corporation, une autre avec une belle façade en pierre et des maisons particulières de chaque côté; elle a aussi un premier

étage avec des balcons. Sur le côté nord de la place est le palais de l'évêque, avec une entrée principale en pierre de taille, sur le balcon de laquelle il y a une promenade couverte, très-spacieuse. Sur le côté opposé, on voit la cathédrale, bâtiment très-simple, ayant un clocher à un des coins; on doit convenir que cet édifice est mesquin, comparé aux autres bâtiments de la ville, et ne contient rien qui soit digne d'une attention particulière, excepté quelques tableaux exécutés par des naturels de la ville, et une effigie de St.-Pierre, ouvrage de l'Indien Caspicara. Au centre de la place, il y a une belle fontaine en cuivre.

Quito contient six églises paroissiales : le Sagrario, appartenant à la cathédrale, Santa Barbara, San Blas, San Sébastiano, San Roque, San Marcos et Santa Prisca. Le Sagrario est un bel édifice en pierre contenant quelques belles sculptures et peintures exécutées par les naturels. Il y a aussi deux couvents de religieux dominicains, trois de franciscains, deux d'augustins et deux de la Merced; le collége des ex-jésuites, deux monastères de carmélites, un de la Conception, un de Santa Clara, un de Santa Catalina, et une maison de femmes récluses appelée el Beaterio. Il y a un hôpital

confié aux soins des religieux bethlémites, et une partie du collége des jésuites a été donnée aux maisons de l'Ordre de San Camillo. Chacune de ces maisons religieuses a une église, et quelques-unes d'entre elles ont une ou plusieurs chapelles qui en dépendent; en outre, il y a d'autres chapelles publiques, parce que plusieurs seigneurs ont chez eux des *oratorios*; et il y en a d'autres appartenantes aux colléges, aux prisons, à la pénitencerie, à *l'hospicio* et à d'autres établissements.

Parmi les bâtiments conventuels dignes d'attirer l'attention, est le collége des ex-jésuites : la façade de l'église est en pierre, du travail le plus exquis; les piliers, d'ordre corinthien, sur chaque côté de la porte d'entrée, sont entourés de guirlandes de roses et de lis, exécutées avec tant d'art et de délicatesse, qu'une personne peut facilement mettre la main entre la guirlande et le pilier, et la passer en plusieurs endroits, le long de la demi-circonférence, avant que sa main touche la guirlande. Ces six piliers ont trente pieds de haut, et chacun est taillé d'un seul bloc de pierre blanche, dont toute la façade est bâtie. Dans deux petites niches sont placés les bustes de St.-Pierre et de St.-Paul; au-dessous de celui de St.-Pierre, on voit les emblèmes de ce

qu'il était avant de devenir apôtre : une petite barque et un filet, dont les mailles et les plis sont détachés de la pierre principale, sur laquelle sont sculptés plusieurs poissons, dont un, entièrement détaché du filet et de la pierre, peut être mis en mouvement en introduisant le doigt entre les mèches du filet. Au-dessus du buste on a sculpté, en haut relief, une chaire, une mitre, une crosse et deux clefs; du côté opposé, sous le buste de St.-Paul, on voit un loup en haut relief qui, après avoir enlevé jusqu'à la tête la peau d'un agneau, tient sa patte de devant sur le corps déchiré, et a dans la gueule une partie de la peau, sa tête levée et ses oreilles dressées comme s'il écoutait; toute cette sculpture emblématique est travaillée avec la plus grande délicatesse et dénote le ciseau d'un maître. Au-dessus du buste est un vase posé sur plusieurs livres. Sur la façade il y a, dans des niches, une statue de la vierge Marie et quatre autres : celles de San Ignacio Loyola, fondateur de l'Ordre, de San Francisco de Borja, de San Juan Francisco Regis et de San Francisco Xavier, l'apôtre des Indes; on y voit aussi deux bustes, un de San Luis Gonzaga et un autre de San Stanislas Kotska, tous appartenants à l'Ordre. Ce beau morceau d'architecture fut exécuté par des

Indiens, sous la direction du père Sanches, natif de Quito.

L'intérieur de l'église a été construit sur le modèle de celle de Jésus à Rome; elle a une apparence grave et solennelle; les piliers sont carrés, et supportent un toit simple : il y a au centre une petite coupole. Avant l'expulsion de l'Ordre, l'intérieur du temple était richement orné; mais depuis il a été dépouillé de ce qu'il contenait de plus précieux; dans le nombre de ces objets était un custode, qui est à présent dans la chapelle royale à l'Escurial; un de ses côtés est composé de diamants montés en argent parfaitement poli, l'autre, en émeraudes montés en or. Quoique le tout n'ait pas plus de deux pieds huit pouces de hauteur, il fut estimé à huit cent soixante-dix mille dollars; au fond était : MS. Londres, 1721. On en voit dans la sacristie de l'église un dessein et une description.

Une des entrées de ce collége est construite en pierre, d'architecture dorique, et du travail le plus exquis. La bibliothèque contient au-delà de vingt mille volumes, parmi lesquels il y a des ouvrages très anciens. Les livres sont placés dans différents compartiments, chargés de desseins emblématiques

indiquant les matières qu'ils traitent. L'ensemble de cette bibliothèque ressemble à un amphithéâtre: les livres étant placés de manière à former trois rangs ou étages. Le long du haut du premier et du second de ces étages, il y a une galerie avec une balustrade, et au-dessus on a placé des pupitres à l'usage des lecteurs, et des écritoires pour ceux qui veulent faire des extraits. Une particularité remarquable relative à cet appartement, c'est que, malgré la grande quantité de souris et de rats qu'on trouve en abondance dans toutes les autres parties du bâtiment, ils n'ont point pénétré dans celle-là, probablement à cause de quelque ingrédient mêlé dans le mortier dont il a été enduit; il y a dans le réfectoire un bon tableau des noces de Cana; mais presque tous les meilleurs tableaux ont été enlevés, et on s'est contenté d'en laisser la liste dans la bibliothèque. Tous les murs du bâtiment sont en briques de bonne qualité; les encadrements des portes et des croisées sont en pierre de taille, aussi bien que tous les piliers et les voûtes des cloîtres.

Une partie de ce bâtiment avec l'église a été donnée aux moines Agonisants; une autre partie fut convertie en salles pour l'université, et le reste employé à faire des barraques pour les soldats. Ce fut dans ces bâtiments que périrent, le 2 août 1811,

les premiers martyrs de l'émancipation de l'Amérique du sud.

Le couvent de San Francisco est le plus grand que j'aie jamais vu; les murs extérieurs sont en briques; mais tous les cloîtres sont en pierre; il est situé au pied de la montagne Pichincha, et en partie sur quelques arches jetées sur une ouverture dans le rocher. Un des cloîtres a un rang de cellules taillées dans le roc, dont les toits sont de niveau avec la terre. La façade de l'église est sur une terrasse élevée de douze pieds, au-dessus du niveau de la place de laquelle un bel escalier en pierre conduit à la porte de l'église; la terrasse est pavée de dalles de différentes dimensions et de figures; mais elles sont placées avec tant d'art, qu'on peut à peine distinguer les interstices qui existent entre elles. La façade de l'église est de l'ordre Toscan; quoique massive, elle est faite avec goût, et couronnée de deux beaux clochers en forme de tours; son intérieur est magnifique; le corps de bâtiment a la forme d'une croix, et, sur l'intersection, est placée une belle tour ronde ou coupole. Le maître-autel est richement orné, et le presbytère, élevé de cinq pieds au-dessus du terrain de l'église, a une magnifique apparence. Toutes les cérémonies religieuses

y sont célébrées avec la plus grande solennité. Le chœur, placé au-dessus de l'entrée principale, est appuyé sur une voûte éliptique, qui traverse l'aile centrale de l'église; outre les deux autres qui traversent les deux ailes latérales. Le toit est soutenu par un double rang de minces piliers circulaires, et composé de panneaux très-bien sculptés. On a également apporté beaucoup de soins à sculpter les stalles et le pupitre du chœur. Il y a dans l'église deux bonnes orgues, l'un construit à Quito par un naturel, et l'autre venant d'Italie; on voit dans l'église et dans la sacristie un grand nombre de beaux tableaux et de morceaux de sculpture, ouvrages des artistes du pays; particulièrement un tableau de San Francisco, peint par Miguel de Santiago, un Saint Jean et une Madeleine du même, et un *ecce homo*, de grandeur naturelle, par Samaniego.

Il y a deux chapelles adjacentes à l'église qui ouvrent sur la terrasse, l'une est dédiée à San Buenaventura, l'autre fut élevée aux frais d'un Indien appelé Cantuna, et dédiée à Nuestra Senora de los Dolores; on y voit une statue de la Vierge d'un travail exquis; le nom du sculpteur est inconnu, mais on croit qu'elle est l'ouvrage de Caspicara, Indien de Quito.

Je ne ferai point une description minutieuse des églises et des couvents de Santo Domingo, de San Augustin et de la Merci, quoiqu'ils soient élégamment construits en pierre et en briques, et qu'ils contiennent plusieurs choses dignes d'être remarquées. Le couvent de retraite de San Diego, appartenant aux Franciscains, est, par sa situation dans un ravin des faubourgs de la ville, presque caché au milieu des arbres et des rochers; cette retraite est des plus romantiques. On a donné beaucoup de soin à ce bâtiment qui ressemble en tous points à un hermitage isolé, ce qui le rend digne de l'attention d'un étranger. C'est peut-être, dans tout le Nouveau Monde, la demeure qui convient le mieux pour une retraite religieuse, et pour s'y livrer à la contemplation. L'aspect pittoresque des montagnes environnantes, s'élevant au-dessus des nuages, la verdure riante de leurs bases contrastant avec les neiges éternelles qui couronnent leurs têtes chenues, un ruisseau serpentant, qu'on voit d'abord jaillir d'un rocher et ensuite glisser au bas du ravin pour y chercher son niveau, interrompu de temps en temps dans sa course par des tournants subits, des bouquets d'arbres ou des monceaux de pierres, et paraissant dire alors : Homme, ta course dans le

sentier de la vie, ressemble à la mienne : des obstacles peuvent survenir et paraître prolonger de quelques instants le pèlerinage qui doit pour toi se terminer au tombeau; mais ton séjour sur la terre est court, ta vie, semblable à mon courant sur le penchant de cette montagne, s'écoule continuellement vers son terme, et, après avoir éprouvé toutes les vicissitudes de ce voyage, il ne te restera peut-être que des regrets de n'avoir pas été assez sage pour en profiter.

Tous les devoirs de la vie monastique s'observent dans ce couvent avec la plus grande sévérité; les moines, d'une pâleur qui atteste leur vie austère, sont vêtus de cilices gris, des sandales garantissent seules leurs pieds à demi-nus; leur silence habituel, leur air de componction, tout y parle pour la sainteté d'un lieu où des hommes réunis en communauté, semblent ne vivre que pour se préparer à une meilleure vie. J'ai souvent parcouru ces cloîtres à la fin du jour, prêtant l'oreille aux sons éloignés de l'orgue de l'église et aux chants solennels des religieux, avec un respect tel que je n'en ai jamais éprouvé dans aucun autre lieu.

Dans une des principales rues il y a, en face de l'église des Carmélites, un bel arceau voûté en pierre,

sous lequel est un autel dédié à la Vierge, où on célèbre la messe tous les samedis. Ce bâtiment, qui a toute l'apparence d'un arc de triomphe, est appelé de la Reyna de los Angeles.

Dans le faubourg, au nord de la ville, est une petite chapelle appelée de la Vera Crus; là fut enterré le corps de Blasco Nunes Vela, chevalier de Santiago, qui fut le premier à qui la cour d'Espagne accorda le titre de vice-roi. Sa conduite à Lima fut si rigoureuse et si oppressive, que l'audience royale le déposa et l'embarqua à Callao pour Panama; mais il persuada au capitaine de le débarquer à Tumbes, d'où il se dirigea vers Quito, et, poursuivi par Gonsales Pizarre, dans la plaine d'Anaquito, adjacente à la ville, il y eut en ce lieu, l'an 1546, une bataille dans laquelle le Vice-Roi fut tué, et son corps porté dans cette chapelle où il fut enterré.

Quito est la résidence des prélats des quatre Ordres : San Francisco, Santo Domingo, San Augustin et la Merci; tous les couvents de la résidence sont soumis à leur juridiction.

L'église appartenante au monastère de Sainte-Claire est remarquable par son dôme elliptique, dont l'axe transversal a quarante et un pieds, le conjoignant vingt-six, et la naissance de la voûte

vingt-neuf pieds deux pouces; elle est construite en pierre, et la surface intérieure est entièrement unie. Vu du sol de l'église, le dôme, qui a trente-six pieds de haut, paraît presque plat. Ce beau morceau d'architecture fut entièrement exécuté par des Indiens en l'an 1767.

Quito a toujours été un lieu célèbre à cause du grand nombre d'étudiants qui s'y rendent; on l'appelle le monstre à deux têtes, parce qu'il a deux universités : celle de San Gregoiro Magno, sous la surintendance des Jésuites, fut fondée, en 1586, par Philippe II, et enrichie, en 1621, de tous les priviléges accordés à la célèbre université de Salamanque, en Espagne; l'autre, celle de Santo Tomas d'Aquino, est placée sous la surveillance de l'Ordre des Dominicains ; mais après l'expulsion des jésuites, leur université fut réunie à l'autre par une charte royale de Charles III. Les deux colléges de San Buenaventura, de l'Ordre Franciscain, et de San Fulgencio de l'Ordre des Augustins, avaient autrefois le privilége de conférer le degré de docteur; mais les professeurs ayant commis plusieurs irrégularités, telles que d'accorder les degrés à leurs favoris ou pour de l'argent, ils en furent privés.

Les assemblées de l'université se tiennent dans le

collége des ex-jésuites; les places de professeur ne sont point des sinécures titrées, comme à l'université de San Marcos, à Lima, et dans plusieurs de l'Europe, ils sont spécialement chargés de surveiller la conduite de la jeunesse, et de l'instruire.

Il y a deux chaires pour la théologie, deux pour le droit canon, deux pour la jurisprudence, et une pour les arts. Il y en a aussi une pour la médecine, mais sans titre de professeur. Lorsqu'une place devient vacante, on l'obtient au concours public. Tous ceux qui ont le degré de docteur dans la faculté de la chaire vacante ont un vote électif, et tous les professeurs ont le même droit pour l'élection triennale du recteur de l'université; mais ensuite la liste de ces élections était envoyée au président du gouvernement qui, en qualité de vice-patron, avait le privilége de les rejeter ou de les confirmer.

Le degré de bachelier est aussi accordé à tous ceux qui subissent un examen public, après avoir étudié un an à l'université; et celui de maître à ceux qui ont achevé leur cours, et dont l'examen a été approuvé. Le degré de docteur, dans les différentes facultés, est obtenu par un examen particulier devant la faculté, composée du recteur de l'université et de quatre examinateurs pris dans son sein. Les

différents degrés et les diverses facultés se distinguent par la couleur, de la même manière qu'à l'université de Lima.

Le collége de San Luis reçut de Philippe V le titre de *colegio mayor*; c'est le seul qui ait eu ce droit dans l'Amérique du sud, c'est aussi un collége royal et un séminaire ecclésiastique. L'habit est un *opa*, robe brune-claire, et une *beca* ou bande cramoisie sur l'épaule, semblable à celle de Santo Toribio à Lima, avec un chapeau noir, ayant quatre cornes pointues, en forme de mitre; les armes royales en argent étaient portées sur la poitrine, du côté gauche, et attachées à la beca. Le collége de San Fernando avait le titre de collége royal; l'habillement est un opa noir avec une beca blanche: les armes royales étaient en or, et le chapeau carré comme celui de cardinal. Le premier est sous la direction immédiate d'un ecclésiastique séculier, comme recteur, aidé d'un vice-recteur et d'assistants; le dernier sous la conduite des dominicains; mais tous deux étaient soumis au patronage du président du gouvernement. Le collége de San Luis a produit plusieurs littérateurs éminemment distingués, et plusieurs archevêques et évêques: Mexia, qui, dans les derniers cortès d'Espagne, était ap-

pelé le Cicéron américain, avait été élevé dans ce collége.

Les maisons appartenantes aux principaux habitants ont en général un premier étage, mais celles des classes inférieures n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée; elles sont pour la plupart construites en adobes ou en pierre et couvertes en tuiles. Les familles des premières classes résident au premier étage; le bas est destiné aux domestiques, et sert aussi de remises, de magasins, et à d'autres destinations semblables. L'usage des *estrados*, ou estrades, est aussi commun à Quito qu'à la Conception, et les femmes paraissent mal à leur aise lorsqu'elles sont assises sur des chaises. Faute d'ébénistes, les ameublements des maisons sont un mélange d'antique et de moderne, selon ce qu'on peut se procurer; néanmoins quelques-unes, particulièrement celle du comte de San Jose, sont très-élégamment meublées.

La grande mode à Quito est d'avoir un lit magnifique à un bout de l'estrade; quelques-uns sont en velours cramoisi doublé en satin, orné d'un large galon d'or et d'une longue frange du même métal, avec une couverture de velours brodée en or et en argent; les draps et les taies d'oreiller

sont garnis de belles dentelles de Bruxelles, ou d'une dentelle aussi belle faite à Quito. Quelques-uns de ces lits sont quelquefois ornés d'un beau tableau, ou d'un transparent, qui fait un bel effet lorsque les rideaux sont tirés.

Le gouvernement de Quito et de sa province était confié à un président d'une audience royale, composée d'un régent, de quatre juges et d'un fiscal; ce tribunal fut d'abord établi en 1563, ensuite aboli en 1718, et rétabli en 1739. Le président jouit de tous les priviléges d'un vice-roi, excepté dans le département militaire pour lequel il dépend du Vice-Roi de Santa Fé de Bogata. La corporation, *cavildo*, est composée de deux alcades ordinaires, de huit régidors, et d'autres officiers, comme à Lima. Les Indiens sont soumis à un alcade mayor, qui est lui-même un Indien élu par la corporation de la ville; elles ont aussi un avocat payé par le Roi, et qui est appelé le protecteur des Indiens. La trésorerie a un comptable, un trésorier, un fiscal, et des officiers inférieurs. L'*aduana*, douane, a un comptable, un trésorier, et des officiers subalternes. Il y a en outre les tribunaux de la croisade, des successions de ceux qui meurent intestats, des postes et du temporel.

Quito fut établi siége épiscopal en 1545, et jusqu'en 1810 il eut vingt-deux évêques. Le chapitre, *Cavildo ecclesiastico,* est composé d'un doyen, d'un archidiacre, d'un chantre, d'un trésorier, d'un docteur, d'un pénitencier, d'un magistral, de trois chanoines, de quatre prébendiers et de deux demi-prébendiers.

Parmi les habitants de cette ville, on compte six marquis, trois comtes et un vicomte, outre plusieurs familles d'une noblesse distinguée. La famille du présent comte de Punelrostre, grand d'Espagne de la première classe, natif de Quito, et les descendants en ligne directe de San Francisco de Borja, duc de Gandia, y résident aussi. Quito a donné naissance à un archevêque, à huit évêques, à six vénérables, et à plusieurs littérateurs distingués, parmi lesquels on remarque particulièrement Don Pedro Maldonado Sotomayor, mathématicien profond, qui devint professeur des sciences à Paris, et fut élu correspondant de la société royale de Londres, ville dans laquelle il mourut. Parmi les gens de lettres qu'on pouvait y citer en 1810, on compte les docteurs Rodrigues et Arauco, et la Senora Dona Mariana Mateus de Ascasubi. Quito fut aussi la patrie de l'infortuné Atahualpa, le dernier Inca du Pérou.

La population de cette ville s'élève à environ soixante-quinze mille âmes, et peut être divisée en trois parties presque également nombreuses: blancs, métis et Indiens. On y voit peu de Nègres. Les Indiens servent en général de domestiques, et alors on les appelle *huasi camas*.

La principale occupation des individus de la haute classe est de visiter leurs domaines, sur lesquels ils résident pendant une partie de l'année, surtout dans le temps de la récolte. Les habitants blancs qui jouissent d'une honnête aisance, sont fermiers, négociants, littérateurs, suivent la carrière de l'église ou celle du barreau, ou sont employés par le gouvernement. Les jeunes gens appartenants à ses classes, sont ordinairement élevés dans des colléges, comme pensionnaires ou comme externes dont l'éducation est gratuite; ils montrent autant de jugement que de vivacité dans les disputes scholastiques, et il ne manque que des professeurs libéraux et un meilleur choix de livres et d'instruments, pour que l'université de Quito puisse lutter avantageusement avec quelques-unes de celles des contrées les plus policées de l'Europe. Si les jeunes gens élevés dans les colléges, ne deviennent pas aussi profondément initiés dans les sciences qu'on pourrait l'at-

tendre, c'est un malheur pour eux, et on ne saurait le leur imputer sans injustice. Les filles de cette classe sont en général élevées sous les yeux de leurs mères, et, à l'exception des ouvrages à l'aiguille de toute espèce, et de la conduite du ménage, on ne leur apprend qu'à lire et à écrire. Quant au talent, qu'elles possèdent en général, de pincer de la guitare et du psalterion, instruments qu'elles aiment beaucoup, elles le doivent essentiellement à leur travail, ou aux leçons de quelques dames de leurs amies.

La plupart des habitants blancs sont d'une stature moyenne, ont l'air animé, et les traits bien dessinés. Comme ceux du Chili, ils ont le coffre de l'estomac étroit, et c'est à cette conformation qu'on peut attribuer, sans doute, la multiplicité des affections pulmoniques. En société, ils sont verbeux, francs, et polis, surtout les femmes. Chez eux ils sont d'une hospitalité remarquable, et extrêmement affables envers les étrangers. Le seul défaut caractéristique d'un Quitenois qu'on puisse opposer à ses bonnes qualités, est une espèce de légèreté ou d'inconstance; car ils sont toujours disposés à adopter les innovations. J'ai reconnu à cet égard la vérité de l'assertion d'un ami. « Si, dit-il, nous

avons le matin une procession de pénitents, nous nous y rendons tous avec l'habit de pénitent, et prenons notre air le plus grave. Si, l'après-midi, nous avons un combat de taureaux, personne n'y manque; on nous verra le soir quitter le cirque pour aller entendre le sermon d'un missionnaire, et passer ensuite le reste de la nuit à danser ou à jouer. » Cette instabilité devint trop visible, et fut souvent fatale pendant la première période de la révolution de cette ville.

Les métis sont en général bien conformés, d'une taille souvent au-dessus de l'ordinaire, robustes, et d'un teint fleuri; leurs traits sont fort agréables; ils ont en partage plusieurs des vertus des blancs, mais ils les surpassent dans leurs vices; ils sont également inconstants dans leurs déterminations, aimant beaucoup les plaisirs, mais extraordinairement dociles, affables et obligeants; recevant comme des marques d'honneur les attentions que leur témoignent toutes les personnes d'une classe supérieure à la leur. Plusieurs individus de cette race sont employés comme inspecteurs sur des fermes et des domaines appartenants à la noblesse; d'autres s'adonnent à la sculpture et à la peinture, quelques-uns ont excellé dans ces arts, et plusieurs des

tableaux de Miguel de Santiago ont été placés en Italie parmi les premières productions du pinceau. A présent (1810) les artistes les plus célèbres sont Samaniego, Cortès et Solis. Les métis s'appliquent aussi au commerce mécanique, et deviennent d'excellents lapidaires, bijoutiers, orfèvres; mais toutes leurs productions manquent du génie précieux de l'invention; ils s'appliquent essentiellement à imiter, et ils obtiennent un succès complet à cet égard.

Les Indiens, hommes et femmes, sont de petite taille, bien proportionnés, très-nerveux et d'une grande force; ils ont dans leurs habitudes et leurs mœurs une grande ressemblance avec les Indiens du Pérou, mais ils sont plus soumis à leurs maîtres. Ceux qui sont employés dans la ville, le sont comme domestiques, et se rendent très-utiles sous ce rapport par l'égalité constante de leur caractère et leur entière soumission; s'ils sont bien traités, ils s'attachent sincèrement à la maison dans laquelle ils vivent. Une récompense modérée assure à leurs maîtres un dévouement complet. Ils peuvent supporter les fardeaux les plus pesants : un homme peut porter sur son dos, pendant la plus grande partie du jour, une grande jarre de terre, contenant douze à seize gallons; cette jarre s'appuie sur la partie inférieure

du dos, tandis qu'une courroie de cuir, attachée des deux côtés de la jarre, est passée en travers du porteur, qui se courbe de manière que l'ouverture de la jarre est dans une position horizontale, et que tout repose sur une ligne perpendiculaire à son talon droit sur lequel il est entièrement appuyé. L'Indien marche comme s'il boitait, il glisse sur son pied gauche, et se jette ensuite sur le droit, ce qui fait que la cheville du pied droit est beaucoup plus forte que celle du gauche, et ce pied est aussi beaucoup plus grand que le droit. J'examinai un vieil Indien appartenant au palais, dont l'occupation constante depuis plusieurs années, avait été de porter de l'eau de la fontaine qui est sur la place, et je vis que tout le côté droit du corps était beaucoup plus nerveux que le gauche.

Les femmes indiennes qui s'occupent à transporter quelques produits des villages voisins au marché de Quito, portent leurs fardeaux de la même manière que les hommes; j'en ai souvent vu de tellement couvertes d'une charge de broussailles, de luzerne, d'orge verte ou d'autres légers articles d'un grand volume, que la charge semblait se mouvoir toute seule, le porteur en étant complètement enveloppé.

Plusieurs Indiens de la ville sont bouchers, tisserands, cordonniers, tailleurs, faiseurs de briques; mais ils sont d'une paresse et d'une indolence remarquable : ils passent à s'enivrer le temps qu'ils devraient employer à leurs affaires. Si vous désirez faire travailler quelqu'un d'entre eux, surtout parmi les cordonniers, il vous demande une partie de l'argent d'avance, en prenant pour prétexte qu'il a besoin d'acheter quelque article indispensablement nécessaire; mais aussitôt qu'il a reçu cet argent, il le dépense en chicha ou en rhum, et souvent il devient nécessaire de faire arrêter le coquin, et de l'envoyer en prison avant de pouvoir l'obliger à remplir ses engagements.

Plusieurs Indiens sont barbiers, et manient le rasoir avec la plus grande dextérité; il est facile de les distinguer d'avec les artisans, parce qu'on voit toujours sortir le bassin de cuivre ou d'argent de dessous leurs manteaux.

Plusieurs des métis, ou descendants des Créoles et Indiens espagnols, ont le teint blanc; mais leur front bas et étroit trahit leur affinité avec l'Indien; les quarterons, ou descendants d'un métis et d'un Espagnol, approchent de plus près du Créole blanc. Les mères des métis commencent en général de très-

bonne heure à tresser les cheveux de leurs enfants, en les tirant en arrière du front et des tempes, divisés en petites nattes, pour agrandir cette partie du visage.

L'habillement ordinaire des Espagnols et des Créoles, est semblable à l'européen, avec l'addition d'un long manteau rouge, bleu ou blanc. Leur costume de cheval est toujours élégant; sur une jaquette, un pantalon et des bottes, ils portent le poncho blanc, et par-dessus un autre plus petit de peau de cerf, ayant le côté du poil en dehors. De cette manière la pluie ne peut les pénétrer, quelle que soit la longueur du temps pendant lequel ils y restent exposés. Ils ont un grand chapeau couvert de cuir, et, pour compléter le costume, un grand schall de soie attaché autour du cou.

Les femmes s'habillent à l'anglaise, à l'exception de quelques dames âgées qui portent de grands paniers. Lorsqu'elles vont à l'église, toutes mettent le panier par-dessus un petit jupon de velours noir à petits plis, et sur leurs têtes, une grande pièce de flanelle anglaise, presque toujours de couleur brune, qu'elles peuvent fermer sur leur figure de manière à la couvrir. Les dames portent beaucoup de bijoux, et plusieurs en ont pour de fortes som-

mes; ils consistent principalement en pendants-d'oreilles, colliers, rosaires, amulettes et bracelets de diamants,. d'émeraudes, de topazes et d'autres pierres précieuses en garnitures complètes; car un mélange de ces pierres est considéré comme une preuve de pauvreté. Il n'est pas rare de voir, dans de grandes occasions, une dame parée de bijoux dont la valeur s'élève à vingt ou trente mille dollars.

L'habillement des métis est composé d'une jaquette et d'une culotte que le caleçon dépasse; point de bas et rarement des souliers, un long manteau à l'espagnole de drap bleu, manufacturé dans le pays, et un chapeau noir. On les appelle *llapangos*, mot Quichua qui signifie pieds nus. Les femmes portent souvent un grand panier et une jupe apparente faite de flanelle anglaise de couleur rouge, œillet, jaune ou bleue pâle, garnie d'une profusion de rubans, de dentelles, de franges et de paillettes, travaillés en arabesques larges d'environ une demi-aune presqu'au bas de la jupe, au-dessus desquelles pend une large dentelle blanche attachée à un vêtement de dessous. Le corset est en général de brocart ou de satin brodé, et très-lacé; le bas et les manches de ce corset sont ornés

de dentelles blanches, de rubans et de paillettes, un schall étroit de flanelle anglaise est jeté sur les épaules pour répondre au jupon; la tête est découverte, mais ornée d'un filet, de rubans et de fleurs, et les cheveux pendent en petites tresses derrière le dos. Comme les hommes, les femmes portent rarement des souliers ou des bas: un pied blanc et petit, et un talon rouge, sont considérés chez elles comme une beauté; pour l'acquérir elles appellent souvent à leur secours les cosmétiques et le rouge: cet usage est très-commun parmi les femmes. Les classes inférieures et pauvres d'Indiens, hommes et femmes, sont très-mal vêtues. Les hommes portent un caleçon de coton allant au-dessous du genoux, et un habillement ressemblant un peu à un grand sac, ayant une ouverture pour passer la tête et deux trous pour les bras. Cette espèce de tunique, faite de coton ou de laine, descend presqu'aux genoux, et est attachée autour du corps avec une ceinture. Quelquefois ils portent un chapeau de paille, mais plus fréquemment ils n'ont qu'une bande de cuir noir sur la tête, et ne mettent jamais ni bas ni souliers. Les femmes n'ont qu'une espèce de tunique appelée *anaco*, mais elle est plus longue que celle des hommes; elles portent

sur leurs épaules un petit schall appelé *ichlla*: c'est en cela que consiste toute leur garde-robe, et c'est généralement le seul lit qu'elles possèdent. Aussitôt après leur naissance, les enfants sont emmaillottés, ou serrés avec des bandages, depuis les épaules jusqu'aux pieds, de manière à ne pouvoir faire aucun mouvement; la mère introduit souvent un crochet de bois entre les plis ou bandages, et suspend l'enfant à un mur, à une branche d'arbre, ou à l'avant-selle de sa mule quand elle voyage.

Les Indiens plus aisés s'habillent élégamment, les hommes portent des caleçons garnis aux genoux de dentelles et de franges; ils mettent une chemise et un petit poncho noir auquel ils donnent de la consistance avec de la gomme: ce vêtement s'appelle *capisayo*. Ils portent autour du cou une espèce de fraise de dentelle, d'environ huit à dix pouces de large, pendant sur les épaules comme une palatine, le chapeau est de laine, avec la forme basse et les bords très-larges. Les caciques, les alcades, quelques bouchers et barbiers, portent aussi le long manteau espagnol, des culottes sur les caleçons, des souliers et de grandes boucles d'argent carrées, mais jamais de bas.

Les femmes de la même classe portent un jupon

de dessous blanc, appelé *anaco*, avec une large dentelle au bas; par-dessus elles ont une pièce de drap arrangée comme le capisayo des hommes, excepté que les plis sont verticaux : cela s'appelle le *chaupi anaco*, qui n'est attaché autour du corps que par une large ceinture de plusieurs couleurs; elles le laissent ouvert sur le côté droit descendant à mi-jambe, il est garni d'une dentelle blanche qui pend jusqu'au-dessus de la cheville du pied. Elles mettent sur leurs épaules une autre pièce de drap noir appelée *lliglla*, pliée de la même manière; les deux coins supérieurs sont réunis sur le devant, et attachés avec de grandes épingles d'or ou d'argent appelées *tupus*; lorsque les plis sont étendus, le lliglla couvre les épaules; leurs cheveux sont tous réunis par derrière, et retenus dans un filet; elles portent sur la tête une grande touffe de rubans ordinairement rouges.

L'amusement le plus populaire à Quito, est le combat du taureau, il y est dirigé d'une manière différente de celle que j'ai vu pratiquer dans toutes les autres parties de l'Amérique. On n'y voit pas dans l'arène de combattants réguliers, mais les habitants, même les femmes, ont le désir d'acquérir de la réputation dans ce genre d'exercice. J'en ai vu y

déployer autant d'adresse que d'agilité; mais en général les personnes qui figurent dans le cirque sont masquées. Cette singularité d'une mascarade générale produit un effet très-agréable, et les naturels s'estiment heureux d'avoir inventé ce genre de divertissement.

Une courte description de l'emploi d'un après-midi, donnera une juste idée du caractère des habitants de Quito, pris parmi toutes les différentes classes. Au moment où le Président a accordé la permission d'une mascarade générale, les côtés de la plasa sont divisés en loges pour les différentes familles de distinction, les officiers publics, les colléges, etc. On y construit des galeries supportées par des poteaux, et couvertes d'un toit; quelques-unes sont ornées avec goût, et chacune a un petit cabinet de toilette.

Vers deux heures de l'après-midi, temps auquel commence en général le combat, les habitants en foule remplissent les galeries, et trois ou quatre mille hommes commencent à se promener dans le cirque, en attendant l'arrivée des masques. Différentes sociétés sont convenues d'avance de se réunir, et entrent dans le cirque en procession, au nombre de plus de deux mille individus, accompagnés de bandes de musique, et portant des banderoles

et des pièces d'artifice : cela a souvent lieu aux quatre coins de la place à la fois. Ils commencent d'abord par faire le tour de la place en procession, se divisent ensuite en groupes, et vont d'une galerie à une autre, en saluant leurs amis et connaissances souvent très-embarrassés de les reconnaître. Dans ce moment une partie de la noblesse et de graves ecclésiastiques, se déguisent et quittent les galeries pour se mêler au groupe bigarré, et intriguer ceux qu'ils connaissent. Cette partie de la fête se prolonge plus d'une heure, et, lorsque tout est fini, des groupes de masques se promènent dans les rues avec de la musique et des flambeaux. Les maisons de la noblesse et des principaux habitants sont ouvertes, et les masques qui veulent y entrer y trouvent des rafraîchissements. La peine qu'on se donne pour reconnaître les individus masqués, produit quelquefois des scènes fort gaies; mais il est défendu d'employer la violence pour ôter le masque à quelqu'un; si la tentative en était faite dans le cirque ou dans la rue, l'assaillant serait immédiatement puni par les singes qui fouetteraient l'agresseur avec leurs longues queues, par les moines qui frapperaient avec leurs chapelets, et les muletiers avec leurs fouets.

Quelques-uns des naturels sont extraordinaire-

ment adroits à faire des masques : on peut se procurer, en prévenant quelques heures d'avance, une ressemblance exacte des traits de quelque personne de la ville que ce soit, d'où il arrive souvent que les individus sont doubles : l'un très-gravement assis dans une galerie, et son fac-simile dansant dans le cirque au grand déplaisir de l'original, et à l'extrême amusement du public. Lorsqu'un taureau entre dans l'arène, plusieurs des *trages*, masques, se retirent dans les galeries; mais un grand nombre, amateur de ce genre de plaisir, reste dans le cirque. L'habit généralement adopté en pareil cas, est un large pantalon, et une courte camisole pendante, le tout ordinairement en soie. La tête et la figure sont couvertes d'un chaperon de soie verte, enveloppant exactement le visage, avec des yeux de verre; un chapeau et des gants complètent l'habillement d'un *ranchero*. C'est aussi celui que portent en général les personnes qui quittent momentanément leurs galeries pour venir se montrer dans le cirque, et retourner ensuite à leurs places.

Pendant qu'un taureau furieux parcourt le cirque, trois ou quatre mille individus sont occupés à tourmenter le pauvre animal, en sifflant et en criant;

le taureau galope souvent le long des côtés de la place, pendant que les spectateurs se tiennent très-tranquilles, serrés les uns contre les autres sur une seule ligne, formant ce qu'ils appellent *una muralla de barrigas*, un mur de ventres. Je me suis trouvé sur une ligne semblable, lorsqu'un taureau passait devant nous de toute sa vitesse, frottant souvent ses flancs le long *du mur*. Si la ligne est complète, l'animal ne s'arrête jamais pour attaquer un de ceux qui la forment; mais s'il trouve une ouverture, il s'y lance et cause un désordre extrême.

Les *aficionados* à pied et à cheval tourmentent le taureau en lui tendant un manteau, un poncho ou un parasol, qu'on relève au moment où il attaque, en le laissant passer. Cela est répété si souvent qu'enfin l'animal ne veut plus avancer; alors on fait entrer dans le cirque un bœuf apprivoisé, avec lequel le taureau sort pour faire place à un nouveau combattant.

Les mascarades ont aussi lieu pendant le carnaval et à la fête des innocents; il m'a été souvent assuré par quelques anciens du pays que jamais ils n'avaient entendu parler ni de vols, ni d'aucun autre désordre commis pendant ces fêtes : l'esprit de tous les habitants étant dirigé vers ces amusements, et les

moyens d'inventer quelque chose de nouveau. Plusieurs d'entre les nobles et les principaux habitants sont en possession de vêtements antiques faits depuis plus de deux cents ans; ils se montrent ainsi vêtus dans ces occasions, et ont en outre un fonds suffisant pour fournir aux costumes de leurs amis.

La danse est l'amusement favori des naturels quelques-unes de leurs danses sont très-agréables; ce sont en général des imitations du boléro espagnol; les menuets sont très à la mode parmi les hautes classes qui commencent aussi à adopter les contre-danses, les walses, etc. Les métis aiment passionnément la musique, et la petite montagne appelée *Panecillo* est souvent, en été, le rendez-vous du soir de quarante ou cinquante jeunes gens avec des fifres, des guitares et des psaltérions, dont ils jouent jusqu'à minuit. Rien ne peut surpasser la douceur mélodieuse de quelques-uns de leurs *tristes* ou airs mélancoliques; pendant le calme de la soirée, un grand nombre d'habitants, assis sur leurs balcons, écoutent les sons fugitifs à mesure que la brise du soir les amène. Après avoir joué de leurs instruments jusqu'à minuit, les jeunes gens se promènent souvent dans les rues jusqu'au point du jour,

en donnant des sérénades sous les balcons des principaux habitants.

Une des processions religieuses de Quito me parut si nouvelle et en même temps si étrange, que je ne peux m'empêcher de la décrire. Dans un petit village situé à environ une lieue de la ville, il y a une statue de la Vierge que les pieux habitants de ces lieux croient les avoir protégés contre la furie destructive des tremblements de terre qui ruinèrent Riobamba et Tacunga; en conséquence, ils votèrent en l'honneur de cette statue deux fêtes annuelles qui devaient être célébrées dans la cathédrale de la ville. Ils s'adressèrent à la cour de Madrid pour obtenir que la procession fût célébrée avec la pompe que pouvait y ajouter la présence de toute la force militaire; la concession royale dépassa de beaucoup l'humble requête; car Sa Majesté catholique conféra à la Vierge de Guapulo le grade de capitaine-général de ses armées, avec le droit de jouir de son traitement et de ses priviléges pendant les dix jours de sa résidence à Quito; par suite de cette concession, le jour où elle fait son entrée dans Quito, toute la force militaire borde les rues, présente les armes, et les tambours battent aux champs.

La Vierge est placée sur un brancard entouré de rideaux de velours cramoisi, porté sur les épaules de quelques-uns des principaux habitants, précédés du chapitre et des membres de la corporation. La statue étant alors de service, devient capitaine-général et paraît en grand uniforme; elle a sur ses manches la broderie de son rang; sur sa tête est placé un chapeau retapé et garni de galons d'or, avec une cocarde rouge et une plume; elle tient dans la main le *bâton* ou insigne du commandement. L'enfant Jésus participe à ces honneurs; un chapeau galonné en or, une petite épée d'or et une mante rouge ornent sa statue; ainsi vêtus, ils sont portés dans la cathédrale, où on leur rend leurs habillements ordinaires; mais la Vierge conserve dans la main le bâton de commandement jusqu'au moment où elle quitte la ville.

Quito est aussi célèbre par plusieurs autres processions religieuses, et ces époques fournissent des occasions très-favorables pour voir les meilleurs morceaux de peinture et de sculpture, surtout à la procession de *Corpus Christi*, où plusieurs autels sont élevés sur la plasa mayor et ornés de tous les objets rares et précieux que les naturels peuvent se procurer. Le marché de Quito est très-bien appro-

visionné en bœuf, en mouton, en cochon et en volaille, dont les prix sont très-modérés. Le bœuf est fourni par les principaux cultivateurs qui sont tenus pendant tous les jours de l'année, de tuer une certaine quantité de bœufs gras, et de les vendre à un prix déterminé; à cet effet, il y a une boucherie publique dans laquelle se tient un officier de la corporation, pour s'assurer si les conditions du traité sont exactement remplies.

Les végétaux et les fruits abondent dans les marchés de Quito; le climat est si varié dans les environs de la ville, car on peut dire qu'il change à chaque pas, que les végétaux et les fruits d'Europe croissent avec ceux du tropique. On porte, des vallées et des coteaux des montagnes, *yungas*, des camotes, des yucas, des aracachas, des palmitas, des bananes, des ananas, des orangers, des limons, des citrons, des paltas, des chirimoyas, des guavas, des grenades, et le contingent des parties les plus froides consiste en pommes de terre, choux, betteraves, fraises, ainsi qu'en différentes espèces de salades et d'herbes potagères; le maïs et d'autres légumes croissent dans les différents climats, et plusieurs des végétaux peuvent être cueillis toute l'année en pleine maturité. On porte au marché, à

certaines heures de la journée, plusieurs espèces de pains pour pouvoir être servis tout frais aux repas des habitants; ils sont toujours faits en forme de petits gâteaux. Après midi, le pain commence à baisser de prix; et à cinq heures, on peut avoir six pains pour le même argent qu'on aurait donné le matin pour en avoir trois de la même espèce: cela vient de l'habitude de ne jamais manger que du pain tendre. On vend aussi à ces marchés plusieurs espèces de gâteaux sucrés, dont quelques-uns sont très-délicats.

Les liqueurs spiritueuses qu'on boit ordinairement à Quito sont le rhum, et une petite quantité d'eau-de-vie; on fait plusieurs espèces de liqueurs avec le rhum qu'on y distille. On a probablement remarqué que le rhum n'est pas aussi nuisible à la santé des Quitenois, qu'on a supposé qu'il l'était à celle des Péruviens; mais, au contraire, l'eau-de-vie est considérée, par ce vigilant gouvernement, comme imprégnée de qualités délétères. La vérité est que la distillation du rhum est un monopole royal à Quito, tandis que celle de l'eau-de-vie ne l'est pas au Pérou: c'est ainsi que, pour répandre la consommation du rhum qui augmente le revenu royal, l'eau-de-vie est un des *pisco* ou *aguardiente*,

article de contrebande. L'usage du chicha de maïs est très-commun parmi les classes inférieures, et ses qualités enivrantes ne sont que trop sensibles parmi les Indiens, qui l'aiment passionnément. Pour provoquer une soif ou un appétit factice, ils mangent une grande quantité de capsicum; il n'est pas rare de voir un Indien faire un repas composé de vingt ou trente cosses, d'un peu de sel, d'un morceau de pain et de deux ou trois quartes de chicha.

Quito est renommé par ses excellentes glaces et ses breuvages glacés faits par les habitants. Lorsqu'on donne un dîner ou un souper à une société nombreuse, on considère un service de glaces comme faisant le plus grand ornement de ces repas; elles sont en général préparées par les religieuses qui ont, pour cet usage, des moules en étain faits de manière à imiter toutes les espèces de fruits; ces moules sont de deux pièces qu'on unit d'abord avec de la cire, en les attachant ensemble; on y introduit, par une petite ouverture pratiquée à une extrémité, un fluide préparé avec le jus du fruit que le moule est destiné à imiter; lorsqu'il est plein, on ferme le trou avec de la cire, alors le moule est placé dans un tas de glace cassée, et mêlée avec

du sel, et il y reste jusqu'à ce que la liqueur soit congelée; on sépare ensuite les deux parties du moule, et son contenu, devenu solide, est placé sur un plat; ainsi, un service de glaces peut être une imitation parfaite d'ananas, d'oranges, de melons, de figues et d'autres fruits. Lorsque le lait ou la crême est dans un état de congélation, on le met dans un moule qui a la forme d'un fromage; ces imitations, mises sur des plats et ornées de feuilles, sont difficilement distinguées des véritables fruits, et, lorsqu'il y en a de mêlés, j'ai vu des étrangers y être complètement trompés.

Les habitants de Quito sont très-adroits à préparer quelques-unes des productions du pays, au point qu'ils m'ont souvent assuré qu'on pouvait faire quarante-six espèces différentes de gâteaux et de plats avec du maïs, ou du moins dans lesquels le maïs est le principal ingrédient; et qu'on pouvait aussi en faire trente-deux avec des pommes de terre, sans compter beaucoup d'autres dans lesquels il entre un mélange de maïs.

Quelques-unes de leurs confitures sont très-délicates, surtout celles qui sont sèches ou glacées; ces dernières sont souvent faites avec la pulpe ou gelée de différents fruits, de manière à les imiter,

sans être plus grosses que des noisettes; ainsi on cueille souvent sur les arbres les oranges et les limons lorsque leur grosseur n'excède pas celle d'une noisette, et on les glace; mais ce qui est justement considéré dans Quito comme un chef-d'œuvre, c'est de confire l'écorce d'un très-grand citron, de le remplir ensuite de petites oranges et de limons glacés, et, après cela, d'en candir l'extérieur.

L'énorme quantité de fromages consommés dans cette ville, excède presque toute croyance, et le produit de la vente s'élève à quatre-vingts, ou quatre-vingt-dix mille dollars par an. Le fromage se vend à la pièce et non à la livre, comme beaucoup d'autres articles, et le prix varie rarement. J'ai pesé quelques-uns de ces fromages, et j'ai reconnu que, les uns dans les autres, leur poids était de sept à huit livres, quand ils étaient frais (car c'est toujours dans cet état que le fromage est porté au marché), en sorte qu'il s'en consomme annuellement environ six cent quarante mille livres, ou plus de deux cent quatre-vingt-cinq tonneaux: cela s'explique en partie par le grand nombre de plats faits avec des pommes de terre, des citrouilles, des gourdes, du maïs, et plusieurs autres espèces de végétaux et de légumes mêlés avec du fromage. Comme

on est généralement dans l'usage de manger du fromage rôti, on en voit toujours un sur la table des riches, du poids de trois à quatre livres, à leur dîner et à leur souper; plusieurs d'entre eux étant propriétaires et fermiers, leur revenu principal consiste dans le fromage qui se prépare dans leurs fermes.

Le commerce de Quito peut être divisé en deux classes, l'une des manufactures établies dans le pays, et l'autre des manufactures étrangères; de cette manière, il se trouve composé d'artisans et de négociants; les boutiques et les magasins ne contiennent en général qu'une seule espèce de marchandises. Les produits des manufactures du pays consistent en étoffes de coton et de laine, en beiges, sucre, flanelles, ponchos, bas, dentelle, ingrédients de teinture, fil, ruban de fil, aiguilles, et autres articles de peu d'importance. Le fonds des articles étrangers se compose de toutes les espèces de marchandises fabriquées en Europe, ainsi que de fer, d'acier, et de quelques autres articles bruts.

Les marchandises des manufactures européennes les plus demandées sont les draps anglais, les casimirs, les flanelles larges de couleur, les calicots, les basins unis et imprimés, les mousselines, les bas,

les petits velours, les toiles d'Irlande imitant les platillas allemands, toute espèce de quincaillerie et de coutellerie, les soieries étrangères, les velours, les satins, les soies, aussi bien que les rubans et les soies d'Angleterre. A Quito comme à Lima, ces articles doivent être de bonne qualité, et dans le dernier goût : plus on opère dans ce sens, plus on est sûr d'une bonne et prompte vente.

---

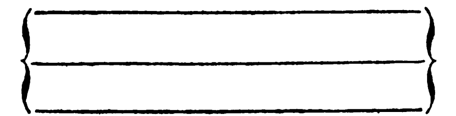
# CHAPITRE XII.

Visite des académiciens français à Quito, en 1736. — Inscription qu'ils y laissèrent. — Climat de Quito. — Vues des montagnes à Quito. — Description du Chimboraso. — De Cayambe Urcu. — D'Antisana. — De Cotopaxi. — De Pichincha. — De El Altar. — Description de la fertilité des vallées.—Mines.—Ruines de temples, de palais, et de places fortifiées. — Détails sur les Indiens. — Du commerce.

En 1736, l'Académie des sciences de Paris envoya à Quito messieurs Louis Godin, Pierre Bouguer, Charles de la Condamine, et autres savants, pour faire quelques observations physiques et astronomiques. La cour d'Espagne les fit accompagner par Don Georges Juan, et Don Antonio de Ulloa. Après avoir terminé leurs opérations, ils laissèrent l'inscription suivante, en marbre, sur le mur de l'église appartenante aux ex-jésuites :

Observationibus Ludovici Godin, Petri Bouguer, Caroli Mariæ de la Condamine, à Regia Parisiensi scientiarum academia, inventa sunt Quiti latitudo hujusce templi australis grad. O min. 3 sec. 18 longitudo occidentalis ab observatorio Regio, grad. 81, min. 22. Declinatio acus magneticæ à borea ad orientem, exeunte anno 1736, grad. 8, min. 45; anno 1742, grad. 8, min. 20. Inclinatio ejusdem infra orizontem parte boreali, conchœ anno 1739, grad. 12. Quiti 1741, grad. 15. Altitudines supra libellam maris geometrice collectæ in exapedis Parisiensibus spectabiliorum nive perenni hujus provinciæ montium quorum plerique flammas evomuerunt. — Cota-cache 2567, Cayambur 3028, Antisana 3016, Cotopaxi 2952, Tunguragua 2623, Sangay etiam nunc ardentis 2678, Chimboraso 3220, Ilinisa 2717, Soli Quitensis in foro majori 1462, Crucis in proximo Pichincha montis vertice conspicuæ 2042, acutioris ac lapidei cacuminis nive plerumque operti 2432, ut et nivis infimæ permanentis in montibus nivosis: media elevatio mercurii in barometro suspensi in Zona Torrida, eaque parum variabilis in ora maritima pollicum 28, linearum O Quiti poll. 20 lin. O 1/4 in Pichinche ad crucem poll. 17 lin. 7. ad nivem poll. 16 lin. O

spiritus vini qui in thermometro Reaumuriano à partibus 1000 incipiente gelu ad 1080 partes in aqua fervente in tumescit: dilatio Quiti à partibus 1008 ad partes 1018 juxta mare a 1017, ad 1029 in fastigio Pichinche à 995 ad 1012. Soni velocitatis unius minuti secundi intervalo hæxapedarum 175. Penduli simplicis equinoctialis, unius minuti secundi temporis medii in altitudine soli Quitensis archetypus.



(Mensuruæ naturalis exemplar, utinam et universalis.)

Aqualis $\frac{5}{1}\frac{079}{000}$ Hexapedæ, seu pedibus 3, pollicibus O. lineis 6 $\frac{83}{100}$ major in proximæ maris littore, $\frac{27}{100}$ lin. minor in apice Pichenche $\frac{16}{100}$ lin. Refractio Astronomica Orizontalis sub Æquatore media, juxta mare 27 min. ad nivem in Chimboraxo 19' 51"; es qua et aliis observatis Quiti 22' 50". Limborum inferiorum Solis in Tropicis, dec. 1736, et junii 1737, distantia instrumento dodecapedalia mensu-

rata grad. 28, min. 32, sec. 36, ex qua positis diametris Solis min. 32, sec. 37, et 31' 33". Refractione in 66, grad. altitudinis O' 15'. Parallaxi vero 4. 10" eruiter obliquitas Eclipticæ, circa Equinoctium Martii 1737, grad. 23, min. 28, sec. 28. Stellæ triem in Baltheo Orionis mediæ (Bayero E.). Declinatio Australes Julio 1737 grad. 1, min. 23, sec. 40. Ex arcu graduum plusquam trium reipsa dimenso gradus Meridiani, seu latitudinis primus, ad libellam maris reductus Hexap. 36,650. Quorum memoriam ad Physices, Astronomiæ, Geographiæ Nautice incrementa hoc marmore parieti Templi Colegii Maximii Quitensis Soc. Jesu affixo, hujus et posteri Ævi utilitati, V. D. C. Spissimi Observatories Anno Christi 1742.

M. de la Condamine fixa son méridien sur la terrasse du collége des jésuites; mais cette ligne étant tracée sur de la brique, s'effaça, et, en 1766, on en substitua une autre en pierre, et on plaça tout près, sur un marbre fixé dans le mur, une inscription latine.

Le climat de Quito est très-agréable, et ne change presque jamais. L'annonce de l'hiver est la chute des pluies; de même que l'absence des pluies cons-

titue l'été. Pendant les mois de décembre, de janvier, février et mars, il pleut en général tous les après-midi; la pluie commence ordinairement à une heure et demie, et continue ainsi jusqu'à cinq; il est rare de voir, à Quito, une matinée pluvieuse, ou un temps couvert, et même pendant la saison des pluies, les soirées et les matinées sont très-belles.

La température est si douce que la végétation est continuelle; c'est de là que cette ville est appelée le Quito toujours vert, *siempre verde* Quito; on l'appelle aussi le printemps éternel, *eterna primavera*; on peut dire qu'il mérite ces deux épithètes, car les arbres indigènes sont toujours verts, et les champs sur le penchant des montagnes ne perdent jamais leur verdure.

De la terrasse du palais du gouvernement, on découvre la perspective la plus enchanteresse que jamais la nature ait pu offrir à l'œil; en regardant au sud, et ensuite au nord, on voit onze montagnes constamment couvertes de neige, dont les bases paraissent reposer sur les collines verdoyantes qui entourent la ville, et leurs têtes percent la voûte azurée du ciel, tandis que les nuages se balancent au milieu de leur hauteur, ou semblent prosternés

à leurs pieds; dans ce nombre sont le Cayambe urcu, l'Imbaburu, l'Ilinisa, l'Antisana, le Chimboraso, et enfin le magnifique Cotopaxi couronné de son volcan qui, pendant les trois ans que j'ai résidé dans cette partie de l'Amérique, n'a cessé de lancer de la fumée ou des flammes, qu'on ne peut voir pendant le jour, mais qui sont extrêmement visibles le soir et le matin.

Après avoir parlé de ces montagnes, je vais donner une courte description des plus remarquables de la province de Quito, comme ayant été considérées comme les plus élevées de tout le nouveau monde, avant la découverte des montagnes de l'Himmalah, les plus hautes du globe.

Le Chimboraso est le géant des Indes, on peut voir sa tête chenue depuis l'embouchure de la rivière de Guayaquil, distance qui n'est rien moins que de cent quatre-vingts milles, et, de ce point, sa vue est certainement plus imposante que lorsque nous l'observâmes des plaines qui entourent sa base. Vû ainsi, il se montra à nos yeux semblable à un énorme dôme semi-transparent, à la teinte azurée du ciel. On ne peut néanmoins le prendre pour un nuage, à cause de son apparence solide, et de ses bordures bien formées, et si diffé-

rentes de l'aspect de ces réunions de vapeurs. M. de Humboldt a vérifié que la hauteur de cette énorme masse, à partir du niveau de la mer, est de vingt-deux mille quatre cent quarante pieds. Sa hauteur, à commencer de la route qui conduit à Quito, passant le long de la plaine, au pied de la montagne appelée *el Paramo* ou *el Pajonal*, est de douze mille cent quatre-vingts pieds, et cinq mille quatre cent seize pieds au-dessus des limites d'une neige éternelle, sous le soleil brûlant de l'équateur, et seize mille huit cent quatre-vingt-douze pieds au-dessus de ce qu'on compte comme les limites en Angleterre.

M. de Humboldt fait observer que « Des montagnes qui étonneraient par leur hauteur, si elles étaient placées près des rivages de la mer, ne semblent que des collines lorsqu'elles s'élèvent de la chaîne des Cordilières. » Sans oser contredire ce savant et célèbre voyageur, je dois cependant dire ce que j'éprouvai quand je vis le Chimboraso, même à son pied. Peut-être mes idées de grandeur ne sont-elles pas correctes; mais j'interpellerai les personnes d'une conception plus vaste, pour les prier de me dire si une masse qui s'élève de douze mille cent quatre-vingts pieds au-dessus de la tête de celui

qui l'observe, peut passer à ses regards pour une colline. Aux yeux d'un philosophe dont l'esprit embrasse les plus vastes conceptions, non seulement la base de cette montagne, mais toute la chaîne des autres, peuvent paraître des objets de peu d'importance, et, à plus forte raison, ses parties détachées ne doivent pas être susceptibles d'attirer son attention.

La vue du Chimboraso me fit éprouver des sensations inexprimables de plaisir mêlé d'une espèce de vénération, d'autant plus forte que je considérai que cette montagne passait pour la plus élevée du globe; car, à cette époque (1809), je n'avais pas entendu mettre en doute cette assertion, et encore moins la nier. Une espèce de crainte respectueuse s'empara de moi au moment où debout je portai mes regards sur cette masse majestueuse.

La forme du Chimboraso ressemble à un cône tronqué avec un sommet sphérique. A partir de la neige, ses côtés sont couverts d'une matière calcinée qui ressemble à du sable blanc, et quoiqu'il n'existe aucune tradition de son état volcanique actif, cependant l'écoulement de quelques sources d'eau chaude du côté nord, semble annoncer que cette montagne est un volcan, ou qu'elle possède

les propriétés volcaniques ; et son sommet circulaire a l'apparence « de ces mamelons sans cratères, que la force élastique des vapeurs fait enfler dans les régions où la croûte creuse du globe est minée par des feux souterrains. » Les rivières de Huaranda, de Huando, et de Machala, proviennent de la fonte des glaces, et peut-être aussi du concours de quelques sources cachées sortant des flancs de cette montagne.

Cayambe urcu, la montagne Cayambe, est la plus élevée des Cordilières après le Chimboraso; son élévation au-dessus de la mer est de dix-neuf mille trois cent soixante pieds, et de neuf mille cent dix-huit pieds au-dessus de la plasa mayor de Quito. Elle ressemble un peu au Chimboraso par la forme de son sommet qui est en dôme, et, vue de Quito, elle est très-majestueuse. La beauté de l'aspect de Cayambe urcu, est plus intéressante encore au coucher du soleil, dans une soirée sereine. *Huahua Pichincha*, le petit Pichincha, étant à l'ouest de cette montagne, on peut facilement observer que l'ombre de la première couvre graduellement la seconde, et peu de moments avant que le soleil se plonge dans l'horizon, l'ombre s'élève avec une grande rapidité, vers le haut de la montagne, qui

peu d'instants après, est dans une obscurité totale. L'observateur pense que ce n'est que l'effet d'un ombrage momentané, et il continue à tenir ses regards fixés sur le même objet, dans l'attente que la montagne *reparaîtra* de nouveau; mais la très-courte durée du crépuscule l'a bientôt convaincu qu'il regarde en vain, et, lorsqu'il détourne ses regards du Cayambe, pour chercher les autres montagnes, il trouve qu'elles ont aussi disparu. Cette montagne colossale est traversée, à son sommet, par l'équateur, et si son élévation n'était pas dépassée par celle du Chimboraso, elle paraîtrait destinée par la nature à être une division monumentale des deux hémisphères. Cayambe est un volcan, mais son cratère n'a jamais été soumis à aucun examen, et aucune tradition ne prouve qu'il ait jamais été dans un état d'activité nuisible. Au pied de cette montagne on voit plusieurs vestiges de mines qu'on dit avoir été très-riches à l'époque où elles étaient exploitées par les Indiens, avant la conquête du pays; mais à présent elles sont entièrement abandonnées. Les rivières qui tirent leur origine des côtes nord et ouest du Cayambe, se déchargent, par l'Esmeraldas et le Mira, dans la Mer Pacifique, les autres coulent dans l'Atlantique, par le Maranon.

Antisana est une montagne de porphyre; son sommet est à dix-neuf mille cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, et on y voit le cratère d'un volcan. Près du pied de cette montagne est le petit village d'Antisana situé à l'étonnante hauteur de treize mille cinq cents pieds au-dessus de la mer, il est considéré comme le séjour habité le plus élevé sur la surface du globe.

Vu de Quito, Cotopaxi est la plus belle montagne de la chaîne, à raison de sa forme, qui est celle d'un cône tronqué, ayant un sommet plat; elle est de dix-huit mille huit cent quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau de la mer, et, comme je l'ai déjà fait observer, le cratère qui s'ouvre sur le haut de la montagne, est dans une constante activité, ressemblant quelquefois, matin et soir, à un immense fanal. La flamme s'élève de manière que son éclat est réfléchi par l'enveloppe glacée de la montagne.

On peut prendre une faible idée du majestueux Cotopaxi, en considérant qu'il est presque aussi élevé au-dessus de la mer, que le serait le mont Vésuve s'il était placé sur le sommet du Mont-Blanc, le point le plus haut des Alpes; ou si le volcan le plus élevé de l'ancien monde, l'Etna, était placé

sur le sommet du Bennevis, la plus haute montagne d'Ecosse, et tous deux sur le sommet du Snowdon, la plus haute montagne de la Grande-Bretagne : le cratère de l'Etna ne serait pas même alors de niveau avec celui du Cotopaxi.

C'est le volcan le plus redoutable de la province de Quito, et les habitants ne parlent de ses ravages qu'avec l'accent de la plus profonde terreur. En 1738, la flamme qui sortit de son cratère, s'éleva à la hauteur de trois mille pieds au-dessus du sommet de la montagne. En 1743, ses mugissements furent entendus à Hurda, distant de deux cents lieues; à Guayaquil, éloigné de cinquante-deux lieues, on les prit pour de violents coups de tonnerre. Cette éruption fut la première après l'arrivée des Espagnols sur ce point de l'Amérique; mais, peu de temps avant, lorsque Pedro Alvarado était en marche de Punto Viejo, la première éruption eut lieu; il vomit alors une masse énorme de pierre, que les naturels appellent la tête de l'Inca, *cabesa del Inca.* Le registre traditionnel des Incas, porte que cette explosion et le lancement de cette masse, eurent lieu le jour même où Atahualpa fut étranglé à Caxamarca, ce qui lui fit donner son nom actuel.

Avant la seconde éruption, en 1743, on entendit un bruit souterrain qui continua à s'accroître pendant cinq ou six jours, à l'expiration desquels il y eut une éruption sur le sommet; et trois ouvertures ou cratères se manifestèrent vers le milieu de la montagne qui était toute couverte de neige au moment où l'éruption commença; mais alors la masse entière des glaces fut sur-le-champ fondue par les flots de lave, excepté quelques blocs qui furent lancés dans les airs et qui fondirent au milieu des flammes des matières ignées vomies par le cratère. La neige fondue inonda le pays situé entre le Cotopaxi et Tacunga, d'une étendue de cinq lieues, détruisit toutes les maisons et fit périr les habitants et les bestiaux, la rivière de Tacunga se trouvant trop circonscrite pour contenir l'énorme quantité de matières qui y coulaient. Cette effrayante scène de désolation et de destruction se prolongea pendant trois jours; tout le pays situé au bas de la montagne, dans une étendue de plus de trois lieues, de chaque côté, fut couvert de cendre et de scorie. Pendant ce temps de destruction et de terreur pour les habitants de Quito, de Tacunga, d'Ambato, de Riobamba et des villages voisins, les mugissements et la fureur du volcan semblèrent augmenter; mais le

cinquième jour tout fut calme; le feu et la fumée disparurent; et les habitants consternés commencèrent du moins à espérer que toutes les matières combustibles étaient consumées, et que, par conséquent, ils pourraient désormais vivre sans craindre de voir renaître la fureur de ce torrent dévastateur.

Mais au mois de mai 1774, les flammes s'ouvrirent de nouveau un passage à travers les flancs de la montagne, et elle continua à brûler jusqu'en novembre, époque à laquelle on vit se former une éruption égale à celle de l'année précédente, et les habitants des villes voisines, au désespoir, crurent toucher au moment de leur ruine totale et à celle de leur pays. Pendant qu'elle eut lieu, le volcan vomit des quantités énormes de cendres qui, se mêlant avec l'eau et la boue, noircirent le courant du Maranon à la distance de plus de cent lieues, en sorte que les missionnaires jésuites, voyant que non-seulement la couleur de l'eau était changée, mais qu'elle entraînait dans son cours un grand nombre de cadavres humains, d'animaux noyés, de meubles et de débris de maisons, et entendant aussi les violents mugissements du volcan, envoyèrent des exprès pour s'informer du sort de leurs compatriotes, dans la pensée qu'il était arrivé des

évènements encore plus désastreux que ceux qui avaient réellement eu lieu.

Le 4 avril 1768, il se fit encore une autre explosion; mais il n'y eut que des cendres jetées ou transportées à une distance considérable; elles jaillirent en si grande quantité que le soleil en fut complètement obscurci, et, depuis deux heures et demie de l'après-midi jusqu'au lendemain matin, les habitants des villes et des villages voisins furent obligés d'allumer des chandelles et de se servir de lanternes dans les rues.

En janvier 1803, il y eut une explosion après un intervalle de vingt années, pendant lesquelles il ne s'était manifesté aucune apparence extérieure de l'existence du volcan, et sans qu'on en eût vu sortir ni feu, ni vapeur, ni fumée; mais dans une seule nuit, l'activité des feux souterrains devint si forte, que la surface de la montagne en fut échauffée au point de fondre toute l'immense quantité de glace et de neige qui la couvrait, à une grande profondeur et à une hauteur de quatre mille deux cents pieds à partir des limites de la neige perpétuelle. Le lendemain matin, au lever du soleil, tout le cône était entièrement dépouillé de sa couverture ordinaire et de son aspect brun foncé. A cette

dernière époque, le dommage résultant de cette éruption ne fut pas aussi grand que celui des explosions précédentes; rien ne souffrit excepté quelques maisons et des bestiaux qui furent emportés par la crue subite des eaux. M. Humboldt dit qu'il entendit le bruit effrayant du volcan, qui lui parut ressembler à l'effet des décharges continuelles d'une batterie de canons; il était alors à Guayaquil, à cinquante-deux lieues en ligne directe du cratère. Le même bruit fut également entendu, même sur l'Océan Pacifique, au sud-ouest de l'île de Puna.

La rivière de Napo prend sa source au côté est du Cotopaxi, et à son côté sud coulent le Cotuche et l'Alagues qui s'unissent ensuite et se jettent dans le Maranon; au nord de la même montagne, on voit jaillir la rivière de Pedregal qui, après avoir reçu quelques petits ruisseaux, se réunit à l'Esmeraldas qui se décharge dans l'Océan Pacifique.

Le Carguairaso est aussi un volcan, dont le sommet est de quatorze mille sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer; il est situé dans la province de Riobamba. En 1698, il vomit une telle quantité d'eau, de limon et de pierres, qu'il y en eut assez pour détruire les récoltes des champs voisins et pour faire perdre la vie à des milliers d'habitants. Cette

effroyable calamité fut aussi accompagnée des tremblements de terre les plus effrayants qu'on ait ressentis dans cette partie de l'Amérique du sud.

A l'ouest de Quito est situé le volcan de Pichincha; la ville est construite sur sa base du côté de l'est. Cette montagne est élevée de quinze mille neuf cent quarante pieds au-dessus du niveau de la mer; les plus fortes explosions de ce volcan ont eu lieu dans les années 1535, 1575, 1660 et 1690. A cette dernière époque, des cendres très-fines tombèrent sur Quito pendant douze jours sans discontinuer, l'air en fut obscurci et les rues en furent couvertes à la hauteur de plus de deux pieds. Le cratère de ce volcan s'ouvre à l'ouest, en sorte que Quito devra en souffrir aussi long-temps qu'il n'y aura que ce seul cratère, parce que les cendres sont enlevées de dessus le sommet de la montagne par un vent qui souffle de l'ouest; mais les ravages qu'il cause sont ordinairement limités à la province d'Esmeraldas.

En 1811, j'observai que les feuilles de plantain étaient couvertes de cendres très-fines qui avaient été vomies par le Pichincha et portées à la distance de 31 lieues.

Le sommet de cette montagne s'appelle Rucu Pi-

chincha, le vieux Pichincha; il se compose de plusieurs rochers ayant la forme d'aiguilles de clocher, et s'élevant au-dessus de la neige derrière le cratère. On les voit de Mindo, petit village situé près de la route, entre Quito et Esmeraldas. On y voit aussi le sommet d'une autre montagne détachée de la première, mais tenant à la même base, et appelée Huahua Pichincha, jeune Pichincha; sa tête est rocailleuse, et c'est le plus haut point où purent atteindre les académiciens français et les espagnols, pendant leurs opérations.

L'El Altar, anciennement appelé par les Indiens Caparurar, nom qu'il conserve parmi les natifs lorsqu'ils en parlent en langage Quichua, et qui signifie montagne de neige, était autrefois plus élevée que le Chimboraso ne l'est à présent; mais le volcan ayant miné les bords du cratère au point de les rendre incapables de supporter leur propre poids, le sommet tomba dans l'intérieur. Ce fut aussi ce qui arriva à celui de Carguairaso, en 1698, et les ruines de ces deux volcans se ressemblent extrêmement par leurs rochers en forme d'aiguille et par leur direction inclinée: on dirait qu'ils vont tomber en monceaux de ruines.

Je n'ai parlé que des plus remarquables de

montagnes qui se voient de Quito; mais voici le nom de celles qui existent dans les différentes parties du royaume.

| Montagnes. | Montagnes volcaniques. |
|---|---|
| Aritahua. | Cumbal. |
| Asuay. | Sangay. |
| Caxanuma. | Sara urcu. |
| Cotacache. | |
| Guacaya. | |
| Sinchulagua. | |
| Quelendana. | |
| Rumi nahui. | |
| Supay urcu. | |
| Tolonta. | |
| Tunguragua. | |
| Uritusinga. | |
| Yana urcu. | |
| Imbaburu. | |

Plusieurs des ravins, quebradas, et vallées de cette province ont une atmosphère très-chaude, et quelquefois tellement brûlante et malsaine, que le séjour en est inhabitable. D'autres vallées plus élevées sont très-salubres, extrêmement productives et offrent la réunion de tous les agréments à ceux qui les choi-

sissent pour leur résidence. Une d'entre elles, appelée Pomasqui, est située à cinq lieues de Quito. En trois ans, la canne à sucre y arrive à sa maturité, et un grand nombre de fruits d'entre les tropiques y croissent en perfection. Le charme de cette position est encore augmenté par la proximité d'autres pays possédant toute la variété des climats connus dans le monde. Un piéton montera le matin sur une montagne d'où il reviendra, chargé de glace, assez à bonne heure dans la journée pour avoir le temps de rapporter avant le coucher du soleil, les ananas, les bananes et les chirimoyas, aux lieux où croissent et mûrissent les pommes, les pêches et les poires; et, dans l'excursion d'un seul jour, le botaniste peut parcourir depuis la terre où croît le palmier, jusqu'à celle où s'éteint toute espèce de végétation.

Ces vallées sont cultivées avec le plus grand soin, et récompensent les travaux de l'agriculteur par une succession continuelle de récoltes; parce que l'égalité non interrompue du climat sur quelques points est telle, qu'elle préserve la plante aussi bien que le fruit de souffrir des changements subits de température dans l'atmosphère, changements qui, dans d'autres contrées, sont si nuisibles au règne végétal. La fertilité de quelques-unes de

ces vallées passerait toute croyance, si cette égalité de température et la douceur de ces climats n'étaient pas généralement connus. A son arrivée dans ces contrées, un Européen serait étonné en voyant la charrue et la faucille, le semoir et le fléau pour battre le blé, également employés à la même époque; en voyant sur un point de l'herbe fanée, et à côté d'autre herbe parée de toute la fraîcheur du printemps; une fleur flétrie et abattue, à côté de sa sœur déployant toutes ses beautés aux rayons du soleil; quelques fruits invitant la main à les cueillir et d'autres annonçant seulement leur prochaine maturité; des fruits qui peuvent être à peine distingués de la couleur des feuilles qui les ombragent, tandis que des bourgeons commencent à s'ouvrir et à promettre ainsi une continuation de produits. Rien de plus enchanteur que le coup-d'œil dont on jouit en se plaçant sur une éminence et en observant les différentes gradations du monde végétal, depuis la tige à demi-formée, sortant à peine de terre, jusqu'à la récolte dans sa maturité, jaunissant au soleil et se balançant doucement avec la brise.

Il serait inutile de faire ici l'énumération des différentes productions végétales de cette province; il suffira de faire observer que les grains, les légumes et

tous les végétaux horticulaires y croissent dans la plus grande abondance, et que leur qualité est excellente, aussi bien que celle de toute espèce de viande de boucherie et de volaille.

La province de Quito abonde en veines d'or et en mines d'argent, mais à présent (1810), on n'en exploite aucune. On trouve souvent des grains d'or dans le sable qui tombe au pied du Pichincha; mais on n'a jamais fait de recherches pour en découvrir la mine, et il n'y a ni traditions ni vestiges qui puissent indiquer qu'on a exploité les mines de cette montagne.

Les monts qui avoisinent le Palactawga, dans le district de Riobamba, sont remplis de veines d'or, et de mines d'argent, mais elles sont entièrement négligées, et on se borne à recueillir, à la fin de la saison pluvieuse, ce qu'on peut en trouver parmi les décombres entraînés par les pluies. Cependant, en 1808, don Martin Chiriboga avait choisi une très-riche veine parmi treize, qu'il m'assura lui avoir été montrées, et avait commencé à faire ses dispositions pour l'exploiter; mais aucun travail productif n'eut lieu pendant mon séjour dans la province.

Près d'un village appelé Puncho, on découvrit

une veine de cinabre, et le gouvernement s'en empara, parce que les mines qui produisent le vif-argent, sont un monopole royal; mais un minéralogiste allemand ayant été envoyé à Lima pour faire un essai du minéral, déclara, dans son rapport à l'Audience royale, que c'était une mine de feuilles d'étain, *haja de lata*, attendu qu'il ne connaissait point de nom propre pour rendre celui de ce métal; cependant il résulta de cette méprise que le tribunal décida que cette mine ne serait point exploitée, et qu'on n'en parlerait pas à la Cour.

D'après l'opinion publique, il existe à Popayan et à Cuença plusieurs veines de fer, particulièrement à Cuença, qu'on dit être placées sur un lit de mine de fer; quoique je n'en aie point vu, je dois croire à la vérité de cette assertion d'après l'authenticité de la source où je l'ai puisée.

J'ai déjà parlé, à l'article d'Huacho, du caractère des Indiens péruviens, et comme ceux de Quito furent gouvernés par trois des Incas, qu'ils reçurent leurs lois, leurs rites, leurs coutumes, et adoptèrent leur langage, il est naturel de les considérer, d'après ces motifs, comme faisant partie de cette nation. Tout concourt à prouver la vérité de cette observation, jusqu'aux vestiges des bâtiments indiens qu'on re-

trouve sur le territoire de Quito, et qui attestent que leur industrie égalait celle des Péruviens.

On trouve près de Cayambe des ruines de la plus grande beauté. On suppose que ce sont les restes d'un temple élevé en l'honneur du grand esprit créateur, Pachacamac; ces ruines sont sur une partie élevée de la plaine; leur forme est un cercle d'environ quarante-huit pieds de diamètre. Les murs ont quinze pieds de haut, et cinq d'épaisseur; le tout est construit en adobes cimentées avec de l'argile. Les matériaux dont ces murs sont construits, sont dans un état de conservation parfaite, ce qui me paraît plus surprenant que le bâtiment lui-même, parce que le climat est très-différent de celui de la côte du Pérou, où j'avais vu plusieurs bâtiments de cette espèce. Quoiqu'en ce lieu les pluies soient violentes et de longue durée, les murs sont entiers en plusieurs parties, quoique faits d'argile, et semblent, par leur dureté, défier les ravages du temps pendant plusieurs des siècles à venir.

A l'extrémité nord des plaines sur lesquelles est bâtie la ville de Tacunga, sont les restes de Callo, appartenant en ce moment à une ferme des religieux augustins. Cet édifice, qu'on suppose avoir été un

palais de l'Inca, fut construit en porphyre; les pierres furent taillées en longs prismes carrés de différentes dimensions, dont la surface extérieure était légèrement convexe, excepté aux portes, où elle était unie; ces pierres sont jointes ensemble avec tant de soin et d'exactitude, qu'on ne peut introduire entre elles la pointe d'un canif; il paraît qu'on y a employé, au lieu de ciment, une espèce d'asphalte, quoique dans d'autres constructions péruviennes, on se soit servi pour cet usage d'une terre marneuse.

A environ cent verges de ces ruines, faisant face à l'entrée principale, est une montagne située au milieu d'une plaine; elle a environ cent cinquante pieds d'élévation; sa forme est celle d'un cône tronqué, et paraît devoir son existence à la main des hommes: on l'appelle *el panecillo de Callo* et, comme celle qu'on voit à l'extrémité sud de Quito, elle est supposée avoir servi de tour de vigie, parce qu'elle domine une vue très-étendue des contrées environnantes, et pourrait devenir un des moyens à employer, pour pourvoir à la sûreté d'un conquérant, contre quelque tentative imprévue de ses nouveaux sujets. Si nous en croyons la tradition des Indiens, c'est un huaca ou mausolé de quelques

descendants de la race royale des Incas; mais selon Garcilaso, cela n'est pas exact, parce qu'ils étaient tous enterrés à Cusco où on les transportait s'ils venaient à mourir dans quelque autre partie du pays, Cusco étant considéré comme leur ville sainte.

Près de la ville d'Atun Canar, il y a une autre ruine semblable à celle de Callo, mais beaucoup plus étendue; elle a été visitée par M. de Humboldt, qui en donne une description dans ses recherches. On en voit une autre à Pomallacta, distante de six lieues, et il y en a encore plusieurs sur beaucoup d'autres points du pays.

Il existe aussi plusieurs restes de places fortifiées appelées *pucuras;* ce sont des collines ou montagnes entourées de fossés creusés les uns derrière les autres, et protégées ou fortifiées par des parapets en pierre, d'où ceux qui les occupaient pouvaient, en toute sûreté, harceler leurs ennemis. Ces vestiges sont si communs, qu'il paraît qu'autrefois toute situation avantageuse était ainsi fortifiée. Le fossé extérieur de circonvallation de Pambamarca a plus d'une lieue et demie d'étendue.

Les traditions orales des Indiens relatives à l'état de leur pays avant l'arrivée du prince Huaina Ca-

pac, depuis Inca du Pérou, sont peu importantes et enveloppées d'une obscurité presque impénétrable; le langage même des anciens habitants est entièrement inconnu, ayant été remplacé par le Quichua, qu'on parlait à la Cour des Incas.

Huaina Capac, ayant conquis la capitale, appelée à cette époque Lican, épousa Pacchachiri, la fille du Quitu ou chef suprême, qui fut ensuite mère de l'infortuné Atahualpa à qui l'Inca laissa, à sa mort, le territoire qui avait autrefois appartenu au Quitu. On a déjà vu, à l'article de Caxamarca, le triste résultat de ce legs.

J'ajouterai à ce que j'ai déjà dit de la race actuelle des Indiens, lorsque j'ai parlé en termes généraux de cette classe des habitants de l'Amérique du sud, que la loi du repartimiento et le séjour prolongé des corrégidors dans les provinces, ont spécialement pesé sur ceux du royaume de Quito; il en est résulté qu'ils y montrent plus d'indolence, d'apathie et de paresse que dans les autres parties des colonies où les mesures inséparables des conquêtes se sont moins fortement fait sentir.

La nombreuse population de Quito, la variété de son climat, et l'extrême diversité de ses productions, qui en est la suite naturelle, devront à l'avenir le

rendre très-intéressant aux yeux des naturalistes, des négociants et des voyageurs. Quant à présent, une de ses principales branches de commerce susceptible d'attirer l'attention des commerçants, est celle de la laine dont la quantité est abondante, et la qualité au-dessus du médiocre; mais elle devra encore s'améliorer graduellement à mesure que les naturels connaîtront mieux la manière de soigner les troupeaux.

---

# CHAPITRE XIII.

**Ville d'Ibarra, sa description. — Ville d'Otavalo, sa description. — Lacs de San Pablo et de Cuicocha. — Visite à la rivière Mapo. — Mines d'or sur les bords de cette rivière. — Les Indiens paient leur tribut en or. — Bæza, capitale de ce district. — Description de ses habitants, etc. — Je suis chargé par le gouvernement d'explorer une route depuis la capitale jusqu'au point le plus prochain de la côte. — Route de Maldonado. — Départ de Quito. — Je traverse les bordures du Pichincha, et j'arrive à la rivière Piti. — Description du pays. — Description du Piti. — Je me dirige vers Esmeraldas. — Description de la rivière de Jaguar. — Maisons, plantations, bestiaux. — Manière de distiller le rhum. — Nourriture des habitants. — Saino, Tatabra et *Aguti* ou Huatus. — Singes et Charapa. — Manière de tuer le gibier avec la *Sorbetana* et le *Pua* empoisonné.**

A dix-huit lieues au nord de Quito, est la ville d'Ibarra, qui contient environ douze mille habitants, dont un grand nombre sont occupés aux manufactures de coton et d'étoffes de laine, de bas,

Il y a dans ce district deux lacs; le plus grand, appelé *San Pablo*, a environ une lieue de longueur et une demi-lieue de largeur; il est couvert d'oies sauvages, de canards, de hérons et d'autres oiseaux aquatiques, mais il n'a point de poissons. Le plus petit se nomme *Cuicocha*; au milieu de ce lac il y a, dans une petite île, une grande quantité de cochons de Guinée, appelés par les naturels *cuis*, d'où est venu le mot *cuicocha*, cocha signifiant un lac. On y prend quelques petits poissons appelés *prenadillas*, qui ressemblent un peu aux écrevisses; mais lorsqu'ils sont bouillis, ils conservent leur couleur, qui est presque noire. Après avoir visité Ibarra et Otavalo, je reçus du Président, en décembre 1808, l'ordre d'explorer la rivière Napo, pour lui faire ensuite mon rapport sur les mines d'or situées sur cette rivière. Cette commission flatta infiniment mon penchant pour les voyages, non-seulement par la facilité qu'elle me donnait de parcourir quelques parties de cette contrée peu connue des Européens, mais encore parce que j'avais ainsi le moyen de contempler cette même rivière sur laquelle s'était embarqué l'intrépide Orellana qui, voyageant chez des nations jusqu'alors inconnues, avait traversé la

plus grande étendue de pays qui jamais, jusqu'à cette époque, eût été parcourue par aucun individu.

J'étais accompagné par six Indiens de Quito et par quatre Indiens Yumbos; ces derniers habitent une vallée entre Quito et Bæza, et portent fréquemment à la première ville des ananas, des bananes, des yucas, des camotes, outre d'autres fruits et légumes. Les Yumbos me servaient de guides, tandis que les Indiens de Quito portaient mes provisions, mes habits, mon lit et mes autres bagages.

Notre première journée de voyage nous conduisit à Pomasqui, où nous passâmes la nuit chez un ami qui eut l'attention d'ajouter un peu de machica et de langues sèches à mes comestibles. Le jour suivant, nous commençâmes à monter la chaîne orientale des Cordilières, et nous couchâmes le soir à une petite hutte, faite avec de minces poteaux couverts de pajon; la nuit suivante, nous nous arrêtâmes à l'est d'Antisana. Le quatrième jour, nous commençâmes à descendre par un sentier très-raboteux, et tellement perpendiculaire en quelques endroits, que nous fûmes obligés, pour ne pas tomber, de nous tenir aux racines des arbres ou aux pointes des rochers; cependant, vers trois heures de l'après-midi, nous atteignîmes une petite plantation et la

première hutte des Yumbos, où nous passâmes la nuit, et le jour suivant je commençai à voyager sur le côté nord du Napo.

J'y trouvai le fils de Don Diego Melo, gouverneur d'Archidona, qui me montra le sol qui renfermait de l'or. Il était d'une couleur rougeâtre, et avait, en général, trois ou quatre pieds de profondeur, au-dessous duquel était un lit d'argile très-dur; quelques-uns de ces *capas*, comme on les appelle, s'étendent d'une à deux cents verges au plus, à partir du bord de la rivière, et sont de différentes largeurs, depuis vingt jusqu'à soixante verges. On ne voit sur ce sol ni arbres ni végétaux, et l'or est son seul produit; on l'obtient par des lavages, ce qui leur a fait donner le nom de lavaderos, lavoirs, dont je donnerai la description lorsque je parlerai de la côte de Choco.

Les Indiens du district d'Archidona paient leur tribut en poudre d'or; mais, par suite de l'ignorance où ils sont des avantages qu'on peut obtenir au moyen de ce précieux métal, ou peut-être par la crainte de devenir esclaves, par la *mita*, pour exploiter les mines, s'ils se présentaient avec une grande abondance d'or pour effectuer en une seule fois le paiement de leur tribut, ils ont en général

grand soin de le payer en cinq ou six époques différentes, se plaignant toujours de sa grande rareté; cependant, s'il leur en reste après avoir effectué leur entier paiement, ils le jettent à la rivière. Don Diego Melo m'assura qu'il y avait un Indien qui payait toujours son tribut avec une espèce d'or qu'il me montra, et qui paraissait évidemment ne point être composé de grains naturels, mais de petites particules qu'on pouvait juger avoir été coupées, avec un couteau ou tout autre instrument, d'un morceau solide de ce métal. Don N. Valencia envoya quelques nègres pour établir un lavadero sur le Napo; mais, bientôt après, sa mort les fit rappeler; ils reçurent l'ordre de retourner à Choco, et l'ouvrage fut abandonné.

On ne peut révoquer en doute l'immensité des trésors qui se trouvent dans les Capas, et de ceux qui sont annuellement entraînés par les pluies dans les petits ravins et les ruisseaux qui se jettent dans la rivière Napo, et de là dans le Maranon où ils vont se perdre. Je pense qu'on pourrait se dispenser d'employer les nègres à l'exploitation de ces mines, et les remplacer par des naturels indiens, en employant les moyens de douceur et de persuasion, et en leur démontrant l'avantage de travailler aux

mines de leur plein gré ; ce qui, en effet, leur réussirait beaucoup mieux que de cultiver quelques morceaux de terre, et d'en porter le produit à Quito, ou dans quelques-unes des autres villes espagnoles, pour l'échanger contre du fer, des hameçons, des clous et de l'indigo. Il est évident que l'exécution d'un pareil projet exigerait beaucoup de patience, d'empire sur soi-même, et un grand fonds de probité, parce que l'objet principal serait de s'assurer la confiance des Indiens ; ce qui ne serait pas facile, d'après la manière dont la plupart des Espagnols se conduisent envers eux.

D'après les documents que je pus parvenir à me procurer, il paraît que toutes les rivières et ruisseaux voisins du Napo, contiennent de l'or ; et on trouve dans les différentes parties de la province d'Archidona, ou, comme on l'appelle plus communément, de Quixos y Macas, des capas ou lits de terre, d'où on peut extraire de l'or pur par des lavages.

Bæza est l'ancienne capitale, et contenait autrefois plus de dix mille habitants ; mais depuis l'expulsion des jésuites, elle est presque entièrement dépeuplée, aussi bien qu'Archidona et Avila, deux autres villes, et vingt-deux missions, la plus grande

partie des Indiens ayant repris leur ancienne manière de vivre comme des sauvages. Ceux qui n'ont point suivi cet exemple, s'appellent yumbos; ils s'occupent à cultiver le coton, la canne à sucre, et quelques fruits du tropique, qu'ils portent à Quito, pour les changer contre des objets dont ils ont besoin pour la chasse ou pour la pêche. Ils fabriquent aussi la petite quantité d'étoffe nécessaire à leur usage, elle est en coton, et consiste dans un *toldo*, rideau, pour les défendre des mousquites, en forme d'une petite tente, sous laquelle ils dorment, et un ou deux draps de la même étoffe. L'habillement des hommes est un pantalon court, qui descend jusqu'au milieu des cuisses, et qui généralement est blanc; celui des femmes consiste en une pièce d'étoffe de coton bleu, qui entoure le milieu du corps; mais leur cou, leurs bras, leurs poignets, et les chevilles de leurs pieds, sont ornés d'une profusion de grains de verre. Les hommes et les femmes, ainsi à demi vêtues, traversent les Cordilières, et portent leur superflu à Quito, dans un panier de *piquigua*, plante rampante très-dure.

A mon retour de la capitale du royaume, je fus chargé par son Excellence le Président, d'explorer de nouveau les routes conduisant de Quito à la côte,

notamment celle déjà explorée en 1741, par Don Pedro Maldonado Sotomayor, et celle qui fut ouverte en 1803 par le président baron de Carondelet.

On a toujours considéré comme un objet de haute importance, d'ouvrir une communication entre la capitale et le port de mer le plus voisin, pour faciliter le commerce entre cette place, Panama et la terre ferme, et pour éviter les inconvénients qu'on éprouve en parcourant la route sinueuse de Guayaquil, qui nuisent extrêmement à la promptitude si nécessaire, en général, au succès de toutes les opérations commerciales.

En 1621, Don Pablo Durango Delgadillo, fut nommé gouverneur des Esmeraldas, et fit un contrat avec l'Audience royale de Quito, pour ouvrir à ses frais une route depuis Ibarra jusqu'à la côte, et pour établir des tambos, auberges, sur cette même route; mais il ne put remplir les engagements qu'il avait contractés, et, en 1626, il fut privé de son gouvernement, qui fut donné, aux mêmes conditions, à Don Francisco Peres Munacho, qui ne fut pas plus heureux que son prédécesseur, et qui eut le même sort. Don Juan Vicencio Justinian et Don Hernando de Soto Calderon furent ensuite nommés. Ils propo-

sèrent de faire une route qui conduirait à la côte, dans une ligne différente de celle tracée par leurs prédécesseurs; mais, comme eux, ils ne purent réaliser leur plan. Il fut cependant adopté par le baron de Carondelet, qui donna des ordres pour ouvrir la route conduisant d'Ibarra, le long des bords de la rivière Mira, à celle de la Tola; mais il fut bientôt reconnu que, à cause d'un banc de sable ou barre qui traverse l'embouchure de la Tola, on ne pourrait jamais y établir un port, et, par suite de la manière dont la route avait été faite, en moins de trois ans elle devint impraticable, et les voyageurs préférèrent au grand chemin les sentiers qui passaient le long des bois. On y renonça, et on adopta celle proposée en 1735, par Don Pedro Maldonado Sotomayor, en la prolongeant de dix-huit à vingt lieues.

Cet intelligent Quitenos s'occupa pendant plus de deux ans à examiner lui-même le pays situé entre la capitale et la côte; et, après avoir été investi des mêmes pouvoirs donnés à ses prédécesseurs, il ouvrit, en 1741, une route conduisant directement de Quito à la rivière Piti, qui prend sa source à Pichincha, et forme une partie de la rivière d'Esmeraldas. Maldonado se rendit immédiatement en

Espagne, où il sollicita une confirmation de son contrat, et, sur le rapport favorable du conseil, le Roi, en 1746, érigea Esmeraldas en gouvernement, confié à un lieutenant-capitaine-général, et nomma pour premier gouverneur Don Pedro Maldonado.

Au retour de Maldonado à Quito, l'Audience royale s'opposa à sa nomination, et informa aussitôt le Conseil des Indes, que la route et le port projetés n'auraient d'autres résultats que d'ouvrir aux ennemis de l'Espagne l'entrée d'une de ses plus riches et plus importantes villes en Amérique, sans augmenter, à quelque époque que ce fût, les revenus royaux. Ce rapport fit révoquer le traité fait avec Maldonado, qui, dégouté par ces désagréments, abandonna son pays natal, et se retira en France.

L'utilité et l'importance de la communication projetée, étaient si évidentes, que les naturels et les négociants ne perdirent jamais l'occasion d'en reproduire la demande. Le président baron de Carondelet avait consenti à ce qu'il fût ouvert une autre route appelée de Malbucho; mais elle ne répondit point à l'opinion qu'on avait conçue de son utilité; alors les habitants sollicitèrent du président Ruis de Castilla un ordre d'examiner la route pro-

jetée par Maldonado, et cette commission me fut confiée au mois de mai 1809.

Aussitôt je disposai tout pour mon expédition, en ordonnant la confection d'une chaîne de vérification, et je m'occupai à mettre en état mon sextant et quelques autres instruments; j'engageai aussi à mon service les Indiens qui m'avaient accompagné à Napo, et je leur en adjoignis six autres. J'en destinai un à me porter, et il prit la mesure du fauteuil sur lequel je devais me placer. Après m'être pourvu de provisions et d'autres objets nécessaires, je quittai Quito avec ma suite, composée de dix Indiens qui portaient mes bagages, d'un Indien chargé de mon fauteuil, d'un domestique et de quatre soldats.

Les Indiens portaient leur costume ordinaire, calleçons blancs, capisayas bruns, et sandales faites de cuir de bœuf; chacun ayant sur son dos un panier semblable à ceux des Yumbos. Mon porteur avait un fauteuil fait de cannes, à peine assez large pour pouvoir m'y tenir. Il y avait une planche pour appuyer mes pieds, et deux ou trois cannes formaient une voûte au-dessus de ma tête, pour pouvoir y placer des feuilles lorsque la pluie viendrait nous surprendre. Les deux pieds de derrière

du fauteuil reposaient sur deux courroies qui passaient autour des bras de l'Indien, près de son corps, et l'une d'elles, attachée au haut du fauteuil, venait entourer son front, en sorte que quand j'étais assis, je me trouvais dos à dos avec mon porteur.

En quittant Quito, nous marchâmes, pendant deux lieues, le long de la plaine d'Anaquito, et commençâmes alors à monter le Pichincha, à un petit village appelé Cotocollo; la montée était très-douce, et, après une marche de cinq lieues, nous nous reposâmes sur le côté ouest du sommet, à un petit hameau appelé Yana Cancha, où nous jouîmes d'une très-belle perspective du cratère du Pichincha qui n'était qu'à un demi-mille de distance, et, pendant toute la nuit, je pus entendre un bruit sourd, et crus sentir un mouvement d'oscillation. Ces circonstances me tinrent éveillé une grande partie de la nuit, sans produire le même effet sur mes Indiens et sur les gardes, non plus que sur les habitants de la maison, qui dormirent d'un profond sommeil. Au lever du soleil, je pus découvrir, du Yana Cancha, une vue superbe. Les eaux de la rivière Mindo coulaient du haut du cratère dans la fertile vallée qu'elle arrose en répandant la vie et la fécondité sur un grand nombre de pe-

tites plantations de sucre, de camotes, de yucas, de bananes et de plantains, qu'on cultive au bas du ravin. A l'ouest, s'étendaient d'immenses forêts, qui formaient les limites de l'horizon pour l'œil dépourvu des secours de l'optique; mais, à l'aide d'une bonne lorgnette; je pus apercevoir l'Océan au-delà des bois.

Après avoir traversé deux éminences appelées Yarumos et Inga Chaca, le reste de la route, jusqu'au lieu où nous devions nous embarquer sur la rivière Piti, était entièrement de niveau, mais entrecoupé de petits ruisseaux toutes les trois lieues. La distance de Quito à Piti n'est que de dix-huit lieues, sans offrir aucun obstacle qui puisse empêcher d'en faire une excellente route, plus courte de cinquante lieues que celle qui conduit à Guayaquil.

Lorsque, pendant le voyage, nous devions nous arrêter pour la nuit, les Indiens se déchargeaient de leurs fardeaux et coupaient six ou huit petits pieux, de dix pieds de long, qu'ils enfonçaient dans la terre; ils en coupaient d'autres, qu'ils attachaient en travers sur les premiers, avec des bandes d'écorce; ils poussaient ensuite en avant la partie supérieure, jusqu'à ce que ce demi-toit formât avec le sol, un angle d'environ quarante-cinq de-

grés; et, après avoir enfoncé sur le devant un pieu dans la terre, ils attachaient au haut celui qui était placé en travers, pour donner à cet abri momentané toute la solidité possible. Pour le couvrir, chacun d'eux s'était muni, à Yana Cancha, d'un rouleau d'environ vingt feuilles de *vijao* rangées le long de ce rouleau depuis le haut jusqu'en bas, chaque feuille avançant sur celle qui la suivait, en sorte que la pluie ne pouvait s'y arrêter; et pour mettre entièrement à l'abri de l'humidité cette cabane rustique, mais commode, les Indiens creusaient toujours sur le derrière un petit égout pour faciliter l'écoulement des eaux. Pendant cette opération, une partie des Indiens s'occupaient à aller chercher de l'eau, soit à quelques ruisseaux voisins, soit dans les *huadhuas*, après que nous eûmes descendu la colline appelée el Castillo. Ce sont de grandes cannes, la plus grande espèce des plantes graminées connues; elles croissent à la hauteur de quarante pieds, sont parfaitement droites, et ont environ six pouces de diamètre à leurs bases. Toute la canne est divisée par nœuds, éloignés les uns des autres de dix à quinze pouces. Lorsqu'elles sont vertes, elles contiennent une eau excellente; en sorte qu'on peut en obtenir environ deux quartes

de chaque nœud en faisant une incision à la canne; lorsqu'elles approchent de leur état de maturité, l'eau devient semblable à une gelée, et lorsqu'elles sont entièrement mûres, elle se convertit en une substance blanche pierreuse. Quelques-uns des nœuds contiennent au-delà de deux onces de cette substance qui, quelques mois auparavant, était un fluide parfaitement transparent : c'est pourquoi les Indiens répugnent à boire de cette eau, parce qu'ils supposent qu'elle peut causer la maladie de la pierre.

La forme des feuilles de ces cannes a quelques rapports avec celles du bananier ; elles ont environ trois pieds de long et un pied et demi de large ; le dessus est d'un beau vert pâle, et le dessous blanc ; elles sont couvertes d'une substance qui fond lorsqu'on l'approche du feu, et qui possède toutes les qualités de la cire d'abeille. Lorsqu'on en mêle une petite portion au suif, elle le durcit, et les chandelles faites avec cette composition deviennent ainsi d'un meilleur usage dans les climats chauds. Ces feuilles sont préférables à celles du plantain ou du bananier, parce qu'elles sont flexibles, et, pour cette raison, on s'en sert, au lieu de papier, pour faire des paquets, tandis que la feuille du

bananier se déchire facilement; ce qu'on peut néanmoins empêcher en les mettant devant le feu jusqu'à ce qu'elles deviennent pliantes. Les Indiens sont dans l'usage de payer, à Yana Cancha, un réal pour le prêt de chaque paquet de feuilles, qu'ils s'obligent à rendre à leur retour, ou ils donnent deux paquets au lieu d'un réal. C'est ainsi que les voyageurs portent sous leurs bras, dans le jour, le toit destiné à les abriter pendant la nuit. Le sol du pays, entre Quito et Piti, est très-fertile, il abonde en plusieurs espèces de bois d'excellentes qualités, propres pour les bâtiments comme pour les meubles; de ce nombre sont les cèdres, les huachapeli, les ébéniers, les cascols, les guayacans, les lumas et plusieurs autres. On trouve sur différents points, près de Piti, une espèce appelée *sangre de drago*, sang de dragon. Cet arbre croît à la hauteur de quarante à cinquante pieds; la feuille ressemble un peu à celle du laurier; la gomme qu'il produit, et dont il tire son nom, découle de l'arbre aussitôt qu'on fait une incision à son écorce; on la reçoit alors sur une feuille ou dans une petite canne creuse, ou bien on la laisse durcir au soleil; de cette manière, chaque goutte devient semblable à une amande

pour la grandeur et pour la forme : les Indiens la récoltent et la portent à Quito où elle se vend pour la teinture.

L'aspect des yarumos épars en bosquets dans les différentes parties des bois, vus d'une éminence, fait un très-bel effet ; le bois de ces arbres est poreux et léger ; les feuilles en sont extrêmement larges et d'un vert très-pâle, en sorte que, placés au milieu du feuillage vert foncé de ces immenses forêts, ils ressemblent à d'énormes fleurs.

La richesse du sol, l'abondance des eaux, même pour l'arrosement, si cela devenait nécessaire, la sérénité du climat, la facilité de se procurer des cultivateurs indiens, et tous les avantages qu'il est possible de désirer, tout présage que cette partie du Pérou deviendra très-peuplée, et que Panama et les mines de Choco seront, avant peu d'années, approvisionnées du produit des terres maintenant incultes. On ne peut douter que de nombreux troupeaux de bétail, et des champs couverts de moissons, ne deviennent la récompense des soins de ceux qui se détermineront à fonder des établissements sur cet excellent territoire, où le maïs, le froment, le riz et le plantain, nourriture journalière des quatre parties du monde, croissent en

abondance. A Piti, un vieillard, sa femme et deux enfants, vivaient dans une maison commode, bâtie comme celles du Puna sur la rivière de Guayaquil, ombragée par une demi-douzaine de palmiers très-élevés, et recevant l'air qu'y faisaient circuler les larges feuilles du plantain, tandis que le bananier, un grand nombre d'orangers, de citronniers, d'arbres à palta, à guava, à arnona, et autres arbres d'entre les tropiques, étaient chargés de fruits, et que de petits carreaux de cannes à sucre, de yucas et de camotes, semblaient lutter ensemble en beauté et en fécondité; on voyait en même temps, sur une pelouse située entre la maison et la rivière, d'une largeur d'environ cent verges, un grand nombre de dindes, de volailles et de canards. Deux canots étaient attachés aux arbres, l'un d'eux contenait un petit filet, plusieurs harpons, et des lignes de pêche : tout, dans cette demeure, semblait annoncer l'aisance et même la profusion.

Le vieillard m'apprit qu'il était né à Guayaquil, mais qu'il y avait plus de cinquante ans qu'il résidait en ce lieu, circonstance qui lui avait fait donner par les naturels le surnom de *taita Piti*, père Piti; il me montra quarante-huit peaux de tigres,

ou jaguar, qu'il m'assura avoir tués avec sa lance; mais il regrettait, disait-il, que la chasse fût finie, non parce qu'il était vieux, mais parce qu'il n'y avait plus de tigres dans le voisinage. Plus de sept ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait conquis la dernière peau. Il m'assura que toutes les fois qu'il trouvait la trace d'un tigre, il la suivait toujours seul, et ne prenait jamais un moment de repos qu'il n'eût tué l'animal. Les peaux étaient suspendues dans l'intérieur de la maison, et formaient une tapisserie très-agréable et d'une espèce peu commune.

Je congédiai en ce lieu mes Indiens, en ne leur donnant que trois dollars à chacun, quoique je les eusse gardés pour mon service pendant un voyage de onze jours. Ils employèrent tout leur argent à acheter des fruits, des racines et du poisson sec, qu'ils portèrent à Quito, où ils durent en retirer au moins un bénéfice de cent pour cent.

Je m'arrêtai un jour à Piti, et je descendis ensuite la rivière dans un petit canot, avec les deux fils du vieux Piti, après avoir donné des ordres pour que mon domestique et les soldats me suivissent dans un plus grand chargé de mes bagages.

Nous nous laissâmes aller au courant pendant

l'espace d'environ deux milles; la rivière était en quelques endroits si étroite, que les branches des arbres qui croissaient des deux côtés s'entrelaçaient au-dessus de nos têtes et formaient un dais de feuillage presque impénétrable aux rayons du soleil, et nous pouvions observer les poissons se jouant sous les eaux. Quelquefois, sur les points où la rivière devenait plus large, ses bords étaient couverts de la productive camalote dont les feuilles, longues de trois pieds et larges de deux pouces, ont quelques rapports avec celles du maïs; sa tige, qui a quelquefois six pieds de hauteur, est verte comme ses feuilles, aussi long-temps que le sol sur lequel elle croît conserve son humidité; mais, du moment où la terre devient sèche, la plante dépérit. Nous vîmes dans ces lieux des bœufs très-gras, se nourrissant de cette plante, ils appartenaient aux habitants de trois maisons, toutes aussi bien situées que celles de Piti. Nous arrivâmes bientôt à un endroit appelé l'*Embarcadero de Maldonado*, où nous laissâmes notre canot attaché à un arbre, et fîmes un déjeuner composé de poisson fumé cuit sur le gril, d'œufs frits, et de plantains; nous eûmes pour boisson un peu de *masato*, et du rhum fait par les naturels.

Le masato se fabrique avec une certaine quantité de plantains mûrs, qu'on fait bouillir jusqu'à ce qu'ils soient entièrement amollis, on les réduit en pulpe que l'on met dans un panier garni de feuilles de vijao, où on la laisse fermenter deux ou trois jours et même plus. Quand on en a besoin, on en prend une cuillerée que l'on fait passer avec une certaine quantité d'eau dans un vase percé d'un grand nombre de trous comme une passoire; on en remplit alors de petits vases dans lesquels on le boit. Cette boisson me plut extrêmement, et je ne pris presque pas autre chose pour mon déjeuner; le goût en est un peu acide, mais extrêmement agréable.

A la distance de trois lieues de l'Embarcadero de Maldonado, la plus riante perspective vint tout-à-coup s'offrir à nos regards. Nous avions presque insensiblement glissé le long de la surface unie de la rivière Piti, dans un espace d'environ quatre lieues, pendant lesquelles la vue était bornée de chaque côté par des bois élevés et presque impénétrables, et devant nous par les sinuosités de la rivière, sans que nos oreilles fussent frappées d'aucun autre son, que de celui du caquet des perroquets et des singes juchés sur les arbres, ou des cris de mes

palanqueros, en saluant les habitants de quelques maisons isolées éparses le long du rivage. La sphère de notre existence semblait aussi solitaire, aussi silencieuse qu'une prison, et je fus insensiblement plongé dans une profonde rêverie dont je fus tout-à-coup tiré par le bruit que faisait la rivière Blanco. En un instant, la scène changea entièrement : notre rivière se trouva faire partie d'une autre, large de trois cents verges; sur la gauche, nous découvrîmes tout le pays aussi loin que pouvait s'étendre la perspective de la côte. Le Blanco, qui prend sa source dans le voisinage de Tacunga, après avoir recueilli une partie des eaux del Corason et du Pichincha, ainsi que de celles de plusieurs ruisseaux tributaires, devient navigable à sa jonction avec le Piti. Le terrain sur le côté ouest de la rivière, est entièrement de niveau jusqu'à une distance très-éloignée; le sol est bon, mais les arbres ne sont ni aussi nombreux, ni aussi élevés que dans les autres parties, ce qu'on peut attribuer au peu de profondeur du sol, qui semble très-propre à la culture du riz. Les naturels m'assurèrent que la petite quantité de terrain ensemencé de cette manière produisait six cents pour cent.

Après avoir dépassé les embouchures de plu-

sieurs petites rivières, nous arrivâmes à celle de Guallabamba, égale en largeur à la rivière de Blanco; leur union s'appelle Esmeraldas. Nous continuâmes notre course, et nous arrivâmes le soir à la ville d'Esmeraldas, éloignée de Piti d'environ dix-huit lieues, que nous fîmes, sans nous presser, en neuf heures.

Tandis que nous descendions la rivière, j'eus le plaisir de voir un tigre de la plus forte race se chauffant au soleil sur un banc de sable qui avançait sur la rivière au point de la traverser presqu'en entier. Le noble animal était étendu sur le bord du rivage, battant fréquemment les flots avec sa queue, et les faisant ensuite jaillir jusque sur lui, tandis que son naseau et ses pattes touchaient le courant. Après l'avoir examiné pendant un quart d'heure, mes palanqueros perdirent patience, et, prenant enfin leurs lances, sautèrent de leur canot sur le rivage; mais au même instant le tigre s'étendit sur ses pattes, bâilla, s'allongea et se dirigea rapidement vers les bois.

Je comptai entre Piti et Esmeraldas quarante-deux maisons bâties sur les côtés de la rivière, chacune ayant des plantations de cannes à sucre, de yucas, de camotes, d'aji (capsicum), de plan-

tains et de bananes. A la proximité d'un grand nombre de ces maisons, des bêtes à cornes pâturaient sur la productive gamalote, et, sur le devant, on voyait des cochons et de la volaille de toute espèce. Chaque fermier a un moulin à bras pour moudre les cannes à sucre; la construction en est très-simple, n'étant composé que de deux cylindres de bois placés horizontalement sur deux rainures taillées dans deux poteaux enfoncés dans la terre. Les extrémités des rouleaux s'avancent sur chaque côté, et sont garnis de leviers pour pouvoir les faire tourner. Avec cette simple machine en bois, sans clous, les naturels parviennent à extraire le jus de la canne pour en faire du *guarapo*, des mélasses et du rhum; on emploie, en général, deux hommes aux rouleaux, et une femme pour placer les cannes entre eux, tandis que les enfants les apportent de la plantation.

Ce fut là que j'observai la manière particulière de cultiver la canne à sucre, dont j'avais entendu parler, qui consiste à couper tous les trois mois les cannes mûres, en découvrant les racines des autres, amalgamant le sol avec de la terre neuve ou en le creusant, et recouvrant ensuite les racines avec cette terre. De cette manière, la canne à sucre pro-

duit toute l'année, tandis que dans la province de Guayaquil, où les mêmes procédés ne sont pas suivis, la plante ne donne que deux ou trois récoltes au plus. Quoique la canne à sucre d'Esmeraldas soit d'espèce créole, j'en ai vu ayant à leur maturité plus de dix pieds de haut, six pouces de diamètre, et sept à huit pouces d'intervalle entre chaque nœud ou *geniculi*.

Les moyens que les naturels emploient pour faire leur rhum sont extrêmement simple. On donne au jus de la canne le temps d'acquérir le degré de fermentation nécessaire, et ensuite on le distille. Les ustensiles dont ils se servent, consistent dans un pot de terre profond, ayant un trou sur un des côtés près du haut, où on passe une grande cuillère de bois qui a une rainure au manche; au-dessus du pot on adapte une autre terrine plate, soigneusement enduite d'argile, et remplie d'eau froide qu'on renouvelle souvent, et qui sert de condenseur; l'esprit tombe dans la grande cuillère de bois, et, coulant le long de la rainure, est reçu dans une bouteille. Je considère cet alambic comme une invention des naturels de cette partie de l'Amérique; car je n'ai vu aucun autre lieu où il en soit fait usage. Les Indiens se contentent en général des li-

queurs fermentées qu'ils tirent des manufactures des blancs, surtout dans les lieux où ils ne peuvent point se procurer des liqueurs spiritueuses.

On distille aussi des esprits provenant d'une infusion de bananes très-mûres dans de l'eau, qu'on laisse fermenter, et qu'on coule avant de la mettre dans l'alambic. Un autre breuvage fermenté, qui vaut une liqueur spiritueuse, se prépare avec du yuca dont on fait bouillir la racine jusqu'à ce qu'elle soit réduite en substance pulpeuse, et qu'on place dans des paniers pour y fermenter, de la même manière que les plantains dont on fait le masato. Lorsqu'il est passé et mêlé avec de l'eau, on l'appelle *kiebla*, et l'esprit qui en est distillé *puichin*. On laisse aussi fermenter l'eau contenue dans la noix de coco; mais on en boit rarement, parce qu'on la considère comme très-malsaine. Quoique ce peuple ait à sa disposition un très-grand nombre de liqueurs enivrantes, il est très-peu porté à l'ivrognerie.

La nourriture des habitants consiste en bœuf et en porc, coupés en tranches épaisses salées et fumées. Le bœuf qui se nourrit de gamalotes est bon; mais celui qui vit dans les savanes, près des bords de la mer, est infiniment meilleur. On nourrit les cochons de plantains mûrs; ils deviennent très-

gras, mais leur chair n'est pas ferme. On élève une grande quantité de volailles, qui se nourrissent de plantains mûrs; c'est un manger très-délicat. Les bois produisent en outre beaucoup de gibier. Parmi les quadrupèdes, on remarque les sainos, les tatabras, les cerfs, les singes, les agutis, les iguanas, les perroquets, et plusieurs espèces de canards sauvages.

Le sainos, le tatabra et l'aguti, sont trois espèces de la race des cairas; le premier a environ deux pieds de hauteur, et trois de longueur, il est légèrement couvert d'un poil noir et rude, son museau est plus court que celui du cochon; il a sur le dos une petite protubérance qui, lorsqu'elle s'ouvre, exhale une odeur de musc si nuisible, que l'animal lui-même se roule sur la terre, et y fourre son museau pour ne la pas sentir, et que ses compagnons l'abandonnent; cependant sa chair est très-délicate, les naturels et tous ceux qui en ont goûté, en font le plus grand cas. Pour mieux la conserver, on la fume au lieu de la saler. Le tatabra est plus petit que le saino, auquel il ressemble beaucoup; mais il n'a point de protubérance sur le dos. L'aguti n'est pas aussi gros qu'un lapin, sa couleur est d'un gris très-foncé, et ses pattes de

derrière sont beaucoup plus longues que celles de devant; il s'asseoit sur ses hanches comme un écureuil, et lui ressemble beaucoup, ainsi que les deux autres espèces. Ces deux espèces sont facilement apprivoisées, deviennent très-grasses, et sont très-bonnes à manger.

Le singe que mangent les naturels, est le singe noir aux longs bras; je répugnai quelque temps à en goûter; mais, voyant tous ceux qui étaient avec moi en faire l'éloge, je mis de côté tous les préjugés, j'en mangeai, et ensuite j'y pris tellement goût, que je considérai ce mets comme supérieur à tout autre. La chair ressemble, pour la couleur, à celle du mouton, et la graisse à celle du cochon.

Le charapa est une petite tortue, dont l'écaille n'a pas au-delà de quatre pouces de diamètre; les naturels assaisonnent toutes les parties mangeables, et les mettent dans la coquille, qui sert ainsi de plat pour les étuver. Les œufs sont très-délicats, et lorsqu'ils sont étuvés avec la chair, ils font un plat très-savoureux.

Les naturels emploient la lance pour tuer le saino et le tatabra. Ils se réunissent ordinairement en certain nombre pour ces parties, et n'y vont jamais seuls. Ces animaux n'attaquent point un homme qui

ne les inquiète pas; mais les sainos qu'on provoque, sont des antagonistes très-redoutables, et attaquent eux-mêmes ceux qui paraissent vouloir leur nuire. Ils poussent des cris plaintifs qui attirent les naturels sur les lieux où ils viennent prendre leur nourriture, et où on les attaque avec de longues lances. Quelques hommes se placent dos à dos, entourés de ces animaux, et en tuent autant qu'il leur plaît, ensuite ils en percent un sur le dos, aussitôt tous les autres se dispersent pour éviter l'odeur. Le tatabra n'est pas aussi furieux, et devient une proie beaucoup plus facile pour le chasseur.

Pendant mon séjour à Esmeraldas, je vis dans les bois, à une lieue et demie de la ville, les deux quartiers de derrière d'un grand jaguar, suspendus au tronc d'un arbre, dans lequel ses griffes étaient entièrement enfoncées. Toutes les parties du devant paraissaient avoir été arrachées, et on en voyait encore des morceaux épars sur la terre. J'appris alors que le jaguar, pour tuer le saino, dont il se nourrit, s'élance sur l'un de ces animaux réunis, le frappe, et ensuite se retire vers un arbre sur lequel il monte, et, se cramponnant à l'arbre avec ses deux griffes de derrière, il demeure suspendu assez bas pour pouvoir atteindre le saino avec ses griffes. Aussitôt qu'il y est parvenu, il se redresse pour

éviter d'être déchiré par les autres. Il paraît néanmoins que, dans cette occasion, le jaguar avait négligé de faire usage de sa prudence ordinaire, et que le saino l'ayant pris par la griffe, alors tout le troupeau l'avait immédiatement attaqué, et dévoré dans toutes les parties qu'il avait pu atteindre.

Lorsque les naturels veulent tuer des oiseaux, ils se servent d'un tube de bois creux, de cinq ou six pieds de long, qu'ils appellent *sorbetana* ou *bodojera*, dont l'intérieur n'a pas plus d'un demi-pouce. Le dard dont ils se servent s'appelle *pua*; il est très-mince, et a sept à huit pouces de long; une de ses extrémités est armée d'une pointe très-aiguë, et entaillée tout autour pour qu'elle puisse se casser aisément; cette pointe est trempée dans quelque substance vénéneuse; le dard est entouré d'un peu de coton écru, près de la pointe, de manière à remplir le tube dans lequel il est placé; alors le chasseur y applique sa bouche, souffle fortement, et le pua est lancé, à la distance de cent à cent cinquante verges, contre l'objet qu'on veut atteindre, et, au même moment, la victime tombe et expire. Le poison dont ils se servent en pareil cas, leur vient des bords du Maranon où on l'extrait d'un végétal; il doit probablement sa qualité vénéneuse à la quantité d'acide *prussique* qu'il contient, quoiqu'il

n'en ait ni le goût ni l'odeur. L'activité de ce poison est si étonnante, que j'ai vu un singe qui sautait d'une branche sur une autre, atteint de la pointe empoisonnée d'un pua de la grosseur d'une aiguille très-fine, tomber à terre, avant d'avoir eu le temps d'atteindre les rameaux adjacents, et des oiseaux aussi gros que des dindes, tomber du lieu où ils étaient perchés, sans pouvoir voler. Le poison laisse sur la chair une petite tache noire, mais elle n'en est pas moins bonne à manger.

Les naturels emploient ce poison comme un purgatif; plusieurs m'ont assuré en avoir pris, et qu'il opérait sans violence; ils le prenaient toujours en forme de pillules, enveloppé avec soin dans une portion de pulpe de plantain, pour éviter qu'il ne touchât les gencives, ou toute partie lacérée du corps, parce que, en ce cas, la mort en serait la conséquence inévitable. Le seul antidote connu, lorsqu'une personne en est accidentellement atteinte, est de manger une quantité considérable de sucre, et c'est ce que font les chasseurs lorsqu'ils ont fait long-temps usage de la sorbetana, parce qu'il en résulte quelquefois un gonflement de lèvres, qu'ils supposent provenir de l'aspiration de l'air vicié du tube. La sorbetana et le pua empoisonnés, sont très-utiles comme armes offensives; employés par ces peuples, ils

pourraient causer les plus grands ravages, en s'en servant dans une embuscade ou dans un défilé, sans qu'on entende le plus léger bruit; et le pua étant presque invisible, lorsqu'il est lancé dans les airs, une armée qui ignorerait l'existence de pareilles armes, pourrait être détruite comme une troupe de singes qui, voyant tomber un des leurs, accourent aussitôt pour examiner la cause de cet événement, et deviennent ainsi, les uns après les autres, la proie du chasseur.

Les habitants de ces contrées emploient la sorbetana avec une adresse extrême; mais ils y sont accoutumés dès leur plus tendre enfance. De petits garçons de trois ou quatre ans, ont leur tube d'une grandeur proportionnée à leurs forces, et se servent du pua sans poison, avec lequel ils tuent de petits oiseaux. Ils s'amusent aussi souvent le soir à tirer sur les guêpes, qui bâtissent leurs nids sous les bords des toits, ou les planchers des maisons. Quoique les naturels soient très-adroits pour atteindre à un but, soit par le jet toujours sûr de leurs lances, soit avec la sorbetana, ils aiment passionnément les armes à feu, et donneraient presque tout ce qu'ils possèdent pour avoir un fusil de chasse ou un mousquet, quoiqu'ils soient très-peu adroits à s'en servir.

# CHAPITRE XIV.

Continuation des détails sur Esmeraldas.—Poissons pris dans la rivière. — *Chautisa*, manière de le prendre et de le conserver. — Manière de prendre le poisson dans la rivière et de l'apprêter. — Yucas, camotes, yams. — Palmitos. — Tabac. — Cacao, nouvelle espèce de cacao. — Occupations des Esmeraldenos. — Leur origine. — Leur langage. — Leur habillement. — Manières et caractère. — Religion. — Je remonte la rivière d'Esmeraldas jusqu'à l'Embarcadero de Maldonado. — Embouchure de la rivière. — Ville d'Esmeraldas. — Route d'Atacames. — Son port, sa ville. — *Manzanillo*. — Rio Verdo. — La Tola. — Contrée, ses produits, bois de construction et autres. — Coutchouc. — Fruits. — Animaux. — Palmiers. — Mines. — Conclusion.

On trouve une grande variété de poissons très-recherchés dans la rivière d'Esmeraldas, et dans plusieurs des ruisseaux qui sont ses tributaires, aussi bien que dans la mer qui borde la côte voisine. Les plus délicats de ceux des rivières, sont le *lisa*, le *dama*, le *sabalo* et le *sabalete;* dans la mer, le lisa, le corbina, le chita, le mero et le tollo. On y

trouve aussi un petit poisson ressemblant à une chevrette, qui n'a pas un demi-pouce de long, et qui se montre annuellement en février, et dans le commencement de mars; on l'appelle *chautisa ;* il a un très-bon goût lorsqu'il est apprêté par les naturels. Les poissons remontent la rivière en si grand nombre, qu'ils paraissent former dans l'eau, de chaque côté, un sentier blanc large d'environ deux pieds, dans une étendue de plusieurs milles. La pêche en est réservée aux femmes qui ont des canots convenables. Deux femmes tiennent par les coins une pièce de flanelle de trois verges de long, et la placent sous l'eau, en tenant un des bouts un peu élevé pour empêcher le chautisa de passer. Lorsqu'elles en ont réuni sur cette flanelle une assez grande quantité, elles la retirent de l'eau, mettent le contenu dans leur canot, et recommencent l'opération. J'ai vu trois femmes en prendre, de cette manière, de six à huit boisseaux. On les conserve en les assaisonnant d'une quantité convenable de sel; on les met ensuite dans des paniers garnis de feuilles, qu'on charge d'une lourde pierre, pour les presser et leur donner une forme semblable à celle d'un fromage. Après les avoir laissés dans cet état pendant un jour ou deux, on place les paniers sur

une charpente de cannes, élevée d'environ trois pieds au-dessus de la terre; on les couvre ensuite avec des feuilles de plantain, et on allume au-dessous un petit feu de cèdre vert, de sandal, ou d'autres bois aromatiques pour les fumer. Au bout de dix ou douze heures, on les tire des paniers pour les exposer de nouveau à la fumée, jusqu'à ce qu'elle les ait pénétrés, et alors on les garde pour les manger; on ajoute en général au poisson, quand on le fait cuire, une petite quantité de chautisa, ce qui lui communique un goût délicat. On prépare aussi plusieurs plats composés de chautisa, mêlés avec des yucas, des yams et d'autres légumes.

Les naturels se servent ordinairement d'hameçons pour pêcher en mer; mais ils ont aussi des filets à tirer et à jeter, qui sont faits de pita, et qu'ils ont toujours soin de teindre avec de l'anate et de l'achiote; ils emploient sur les rivières les moyens ordinaires de prendre le poisson; en outre ils forment quelquefois sur un des côtés de la rivière, un enclos de cannes, où ils placent une trape suspendue, qui peut être lâchée par une personne cachée à une petite distance. L'appât consiste en un paquet de plantains mûrs, suspendu sur la surface de l'eau. Le poisson, surtout les deux espèces les

trouve aussi un petit poisson ressemblant à une chevrette, qui n'a pas un demi-pouce de long, et qui se montre annuellement en février, et dans le commencement de mars; on l'appelle *chautisa ;* il a un très-bon goût lorsqu'il est apprêté par les naturels. Les poissons remontent la rivière en si grand nombre, qu'ils paraissent former dans l'eau, de chaque côté, un sentier blanc large d'environ deux pieds, dans une étendue de plusieurs milles. La pêche en est réservée aux femmes qui ont des canots convenables. Deux femmes tiennent par les coins une pièce de flanelle de trois verges de long, et la placent sous l'eau, en tenant un des bouts un peu élevé pour empêcher le chautisa de passer. Lorsqu'elles en ont réuni sur cette flanelle une assez grande quantité, elles la retirent de l'eau, mettent le contenu dans leur canot, et recommencent l'opération. J'ai vu trois femmes en prendre, de cette manière, de six à huit boisseaux. On les conserve en les assaisonnant d'une quantité convenable de sel; on les met ensuite dans des paniers garnis de feuilles, qu'on charge d'une lourde pierre, pour les presser et leur donner une forme semblable à celle d'un fromage. Après les avoir laissés dans cet état pendant un jour ou deux, on place les paniers sur

une charpente de cannes, élevée d'environ trois pieds au-dessus de la terre; on les couvre ensuite avec des feuilles de plantain, et on allume au-dessous un petit feu de cèdre vert, de sandal, ou d'autres bois aromatiques pour les fumer. Au bout de dix ou douze heures, on les tire des paniers pour les exposer de nouveau à la fumée, jusqu'à ce qu'elle les ait pénétrés, et alors on les garde pour les manger; on ajoute en général au poisson, quand on le fait cuire, une petite quantité de chautisa, ce qui lui communique un goût délicat. On prépare aussi plusieurs plats composés de chautisa, mêlés avec des yucas, des yams et d'autres légumes.

Les naturels se servent ordinairement d'hameçons pour pêcher en mer; mais ils ont aussi des filets à tirer et à jeter, qui sont faits de pita, et qu'ils ont toujours soin de teindre avec de l'anate et de l'achiote; ils emploient sur les rivières les moyens ordinaires de prendre le poisson; en outre ils forment quelquefois sur un des côtés de la rivière, un enclos de cannes, où ils placent une trape suspendue, qui peut être lâchée par une personne cachée à une petite distance. L'appât consiste en un paquet de plantains mûrs, suspendu sur la surface de l'eau. Le poisson, surtout les deux espèces les

on coupe le haut d'un palmier qu'on ouvre, et on en tire les feuilles blanches que les voyageurs appellent choux, l'arbre étant connu sous le nom d'arbre à choux. Comme il y a dans le voisinage une grande abondance de palmiers à cocos, je fis un jour couper un de ces arbres, et je tirai le palmetto, long de quatre pieds neuf pouces, sur dix-huit pouces de circonférence. Après l'avoir fait bouillir, j'en goûtai, et il me parut préférable à tout autre aliment végétal; il était d'une blancheur parfaite, tendre et très-savoureux.

On cultive le tabac dans ces contrées, et il y est d'excellente qualité; il ne se conserve point en feuille, mais on en fait de petits rouleaux par paquets d'environ vingt onces chacun, qui se vendent d'un quart à un demi-dollar, et dont on se défait très-facilement à Quito. En considération des dépenses excessives du monopole royal, le président et les officiers des revenus, le déclarèrent commerce libre. Cette nouvelle fut accueillie avec joie par les naturels, et, si les autorités constituées actuelles permettent qu'il continue à être dégagé de toute entrave, son produit sera une grande source de richesses pour les habitants de cette partie du pays.

La petite quantité de cacao que produit la pro-

vince d'Esmeraldas est de la meilleure qualité, et on en considère la fève comme aussi bonne que celle de Socomusco. On me montra, à Quito, une lettre du gouverneur de la monnaie du Mexique, à Don Juan de Larrea, annonçant qu'il avait reçu un échantillon du cacao d'Esmeraldas, dont la qualité avait été trouvée si bonne, que lui et ses amis désireraient en acheter toute la quantité qu'on voudrait leur livrer, à vingt-cinq dollars l'arobe; tandis que, à la même époque, le cacao de Guayaquil se vendait trois dollars et demi, et le meilleur Carracas se donnait pour cinq dollars. La fève du cacao d'Esmeraldas est très-petite comparativement à celle de Guayaquil: elle n'a pas plus d'un tiers de sa grosseur; sa couleur est d'un orange brillant; elle pèse beaucoup en raison de la matière féculente qu'elle contient. Le chocolat qui en provient conserve la même couleur dorée et son goût est délicieux. On trouve, sur les mêmes lieux, une espèce de cacao appelé *moracumba*; il n'est jamais cultivé par les naturels, et croît naturellement dans les bois; l'arbre est beaucoup plus grand que celui du cacao théobroma, auquel d'ailleurs il ne ressemble point; mais les cosses croissent de la même manière, sur la tige et sur les grandes branches, et

ressemblent à celles de l'autre arbre. Les fèves, enveloppées de la cosse brune, sont composées d'une matière blanche solide ressemblant presque à un morceau de suif dur. Les naturels prennent une certaine quantité de fèves qu'ils enfilent avec un morceau de canne mince et les font rôtir; alors elles ont le goût délicat du cacao. J'ai vu aussi écraser la fève après l'avoir fait sécher, et employer cette substance dans une lampe pour y remplacer le suif. Ce cacao, que je considère comme une nouvelle espèce, sera certainement plus estimé lorsqu'il aura été mêlé avec le cacao sec de Guayaquil et des autres pays, qu'il améliorera beaucoup.

Les occupations des habitants mâles, sont la chasse, la pêche, et la culture de leurs petites plantations. Leur maïs n'est pas de la première qualité, et paie à peine les soins du planteur; car je ne puis lui donner le nom de cultivateur : tout son travail consistant à chercher une pièce de terre qui ne soit point ombragée par des arbres, ou du moins à en abattre une partie, à planter le grain, à observer le moment où il commence à percer la terre, à protéger la plantation contre les déprédations des singes, des agutis et des perroquets, jusqu'à ce que le grain soit mûr, et alors le récolter; ce qui a

lieu environ onze semaines après qu'il a été confié à la terre. Ils peuvent obtenir quatre récoltes par an, sans labourer ni herser. C'est ainsi que la sage et bienfaisante main de la Providence répartit ses dons sur des contrées dont le climat chaud s'oppose à des travaux pénibles, avantages dont ne jouissent pas les habitants de régions plus froides.

Les femmes d'Esmeraldas sont en général entièrement occupées des soins de leur ménage; elles aident néanmoins aux travaux des plantations, et accompagnent ordinairement leurs maris lorsque la chasse ou la pêche les éloigne momentanément de leurs habitations. Quand les femmes sont dans les canots, elles prennent la rame en descendant le courant, mais rarement ou même jamais on ne les voit faire usage de la *palanca*, croc, en remontant les rivières. Quoiqu'elles aident les hommes dans les travaux qu'on peut dire être de leur ressort, il n'y a point de réciprocité; un homme se regarderait comme dégradé, s'il mettait une pièce de bois au feu, aidait à décharger un canot de plantains, à distiller du rhum, ou à faire toute autre chose qui pourrait avoir quelque rapport avec les détails du ménage. C'est ainsi que j'ai souvent vu arriver à leur demeure un homme et sa femme, avec une

charge de plantains, de camotes, etc.; l'homme descendait sur le rivage, portant sa lance, allait se jeter dans un hamac, et laissait à sa femme le soin de décharger le canot; s'étonnant en même temps que son dîner ne fût pas prêt, sans se donner aucun soin, sans faire un seul pas pour en accélérer les apprêts.

Les naturels d'Esmeraldas, de Rio Verde et d'Atacames, sont tous Zambos, nom qu'on donne aux individus provenants de parents indiens et nègres. La tradition orale de leur origine porte qu'un vaisseau ayant des nègres à bord, arriva sur ces côtes, et qu'étant débarqués, ils tuèrent un grand nombre d'Indiens mâles, s'emparèrent de leurs veuves et de leurs filles, et commencèrent la race actuelle. S'il en fût ainsi, et ce n'est pas invraisemblable, tout le pays environnant étant peuplé d'Indiens, il en résulte une preuve frappante de la facilité avec laquelle a été produite une classe d'hommes qui paraît entièrement différente des autres; car les Esmeraldenos actuels diffèrent complètement, par les traits, les cheveux, la couleur et la forme, du Chino, enfant d'un Nègre et d'une Indienne; ceux-ci sont ordinairement courts et robustes, d'une couleur de cuivre très-foncée; leurs

cheveux, doux, épais, ni lisses ni frisés, de petits yeux, un nez pointu, et la bouche bien faite; tandis que les Esmeraldenos sont grands, minces, d'un noir peu foncé, différent de la couleur que l'on appelle cuivrée, ont des cheveux doux et frisés, de grands yeux, le nez un peu plat, et des lèvres très-épaisses, tenant ainsi plus du Nègre que de l'Indien; ce qui peut être en partie expliqué, en se rappelant qu'ils descendent originairement de pères nègres, et les enfants, ainsi que je l'ai déjà fait observer, conservent plus la couleur du père que celle de la mère.

Le langage des Esmeraldenos diffère entièrement du Quichua, qui est le langage général des Indiens; il est presque nasal, et paraît se composer de très-peu de mots. Par exemple, ils appellent une femme teona, une jument qual teona, une chienne shang teona; le mot teona étant toujours ajouté au nom du mâle. Cependant ce langage n'est point sans harmonie, et quelques-unes de leurs chansons ne sont pas dépourvues de mélodie.

L'habillement des hommes est en général un pantalon de coton bleu, ou de tocuyo teint, une chemise blanche ou bleue par-dessus le pantalon, et un grand chapeau de paille. Les femmes portent

une pièce de coton bleu, ou une étoffe de laine qui leur entoure le corps, et qui descend au-dessous des genoux; elles ont aussi une chemise, ou plus communément un mouchoir, dont les deux coins sont attachés derrière le cou, tandis qu'il pend sur le devant. Les hommes et les femmes ôtent en général leurs chemises, lorsqu'ils sont à l'ouvrage, ou dans leurs maisons. Les enfants vont tout nus jusqu'à l'âge de huit à dix ans. Les mères ont une manière très-extraordinaire de les élever : elles les placent sur une pièce de bois, qui ressemble à une auge, garnie d'une pièce d'étoffe de coton; ils sont ensuite couverts d'une autre pièce de la même étoffe, attachée avec un ruban de fil ou une corde; elles les transportent de cette manière d'un lieu à un autre, sous leurs bras, sur leurs têtes, ou dans le fond de leurs canots, et placent souvent sur eux une feuille de bananier, pour les garantir de la chaleur brûlante du soleil; elles ont dans leurs maisons deux cordes qui sont attachées au toit : l'enfant suspendu à ces cordes, est balancé en avant, en arrière, moyen de l'endormir promptement.

Les naturels sont réservés envers les étrangers, et particulièrement les femmes; ils ont cependant une naïveté que quelques-uns prennent pour de

l'inconvenance, paraissent francs et honnêtes : leur oui ou leur non a l'entière signification de ces mots. Ils prouvent leur probité, et la bonne opinion qu'ils ont de celle des autres, en ne prenant aucune précaution pour mettre ce qu'ils possèdent à l'abri des vols, et en laissant leurs maisons ouvertes lorsqu'ils vont à la chasse ou à la pêche. Leurs habitations, comme celles de Puna, sont sans portes et sans croisées, la seule chose qui indique qu'une maison n'est pas habitée, c'est quand les marches de l'échelle sont tournées vers la terre, et il n'y a point d'argument qui puisse déterminer un Esmeraldenos à entrer dans une maison dont l'échelle est ainsi placée.

On peut assurer avec vérité que l'industrie n'est pas une qualité qu'ils possèdent à un degré éminent ; mais lorsqu'on peut se procurer aisément le nécessaire, lorsqu'on ne connaît le luxe ni dans la nourriture, ni dans les vêtements ; quand rien ne provoque à désirer d'acquérir de la supériorité, et que tout dans la nature invite au repos, pourquoi se refuser la jouissance de pareils avantages ? L'exercice auquel ils se livrent en chassant et en pêchant, prouve certainement d'une manière évidente que lorsqu'il devient nécessaire de pourvoir aux besoins de la

charge de plantains, de camotes, etc.; l'homme descendait sur le rivage, portant sa lance, allait se jeter dans un hamac, et laissait à sa femme le soin de décharger le canot; s'étonnant en même temps que son dîner ne fût pas prêt, sans se donner aucun soin, sans faire un seul pas pour en accélérer les apprêts.

Les naturels d'Esmeraldas, de Rio Verde et d'Atacames, sont tous Zambos, nom qu'on donne aux individus provenants de parents indiens et nègres. La tradition orale de leur origine porte qu'un vaisseau ayant des nègres à bord, arriva sur ces côtes, et qu'étant débarqués, ils tuèrent un grand nombre d'Indiens mâles, s'emparèrent de leurs veuves et de leurs filles, et commencèrent la race actuelle. S'il en fût ainsi, et ce n'est pas invraisemblable, tout le pays environnant étant peuplé d'Indiens, il en résulte une preuve frappante de la facilité avec laquelle a été produite une classe d'hommes qui paraît entièrement différente des autres; car les Esmeraldenos actuels diffèrent complètement, par les traits, les cheveux, la couleur et la forme, du Chino, enfant d'un Nègre et d'une Indienne; ceux-ci sont ordinairement courts et robustes, d'une couleur de cuivre très-foncée; leurs

cheveux, doux, épais, ni lisses ni frisés, de petits yeux, un nez pointu, et la bouche bien faite; tandis que les Esmeraldenos sont grands, minces, d'un noir peu foncé, différent de la couleur que l'on appelle cuivrée, ont des cheveux doux et frisés, de grands yeux, le nez un peu plat, et des lèvres très-épaisses, tenant ainsi plus du Nègre que de l'Indien; ce qui peut être en partie expliqué, en se rappelant qu'ils descendent originairement de pères nègres, et les enfants, ainsi que je l'ai déjà fait observer, conservent plus la couleur du père que celle de la mère.

Le langage des Esmeraldenos diffère entièrement du Quichua, qui est le langage général des Indiens; il est presque nasal, et paraît se composer de très-peu de mots. Par exemple, ils appellent une femme teona, une jument qual teona, une chienne shang teona; le mot teona étant toujours ajouté au nom du mâle. Cependant ce langage n'est point sans harmonie, et quelques-unes de leurs chansons ne sont pas dépourvues de mélodie.

L'habillement des hommes est en général un pantalon de coton bleu, ou de tocuyo teint, une chemise blanche ou bleue par-dessus le pantalon, et un grand chapeau de paille. Les femmes portent

une pièce de coton bleu, ou une étoffe de laine qui leur entoure le corps, et qui descend au-dessous des genoux; elles ont aussi une chemise, ou plus communément un mouchoir, dont les deux coins sont attachés derrière le cou, tandis qu'il pend sur le devant. Les hommes et les femmes ôtent en général leurs chemises, lorsqu'ils sont à l'ouvrage, ou dans leurs maisons. Les enfants vont tout nus jusqu'à l'âge de huit à dix ans. Les mères ont une manière très-extraordinaire de les élever : elles les placent sur une pièce de bois, qui ressemble à une auge, garnie d'une pièce d'étoffe de coton; ils sont ensuite couverts d'une autre pièce de la même étoffe, attachée avec un ruban de fil ou une corde; elles les transportent de cette manière d'un lieu à un autre, sous leurs bras, sur leurs têtes, ou dans le fond de leurs canots, et placent souvent sur eux une feuille de bananier, pour les garantir de la chaleur brûlante du soleil; elles ont dans leurs maisons deux cordes qui sont attachées au toit : l'enfant suspendu à ces cordes, est balancé en avant, en arrière, moyen de l'endormir promptement.

Les naturels sont réservés envers les étrangers, et particulièrement les femmes; ils ont cependant une naïveté que quelques-uns prennent pour de

l'inconvenance, paraissent francs et honnêtes: leur oui ou leur non a l'entière signification de ces mots. Ils prouvent leur probité, et la bonne opinion qu'ils ont de celle des autres, en ne prenant aucune précaution pour mettre ce qu'ils possèdent à l'abri des vols, et en laissant leurs maisons ouvertes lorsqu'ils vont à la chasse ou à la pêche. Leurs habitations, comme celles de Puna, sont sans portes et sans croisées, la seule chose qui indique qu'une maison n'est pas habitée, c'est quand les marches de l'échelle sont tournées vers la terre, et il n'y a point d'argument qui puisse déterminer un Esmeraldenos à entrer dans une maison dont l'échelle est ainsi placée.

On peut assurer avec vérité que l'industrie n'est pas une qualité qu'ils possèdent à un degré éminent; mais lorsqu'on peut se procurer aisément le nécessaire, lorsqu'on ne connaît le luxe ni dans la nourriture, ni dans les vêtements; quand rien ne provoque à désirer d'acquérir de la supériorité, et que tout dans la nature invite au repos, pourquoi se refuser la jouissance de pareils avantages? L'exercice auquel ils se livrent en chassant et en pêchant, prouve certainement d'une manière évidente que lorsqu'il devient nécessaire de pourvoir aux besoins de la

nature, ils savent se livrer aussi gaîment au travail que ceux des autres pays où les travaux les plus pénibles sont devenus indispensables pour soutenir le luxe, l'appareil de la supériorité, ou les caprices de la mode.

Sur leurs personnes, comme dans leurs aliments, les Esmeraldenos sont d'une extrême propreté; ils sont sobres, n'ont point de penchant à l'ivrognerie, et il est rare de les voir dans un état d'ivresse, excepté pendant le temps de leurs fêtes. Ils ont un usage singulier lorsqu'ils sont réunis pour le dîner: les hommes seuls sont assis, et les femmes leur passent le *masato* dans de petits *tutumas*; ils se lèvent aussitôt, chacun tenant sa coupe, remplissent leurs bouches de ce breuvage, tournent la tête sur l'épaule droite, lancent la boisson entre leurs dents et reprennent ensuite leurs siéges: on me dit que c'était une offrande en l'honneur des amis qu'ils avaient perdus. Les coupes étant remplies de nouveau, la même cérémonie a lieu une seconde fois; c'est alors une offrande propitiatoire aux esprits de l'air, une sorte de supplication de protéger leurs plantations et leurs bestiaux contre les bêtes féroces et les oiseaux.

Tous les naturels se donnent le nom de chré-

tiens, mais il est rare qu'ils se conforment aux cérémonies de l'église; ils sont extraordinairement superstitieux. Si un homme se blesse accidentellement avec sa lance, il en brise le bois et envoie le fer au forgeron pour qu'il le trempe de nouveau; si un chapeau tombe dans l'eau, celui à qui il appartient s'écrie aussitôt: « mon chapeau au lieu de ma personne! » et il ne tente jamais de le ravoir; si le maître d'une maison meurt, le reste de la famille l'abandonne pour jamais, et aucun autre individu ne l'habite avant un an. Ces faiblesses sont d'autant plus pardonnables qu'elles ne nuisent à personne.

Leurs amusements sont en très-petit nombre; après les travaux de la journée ils se livrent au repos. Le dimanche, pour la plupart d'entre eux, ressemble aux autres jours de la semaine; mais lorsqu'ils se réunissent dans la ville à l'époque des fêtes annuelles, les danses et les chants y sont en vogue.

Après avoir passé quelques jours dans cette ville, qui, malgré son titre, ne contenait cependant (en 1809) que quatre-vingt-treize maisons, je remontai de nouveau la rivière vers l'Embarcadero de Maldonado, pour observer les travaux qu'il y aurait à faire et le temps qu'ils exigeraient. Notre

canot, de quinze pieds de long, était conduit par deux palanqueros qui, avec de légers bâtons, poussaient le canot en avant, se tenant toujours près du bord de la rivière; outre ces deux palanqueros, j'avais avec moi mon domestique et deux soldats, mon lit et quelques provisions. J'observai que les hommes travaillaient environ neuf heures sur vingt-quatre, et, le sixième jour, nous arrivâmes à l'Embarcadero, n'ayant mis que cinquante heures à faire ce trajet; mais les naturels m'apprirent qu'ordinairement ils y employaient plus de temps, le courant n'étant pas aussi rapide à cette époque de l'année que dans les autres. La distance de l'Embarcadero à Quito étant de dix-huit lieues espagnoles, pourrait être très-facilement franchie, même à pied, en deux jours. Ainsi il serait possible d'envoyer en trois jours, et peut-être moins, un exprès de la ville à la côte; et dans cinq, un messager de la côte à la capitale, lors même que la rivière est enflée, tandis que de Quito à Guayaquil, et *vice versa*, il faut au moins sept jours en été, et il est souvent impossible de déterminer en hiver un temps fixe pour ce trajet. On pourrait ainsi, pendant une grande partie de l'année, transporter en six ou sept jours des marchandises d'Esmeraldas

à Quito, tandis qu'il en faut onze ou douze pour effectuer ce transport de Guayaquil pendant la sécheresse, et que dans la saison pluvieuse cela devient absolument impossible.

A mon retour, j'examinai l'embouchure de la rivière d'Esmeraldas, et je demeurai convaincu qu'elle n'offrait point de bon mouillage, à cause de la profondeur du canal qui est de cent cinquante toises, d'une barre qui s'étend du rivage au nord, et de la rapidité du courant qui parcourt quatre milles à l'heure, lors même que ses eaux sont basses. L'embouchure de la rivière a environ neuf cent soixante-dix verges de large; elle est située dans le 51° nord de latitude, et dans le 79°, 35' ouest. On peut facilement la distinguer à six ou sept lieues du rivage par la couleur de l'eau fangeuse qui en découle, et dont on peut suivre les traces sur la surface de la mer.

A deux lieues de l'embouchure de la rivière, on trouve la ville d'Esmeraldas, bâtie sur une éminence dans une situation délicieuse, et jouissant d'une température beaucoup plus fraîche qu'on ne pourrait raisonnablement l'espérer dans le voisinage de l'équateur; elle vient probablement de la fraîcheur des eaux de la rivière qui, dans leur cours, en com-

muniquent à l'atmosphère, et entretiennent ainsi un courant d'air rafraîchissant. La ville est entièrement exempte de mousquites, ce fléau de la plupart des climats chauds, ce qu'on doit probablement attribuer à l'absence totale de terrains humides ou marécageux dans les environs, et aux brises qui soufflent continuellement, et contribuent à détruire ces insectes.

Une route, percée dans les bois, conduit d'Esmeraldas à Atacames, distant d'environ cinq lieues. Atacames est une petite ville près de la mer, ayant une petite rivière d'eau fraîche qui se jette dans l'Océan du côté du sud. Un promontoire avancé forme une rade très-convenable où on trouve un bon mouillage; et, d'après la beauté constante du temps, le port peut être considéré comme sûr. A deux lieues, au nord, en partant de ce point, il y a un morne très-élevé, appelé Morro Grande, qui, avec le Morro d'Atacames, forme la baie; le meilleur mouillage est sous le morne d'Atacames. Le débarquement sur le rivage, près de la ville, est ordinairement très-bon; mais quand le contraire arrive, il y en a un autre meilleur à l'ouest d'Atacames.

La ville se compose d'environ trente maisons bâties comme celles de Puna, et n'ayant qu'un pre-

mier étage. Les habitants s'occupent de la culture de leurs champs, épars sur les bords du petit ruisseau d'Atacames, qui est en général navigable pour les canots jusqu'à environ cinq lieues de la ville. On cultive dans ces lieux le cacao avec plus de soin qu'à Esmeraldas, et on en a retiré de grands produits. En 1805, un officier de la marine espagnole employa plusieurs naturels à abattre des bois pour le marché de Lima où il en fut expédié un petit chargement; mais, par suite des démarches des négociants de Guayaquil, la loi de *puertos no abilitados* fut remise en vigueur, et cette branche de commerce fut interdite. Les habitants d'Atacames sont de la même race que ceux d'Esmeraldas; mais leur langage est différent : ils parlent l'espagnol, et se considèrent comme faisant partie de la population espagnole.

On voit sur le rivage plusieurs palmiers à cocos très-élevés, et une grande quantité d'arbres à limons qui donnent des fruits en abondance; mais comme ces arbres sont entremêlés du manzanillo, il est nécessaire, pour les étrangers, de prendre les plus grandes précautions pour ne pas s'empoisonner avec ce fruit. L'arbre ressemble beaucoup à un pommier bas et touffu, et le fruit à une petite

pomme; son poison est si actif que si on en goûte, il s'ensuit une enflure universelle du corps, et la mort en est toujours l'inévitable résultat; si on se repose sous son ombrage, on devient malade, et on mourrait si on s'y endormait le soir. Lorsque les naturels ne peuvent se procurer du maynas le poison nécessaire pour leurs puas, ils se servent de la sève du manzanillo, en faisant une incision dans l'écorce de l'arbre; mais son usage est très-dangereux, et le poison n'est pas aussi propre à tuer le gibier; d'ailleurs ils répugnent à manger le gibier tué de cette manière.

Depuis Atacames jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Esmeraldas, distance de quatre lieues, on pourrait embarquer les marchandises sur les canots pour les faire arriver à la ville ou à l'Embarcadero, où la rivière serait, à très-peu de frais, rendue navigable, si le gouvernement prenait en considération, comme il le doit, le grand avantage résultant pour le commerce de la facilité des communications. La plus grande partie du côté sud convient pour y établir une route jusqu'au confluant de la rivière Blanco avec celle appelée Piti.

Au nord de la rivière d'Esmeraldas, il y en a plusieurs autres petites qui se jettent dans la mer;

et à l'embouchure de chacune, on voit quelques maisons. A la distance de sept lieues, on trouve Rio Verde, consistant en une vingtaine de maisons et une petite chapelle. La rivière est navigable pour des canots pendant environ huit lieues; elle abonde en poisson, et il y a sur les bords un grand nombre de plantations et de maisons. A sept lieues de Rio Verde est la rivière Tola; et à deux lieues de distance de son embouchure, on trouve la ville du même nom qui a environ cent maisons et une église paroissiale. Il y a entre la ville et la mer une savane très-étendue, qui contient habituellement au-delà de cinq cents têtes de bêtes à cornes. Lorsqu'en 1804, la route de Malbucho fut ouverte par le président de Quito, pour servir de communication entre la capitale et la côte, on voulait y établir le port; mais, après avoir bien examiné les lieux, on trouva que l'embouchure de la rivière était presque fermée par un banc de sable, et une goëlette, envoyée par le Vice-Roi du Pérou, vers le bas de la rivière pour examiner ce port, coula à fond sur la barre. Au bord de la Tola, on trouve un très-bon havre appelé Limones, et un autre au nord; ils se communiquent ensemble par un canal dont la rivière Tola renouvelle les eaux.

Les contrées adjacentes à la ligne de la côte, depuis Atacames jusqu'à la Tola, sont entièrement couvertes de bois de première qualité, tant d'ébénisterie que de construction. Quant aux premiers, les principales espèces sont le caobano, espèce d'acajou très-gros, et qu'on trouve en grande abondance; l'ébène, le cascol, bois dur complètement noir et très-gros, le pusilde qui a la couleur et presque la consistance de l'ivoire; on en fait des billes de billards; on y voit aussi un bois de sandal, d'un beau rouge vif et très-odoriférant; son écorce contient une telle abondance de résine aromatique, que lorsqu'elle est échauffée par l'ardeur du soleil, elle suinte et embaume l'air à la distance de cinq cents verges du tronc. Les naturels emploient cette résine dissoute dans du rhum, pour guérir les blessures. On y voit aussi le guayacan, de couleur verte, avec des veines brun foncé; ce bois est d'une dureté remarquable; l'arbre est très-élevé et très-droit, et, par cette raison, les naturels le choisissent en général pour en faire les poteaux qui supportent leurs maisons; lorsqu'il a été constamment dans l'eau pendant huit à dix mois, il se pétrifie.

Le bois propre aux constructions croît dans les mêmes lieux en grande abondance, et parvient

à une grosseur extraordinaire. Il n'y a point de doute que, avant peu, l'arsenal de Guayaquil et les marchés péruviens ne soient approvisionnés de guachapeli, de cèdres, de robles, espèce de chêne, de marias, de l'arbre de baume, de lauriers et d'autres arbres provenants des forêts d'Esmeraldas, qu'on peut dire être encore intactes.

Outre les espèces dont je viens de parler, on y voit aussi un grand nombre de ceibos, de balsas et de *matapalos*, qui sont d'une grosseur énorme, et fournissent le bois nécessaire aux canots et aux radeaux. Le *matapalo*, tueur d'arbre, est ainsi nommé parce qu'il s'entrelace avec les autres arbres qui sont près de lui, en détruit la sève ou en empêche la circulation, et les fait ainsi périr. J'ai vu plusieurs de ces arbres qui, à trois pieds d'élévation, avaient au-delà de vingt-cinq pieds de circonférence; son bois est tendre et léger, et ne sert à d'autre usage qu'à celui auquel l'emploient les naturels. Une espèce de gomme suinte de l'écorce, ou en est extraite au moyen des incisions qu'on y pratique, et dans plusieurs parties du Pérou et de la Colombie, on s'en sert comme d'un antidote pour les hernies.

L'arbre à coutchouc est extrêmement commun dans presque toutes les parties des forêts; il est gros

sans être très-élevé, et son bois n'est absolument d'aucun usage. Cependant les naturels attachent beaucoup de prix à l'écorce de cet arbre, qu'ils enlèvent, et qu'ils soumettent à plusieurs lavages réitérés; ils la battent ensuite avec de petites pierres jusqu'à ce qu'ils en aient régulièrement étendu les fibres, en sorte que le tout a environ un huitième de pouce d'épaisseur. Ils la font ensuite sécher, s'en font des lits et quelquefois des rideaux pour les abriter dans les bois contre le soleil et la pluie, ou des voiles pour leurs canots. Lorsque l'écorce est ainsi préparée, on l'appelle une *damajagua;* quelques-unes ont sept pieds et demi de long, et de trois à six de large : les plus grandes se vendent trois à quatre dollars la pièce.

Le coutchouc, *jebe*, ainsi que l'appellent les naturels, s'obtient de l'arbre en faisant des incisions à l'écorce; la substance qui en découle est d'abord parfaitement blanche et de la consistance de la crême; elle est reçue dans de grandes calebasses dans lesquelles on la laisse pendant deux ou trois jours; elle devient alors plus épaisse; on la place sur des feuilles de plantain ou de vijao, où on la laisse encore un jour ou deux; on en fait ensuite des rouleaux d'environ trois pieds de long sur trois pouces

de diamètre. Ces rouleaux constituent une branche considérable de commerce, et se vendent à Esmeraldas à raison de deux dollars la douzaine; mais ils ont trois fois ce prix dans les mines sur la côte de Choco; le coutchouc remplace la chandelle. On coupe en général un rouleau en quatre parties dans sa longueur; mais avant de l'allumer, on le roule dans une feuille de vijao verte, pour empêcher qu'il ne fonde ou qu'il ne s'enflamme de côté.

Plusieurs espèces de palmiers croissent dans les bois: le palmier à cocos, palmier à choux, le palmier coroso qui croît à la hauteur de dix-huit à vingt pieds; cet arbre a un tronc d'environ trois pieds de circonférence, et est couvert d'un nombre immense de piquants longs et très-minces; la tige à laquelle les feuilles sont attachées, et les noix, en sont également couvertes. On tire de ce palmier une boisson très-agréable en faisant bouillir les feuilles et les tiges auxquelles les noix sont attachées; elle est d'abord sucrée, mais ensuite elle acquiert par la fermentation un goût vineux. On mange les noix vertes et tendres; elles ont alors un goût qui ressemble à celui des olives vertes de France; quand elles sont mûres, elles ressemblent à l'ivoire, et sont employées à Quito, par les sculpteurs, pour faire de

petits bustes, des statues ou des images. Le palmier chonta est d'une utilité remarquable; son bois est extrêmement dur et élastique : les naturels en font des arcs, des sorbetanas, des puas et des lances.

Les animaux qu'on trouve dans les bois, sont le jaguar, trois espèces du cavia, quatre de singes comme ceux qu'on voit à Guayaquil, des cerfs, des tortues, des iguanas et des serpents comme à Guayaquil, en y ajoutant le *dormilona*, contre la morsure duquel on ne connaît point d'antidote. On y voit aussi le boa constrictor, appelé par les naturels *sobre cama*; cependant le nombre n'en est pas grand, et il est rare qu'ils causent des accidents. Les habitants ont soin d'avoir autour de leurs maisons, des cochons et de la volaille, parce que ces animaux sont ennemis mortels des serpents. Il y a plusieurs espèces de fourmis et d'abeilles; celles-ci sont au nombre de deux, l'une appelée *moquingana*, qui établissent leurs nids sur les branches des grands arbres; l'autre est l'*amonanas* qui font les leurs sur la terre. Pour trouver ces nids, toutes les fois que les naturels du pays voient une grande réunion d'abeilles, ils enduisent quelques plantes de mélasse, et les suivent lorsque, chargées de butin, elles retournent dans leurs asiles, dont la dé-

couverte est le résultat ordinaire; elles produisent de grandes quantités de cire d'une couleur orange foncée; mais avec un peu de travail, on parvient à la rendre très-blanche.

La province d'Esmeraldas tire son nom d'une mine d'émeraudes qu'on trouve à une petite distance de la ville; on peut en approcher en remontant la rivière Bichile qui se jette dans celle d'Esmeraldas, du côté sud. Je ne pus jamais aller la voir, à cause de la crainte superstitieuse des naturels qui m'assurèrent qu'elle était enchantée, et gardée par un énorme dragon qui lançait le tonnerre et les éclairs sur ceux qui osaient la remonter. L'existence de cette mine me fut prouvée par l'Alcade, qui me donna trois émeraudes brutes qui avaient été trouvées par ses fils, sur le sable, à l'embouchure de la rivière Bichile. Il existe des mines d'or dans cette province où il y a à peine une rivière dans laquelle on ne trouve de l'or, ainsi que dans le sable qui couvre les rivages : cependant aucune n'est en exploitation dans ce moment (1819).

L'importance de cette partie de l'Amérique du sud m'a engagé à en donner une description détaillée. Ce pays est presque inhabité; mais il est susceptible de devenir d'une haute utilité pour le

monde commercial, de former l'entrée principale du royaume de Quito, et de rivaliser avant peu avec Guayaquil. Son sol et son climat, la facilité avec laquelle on pourrait former des colonies indiennes avec le secours des provinces bien peuplées de Quito; des marchés considérables le long des côtes et dans l'intérieur, pour les débouchés de ses différentes productions; en outre, plusieurs branches d'industrie susceptibles d'une exportation lucrative : ces avantages réunis doivent nécessairement attirer l'attention de tous ceux qui veulent spéculer sur la prospérité naissante des parties occidentales du nouveau monde.

---

# CHAPITRE XV.

**Visite à Cayapas. — Village. — Habitants. — Leurs maisons et leurs meubles. — Visite aux Malabas, Indiens sauvages. — Arrivée à la maison de vigie. — Entrevue avec le Cacique et sa famille. — Tribu des Malabas. — Tradition sur leur origine. — Leurs habillements, leurs mœurs et leurs lois. — Retour à Cayapas. — Visite à Tumaco. — Sa description. — Barbacoas. — Sa description. — Mines d'or. — Manière de les exploiter. — Départ de la côte et route de Malbucho. — Rivière Mira. — *Puentes de Maroma* et *Taravitas*. — Piquigua. — Arrivée à Ibarra, et retour à Rio Verde et à Esmeraldas. — Je remonte la rivière Quinindi. — Boa constrictors. — Santo Domingo de los Colorados. — Indiens. — Leur habillement, leurs maisons et leurs aliments. — Cocaniguas. — Quito.**

---

PENDANT mon séjour sur la côte, je visitai le nouveau village de Cayapas; il est composé d'Indiens vivant libres, sans dépendre du gouvernement espagnol ou d'aucune autre autorité. Ils ignoraient tellement les formes de l'administration espagnole, qu'ils croyaient que leur alcade ne reconnaissait d'autre supérieur que l'Audience royale.

Après un voyage fatigant et monotone pour remonter la rivière de Tola, dans un canot conduit par quatre Indiens, j'arrivai au nouveau Cayapas où je fus reçu par l'Alcade, qui insista pour que je prisse possession de son bâton, insigne de son autorité, pour le conserver aussi long-temps que je vivrais avec eux. Il ordonna aux Indiens de m'obéir; ils avancèrent aussitôt, l'un après l'autre, pour baiser la tête du bâton, et m'accompagnèrent à la maison de l'Alcade, située à environ trente verges du côté de la rivière.

Cayapas mérite à peine le nom de hameau, ne contenant qu'une petite église et trois maisons, dont une pour le curé; mais sa situation est très-belle : la petite rivière qui est navigable pour les canots, les riches feuillages des arbres qui l'ombragent, et dont les branches s'entrelacent, les énormes feuilles de banane, les majestueux palmiers à cocos et la verdoyante gamalote, enrichissent sur tous les points cette riante scène. Les maisons sont éparses le long des bords de la rivière; elles ont, chacune, une petite plantation de cannes à sucre, de camotes et de yucas, et sont très-bien pourvues de cochons et de volailles.

Les Indiens sont d'une petite stature, très-nerveux,

et d'une couleur moins foncée que celle des habitants de l'intérieur. L'habillement des hommes consiste en un caleçon allant jusqu'à la moitié des cuisses, et quelquefois un poncho. Les femmes s'enveloppent d'une étoffe qui descend jusqu'au-dessous du genou, et ont une profusion de grains de verre autour du cou; mais les enfants, jusqu'à l'âge de huit à neuf ans, vont tout nus. Les hommes et les femmes peignent leurs corps avec de l'achiote, auquel ils ajoutent quelquefois un petit nombre de raies d'indigo qu'ils tirent d'une plante qui croît, sans culture, dans toutes les parties de la contrée où l'ombre des arbres ne lui nuit point.

L'ameublement de leurs maisons se compose d'un long banc fait de cannes, qui sert de table, de sofa ou de lit, d'un damajaguas qui a la même destination qu'à Esmeraldas, et du toldo toujours de rigueur, avec des rideaux pour se garantir la nuit des attaques des mousquites. Ils font eux-mêmes leurs ustensiles de cuisine; leurs assiettes et leurs plats sont d'écorce de calebasses, leurs coupes de celle du tutuma, et leurs cuillers des coquilles de moules. La nature les ayant ainsi pourvus des ustensiles nécessaires pour leurs aliments, de la même manière qu'elle leur a donné la terre pour table, et

les feuilles de plantain pour serviettes et pour nappes, qu'ils peuvent renouveler sans frais à chaque repas.

La principale occupation des naturels est la chasse, la pêche et la culture de leurs petits carrés de cannes à sucre, de yucas, de camotes et de citrouilles. Ils peuvent, avec les feuilles d'aloës, faire une grande quantité de très-beau fil, *pita*; cet article envoyé à Quito ou sur la côte, s'y vend avec autant d'avantage que de facilité, et fournit aux Indiens les moyens de se procurer le peu de vêtements dont ils ont besoin, ainsi que le sel que l'on apporte de la Punta de Santa Elena, dans de grands canots, pour les habitants de la Tola, d'Atacames et d'autres lieux.

D'après les renseignements qu'on me donna sur une tribu d'Indiens sauvages appelés Malabas, je me déterminai à aller les visiter, malgré les représentations de mes amis de la Tola. En conséquence je demandai à Cayapas un petit canot et deux Indiens; ma demande éprouva quelques difficultés, néanmoins, en promettant à l'Alcade une récompense au nom de l'Audience royale, il me fit fournir tout ce dont j'avais besoin. Ayant avec moi une quantité considérable de grains de verre et d'autres

hochets de cette espèce, je ne craignis point d'être mal accueilli. Mon domestique refusa de m'accompagner, et resta à Cayapas.

Vers cinq heures du matin, je remis mon ami l'Alcade en possession de son bâton, et commençai à remonter la rivière avec mes deux palanqueros, qui quelquefois étaient obligés d'employer tous leurs efforts pour lutter contre le courant, avec un canot qui n'avait pas onze pieds de long, suffisant à peine pour nous porter; et il est certain que s'ils n'avaient pas été très-habiles, et moi très-tranquille, nous aurions souvent chaviré. A quatre heures après-midi, nous arrivâmes à la maison de vigie ou d'inspection, où nous nous arrêtâmes jusqu'au lendemain matin. Un Indien fut aussitôt dépêché vers le Cacique pour lui apprendre qu'un viracocha, homme blanc, enfant du soleil, était arrivé avec deux cayapas, et désirait le voir. Vers dix heures, le Cacique vint dans son canot avec le messager qui lui avait été envoyé; et comme le langage du Malaba ressemble beaucoup au Quichua, je parvins bientôt à entrer en conversation avec lui; je l'assurai que la curiosité seule m'avait porté à lui rendre une visite amicale, et peu d'instants me suffirent pour satisfaire le vieillard. Nous nous embarcâmes dans

son canot, après avoir donné l'ordre à mes deux Indiens de m'attendre à la maison de vigie.

Nous arrivâmes avant midi chez le Cacique, dont le retour causa la plus grande joie à sa famille, parce que le messager qui lui avait été envoyé de la vigie, lui avait appris que je paraissais un homme extraordinaire, vêtu d'une manière étrange, et que j'avais dit que je n'étais ni Espagnol ni Créole. Quoique ces détails eussent excité la curiosité du Cacique, il n'en fut cependant pas alarmé; « Parce que, dit-il, j'ai été à la ville espagnole de Cotacache, et je sais que tous les hommes blancs ne viennent pas du même pays. » Les questions se succédèrent ensuite sans attendre les réponses. Après avoir souffert tout ce bruit pendant environ une demi-heure, il ordonna aux femmes de se retirer, ce qu'elles firent aussitôt. A ma grande surprise elles descendirent par la même échelle qui nous avait servi, et allèrent monter à une autre qui était derrière la maison. Lorsque je me retournai, je vis qu'elles étaient séparées de nous par une cloison de cannes, de trois pieds de hauteur au-dessus du plancher, où, avec une curiosité vraiment féminine, elles se tenaient debout prêtant l'oreille, mais ne parlant jamais, excepté entre elles et à demi-voix.

Alors le Cacique s'assit avec moi sur un damajagua, et quatre jeunes Indiens se tinrent debout. J'assurai de nouveau le vieillard que la curiosité seule m'avait porté à le venir visiter, ainsi que sa tribu. Il répondit que probablement ma curiosité m'avait inspiré la tentation de venir à la recherche des lavaderos, mines d'or, et pour lui demander de recevoir des missionnaires, et de devenir tributaire. Ayant de nouveau protesté qu'il n'en était absolument rien, ce que prouvèrent d'ailleurs mes questions et ma conduite pendant mon séjour chez lui, il me pria d'en agir librement, parce que j'étais parfaitement le maître de rester avec eux, ou de les quitter quand cela me conviendrait, et que si je jugeais convenable de renvoyer mes deux cayapanos chez eux, deux de ses fils m'accompagneraient à Cayapas à ma première demande. J'y consentis sur-le-champ, quoique je n'eusse pas l'intention de prolonger mon séjour dans ces lieux plus d'un jour ou deux; mais je voulus tourmenter mes amis, inquiets sur ma sûreté, et les convaincre en même temps que l'homme dans son état naturel, est presque toujours bon et hospitalier.

La tribu gouvernée par Cushicagua, se composait d'environ deux cents *ishcay huarango*, familles,

vivant à la distance de deux lieues de sa maison; il m'assura qu'il y avait en outre un grand nombre de tribus éparses dans les bois situés entre les établissements espagnols de l'intérieur, et ceux de la côte. Ces renseignements m'expliquèrent et me confirmèrent en même temps ce que j'avais souvent entendu dire à Quito, relativement à la fumée qu'on voyait continuellement s'élever des différentes parties des bois, à l'ouest d'Otavalo.

Selon la tradition des Malabas, leur tribu et les autres habitants des bois, descendent des Puncays de Quito, et quoique le Conchocando de Lican, autrefois chef suprême de ce territoire, fût devenu vassal de Tupac Yupangui, ces tribus ne furent point conquises par ce Prince, car il ne passa jamais les montagnes vers la côte; et, depuis la conquête de ces contrées par les Espagnols, quoique les Cayapas eussent sollicité un prêtre chrétien, et fussent devenus tributaires des blancs, les Malabas n'avaient point suivi cet exemple, et étaient restés complétement indépendants.

L'habillement des hommes consiste en un large caleçon descendant jusqu'au milieu des cuisses; ils sont de couleur pourpre, dont ils se procurent la teinture de l'écorce d'un arbre qui croît dans les

bois voisins, connu à Quito sous le nom de *grana ponciana*, et qui deviendra certainement un article de commerce avec l'Europe, lorsque ses qualités y seront connues. Les femmes sont vêtues d'une manière très-extraordinaire; une large pièce de coton leur ceint le corps; les deux coins de la moitié supérieure se croisent sur la poitrine, passant sous les bras, se replaçant de nouveau sur les épaules, et retombant sur le devant; les deux coins inférieurs passent entre les jambes, et sont attachées sur le derrière. Tout le corps est ainsi couvert sans qu'il en résulte un effet désagréable. La couleur de ce vêtement est en général brune; les femmes ont les oreilles percées; mais, au lieu d'anneaux, elles y placent de petits bouquets de plumes, les plus belles qu'elles puissent se procurer, et en portent une touffe sur la tête. Les hommes placent souvent, de la même manière, trois ou quatre plumes tirées de l'aile d'un perroquet, dans le *wincha*, ornement en cuir qu'ils portent attaché au-dessus de leurs têtes; les hommes et les femmes ornent leurs corps avec de l'achiote, et ces dernières dessinent dessus avec beaucoup de goût.

Rien ne peut exprimer la joie que ces bons Indiens manifestèrent, lorsqu'après notre premier

repas, j'empruntai un caleçon à un des jeunes gens, et quittai mes vêtements pour le mettre; je priai ensuite les femmes de me peindre; le Cacique y consentit. Aussitôt elles descendirent de leur échelle, et montèrent; après de grands éclats de rire, et quelques disputes sur la beauté des figures dessinées sur mon corps avec cette matière rouge onctueuse, je reçus, par forme de compliment, un baiser de chacune de mes *damas del tocador*, qui m'assurèrent que je serais très-beau garçon si je n'étais pas si blanc. Je reconnus l'accueil hospitalier que j'avais reçu chez eux, en distribuant aux femmes des grains de verre, des clochettes et des peignes; je donnai aussi à Cashicagua ma cuiller, mon couteau et ma fourchette, et aux jeunes gens deux bouteilles de verre. Ma montre leur causa un étonnement extrême; ils furent stupéfaits du mouvement de l'aiguille à secondes, lorsque je la plaçai sur une planche, parce qu'ils pensaient que c'était moi qui lui donnais le mouvement, pendant que je la tenais dans ma main. Lorsque j'appliquai la montre à leurs oreilles, leur surprise se manifesta de la manière la plus bruyante, ils criaient, sautaient, et ensuite écoutaient de nouveau. Il fut enfin décidé que j'avais un oiseau renfermé dans ma petite case, et qu'il

cherchait à s'en dégager en faisant un trou. Je l'ouvris ensuite, et chacun, en regardant l'intérieur, s'écria : « *manan, manah*, Chy *trapichote*, non, non, c'est un moulin à cannes à sucre. » Cette machine étant la seule qu'ils eussent jamais vue, et la seule ressemblance qu'il y eût, était dans le mouvement de rotation.

Ces Indiens font deux repas par jour, un le matin et l'autre le soir, principalement composés de plantains, de bananes, de yucas, de camotes, d'un peu de viande du gibier qu'ils trouvent dans les bois, et du poisson dont la rivière abonde, et qu'ils prennent en employant les mêmes moyens que les Esmeraldenos.

Je demandai au vieux Cacique quels crimes il punissait parmi ses sujets; il me dit que le nombre en était très-petit. Il punissait le vol en faisant rendre au voleur le double de ce qu'il avait pris, qu'il donnait à la personne dépouillée; si le voleur était hors d'état de payer l'amende, il le remettait entre les mains du plaignant comme esclave, jusqu'à ce qu'il se fût acquitté par ses services du montant de la réclamation. Il punissait l'adultère en contraignant l'homme à fournir aux besoins de la femme pendant tout le temps exigé par son

époux, ou il le retenait dans la prison qui est au-dessous de sa maison, jusqu'à ce que le plaignant demandât sa liberté. « Jamais, dit-il, on ne voit de meurtre parmi nous, et je punis les petits délits en infligeant moi-même le fouet aux délinquants. »

Après avoir resté deux jours chez le Cacique des Malabas, je pris congé de lui pour retourner à Cayapas; ses deux fils me servaient de palanqueros ou bateliers. Il me pria de lui envoyer un peu de sel, qui est très-rare chez eux, et ajouta à cette demande l'invitation de venir vivre au Malabas, lorsque je serais fatigué de rester parmi les blancs, en m'assurant qu'il me donnerait une de ses filles pour épouse, et que je lui succéderais dans la dignité de Cacique. Lorsque je fus sur le bord de la rivière, toutes les femmes accoururent vers moi, et m'embrassèrent; et au moment où le canot commençait à descendre la rivière, elles se réunirent toutes pour chanter une chanson d'adieu à laquelle mes deux jeunes Indiens répondirent. En ce moment je payai à la nature le tribut qu'elle réclamait: je détournai le visage pour essuyer mes larmes, en rougissant d'avoir honte d'en répandre.

A mon arrivée à Cayapas, je trouvai le curé de la Tola qui, ayant appris mon excursion à Malabas,

était venu à Cayapas avec mes quatre soldats pour me demander au Cacique; mais, à sa grande satisfaction, mon arrivée rendit cette mesure inutile; sa surprise et celle de mes soldats et de mon domestique, en me voyant descendre sur le rivage avec l'habillement d'un Malaba, ne peuvent se décrire. Pour compléter mon costume, j'avais emprunté d'un des Indiens sa lance, faite de chonta. J'envoyai au bon cacique Cushicagua autant de sel que le canot pouvait en porter, et je donnai quelques bagatelles à ses fils, qui prirent congé de moi de la manière la plus affectueuse. Ils s'approchèrent, et chacun d'eux, étendant sa main sur mes épaules, m'embrassa sur l'estomac et se retira. Combien il serait facile d'amener de pareils hommes à ce que nous appelons un état de civilisation! mais y gagneraient-ils quelque chose? en deviendraient-ils plus vertueux? en seraient-ils plus heureux?

De Cayapas je retournai à la Tola, et de-là je me dirigeai, par le canal de Limones, vers Pianguapi; et, traversant le petit golfe, j'arrivai le soir à Tumaco. C'est une île située dans la baie appelée Gorgona, qui prend son nom du cacique Gorgona qui en était chef lors de la première arrivée des Espagnols. La baie a un très-bon mouillage pour les

petits vaisseaux; mais les grands mouillent presque tous dans une rade extérieure, appelée el Morro. L'île de Tumaco a environ deux milles de long sur un mille de large; elle est très-productive, bien cultivée, et abonde en fruits des Tropiques. La ville se compose d'environ cent maisons situées sur la côte occidentale de l'île, en face du mouillage, et offre un effet très-agréable à la vue; les habitants sont en général mulâtres, mais se disent espagnols. Elle étoit la résidence d'un lieutenant-gouverneur, et avait une paroisse. Outre l'île de Tumaco, il y a, dans la même baie, des îles appelées el Viudo, la Viuda, el Morro et Placer de Pollas. La rivière de Mira se jette en ce lieu dans la mer par trois embouchures appelées Boca Grande, Rio Claro et Mira.

Tumaco est le port de mer de la ville et de la province de Barbacoas; on en approche par un bras de mer au haut duquel les canots sont traînés à travers une pièce de terre très-basse appelée el Arrastradero, et ensuite lancés dans la rivière qui conduit à Barbacoas, appelée el Telembi.

Barbacoas fut fondé, en 1640, par le jésuite Lucas de la Cueva, missionnaire envoyé de Quito pour convertir la tribu d'Indiens appelée Barba-

coas. Au bout de quelque temps, on découvrit que le sable bordant les côtés de la rivière, contenait des grains d'or; cette circonstance engagea plusieurs personnes à s'établir dans le voisinage, et à s'occuper de la recherche de ce précieux métal; leurs succès en attirèrent d'autres de Quito et de différentes parties de l'intérieur, et il en résulta un village, qui fut ensuite honoré du titre de ville.

Le climat de Barbacoas est extrêmement chaud; les pluies y sont continuelles pendant la plus grande partie de l'année, au point d'empêcher la culture des terres; il en résulte une grande cherté des provisions de toute espèce qu'on fait presque toutes venir de la province de Los Pastos, à dos d'hommes, parce que le mauvais état des chemins rend impossible le transport sur des bêtes de somme; et ceux qui se sont ainsi voués à l'état de porteur, sont tellement accoutumés à cette vie laborieuse et pénible, que lorsqu'en 1804, il fut proposé d'ouvrir une route de communication, ils usèrent de toute leur influence pour s'opposer à ce plan qui, n'étant d'aucune importance pécuniaire pour le gouvernement, fut abandonné.

Parmi les habitants de Barbacoas, on compte plusieurs familles très-respectables et d'autres très-

riches, toutes occupées aux lavaderos, dont cependant les principaux travaux sont faits par des nègres esclaves, que leurs maîtres traitent avec plus de cruauté que dans toutes les autres parties des colonies que j'ai parcourues; peu importe pour eux, dans un pareil climat, d'être réduits à un état de nudité; mais dans tous les pays du monde, la faim exige un antidote qui ne se trouve que dans la nourriture, et on la leur distribue avec une parcimonie vraiment répréhensible.

La ville est la capitale de la province du même nom, et était la résidence du lieutenant-gouverneur; il y a aussi un *casa de fundicion* où on faisait fondre l'or recueilli dans les lavaderos, et où il payait le cinquième royal; c'est aussi la résidence du vicaire de la province qui exerce la juridiction ecclésiastique sur toute la côte dépendante de l'évêché de Quito. Le cabildo est composé de six régidors et de deux alcades annuellement élus.

Je revins de Barbacoas à Tumaco, et de-là à la Tola; mais, avant de me mettre en chemin pour Quito par la route de Malbucho, j'allai à la Playa de Oro, mine d'or appartenante aux Valencias; à cette époque (1809) c'était une des mines les plus estimées, et j'y descendis pour examiner la ma-

nière dont elles sont exploitées en grand, que je ne connaissais point encore.

J'ai déjà dit que l'or se trouve dans des lits de terre, couleur jaune ou orange, de différentes dimensions; mais ayant rarement plus de cinq à six pieds de profondeur: le dessous étant une couche d'argile dure que les mineurs appellent *laxa*. On forme d'abord un réservoir entouré de bords élevés, pour recevoir l'eau de pluie; alors les esclaves bêchent la terre en rejetant toutes les grosses pierres; ensuite on laisse couler l'eau du réservoir, tandis que les esclaves s'occupent à l'amalgamer avec la terre, de manière à en faire une espèce de bourbier qu'on remue, en laissant couler dessus l'eau qui, dans son cours, dégage la terre des matières; ces opérations se continuent jusqu'à ce qu'on commence à apercevoir le *laxa*. L'eau est ensuite conduite le long des côtés par des petits canaux, et les esclaves la remuent continuellement, en sorte que toute la terre est emportée. Quand il n'en reste presque plus, on nettoie le laxa, on en examine soigneusement toutes les petites crevasses, et on forme, au milieu du lavadero, un petit canal pour l'écoulement de l'eau; mais il est nécessaire de prendre les plus grandes précautions pour ne

faire aucun trou dans le laxa, parce qu'il pourrait en résulter une grande perte d'or. Le dernier lavage est fait presque toujours en présence du maître, parce qu'alors les grains les plus gros, *pepitas*, commencent à être visibles. Après tous ces lavages, l'or mêlé avec le sable, le sable de fer et de platine, est balayé dans un petit canal, et on laisse couler une petite quantité d'eau pour nettoyer toutes les crevasses. La matière extraite est alors mise dans une auge, et transportée dans la maison du mineur qui, après l'avoir laissé sécher, l'étend sur une table, et en sépare avec une pierre d'aimant tout le sable de fer toujours très-abondant; il place ensuite dans une auge l'or, la platine et le sable; il y introduit un petit courant d'eau jusqu'à ce que le sable soit emporté. La dernière opération est de séparer l'or des grains de platine, ce qui se fait avec un petit bâton, une plume ou un bout de fil d'archal: les mineurs jettent ordinairement la platine, à cause des droits énormes imposés sur cet article dont ils anéantissent ainsi la valeur.

Après avoir visité la Playa de Oro, je m'éloignai de la côte et me dirigeai vers Quito. La première partie du chemin se fait sur la rivière de Tola

jusqu'à Carondelet, ou Naris de Pena, nom autrefois donné au lieu de débarquement. La rivière n'est pas aussi rapide que celle d'Esmeraldas, mais elle a l'inconvénient d'être si peu profonde près d'un lieu appelé le Porquera, que les canots chargés sont forcés de s'y arrêter, ou de décharger pour passer, et reprendre ensuite leur chargement. Carondelet est un petit village qui porte le nom de son fondateur; on y a ouvert une route de quarante pieds de large, qui conduit à Malbucho, petit village au pied des Cordilières, à treizé lieues de Carondelet. On a construit sur la route des tumbos destinés à loger les voyageurs; ils sont à quatre lieues l'un de l'autre, et à Licta, à quatre lieues de Malbucho. Deux nègres et leurs familles, appartenants au gouvernement, sont chargés de la surveillance et de l'entretien des tumbos.

La rivière de Mira se montre à Licta, sur le côté nord de la route, en s'élançant avec une étonnante rapidité, tandis qu'un épais brouillard s'élève de son écume. La rivière est en quelques endroits large de six cents pieds; et dans d'autres où les rochers se sont opposés à ses ravages, elle n'en a guère plus de cent. La Mira prend sa source dans le lac San Peblo, et reçoit ensuite le Pisco, l'Angel,

le Taguanda, l'Escudillas, le Caguasqui et le Chiles, qui coulent de la montagne de Pelliso; elle reçoit ensuite le Camuñixi, le Gualpi, le Nulpi et le Puelpi, et entre dans l'Océan Pacifique par neuf embouchures, entre la pointe de Manglares et de Tumaco. La Mira sépare la province d'Esmeraldas de celle de Barbacoas.

On voit sur les bords de la rivière Mira plusieurs fermes et plantations de cannes à sucre, éparses tout le long depuis la ville d'Ibarra jusqu'à San Pedro; et, au côté nord, il y a plusieurs petites maisons et plantations, même plus bas et en descendant la rivière; et comme la grande route est au côté sud, les naturels profitent des *puentes de maroma* et des *taravitas*. J'ai décrit d'une manière générale, à l'article de Cochas, les puentes de maroma ou ponts branlants; mais ceux qui traversent la Mira ne servent que pour les piétons; ils sont faits avec les tiges de la plante rampante appelée piquigua, qui ont en général un demi-pouce de diamètre, et quelquefois de cinquante à cent verges de long; elles poussent sous les grands arbres, s'attachent aux troncs, aux branches, et retombent à terre, mais sans y prendre racine; elles montent ensuite sur un autre arbre, et quelquefois

sur le même, ou, emportées par le vent, elles s'étendent ainsi successivement d'un arbre à l'autre. Ces tiges sont extrêmement fibreuses et dures; lorsqu'on veut les employer à la construction d'un pont, on commence par les battre, et ensuite on les tord, pour en faire des espèces de cordes, et cinq ou six, ainsi réunies ensemble, font un câble qui dure indéfiniment. Il y a quelques-uns des ponts de la Mira dont on ne connaît point l'époque de la construction. Il y a aussi de ces puentes de maroma qui ont de cent à deux cents pieds de long, et seulement trois pieds de large. Le plancher est en général couvert de pièces de bambou appelées *huadhua*, placées en travers; on attache aussi des rampes en cordes faites de piquigua aux deux côtés du pont, pour empêcher les passagers de tomber dans la rivière, ce qui, sans cette précaution, serait inévitable, d'après le mouvement des ponts quand on les traverse; les extrémités des cordes sont ordinairement attachées aux arbres situés sur le bord de la rivière, ou à de grands poteaux placés à cet effet. J'ai vu quelques-uns de ces ponts faits exactement comme une échelle, et on les traverse en descendant d'une barre sur une autre, avec le secours d'une corde à rampe, tandis

que les eaux écumantes de la rivière s'écoulent au-dessous avec autant de rapidité que de fracas, à la profondeur de quatre-vingts ou cent pieds.

Les taravitas sont faits en attachant solidement les deux extrémités d'une corde de cuir brut, mais quelquefois aussi de piquigua, à des rochers, à des arbres ou à des poteaux, sur les côtés opposés de la rivière. Cette corde passe ou sur une poulie, ou dans un anneau; on y attache une autre corde qui passe d'abord à travers une poulie, ou un anneau, fixée de chaque côté de la rivière; on suspend à la poulie ou anneau un panier de cuir non apprêté, qu'on appelle *capacho*; une personne s'y place, et, en tirant la petite corde, elle passe ainsi de l'autre côté de la rivière, où elle est attirée par des personnes placées à cet effet. On passe de cette manière les marchandises de toutes espèces; et pour les chevaux ainsi que pour les bestiaux, on emploie des élingues suspendues par un crochet à la poulie.

Arrivé à Ibarra, des circonstances imprévues m'obligèrent à retourner à la côte; j'envoyai mon escorte à Quito, dans l'intime conviction qu'une garde militaire m'était entièrement inutile; et, prenant

avec moi deux guides, je traversai, par une route qui n'avait presque jamais été fréquentée, quelques forêts très-étendues, qui conduisaient à la mine de Cachiyacu, appartenante à Don Pedro Munos. C'est une mine d'or semblable à celle de la Playa de Oro, située sur les bords d'une petite rivière dont elle prend le nom. En cet endroit, j'ajoutai un troisième guide aux deux que j'avais déjà, et j'arrivai par un sentier désert au Rio Verde, à environ deux lieues de l'embouchure où cette rivière se jette dans l'Océan Pacifique. Je me dirigeai vers Esmeraldas, et remontai la rivière jusqu'à l'embouchure du Quinindi, pour explorer la route depuis Santo Domingo de los Colorados jusqu'à Quito. La rivière Quinindi est navigable pour de petits canots; elle a, en général, quinze pieds de large, elle n'est ni rapide ni profonde, et abonde en excellent poisson. En entrant dans son embouchure j'y vis, avec autant de surprise que de plaisir, deux boa constrictors se chauffant au soleil sur un banc de sable, très-près du rivage, et nous passâmes à environ vingt pieds de distance du lieu où ils étaient étendus. L'un me parut long d'environ vingt-cinq pieds, et l'autre de moitié; ils étaient tous deux dans la plus belle attitude

possible, leurs têtes levées, et leurs corps formant des festons ou arches; ceux du plus grand étaient au nombre de six, dont le plus haut au centre avait deux pieds; le plus petit n'en formait que cinq, beaucoup moins élevés que ceux de son compagnon; leur couleur était d'un jaune très-brillant, mêlé d'un vert foncé, et, sur le dos, des raies brunes. Le mouvement d'oscillation de ces animaux, occasionné sans doute par la posture dans laquelle ils s'étaient placés, ajoutait extrêmement au brillant éclat de leurs couleurs, encore rehaussé par l'effet des rayons du soleil qui dardaient sur eux; je crus être sous l'influence d'un charme, et je m'assis en les fixant, pendant plus d'une demi-heure, avec un plaisir inexprimable. Deux nègresafricains et mon domestique, étaient tremblants de peur; mais les deux Elmeraldenos, mes palanqueros, n'exprimèrent aucune autre émotion que celle du regret de ne pas être préparés à les tuer, pour fumer ensuite leur chair qui est aussi bonne que celle des autres serpents dont j'ai goûté plusieurs fois.

A mesure que nous passions le long de la rivière, des quantités presque innombrables de singes d'une petite espèce brune, couvraient le haut des

arbres, nous étourdissaient de leur babil continuel, et jetaient sur nous une si grande quantité de feuilles, que la surface de la rivière en était presque couverte. Cependant les deux Esmeraldenos, avec leur sorbetanas, en tuèrent plus de cinquante, parmi lesquels nous choisîmes le plus gras qui nous fournit un excellent dîner, bien préférable aux provisions sèches que j'avais prises. Nous débarquâmes le second jour après notre entrée dans la rivière de Quinindi, et nous arrivâmes, après trois heures de marche, à la maison du curé de Santo Domingo de los Colorados.

L'établissement de Colorados consiste uniquement dans la maison du curé et dans une petite église; les Indiens vivent dispersés sur les différents points des bois environnants, plus communément sur les bords des petites rivières, et ne paraissent que les dimanches et les jours de fêtes pour aller à la messe. Ces Indiens, comme les Malabas et les Cayapas, font remonter leur origine jusqu'au temps des Conchocandos de Lican; ils affirment aussi qu'ils ne furent jamais sujets des Incas, et qu'ils ne l'ont été des Espagnols que depuis trente années (1810). Ils ne sont point tributaires, mais chaque Indien, depuis l'âge de dix-huit ans, paie annuellement

un dollar au curé de la paroisse, qui n'a point d'autre rétribution. En y comprenant les deux annexes, *semi paroquias*, de San Miguel et de Coca niguas, la cure contient environ trois mille Indiens; mais le curé reçoit rarement plus de huit cents dollars par an, ou plutôt leur valeur. Les Indiens paient toujours leur quote-part en cire brute, à raison d'un demi-dollar la livre, qu'on envoie à Quito, où elle produit un bénéfice considérable, parce qu'elle s'y vend un dollar la livre lorsqu'elle est purifiée.

On appelle les Indiens de Santo Domingo *collorados*, rouges, à raison de la quantité d'achiote dont leurs corps sont barbouillés; ils ressemblent, pour le physique, aux Malabas. L'habillement des hommes se compose d'un caleçon blanc très-court, et d'un poncho; leurs cheveux sont coupés en rond, mais ils sont contenus près de la tête au moyen d'un réseau d'argent ou d'une légère feuille du même métal; ils ont autour du cou, des bras et au-dessous des genoux, d'autres feuilles d'argent, d'environ un pouce de large, qui font un effet très-agréable. Les femmes portent une pièce de flanelle ou de toile de coton blanche, qui entoure le corps et qui descend au-dessus des genoux, avec une pro-

fusion de grains de verre autour du cou, des poignets et des chevilles des pieds. Elles arrangent leurs cheveux en longues tresses pendantes.

Les maisons des Indiens de Santo Domingo ressemblent beaucoup aux appentis que mes porteurs étaient dans l'usage de faire dans les bois pour nous y abriter la nuit; n'étant absolument autre chose que quelques minces poteaux placés obliquement, et supportés par d'autres, comme le toit d'une maison, n'ayant qu'un côté couvert pour se garantir de la pluie.

Ces Indiens cultivent en grande quantité le capsicum, et le vendent très-facilement à Quito, où ils portent aussi du fruit, du poisson frais pris dans les rivières, et de la cire provenant des nids des abeilles de Moquingana. Leur nourriture se compose principalement de plantains, de noix de terre, de maïs, de yucas, de poisson et de gibier.

De Santo Domingo je continuai ma route vers Quito, en passant par Cocaniguas et la bordure sud du Pichincha, par l'Alto de San Juan, après avoir traversé, dans l'espace de trois mois, toutes les forêts situées entre la capitale et la côte; constamment occupé à la recherche d'une nouvelle route, d'une communication plus facile entre ces

deux endroits que celle qui part de Guayaquil. Le chemin recommandé par Don Pedro Maldonado est, sans contredit, le meilleur; et j'ai eu depuis la satisfaction d'apprendre que mon rapport en avait hâté l'ouverture. Cetteroute sera très-avantageuse pour les habitants, beaucoup plus commode pour les voyageurs, et facilitéra le transport des marchandises; en sorte que je peux me féliciter d'avoir concouru à l'accroissement de la prospérité d'une des plus riches capitales du nouveau monde, en coopérant à développer les moyens de rendre plus faciles et plus promptes ses communications avec l'ancien.

FIN DU TOME SECOND.

# SOMMAIRES

## DES CHAPITRES DU 2me VOLUME.

### CHAPITRE Ier.



### CHAPITRE II.



### CHAPITRE III.

## CHAPITRE IV.



## CHAPITRE V.



## CHAPITRE VI.

## CHAPITRE VII.



## CHAPITRE VIII.



## CHAPITRE IX.

## CHAPITRE X.



## CHAPITRE XI.

## CHAPITRE XII.



## CHAPITRE XIII.



## CHAPITRE XIV.

## CHAPITRE XV.



*Suite des Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.*

DICTIONNAIRE (LE) UNIVERSEL DES COMPTES [illegible], publié en français, en anglais et en allemand; par Claude [illegible]. 1 volume in-4. Prix : [illegible] fr., et [illegible] fr. [illegible] franco.

DICTIONNAIRE INFERNAL, ou Bibliothèque universelle des matières qui tiennent aux Apparitions, à la Magie, au commerce de l'Enfer, aux Divinations, aux Sciences secrètes, aux [illegible], aux Prodiges, aux Superstitions diverses, aux [illegible], Merveilleuses, [illegible], etc., etc., etc.; par M. Collin de Plancy. [illegible] vol. in-8, de plus de [illegible] pages, avec un Atlas de [illegible] Figures, [illegible] de l'ouvrage. Prix : [illegible] fr., et [illegible] fr. franco.

DICTIONNAIRE (PETIT) CLASSIQUE D'HISTOIRE NATURELLE, ou [illegible] dans les trois règnes de la Nature; par Bernardin de Saint-Pierre, Buffon, Châteaubriand, [illegible], Delille, [illegible], [illegible], [illegible], Aimé Martin, [illegible], Pline, [illegible], Raynal, [illegible], et autres [illegible] célèbres. [illegible] vol. in-12, [illegible] planches [illegible], représentant toutes les figures des [illegible], des oiseaux, des poissons, des reptiles, etc., [illegible] par les plus habiles artistes, à la manière anglaise. Prix : [illegible] fr. — [illegible] de plus pour [illegible] l'un ou l'autre franc de port.

DICTIONNAIRE DE L'ANCIEN RÉGIME ET DES ABUS FÉODAUX, ou les Hommes et les Choses des [illegible] de la monarchie française; [illegible] sur les institutions, les [illegible], les traditions, les abus [illegible] du [illegible] féodal, [illegible] biographie [illegible] des personnages [illegible], et des [illegible] sur les [illegible] des principales familles [illegible] de France, etc.; nouvelle édition, par M. de [illegible]. 1 fort vol. in-8. Prix : 7 fr. [illegible]

DICTIONNAIRE CRITIQUE ET RAISONNÉ DES ÉTIQUETTES DE LA COUR, DE FRANCE, des [illegible] de la cour, des usages, des modes, [illegible], etc., des Français, depuis la mort de Louis XIII jusqu'à nos jours, contenant le tableau de la cour, de la société et de la littérature du dix-huitième siècle, [illegible], par [illegible]. [illegible] vol. in-8. Prix : [illegible] fr., et [illegible] fr. franco.

[illegible], — Choix de [illegible], depuis [illegible] jusqu'à nos jours, [illegible] en vers français, avec une dissertation sur la langue et la [illegible], une introduction [illegible], et des notices biographiques, [illegible] par [illegible] Jean Maury. [illegible] vol. in-8, orné de [illegible] beaux portraits et d'un beau frontispice lithographiés, [illegible] d'une table [illegible]. Prix : [illegible] fr., et [illegible] fr. franco.

FRANCE (LA) SOUS SES ROIS, ou Essai historique sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties françaises, par [illegible]. [illegible] vol. in-8. Prix : [illegible] fr., et [illegible] fr. franco.

HISTOIRES (LES) DE FRANCE ET D'ANGLETERRE, depuis [illegible] jusqu'à la paix de [illegible]; [illegible] par [illegible] par Ant. Caillot. [illegible] vol. in-8, [illegible]. Prix : [illegible] fr. et [illegible] fr. franco.

[illegible] — 18[illegible]

